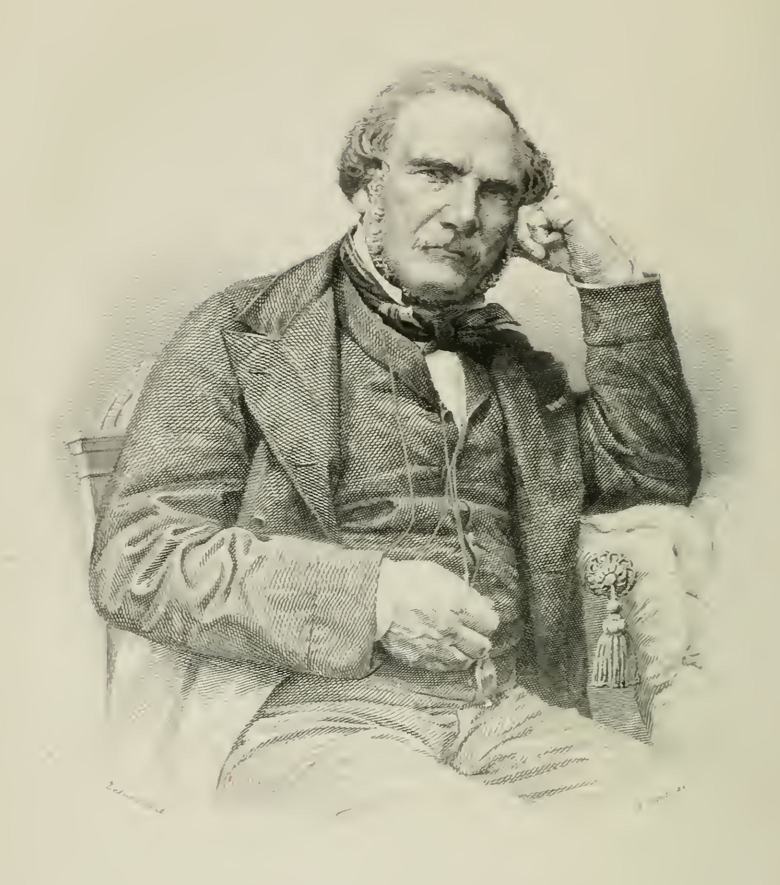

U d'/of OTTAWA
39003003321527

VARIÉTÉS
LITTÉRAIRES



In-8° 1re série.



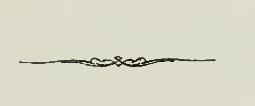
Poujoulat

Duvergé-Dubois Imp

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

PAR M. POUJOULAT

Nouvelle édition revue et corrigée.





LIBRAIRIE DE J. LEFORT
IMPRIMEUR, ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24
PRÈS L'ÉGLISE NOTRE-DAME

PARIS
rue des Saints-Pères, 30
J. MOLLIE, LIBRAIRE-GÉRANT



PRÉFACE

Que de gens qui aiment à s'instruire sans trop s'appliquer, qui ne se résignent pas à rester en face d'une même question, d'un même personnage ou d'une même époque, et qui recherchent la variété des sujets! On ne retient pas aisément la jeunesse dans les longs développements d'une œuvre sérieuse; beaucoup de femmes du monde reculent devant un sujet creusé avec trop d'étendue : elles veulent voir et apprendre, mais avec des aspects et des tableaux changeants; elles ne veulent pas s'asseoir, mais se promener dans le jardin de l'intelligence. Voilà pourquoi les mélanges trouvent toujours des lecteurs. Ajoutons que les travaux publiés dans les journaux et les revues ne sauraient être condamnés à la fugitive durée de la feuille du jour. Il n'est

pas, au XIX[e] siècle, un seul homme de talent qui n'ait écrit dans les journaux. On ne pourrait pas, sans dommage pour les meilleurs écrivains de notre temps, dérober à leur mémoire les pages qu'ils ont jetées dans les feuilles périodiques. La presse, cet immense besoin et cette immense puissance des temps nouveaux, serait désastreuse pour les lettres, si tout ce qu'elle dévore de pensées et de style était englouti pour jamais.

J'ai hésité à rassembler les morceaux dont se composent ces *Variétés littéraires* [1]; ils dormaient leur sommeil : à quoi bon les réveiller? Cependant, en visitant ces pages avec le tranquille désintéressement qu'on apporte à des choses oubliées, j'ai cru reconnaître que leur reproduction pouvait n'être pas inutile; elles étaient dispersées et comme perdues : les retrouver et les réunir c'était faire en quelque sorte une œuvre nouvelle. Voilà pourquoi je me suis décidé à rendre un semblant de vie à ce qui gisait dans la poussière. D'ailleurs, à prendre les choses de plus haut, tout effort vers la vérité, toute

[1] La première édition de ces mélanges était intitulée : *Littérature contemporaine;* j'ai changé ce titre parce qu'il ne répondait pas assez exactement aux matières renfermées dans ce volume.

aspiration vers les beautés divines, tout ce qui est tombé sur le papier en partant du cœur de l'homme, reste vivant; tout ce qui, de près ou de loin, tient à l'éternelle lumière, ne s'éteint pas; ces choses là continuent à vivre dans la froide obscurité de la poudre : elles continuent à rayonner, même quand nul ne les regarde. Si minces qu'elles soient, on doit les placer sur le chemin où passent les hommes, pour qu'il leur devienne possible d'en tirer profit. Chacun de nous, dans les ténèbres de ce court pèlerinage, porte avec soi une lampe, grande ou petite; nous nous instruisons mutuellement par les exemples, les paroles et les écrits.

Ceux qui de bonne heure ont tenu une plume et ne l'ont plus quittée, s'arrêtent avec une certaine curiosité sur ce qu'ils ont écrit à des époques déjà éloignées. Ils n'en gardaient pas le souvenir, et leur front se penche, non sans quelque secrète inquiétude, sur ce passé, ces jugements d'autrefois. Ils se cherchent dans cette expression du passé de leur intelligence, ils se regardent venir, ils se comparent; les côtés faibles et les fautes ne leur échappent point; ils se complètent ou se corrigent en lisant; mais quelque chose de doux se remue au fond

de leur âme lorsqu'ils retrouvent dans ces fruits épars d'une studieuse jeunesse les mêmes doctrines que celles de l'âge mûr. Il m'a été donné d'éprouver cette joie en repassant les travaux dont se compose ce volume : ma foi d'alors était ma foi d'aujourd'hui ; mes goûts, mes prédilections, mes règles étaient les mêmes, et j'avais pour mon pays le même amour, les mêmes craintes, les mêmes espérances. Mes principes de l'heure présente, en religion, en littérature, en politique, étaient mes principes de ce temps-là. De forts génies me prendront en pitié ; mais je compte m'entêter de ces croyances, de ces opinions, de ces règles immuables, et ne pas rompre cet accord des deux parts de mes jours.

Le travail sur Fléchier, le chapitre sur le *Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes* par Nicole, le chapitre Ier, André Chénier, sont de date récente. Ce génie, qui, au milieu de ses œuvres inachevées, rencontra la hache du bourreau, est un inspirateur de la poésie de notre âge ; les premiers poëtes de notre siècle doivent le tenir pour un de leurs plus proches ancêtres : c'est un jeune aïeul d'une incontestable influence. Le sensualisme accoutumé d'André Chénier,

à qui la mort ne laissa pas le temps d'entrer dans une vie plus haute et plus pure, ne permet point que le recueil complet de ses poésies soit mis entre les mains des jeunes filles, des jeunes femmes chrétiennes et des jeunes gens; le but principal que je me suis proposé dans ce morceau d'appréciation et d'analyse, c'est de faire connaître à fond André Chénier à ceux qui ne doivent pas le lire d'un bout à l'autre. J'ai mis en relief ce qui est intéressant et fait admirer ce qui est admirable, en écartant les moindres coups de pinceau capables d'offenser les imaginations chastes : les grâces élégantes de l'art se trouvent dégagées de ce qui n'en est que la profanation.

Le mal, cet ennemi éternel de tout noble effort, a revêtu, dans notre siècle, des formes très-changeantes; mais l'empire lui a été faiblement disputé : il l'a gardé. Le mal est resté dans les lettres qui sont l'expression universelle du mouvement humain : il a eu pour auxiliaires, à des degrés divers, l'histoire et la philosophie, la poésie et le roman. Son premier ministre, à l'heure où nous sommes, c'est le génie de la spéculation conviant le monde à des fortunes faciles, plantant au cœur

de chacun le violent désir des jouissances, substituant autant qu'il le peut, la frénésie du luxe à la loi du travail, et la règle superbe et brutale de la matière au règne de l'âme. Pourtant, dans le combat entre le vrai et le faux, entre les choses d'en haut et les choses basses, tout ce que nous aimons n'est pas mort, et la résistance a ses héros. On doit signaler un retour marqué vers les œuvres sérieuses et honnêtes; d'éminents esprits sont illuminés par les éclairs des révolutions, et de beaux fruits de talent mûrissent sous les rayons de la vérité : la critique commence à porter vaillamment la main sur les faux dieux. Ah! nous le savons, il est des temps qui pèsent et des feuillets qu'on voudrait trouver; mais ce qui déplaît, on le subit avec plus de courage en bonne compagnie de grands talents.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

CHAPITRE I

Fléchier.

Fléchier (Esprit-Valentin) naquit le 10 juin 1632, à Pernes, petite ville du Comtat-Venaissin et qui appartenait alors au diocèse de Carpentras. Sa famille avait, pendant les guerres de religion du XVIe siècle, servi la cause de l'Eglise par de courageux efforts et de généreux sacrifices; elle était tombée ensuite dans le malheur et la pauvreté, et le père de Fléchier tenait une boutique à Pernes. Mais l'obscurité du berceau ne fait qu'ajouter à la gloire d'un nom. Fléchier enfant eut pour richesse une éducation chrétienne; son père lui donnait des exemples d'honnête homme, et sa mère, Marguerite Audiffret, des exemples de piété touchante. Il y avait dans la première moitié du XVIIe siècle un

général de la congrégation de la Doctrine chrétienne, dont les sermons, aujourd'hui oubliés, faisaient beaucoup de bruit : c'était le père Audiffret (Hercule); Fléchier était son neveu. Tarascon possédait un collége des Pères de la Doctrine chrétienne; on y conduisit le jeune Fléchier; à quinze ans ses études étaient achevées au milieu des soins encourageants d'un oncle plein de savoir et de vertu. Tout le conviait à entrer dans la docte congrégation qui avait pour général le protecteur de ses jeunes années; il y entra, et le professorat fut à la fois pour lui une obligation nouvelle d'étudier, et un moyen de se montrer avec ses goûts littéraires, son élocution facile, sa vive imagination. Des morceaux en vers ou en prose s'échappaient des fécondes ardeurs de son esprit; ces compositions ne passaient guère les murs du collége; c'étaient des confidences à travers lesquelles brillaient des éclairs de talent naissant; on y salue des présages d'avenir, mais ce serait rendre un mauvais service à une renommée que de s'attacher à mettre en lumière de telles productions.

La carrière ecclésiastique s'était ouverte à Fléchier en même temps que le champ de la science; une même inspiration avait fait passer dans son âme le goût des livres et des autels; il se trouva aussi pieux que lettré : son élévation au sacerdoce ne fit qu'accroître la gravité de sa vie. A l'âge de vingt-sept ans, il était assez connu pour qu'on le chargeât de prononcer, devant les états de Languedoc, l'oraison funèbre de Claude de Rébé, archevêque de Narbonne. Ce fut le début de Fléchier dans un genre qui lui réservait des titres durables. Son succès à Narbonne fut bientôt suivi d'un deuil, et ce deuil allait tout changer devant lui; il apprend que le P. Audiffret est malade à Paris, que ses jours sont en péril; il quitte tout à coup Narbonne, où il occupait une chaire de rhétorique, pour aller rejoindre le bienfaiteur, l'ami de sa jeunesse, et arrive à Paris le lendemain de ses funérailles! La douleur l'attendait à ses premiers pas dans ce Paris qui lui gardait d'éclatantes récompenses.

Une fois à Paris, Fléchier songea à ne pas le quitter. La con-

grégation de la Doctrine chrétienne y avait sa maison principale ; Fléchier espérait qu'on lui permettrait de s'y établir; vœu inutile ! il se sentit blessé par un refus qui atteignait en quelque sorte la mémoire de son oncle et cessa d'appartenir à cette congrégation dont il garda toujours, du reste, un souvenir pieux et reconnaissant. Mais ce nouveau venu dans la grande ville qui a dévoré plus d'espérances qu'elle n'en a couronné, ne possédait aucune ressource ; il fallait vivre, il trouva tout d'abord un emploi de catéchiste dans une paroisse. Son entrée dans la maison de M. de Caumartin, comme précepteur de son fils, fut le commencement de sa fortune ; les hautes relations de M. de Caumartin, maître des requêtes, avec la cour et la ville, plaçaient sur le chemin de Fléchier de belles et utiles connaissances. Le jeune abbé mêlait à la sévérité de ses mœurs une charmante douceur de manières et de caractère qui le faisait aimer ; une heureuse facilité pour écrire en vers et surtout en vers latins ne lui fut pas d'un médiocre secours pour obtenir des appuis; chaque pièce adressée à un personnage considérable lui valait une protection ; ses poétiques louanges montaient jusqu'au Roi lui-même. Les pièces françaises manquent de chaleur, de verve et d'éclat ; celle qui est consacrée au mariage de M. de Caumartin, en 1664, offre seule de jolis traits et des grâces élégantes ; un *poëme chrétien sur la Béatitude contre les illusions du quiétisme*, composé plus tard, est le plus remarquable des essais poétiques partis de la plume de Fléchier en langue française. La langue de Virgile l'inspira mieux ; il s'en servit pour louer Mazarin à l'occasion de la paix avec l'Espagne en 1660, pour tirer l'horoscope du Dauphin et pour célébrer le Carrousel de 1662 qui fut un brillant spectacle. Ce poëme sur le Carrousel donné par Louis XIV fit une réputation à Fléchier ; on redisait le nom de celui qui venait de prêter à la muse latine des accents si nouveaux ; on s'étonnait que la langue de l'ancienne Rome chantât si bien quelque chose que Rome n'avait pas connu.

On sait ce qu'étaient autrefois *les grands jours;* nul n'ignore qu'on appelait ainsi des tribunaux extraordinaires, les uns insti-

tués par les rois, les autres par les plus grands seigneurs du royaume, et qui jugeaient souverainement les affaires civiles et criminelles. Ils étaient aussi anciens que la monarchie. Ces grands jours, dont on trouve une image dans les assises de notre temps, étaient établis par lettres patentes. Louis XIV en ordonna la tenue à Clermont en Auvergne en 1665; M. de Caumartin fut au nombre des commissaires nommés par le roi; il ne voulut pas se séparer de son fils, et le précepteur accompagna l'élève. Un voyage en Auvergne promettait alors une riche variété de scènes de mœurs et d'incidents de toutes sortes; il s'offrait comme un champ curieux d'observations; la beauté des sites pouvait avoir sa part dans les joies qui tentaient d'avance l'imagination. L'abbé Fléchier fut charmé de se mettre en route en noble compagnie vers le milieu de septembre 1665. Ce voyage nous a valu un agréable livre. La Relation des grands jours d'Auvergne est un récit qui commence à Riom et se poursuit jusqu'au retour à Paris au mois de février 1666. C'est à la fois une *Gazette des tribunaux* de cette session de cour d'assises, une description des lieux, une peinture des mœurs; on sent à chaque page l'homme d'esprit qui n'écrit que pour écrire et ne pose pas devant le public : il y règne une aimable facilité, une gaieté qui parfois étincelle, quelque chose de vif et de limpide qui empêche qu'on ne se lasse : Fléchier s'y montre conteur charmant; ses malices ne vont pas au delà du badinage. Il garda en portefeuille sa Relation ou ses Mémoires; des considérations de famille commandaient ces ménagements. Les éditeurs des œuvres complètes de Fléchier, en 1782, beaucoup plus épris des phrases faites au compas que du tour libre et familier d'une narration qui va d'elle-même, traitèrent dédaigneusement la Relation des grands jours d'Auvergne; ils consentirent à des extraits; c'était une concession à certaines gens qui osaient trouver dans cet ouvrage un piquant intérêt; mais ils ne cachèrent pas qu'ils auraient bien mieux aimé le *supprimer* entièrement. Trente ans plus tard, des biographes de Fléchier répétaient la même opinion; la Relation des grands jours ne leur paraissait pas digne d'être rappelée. Il s'est rencontré heureusement d'autres juges, et

l'œuvre de Fléchier a été publiée, en 1844, dans toute son intégrité[1].

C'est dans cette édition, faite d'après un manuscrit dont l'origine est inattaquable, que nous avons lu pour la première fois l'ouvrage entier de l'abbé Fléchier. Des scrupules religieux éclatèrent autour de cette publication, il y a dix ans, et peut-être aussi la lecture de plus d'un passage causa-t-elle dans un certain monde des joies malignes. Les scrupules pouvaient s'expliquer, ils étaient honorables; les joies se mêlaient à certaines passions et à des agressions téméraires contre de vénérables institutions. Mais les hommes éclairés et calmes, les hommes lettrés et curieux de choses peu connues, ne virent dans les Mémoires de Fléchier qu'un précieux monument de prose légère et une succession de tableaux de mœurs. Les Mémoires renferment des récits qu'on s'étonne assurément de trouver sous la plume d'un ecclésiastique aussi irréprochable que le fut toujours l'abbé Fléchier; il y règne parfois même une gaieté d'expression qui contraste avec le caractère du prêtre; pourtant n'oublions pas que Fléchier n'était alors qu'un abbé homme du monde et précepteur du fils de M. de Caumartin, que, sans manquer aux devoirs de son état, il était un très-aimable habitué de l'hôtel de Rambouillet, et que les usages et la langue du XVIIe siècle comportaient une liberté qui ne serait pas de mise aujourd'hui; il est juste aussi de remarquer que l'abbé Fléchier, narrateur spirituel et enjoué, ne laisse jamais tomber de sa plume un mot qui soit le complice d'un désordre. Il dit quelque part dans sa Relation : « Les grands jours font de grands fruits en ce pays, et pour l'ordre de la police, et pour le soulagement des opprimés, et pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. » Nous trouvons ici l'utilité réparatrice des grands jours, leur bonne et salutaire influence non-seulement au profit de l'ordre public et de la justice civile, mais encore au profit de l'honneur même du sanctuaire.

Avant son départ pour l'Auvergne, Fléchier avait de temps en temps prêché à Paris. L'Auvergne connaissait sa naissante réputa-

[1] Un vol. grand in-8°, par M. Gonod, bibliothécaire de la ville de Clermont.

tion de prédicateur; il avait été invité à monter en chaire à Riom pour la fête de la Toussaint : sa parole était restée dans le souvenir des auditeurs d'élite réunis dans cette solennité. Rentré à Paris, il reprit ses études théologiques et ses études d'éloquence chrétienne interrompues par les distractions du voyage d'Auvergne. Son premier maître dans l'art oratoire, le P. Audiffret, était un homme de goût et d'un sens droit, qui l'avait tenu en garde contre les formes de certains prédicateurs. Les sermonnaires italiens et espagnols, que Fléchier appelait ses *bouffons*, lui étaient utiles par le spectacle de leurs défauts et de leurs ridicules. Enfin ses bonnes études classiques et la délicatesse naturelle de son esprit devaient le préserver des écueils. N'oublions pas aussi que depuis 1660 Bossuet se faisait entendre soit à la cour, soit aux Carmélites ou dans les paroisses. Fléchier, plus jeune que Bossuet de cinq ans, était arrivé pour la première fois à Paris quand le plus éloquent des hommes commençait à se montrer dans les chaires. Quel maître! Quel modèle! Non pas qu'il fût possible d'imiter Bossuet; un tel génie ne s'imite pas; mais l'abbé Fléchier, en écoutant Bossuet, avait devant lui le plus admirable des orateurs sacrés et ne pouvait faire autrement que de l'écouter avec un immense profit. L'éloquence de la chaire avait besoin d'être ramenée à la dignité; elle l'était par Bossuet : Bourdaloue, né la même année que Fléchier, ne parut qu'en 1669. Fléchier se mit donc à donner aux Pères de l'Eglise et à la chaire tous les loisirs que lui laissait l'éducation dont il était chargé. Il fut plus libre dans ses travaux, plus soutenu et plus en lumière quand le patronage de M. de Montausier le fit nommer lecteur du Dauphin. Il prêcha plus souvent; son langage fleuri, mêlé à de vives peintures du cœur humain, avait de nombreux admirateurs. Fléchier, habile dans l'art si difficile de louer, déployait ce talent au profit de la gloire des saints, et l'on vantait ses panégyriques plus encore que ses sermons. L'oraison funèbre de Mme de Montausier, qu'il prononça dans l'église de l'abbaye d'Hière, près Villeneuve-Saint-George, le 2 janvier 1672, en présence de deux illustres abbesses, sœurs de l'ancienne gouvernante du Dauphin, ajouta beaucoup à

sa renommée et lui créa de nouveaux titres à la puissante amitié des deux familles de Rambouillet et de Montausier.

Les biographes de Fléchier ont parlé de l'oraison funèbre de Mme de Montausier comme d'une nouveauté oratoire et en quelque sorte comme de la création d'un genre jusque-là sans modèle. On oubliait que dix ans auparavant Bossuet avait prononcé l'oraison funèbre du P. Bourgoing, supérieur général de l'Oratoire, et que ce discours, pour n'être pas à la hauteur des oraisons funèbres du grand Condé et de Henriette d'Angleterre, n'en est pas moins un admirable morceau d'éloquence. Bossuet avait aussi honoré la mémoire de Nicolas Cornet, grand maître du collége de Navarre, dans un discours où éclatent des beautés de premier ordre; et enfin, cinq ans avant l'éloge de Mme de Montausier, le même orateur, se donnant carrière sur un plus vaste et plus fertile sujet, prononçait l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche; elle ne fut jamais imprimée, et quel regret pour la postérité! L'abbé Ledieu, ce fidèle ami des vingt dernières années de l'évêque de Meaux, nous apprend seulement que l'orateur fut *touchant*; ce que nous savons du génie de Bossuet nous dit le reste. Ces trois discours, le dernier surtout, étaient autant de solennités où se pressait l'élite de Paris; Fléchier devait se trouver là; et ce n'est pas inutilement qu'un homme comme lui écouta cette belle parole, cette parole haute et ferme qui tirait des tombeaux des leçons pour les vivants et donnait à la louange la gravité des accents chrétiens!

Fléchier porta dans l'oraison funèbre le tour aimable de son style mêlé à tout le sérieux de la religion; il louait avec grâce et avec goût; il était ingénieux et disert, et savait trouver le chemin du cœur. Le prédicateur lettré qui s'était fait des amis partout, remplaça, à l'Académie française, Godeau évêque de Vence; il fut reçu le 12 janvier 1673, le même jour que Racine; son discours eut un tel succès, que le grand poëte, prenant la parole après lui, n'obtint que de rares applaudissements. Il est vrai que l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus* parla si bas que ses voisins mêmes eurent de la peine à l'entendre. Ce qui prouve, du reste, que Racine fut mécontent de son discours, c'est qu'il

ne le laissa pas publier dans les Recueils de l'Académie. Corneille, dans une circonstance pareille, fut encore plus mal inspiré que lui. Les deux grands poëtes qui avaient su si bien faire parler les personnages fameux de l'histoire, ne surent pas parler d'eux. La harangue académique de Fléchier était d'un bout à l'autre de l'encens brûlé devant l'image du Roi, et l'auditoire jugeait cet encens très-fin : il s'évapore pour nous à près de deux siècles de distance ; mais il faut reconnaître que le morceau est soigné et la phrase habilement ciselée.

Il n'est pas facile de déterminer l'époque précise où Fléchier prêcha pour la première fois devant Louis XIV. Nous pensons que ce fut en 1676, à Saint-Germain, pour le jour de la Cène. L'oraison funèbre de Turenne, prononcée au commencement de cette année, avait jeté de l'éclat sur le nom de Fléchier ; il était tout simple que le Roi désirât l'entendre. Le don de l'abbaye de Saint-Séverin en Poitou fut probablement un témoignage du plaisir qu'avait fait au Roi le sermon du jour de la Cène. Là ne se bornèrent point les faveurs du prince, sollicitées à la fois par un mérite éminent et par l'amitié de M. de Montausier. Fléchier fut nommé, en 1681, aumônier ordinaire de la dauphine, Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, dont il devait, quelques années plus tard, célébrer la trop courte vie et les longues vertus. De royales libéralités, l'abbaye de Baigue et le prieuré de Peyrat, ajoutés à ses bénéfices, le mirent en mesure de paraître convenablement à la cour. Son Avent, prêché devant Louis XIV en 1682, marque le plus haut point de son talent dans la chaire chrétienne. On connaît les missions confiées aux ecclésiastiques les plus insinuants et les plus pieux pour ramener les protestants de France à l'Eglise catholique: le nom de Fénelon est resté attaché aux missions de la Saintonge; celles du Poitou et de la Bretagne nous rappellent le zèle conciliant, le dévouement patient et les labeurs apostoliques de Fléchier. Il avait alors cinquante-trois ans et n'était pas encore évêque; ce fut en Bretagne qu'il reçut sa nomination au siége de Lavaur. Lorsque, de retour à Paris, il se présenta pour remercier Louis XIV, il entendit de la bouche

du monarque ces mots charmants que nous transcrivons tels qu'ils furent conservés dans la famille de Fléchier : « Je vous ai fait trop attendre ce que vous méritez depuis longtemps ; mais c'est que je ne voulais pas me priver de l'impression que me font vos discours, en vous éloignant de moi. » L'installation épiscopale entraînait des dépenses assez considérables, et très-souvent les évêques nommés étaient obligés de faire des dettes ; M. de Montausier ne voulait pas exposer son ami à ces sortes de soucis ; il obtint du Roi que le nouvel évêque de Lavaur pût vendre sa charge d'aumônier ordinaire de la Dauphine, et de son côté la Dauphine lui donna une partie de sa chapelle.

C'était le moment le plus vif de la querelle entre Innocent XI et Louis XIV au sujet de cette affaire de la régale dont nous n'avons pas à nous occuper ici. La cour de Rome refusait des bulles aux évêques nommés ; Fléchier dut attendre les siennes et les attendit à Lavaur même. Ne pouvant pas gouverner son diocèse comme évêque, il le gouverna comme grand-vicaire du chapitre[1]. Il y avait deux ans qu'il s'appliquait ainsi à l'étude et à la conduite des affaires du diocèse, quand le roi le nomma au siége de Nîmes. Quoique l'évêché de Nîmes eût des revenus beaucoup plus considérables que celui de Lavaur, Fléchier supplia le Roi de le laisser où il était, et sa lettre du 27 août 1687 est un précieux monument de sa piété. Il disait au Roi « qu'il avait regardé le premier choix pour l'évêché de Lavaur comme sa première vocation, qu'il y avait travaillé comme n'en devant point sortir, et qu'une marque que Dieu le voulait en ce lieu c'est qu'il bénissait ses travaux ; qu'il avait une grande passion d'achever l'ouvrage commencé, et que ce serait une grande grâce de le laisser entretenir et augmenter les bonnes dispositions des nouveaux convertis de son diocèse; qu'il ne se sent ni assez de force ni assez d'adresse pour gouverner l'évêché de Nîmes, que cet évêché est plus riche que le sien, mais que le Roi lui avait donné tant de biens qu'il n'en souhaite pas davantage ; qu'il serait à Nîmes plus proche

[1] Nous avons traité à fond la question des administrations capitulaires dans notre livre sur *le Cardinal Maury*, chap. XVI.

de son pays et de sa famille, mais qu'il ne doit point avoir de plus fortes affections que de servir Dieu et le Roi ; il se jette à ses pieds pour le laisser dans le diocèse où il l'a envoyé ; c'est une grande preuve de la bonté du Roi qu'il le réduise à ne lui demander que la diminution de ses bienfaits et de ses grâces. » Louis XIV persista dans sa volonté. Un aussi bon juge que lui ne pouvait trouver dans les suppliantes instances de Fléchier qu'un motif de plus de l'appeler à un siége plus important et plus difficile.

Le diocèse de Nîmes avait des protestants nombreux, des divisions ardentes, des plaies profondes qui saignaient et devaient saigner longtemps. La mansuétude de Fléchier était connue comme son talent ; ses relations avec la cour promettaient une influence qu'il pouvait mettre au service de ses vues bienveillantes et de ses penchants miséricordieux. Aussitôt que la nouvelle de son acceptation fut parvenue à Nîmes, les consuls de cette ville lui adressèrent une lettre qui exprimait la satisfaction, les vives espérances et l'impatience heureuse de leurs concitoyens. Ils reçurent une réponse qui était faite pour produire dans leur pays une impression profonde. Nous la reproduisons ici parce qu'elle est très-digne d'être rappelée à la pensée des hommes, et parce que l'épiscopat de Fléchier à Nîmes est un des beaux souvenirs de l'Eglise de France.

« Il serait difficile de réparer la perte que vous avez faite de votre sage et vertueux prélat. Tout ce que je puis faire, c'est de chercher le moyen de vous en consoler, en vous renouvelant ses instructions et suivant moi-même ses exemples. Il ne sera pas moins difficile de réparer la perte que je fais d'un peuple qui m'écoutait et qui me croyait ; qui ne refusait point de connaître la vérité, de la suivre, et qui après avoir été ma joie par sa docilité et par son obéissance, devient aujourd'hui le sujet de ma douleur, par la nécessité où je suis de m'en éloigner pour aller à vous. J'espère, Messieurs, que vous me consolerez de cette séparation, en vous unissant à moi de cœur et d'affection, pour profiter des soins que je prendrai et des lumières que Dieu me donne pour votre conduite. Je ne mets point ma confiance

aux paroles d'une sagesse humaine, mais en la vertu et en l'efficace de la parole de Dieu, qui seule peut toucher les âmes. Sa providence m'appelle lorsque j'y pense le moins ; et si j'ose le dire, presque malgré moi, dans votre ville, pour en être sans doute le consolateur et le père. Quel bonheur pour moi si je puis adoucir vos peines, éclairer vos esprits, gagner vos cœurs, et porter le calme et la paix dans des consciences encore agitées ! Je vous prie d'assurer vos habitants, qui seront désormais mon peuple, que je n'ai d'autre intention que celle de leur procurer et le repos et le salut; qu'ils trouveront en moi un pasteur qui saura compatir à leur faiblesse, et que la douceur de la charité dans mes discours et dans mes actions, tempérera l'ardeur de mon zèle. Je me disposerai à partir d'ici dans quelque temps, et j'espère que vous connaîtrez que si vous pouviez avoir de plus grands et de plus illustres prélats, vous n'en pouviez rencontrer un plus porté à vous aimer et à s'attacher à vous que moi qui suis, Messieurs, etc. »

Fléchier gouverna d'abord le diocèse de Nîmes comme il avait gouverné celui de Lavaur, sous le simple titre de vicaire général; la cour de France ayant pu s'entendre avec le successeur d'Innocent XI, les évêques nommés depuis ces querelles trop prolongées obtinrent successivement leurs bulles; Fléchier obtint les siennes et reçut à Paris la consécration épiscopale dans l'église du Val-de-Grâce en 1692. Neuf ans auparavant, il avait prononcé l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche dans *ce temple sacré où la mort amassait de grandes dépouilles.*

Le calvinisme en France avait longtemps formé comme une faction menaçante; il donnait la main aux ennemis du royaume, entretenait des divisions et des inquiétudes ; la sécurité de l'Etat et les intérêts de la vérité religieuse inspiraient des efforts incessants pour accomplir l'unité. Il y avait dans la seconde moitié du XVIIe siècle deux millions de dissidents en France ; on en comptait plus de deux cent cinquante mille dans le Languedoc. Louis XIV poursuivait un grand retour à l'Eglise catholique, non pas comme on l'a dit à tort, avec la pensée arrêtée de la violence

et de la terreur, mais avec le sérieux espoir que les protestants seraient ramenés par la persuasion et par l'évidence de leurs intérêts les plus vrais. L'emploi des missions ecclésiastiques fut une œuvre de parfaite sincérité; elles firent quelque bien, mais les fruits partiels qu'elles produisirent ne répondaient ni à l'impatience du gouvernement, ni à l'impatience plus vive encore des esprits de ce temps. Les pieux ouvriers de cette vaste entreprise les plus connus pour leur douceur, tels que Fénelon, sollicitaient du pouvoir un peu de coërcition pour aider le travail de conversion. L'édit de Nantes, qui protégeait la liberté de conscience, recevait de temps à autre des atteintes; il s'en allait en lambeaux par des coups d'autorité plus ou moins motivés. Le Languedoc était la province de France où le calvinisme créait au gouvenement le plus de difficultés, parce que les catholiques et les protestants y gardaient vis à vis les uns des autres une attitude très-passionnée. Un arrêt du parlement de Toulouse, du 16 octobre 1682, rendu conformément aux ordres de la cour, en punition des contraventions, interdissait à Montpellier le culte des réformés et ordonnait la démolition de leur temple. Ce culte était menacé sur d'autres lieux. L'émotion était grande au sein des protestants excités par le zèle de leurs ministres. D'Aguesseau, intendant du Languedoc, et le duc de Noailles, commandant en chef de ce pays, dont un enfant, le duc du Maine, était gouverneur, n'attendaient pas tout de la contrainte et souhaitaient que le ministère pacifique des évêques vînt à leur aide. Le pouvoir spirituel et le pouvoir civil sentaient tous les deux combien l'entreprise était mal aisée, mais la vérité sur ce point ne montait pas jusqu'au roi.

La ville de Nîmes, sur laquelle un biographe de Fléchier doit porter des regards attentifs, avait été vivement agitée; les Mémoires du duc de Noailles nous apprennent que la fermentation « était singulièrement dangereuse dans cette ville, dont le consistoire jouissait d'une sorte de prééminence, où les religionnaires devaient être dès lors plus obstinés, où le peuple avait un privilége de chasse qui entretenait l'exercice des armes à feu, où

presque tous les artisans avaient été soldats, où enfin il arrivait continuellement de ces montagnards des Cévennes également féroces et fanatiques, attirés soit par le besoin de subsistance, soit par le zèle ou la politique de secte[1]. » La cupidité ayant pris le masque de la religion, un règlement inspiré par des rivalités grossières avait atteint les marchands protestants de Nîmes livrés au commerce de la soie dont l'importance était surtout leur ouvrage. Pendant que le commandant en chef et l'intendant sollicitaient et obtenaient un sursis à l'exécution de ce règlement, les ministres du culte réformé fomentaient la rébellion ; le Vivarais, les Cévennes et le Dauphiné devenaient redoutables; les gens des villes subissaient leur situation nouvelle avec une apparente tranquillité; mais les paysans s'étaient armés, leurs rangs se grossissaient de malfaiteurs. Ils avaient d'abord mis bas les armes devant les troupes du Roi; une courte paix s'en était suivie; mais quand le sang des dragons eut coulé au bord du Rhône, Louvois ne voulut plus connaître qu'une politique à outrance, et la *dragonnade* s'organisa. Le commandant en chef du Languedoc fut un instrument assez docile de ce régime violent ; il s'y prêta malgré des répugnances. En peu de temps les conversions s'étaient multipliées par la terreur : tristes conversions qui n'étaient que le mensonge de la faiblesse ! on opposait des simulacres de foi cathotique à chaque menace de loger des troupes. « Je ne sais plus que faire des troupes, écrivait d'Alais le duc de Noailles, parce que les lieux où je les destinais se convertissent tous généralement ; et cela va si vite, que tout ce que peuvent faire les troupes est de coucher une nuit dans les lieux où je les envoie. » Le duc de Noailles écrivait encore à Louvois : « Quand je vous ai demandé jusqu'au 25 du mois prochain pour leur entière conversion, j'ai pris un terme trop long ; car je crois qu'à la fin du mois cela sera expédié. » Ce fut alors que fut révoqué l'édit de Nantes. Louis XIV avait pris au sérieux les rapports de ses agents; l'édit de 1598 lui

[1] *Mémoires du duc de Noailles*, rédigés par l'abbé Millot, livre premier. Voir notre Nouvelle Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, tome X (3e série), page 11.

paraissait sans but; ce fut là son erreur, sa fatale erreur : elle était celle de tout le monde. Elle aboutit à des désastres dont le poids doit retomber éternellement sur Louvois.

L'exécution inhumaine de l'édit révocatoire troublait depuis deux ans le Languedoc, lorsque Fléchier arriva à Nîmes; quel diocèse à gouverner, bon Dieu! Il entreprit son œuvre avec un zèle prudent, habile et courageux. Ce qu'il fit pendant cinq ans sans autre titre que celui de vicaire général du chapitre, il le continua de plus haut après son sacre. Revêtu du caractère épiscopal, jouissant de toute la plénitude des pouvoirs apostoliques, il agissait avec plus d'autorité; il était un peu plus le père de la portion de peuple confiée à ses soins. Le devoir de Fléchier était tout tracé : il fallait ramener par la parole, gagner par la charité. La politique s'était laissée entraîner aux exils, aux confiscations, à des extrémités rigoureuses; la religion dans la personne d'un évêque ne devait s'adresser qu'à l'esprit et au cœur. Des passions de plus d'un genre s'étaient mêlées à cette croisade contre l'erreur; Fléchier, voulant travailler à l'œuvre du retour à l'unité, ne chercha qu'à instruire, n'invoqua que la force immortelle de la vérité. Il montait souvent en chaire; ce n'était pas pour discuter, mais pour exposer. Les prétendus réformateurs du XVIe siècle avaient tracé de la foi catholique une peinture à leur façon; les fausses couleurs, le ridicule et l'odieux n'y manquaient pas : les peuples protestants ne connaissaient du catholicisme qu'une absurde et grossière image. Aussi, lorsque Bossuet, par un coup de génie, publia son livre de l'*Exposition*, ce livre d'or (*opus aureum*), comme l'appelle Leibnitz, il fit tomber tout un édifice de mensonges et produisit une immense impression dans le parti des dissidents. L'évêque de Nîmes employa donc le procédé de Bossuet qui avait converti Turenne; il exposa aux protestants la doctrine de l'Eglise catholique dans sa simplicité, dans sa vérité; il les instruisit sur nos dogmes et nos traditions, faisant la part exacte de ce qui est opinion et de ce qui est croyance; et puis pasteur de brebis errantes, témoin ému de longues douleurs, il ouvrit tous les trésors de son amour et de sa compassion. Souvent il

intercédait en faveur des persécutés, et parfois il osait n'être pas de l'avis de l'intendant Lamoignon de Basville, successeur de d'Aguesseau. Ce n'est pas une raison pour croire à la cruauté que certains historiens ont prêtée à Basville, que sa longue administration avait fait appeler *le Roi du Languedoc*. La crainte, il est vrai, faisait son principal moyen de gouvernement; mais s'il effrayait beaucoup, il châtiait peu, et recherchait les occasions de se montrer miséricordieux. Ce qui du reste suffit pour prouver que Basville ne fut pas un bourreau, c'est que Fléchier demeura son ami.

Comme saint Augustin avec les donatistes, Fléchier eut à modifier sa pensée sur la conduite à tenir à l'égard des nouveaux convertis; cette pensée, il l'exprima dans sa lettre à l'archevêque de Paris en réponse au roi qui demandait aux évêques de France leur avis; la lettre ne porte pas de date, mais elle doit être de l'année 1698. L'évêque de Nîmes déclare que, chargé dans son diocèse, de quarante mille nouveaux convertis avec lesquels il converse depuis onze ans, il reconnaît « que la prédication, la raison, la dispute, les conférences et tous les offices de la charité et de la sollicitude pastorale n'avancent guère leur conversion, s'ils ne sont soutenus de la crainte des lois et des ordonnances du prince. » Il parle de la nécessité « d'ébranler ce corps par quelque espèce de mouvement et de force extérieure, qui en détache insensiblement toutes les parties. »

Fléchier ajoutait ceci :

« Il faut se persuader aussi que ce qui reste du calvinisme n'est plus une religion, mais un parti qui se soutient comme il peut, par une conspiration concertée, où il n'y a presque plus de connaissance des mystères, où les pères sont accoutumés à vivre sans culte et sans exercice de piété, et n'enseignent à leurs enfants que cette maxime : *Qu'il vaut mieux se passer de religion que d'embrasser la catholique*. Cette ignorance fortifie leur prévention, et cet oubli de Dieu les rend toujours plus endurcis. Il faut donc affaiblir ce parti, en guérissant leur ignorance, non par des controverses oiseuses, mais par des enseignements solides et par

des explications judicieuses de nos mystères, et brisant, pour ainsi dire, leur endurcissement, par une autorité prudente, mais forte, qui les réduise du moins à se faire instruire. Ce sont les deux moyens de ramener les hérétiques dans le sein de l'Eglise : *l'instruction et la crainte.* »

La conclusion de la lettre ou du mémoire de l'évêque de Nîmes, c'est que le roi doit ordonner aux nouveaux convertis *d'assister aux instructions, à la messe et aux autres exercices de la religion catholique*; cette opinion de Fléchier était celle de beaucoup de prélats; Bossuet seul ne fut jamais d'avis de forcer à aller à la messe, et Louis XIV, qui, depuis la mort de Louvois, suivait des inspirations plus conformes à son caractère, se rangeait à l'avis du grand évêque de Meaux. Au temps où nous sommes, la tolérance religieuse a pris possession de nos idées et de nos mœurs; il ne viendrait à l'esprit d'aucun homme sensé de vouloir forcer aux exercices de notre foi et de rendre obligatoire sous des peines portées par la loi la fréquentation des écoles catholiques; les choses n'allaient pas de même au XVIIe siècle ; Fléchier, que personne ne surpassa en patiente douceur, donna des conseils que les plus ardents prélats de notre époque ne donneraient point. Le continuel travail de la vérité au milieu des hommes gouverne son action d'après les dispositions et les mœurs : à côté de la foi toujours la même il y a dans l'Eglise la discipline : qui dit discipline dit règle de conduite; elle s'inspire de la diversité de temps.

L'histoire a raconté les atrocités commises dans le Languedoc par les bandes calvinistes en 1702 et 1703; il nous reste trois lettres de Fléchier, l'une du 23 mars 1703, adressée aux fidèles, l'autre du 6 septembre de la même année, adressée à tous les ecclésiastiques de sa juridiction, la troisième, non achevée, aux religieuses de son diocèse, qui sont comme des pièces historiques pour le souvenir de ces horreurs. Presque tous ceux qu'on appelait les nouveaux convertis dans les villes et les campagnes avaient jeté le masque que la peur leur avait fait porter; les prédications des ministres avaient partout allumé le feu de la rébellion; on

contrefaisait *les dons de Dieu* et *le langage des prophètes*; le fanatisme forcené avait ses songes et ses visions qui passaient pour des opérations du Saint-Esprit ; les catholiques massacrés, les prêtres égorgés au pied de l'autel, les presbytères et les églises incendiés, les saints mystères foulés aux pieds, des raffinements de cruauté comparable aux plus odieuses scènes des anciennes persécutions païennes, telles étaient les œuvres pour lesquelles on se servait du nom de l'Esprit de Dieu. Des prêtres, des laïques et des mères étaient morts comme mouraient les martyrs des premiers âges. On lit avec émotion et admiration ces trois lettres de l'évêque de Nîmes si remplies de douleur, de foi et d'élévation religieuses. « On oublie qu'on est chrétien, disait-il, on ne sent presque plus qu'on est homme..... le monde voit d'horribles spectacles, mais la religion se soutient par de grands exemples. » Fléchier ne fut jamais menacé durant ces mauvais jours ; les calvinistes ne prononçaient son nom qu'avec respect. Cette horrible révolte dans le cœur du royaume éclatait au moment où toute l'Europe menaçait notre pays; il semblait que les protestants se fussent armés au signal même de nos ennemis. Le Vivarais et les Cévennes se dressaient comme des citadelles contre le roi. Les *Camisards* semaient la terreur. Ce fut pour mettre un terme à ces sanglants désordres sourdement entretenus par les Anglais, qu'un maréchal de France, l'illustre de Villars, fit, en 1704, sa vigoureuse campagne : puissent ces tristes images de la guerre civile ne jamais revenir au milieu de nous !

En 1701, les petits-fils de Louis XIV, le duc de Bourgogne et le duc de Berry, de retour de Saint-Jean-de-Luz, où ils avaient laissé leur frère le duc d'Anjou montant sur le trône des Espagnes, s'arrêtèrent à Nîmes, et Fléchier, le fils du petit boutiquier de Pernes, eut l'honneur de leur offrir une magnifique hospitalité. Il reçut les princes à la tête de son chapitre à la porte de sa cathédrale ; s'adressant au duc de Bourgogne, il lui disait : « Qu'il avait vu sans envie tomber des sceptres à ses côtés dans la main d'un prince de son sang, qu'il lui avait rendu tous les offices d'une piété fraternelle, qu'il l'avait conduit jusqu'au pied de son trône,

qu'il venait d'abattre ces bornes fatales qui divisaient la France d'avec l'Espagne, d'unir l'esprit et les intérêts de l'une et de l'autre monarchie, et de serrer, à la vue de deux nations, les nœuds d'une alliance éternelle. » La grandeur romaine respire à Nîmes dans des monuments que les temps nouveaux mettent de l'orgueil à conserver; Fléchier en fit les honneurs aux petits-fils du roi.

Son épiscopat, marqué par tant d'intelligence dans les soins du pasteur, par un dévouement si persévérant et si vrai, et par de douleureuses épreuves si prolongées, fut aussi marqué par de sérieux efforts de réformation au sein du clergé. Fléchier était touchant dans ses synodes; il remuait ses prêtres en leur parlant de l'étendue de leurs devoirs et du poids de leur responsabilité devant Dieu. L'établissement des conférences ecclésiastiques profitait à l'étude et à la piété; il était présent partout où il pouvait l'être; son ardeur sacrée et communicative laissait de profondes traces. L'évêque de Nîmes, environné de protestants dont les regards s'attachaient sans cesse sur les œuvres des catholiques, devait tenir en garde les fidèles contre les superstitions, les dévotions peu éclairées, les faux prodiges; il se rendait ce témoignage, que, durant le cours de son épiscopat, il avait éloigné de son diocèse *toute doctrine et toute nouveauté suspectes*. Le peuple s'étant ému des merveilles publiées au sujet d'une croix plantée dans une paroisse voisine de Nîmes, il écrivit une lettre pastorale qui est un chef-d'œuvre de mesure et de prudence religieuse.

Fléchier n'avait pas de loisirs sous le coup d'un ministère épiscopal aussi pesant, mais il avait des heures de délassement; des amis et des disciples avaient coutume de se réunir chez lui pour converser sur des sujets d'histoire ou de littérature, pour confier au maître des essais de poésie ou d'éloquence, pour entendre de sa bouche des leçons sur les règles du goût et le génie des anciens. L'académie de Nîmes lui dut son affermissement, une impulsion féconde et son association à l'Académie française. Les états de Languedoc chargèrent plus d'une fois Fléchier de parler en leur nom; la noblesse et la dignité de son langage le désignaient pour

les circonstances solennelles à ces assemblées. Simple, facile, accessible à tous, il consola, éclaira, pacifia tant qu'il put. Ses revenus passaient en aumônes, il s'endetta pour ne rien retrancher de ce qu'il donnait à tous. Sa charité ne faisait pas de différence entre catholiques et protestants; il ne voyait parmi eux que ses enfants: l'indigence de chacun d'eux allait à son cœur. On sait combien fut triste l'année de 1709, année de disette et de guerre; l'évêque de Nîmes aurait voulu égaler par la grandeur de ses aumônes la grandeur des maux dont il était le témoin. Il publia une lettre pastorale sur *les tempêtes de la faim* qui étaient venues émouvoir les peuples, sur *les flèches de la faim* qu'il appelle *les armes les plus terribles dont Dieu perce le genre humain dans sa colère*. Sa paternelle éloquence calmait et rassurait; il demandait aux riches de ne pas *fermer leurs entrailles*, répétait que *l'aumône appartenait aux pauvres*, qu'elle est *une charité et une justice tout ensemble*. Cette année de malheur devait précéder de peu de temps la mort de l'évêque de Nîmes. Un songe qu'il eut, après la perte d'un ami, l'avertit que sa fin était prochaine. Cet ami lui avait apparu pendant son sommeil, au bord d'une rivière qu'il venait de franchir; il l'invitait à la passer comme lui, et Fléchier était allé le rejoindre sur l'autre rive. L'évêque fit venir un sculpteur, commanda le dessin d'un tombeau, choisit le plus simple sur les deux modèles qu'on lui apporta, et dit à l'ouvrier: *Mettez la main à l'œuvre*, *le temps presse*. C'était le 16 janvier 1710; un mois après il expirait dans les sentiments de la piété la plus vive, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Le mal l'avait pris le jour de la clôture des états de Languedoc; il s'était hâté de revenir à Nîmes pour y mourir. L'épitaphe de son tombeau fut composée par son ami Lamoignon de Basville.

La renommée de Fléchier a souffert des trop grandes louanges que ses contemporains lui ont données, qu'on a répétées longtemps après et que des biographes de notre siècle ont encore reproduites. Cette hauteur de convention où l'on place un homme devient un péril pour sa gloire lorsqu'il subit l'épreuve d'un tranquille et sérieux examen. Les Oraisons funèbres de Fléchier,

écrites avec cette harmonie dont les natures du Midi ont particulièrement le secret, renferment des tours rapides, des vues de moraliste, des enseignements bien amenés et des traits touchants; mais si vous les comparez à celles de Bossuet, vous les anéantissez. Nous n'avons jamais compris que Fléchier ait prononcé les Oraisons funèbres de Marie-Thérèse d'Autriche et du chancelier le Tellier après que Bossuet avait passé par là. Les Sermons et les Panégyriques de l'évêque de Nîmes abondent en finesses d'aperçus et révèlent un esprit attentif aux divers et mystérieux mouvements de l'âme humaine ; mais si vous les mettez à côté des Sermons de l'évêque de Meaux, à côté des Sermons de Bourdaloue et même de ceux de Massillon, vous diminuez soudain votre personnage, et le voisinage redoutable l'expose à être réduit aux proportions d'un très-habile et très-spirituel rhéteur. Fléchier n'était pas un homme de génie, mais un homme de talent ; il a manqué à son talent le naturel, la soudaineté, le cri du cœur, le je ne sais quoi de vivant qui part tout seul et qui éclate dans le vrai. Fléchier a tant d'art, depuis la petite lettre jusqu'au grand discours, que son effort habituel et persistant semble, en quelque sorte, aspirer à se donner par le style les apparentes beautés de la pensée. Il a plus d'esprit que d'idées, cherche l'éloquence par l'antithèse, et, comme il n'est jamais ni sublime ni profond, il se condamne à être toujours élégant.

Il a composé une *Histoire de Théodose*, qui a toutes les qualités de son style, mais qui manque d'étendue dans les recherches, de critique sur quelques points, de variété et de couleur dans l'ensemble de l'œuvre; une *Histoire du cardinal Ximénès*, pour laquelle un cordelier inconnu lui remit des mémoires au sortir d'un sermon, et qui laisse désirer les grands côtés politiques du sujet; la *Traduction* d'une Histoire latine du cardinal Commendon, un des négociateurs les plus habiles, les plus estimés et les plus pieux de la cour de Rome. Cette *Vie* du célèbre ambassadeur du XVIe siècle a des parties d'un véritable intérêt. Nous avons eu déjà occasion de parler de la Relation des Grands Jours d'Auvergne, où Fléchier se rapproche des *Provinciales* de Pascal et des deux lettres

de Racine sur la comédie, et où il déploie un naturel qui ne s'est plus rencontré dans ses autres écrits.

Au XVIIe siècle, les portraits étaient à la mode comme les maximes ; dans les grands salons de ce temps, on était prié de faire son portrait et de se peindre comme on se voyait, avec ses qualités et ses défauts. La vérité devait y trouver assez de place, parce que la société au milieu de laquelle on vivait était comme un tribunal dont on redoutait les arrêts. Fléchier se peignit dans quelques pages adressées à une amie, Mlle Deshoulières; c'est une des plus fines et des plus charmantes choses qu'il ait écrites. Fléchier ne se maltraite point dans ce portrait, et ses contemporains ne jugèrent pas qu'il se fût trop loué.

En faisant à l'évêque de Nîmes la part que la postérité lui laissera, il reste de lui le souvenir d'un écrivain ingénieux, poli et de bon goût, d'un orateur qui fut toujours noble et quelquefois éloquent, d'un prélat qui a grandement honoré l'Eglise de France.

CHAPITRE II

Des moyens de conserver la paix avec les hommes.

Sauf quelques rares œuvres de notre époque, la littérature contemporaine a quelque chose de superficiel, de vide et de sonore, qui n'éveille ni ne charme mon âme, et ne me fait pas penser. Je n'exige point, bon Dieu! que celui qui écrit soit toujours un homme de génie; mais je demande à l'écrivain qui prend la peine de faire des volumes, je lui demande, dis-je, ou de m'apprendre quelque chose, ou de m'aider dans la contemplation du beau, ou de m'inspirer un goût plus vif pour le devoir, ou de me révéler à moi-même par des rayons jetés dans mes profondeurs intérieures. J'aime surtout que l'écrivain soit vrai, vrai dans l'observation morale, vrai dans la peinture du cœur; tout ouvrage qu'on n'a pas le désir de relire ne vaut rien. Or, par curiosité, j'ouvre beaucoup de livres nouveaux, et par goût je suis peu tenté de recommencer mes lectures. Il n'en est pas de même des ouvrages des anciens, ni des bons ouvrages du XVIIe siècle; et quand je parle ici du XVIIe siècle, je n'entends pas seulement les grandes œuvres, les productions incomparables d'un Bossuet ou d'un Corneille, d'un Racine, d'un Pascal, d'un Fénelon ou d'un Bourdaloue, mais même des œuvres d'un ordre moins élevé, d'une forme moins éclatante, dans lesquelles se retrouve je ne

sais quoi de plein et de fort : on y sent un grand niveau, un souffle puissant, un courant de sérieuses et nobles choses. La littérature du XVIIe siècle avait pris la moelle de l'antiquité dans les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, dont elle se montra si éprise; elle s'était nourrie du génie chrétien par une grave et savante étude des Pères de l'Eglise; l'antiquité profane dans son meilleur parfum, les premiers siècles chrétiens dans leur profondeur sacrée et leur sève, voilà deux causes de la supériorité du XVIIe siècle; c'est le secret d'une forme restée si belle, d'une pensée restée si vraie, et, comme je l'indiquais plus haut, lorsqu'il arrive que des écrits de cette immortelle époque n'ont pas de très-frappantes qualités de style, on y demeure attaché pourtant par un fond d'observation exacte et de connaissance de la vie humaine.

Je relis quelquefois, à de courts moments de repos, un petit ouvrage de ce temps-là, qui serait profitable à tous les temps et principalement au nôtre, un petit ouvrage qui fait partie de plusieurs volumes d'*Essais de morale*, qu'il faudrait réimprimer séparément, et dont chacun devrait se munir comme d'un guide utile dans le difficile voyage de ce monde : c'est le *Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes*. L'écrit n'a guère plus de cent pages. Mme de Sévigné aurait *voulu en faire un bouillon et l'avaler*; Voltaire, qui jugeait bien quand il jugeait avec bonne foi, a dit de ce traité que « c'est un chef-d'œuvre auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité. » Malgré ce mot de Mme de Sévigné et ce jugement de Voltaire, je ne rencontre pas beaucoup de gens qui aient lu ce petit écrit; j'ai eu donc la fantaisie de l'analyser pour donner le désir de le connaître. L'ouvrage est de Nicole, cet homme de mœurs si naïves et de foi si profonde, l'habile et savant auteur de la *Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*; cet infatigable travailleur qui, avant l'âge de quatorze ans, avait lu et bien lu dans leur texte les classiques grecs et latins; cet esprit presque toujours juste, qui, dans la querelle du quiétisme, prit le parti de Bossuet contre Fénelon, et dans les affaires du jansé-

nisme fut moins janséniste que n'auraient voulu ses amis. Mais il ne s'agit ici ni de l'*Augustinus*, ni des cinq propositions, ni du P. Quesnel, ni de Port-Royal; il ne s'agit pas de désunir, mais de rapprocher; il n'est question de rien qui provoque la dispute, mais de tout ce qui peut faire et entretenir la paix.

Le petit traité dont je me propose de donner quelque idée se compose de deux parties et se divise en chapitres. L'épigraphe en est heureusement choisie; c'est cette parole tirée de Jérémie : « Recherchez la paix de la ville en laquelle je vous ai transférés, et priez le Seigneur pour elle, parce que votre paix se trouve dans la sienne. » L'auteur part de là pour établir que toutes les sociétés, toutes les choses auxquelles nous nous mêlons et dont les états changeants peuvent agir sur nous, sont comme autant de villes où nous passons le temps du pèlerinage : le monde entier est notre ville, parce qu'en qualité d'habitants du monde nous avons liaison avec l'universalité des hommes. Tous les peuples tiennent à nous par quelque endroit. « Mais, ajoute le moraliste, nous sommes encore plus particulièrement citoyens du royaume où nous sommes nés et où nous vivons, de la ville où nous habitons, de la société dont nous faisons partie, et enfin nous pouvons dire en quelque sorte citoyens de nous-mêmes et de notre propre cœur; car nos diverses passions et nos diverses pensées tiennent lieu d'un peuple avec qui nous avons à vivre, et souvent il est plus facile de vivre avec tout le monde extérieur qu'avec ce peuple intérieur que nous portons en nous-mêmes. » Il n'est rien qu'il faille plus appréhender que la guerre; l'homme se donne la paix à lui-même par la règle imposée à ses pensées et à ses passions, et cette paix intérieure contribue à la paix générale de la société.

Nicole remarque que les hommes, dans leur conduite, suivent témérairement les impressions des objets présents ou les opinions communément établies parmi ceux avec qui ils vivent; il montre la raison et la religion s'unissant pour nous prescrire ce qu'il y a de meilleur et de plus utile. « Si les hommes, dit-il, y faisaient réflexion, ils verraient que la foi et la raison sont d'accord sur la

plupart des devoirs et des actions des hommes, que les choses dont la religion nous éloigne sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre, et que la plupart de celles où elle nous porte contribuent plus au bonheur temporel que tout ce que notre ambition et notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur. « Or la raison et la foi s'accordent à nous convier à la conservation de la paix. Si nous voulons descendre en nous-mêmes et nous faire justice, nous reconnaîtrons que nous ne nous ménageons pas assez les uns les autres, qu'il est rare qu'on prenne plaisir à nous nuire et à nous choquer sans sujet, que *nous y contribuons toujours pour quelque chose*, qu'il est presque toujours vrai *que si l'on ne nous aime pas*, *c'est que nous ne savons pas nous faire aimer*. L'homme s'applique à connaître la matière, à dompter les animaux pour les faire servir à ses usages et à ses besoins; il ne pense pas à se rendre l'homme doucement et heureusement utile. La raison parle comme l'Evangile qui a dit : « Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre; heureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils auront le nom d'enfants de Dieu ! » la raison parle comme l'Ecclésiaste qui dit que *la douceur des paroles multiplie les amis et adoucit les ennemis*, comme le livre des Proverbes qui appelle la langue pacifique *l'arbre de vie*. La pratique de la loi chrétienne est un moyen essentiel de conserver la paix, car elle réconcilie l'homme avec Dieu, l'homme avec lui-même, l'homme avec tous les hommes.

Lorsqu'on ne peut conserver la paix qui consiste dans l'union des sentiments, il faut s'efforcer de garder au moins cette paix extérieure qui consiste dans les devoirs de la civilité humaine. L'intérêt même de la vérité nous oblige à ne pas aigrir inutilement les hommes contre nous; il ne faut pas fermer à la vérité l'entrée de leur cœur et de leur esprit en nous la fermant à nous-mêmes. C'est pour cela que *les sages ornent la science*, selon l'expression de l'Ecriture : « C'est-à-dire, qu'ils la rendent vénérable aux hommes, et que l'estime qu'ils s'attirent par leur modération fait paraître plus auguste la vérité qu'ils annoncent; au

lieu qu'en se faisant ou mépriser ou haïr des hommes, on la déshonore, parce que le mépris et la haine passent ordinairement de la personne à la doctrine. » Nicole n'oublie pas qu'il n'est pas toujours possible aux gens de bien de vivre en paix avec les autres, qu'il faut parfois résister; mais il observe qu'on doit éviter avec un soin extrême de choquer inutilement les hommes « ou pour des choses de peu d'importance ou par une manière trop dure, parce qu'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres autant qu'il est en leur pouvoir, qui les puissent reprendre avec quelque fruit. »

Pour empêcher les mécontentements réciproques et les divisions, l'auteur propose une règle générale : ne blesser personne et ne se blesser de rien. On est d'abord un peu tenté de sourire de cette règle plus aisée à donner qu'à suivre et qui semble résoudre la question par la question elle-même; mais elle reçoit de la raison ingénieuse de notre moraliste des développements qui en font quelque chose de sérieux. Tout ce qui est de nature à blesser les hommes se réduit à la contradiction de leurs opinions et à la résistance à leurs passions; il y aura donc profit à considérer en détail et à fond les jugements et les passions qu'il est le plus dangereux de choquer.

Ici Nicole, allant assez avant dans l'âme humaine, examine quelles sont les causes de notre attachement à nos opinions, et trouve que la principale de ces causes est un vif et secret désir de régner sur les autres. L'opposition nous déplaît à proportion que nous aimons plus cette sorte de domination. « L'homme met sa joie, dit l'Ecriture, dans les sentiments qu'il propose : *Lætatur homo in sententiâ oris sui*. Car, en les proposant, il les rend siens, il en fait son bien, il s'y attache d'intérêt, et les détruire c'est détruire quelque chose qui lui appartient. On ne le peut faire sans lui montrer qu'il se trompe, et il ne prend point plaisir à s'être trompé. Celui qui contredit un autre sur quelque point, prétend en cela avoir plus de lumière que lui, et ainsi il lui présente en même temps deux idées désagréables : l'une, qu'il manque de lumière; l'autre, que lui, qui le reprend, le surpasse en intelli-

gence. La première l'humilie, la seconde l'irrite et excite sa jalousie. »

La facilité de la parole porte les hommes à tenir davantage à leur sens; éblouis par ce qu'ils disent, ils voient moins ce qui leur manque de lumière et d'exactitude. Ceux qui parlent avec peine sont souvent obligés de céder et de paraître convaincus. Ceux qui parlent bien ont aisément la multitude pour complice de leurs erreurs, « parce que la multitude ne manque jamais de donner l'avantage de la raison à ceux qui ont l'avantage de la parole. » Les imaginations vives, très-appliquées à certains objets, sont moins propres à embrasser l'ensemble des choses, et dès lors se montrent très-attachées à leur jugement. Voilà pourquoi les femmes défendent si bien leurs pensées: « elles ont d'ordinaire un esprit d'imagination, c'est-à-dire plus vif qu'étendu, et ainsi elles s'occupent fortement de ce qui les frappe, et considèrent fort peu le reste. » Il y a des hommes dans le monde qui s'accoutument à croire qu'ils ne se trompent point, parce qu'il est rare qu'on les avertisse: ce sont les puissants et les riches. Ceux-là supportent d'autant moins la contradiction qu'ils la connaissent peu. Nicole nous invite, en quelque lieu et en quelque société que nous soyons, à nous faire un plan des opinions qui y règnent et du rang que chacun y possède, car on s'expose beaucoup en combattant les idées reçues et en manquant, même involontairement, à de certains égards. L'auteur signale comme un défaut considérable l'impatient désir de nous élever contre tout ce qui nous paraît faux : on n'est pas obligé de contredire chaque fausse opinion.

Il faut avoir égard à la qualité, à l'esprit, à l'état des personnes quand il s'agit de les contredire, et il faut surtout avoir égard à ce qu'on peut soi-même par l'autorité et la raison, les deux seuls moyens de persuader. On doit appliquer aux sociétés particulières la maxime de Platon pour la réforme des républiques : Ne rien vouloir qu'on ne puisse faire approuver et accepter. Saint Augustin a exprimé dans sa langue chrétienne le même sentiment : « Corriger ce qu'on peut, supporter, en le désapprouvant, ce qu'on

ne peut corriger. » Il y a un art de contredire qu'il est bon d'apprendre : l'esprit de charité en donne aisément le secret. L'air dogmatique et décisif est insupportable. Un saint prescrivait à ses religieux d'*assaisonner du sel du doute* tous leurs discours ; c'est un avis qui ne nuirait pas aux relations du monde. Il ne suffit point d'être savant pour s'attribuer le droit de parler avec autorité et décision; les hommes n'ont pas accordé ce privilége *à la science véritable, mais à la science reconnue.* L'auteur nous enseigne plus que les ménagements réciproques : il nous enseigne le respect; il nous fait voir aussi ce qu'il y a de doux et de bon dans le silence, la retenue et la modestie; il appelle l'humilité *le plus grand bonheur des chrétiens*, et ne pense pas qu'il faille s'affliger si l'on manque d'autorité et de créance. « Car ce n'est pas, dit-il, un petit danger que d'être maître des esprits, et de leur donner le branle et les impressions que l'on veut, parce qu'il arrive de là qu'on leur communique toutes les faussetés dont on est prévenu et tous les jugements téméraires que l'on forme. »

Après nous avoir appris à nous conduire à l'égard des opinions des hommes, Nicole nous apprend à nous conduire à l'égard de leurs passions, qu'il divise en trois sortes : les passions justes, les indifférentes, les injustes. L'exacte connaissance de ces passions ou de ces inclinations sert merveilleusement à la paix. L'auteur s'inspire de saint Augustin lorsqu'il dit qu'il n'est pas toujours nécessaire de s'opposer à ce qui est injuste, et qu'il faut parfois prendre garde en voulant empêcher un mal d'en faire un plus grand. Sachons encore si d'autres ne peuvent pas s'y opposer plus utilement que nous. Les *passions indifférentes* sont celles dont les objets n'ont rien de mauvais; il peut y avoir malhabileté à séparer de ces sortes d'attaches ceux qui y mettent leur joie. Dans les *passions justes*, l'auteur comprend nos devoirs envers les hommes selon certaines lois de justice qu'on appelle proprement lois, et selon de simples lois de bienséance, œuvre du mutuel consentement de ceux qui composent la société. La loi éternelle nous oblige à la reconnaissance; c'est se conformer à l'ordre de Dieu que de témoigner de la gratitude à ceux dont il

s'est servi pour soulager ou diminuer nos peines. Nicole recherche les raisons divines qui constituent le devoir de la civilité et qui ont fait dire *qu'il n'y a rien de si civil qu'un bon chrétien.* La société serait impossible si les hommes ne s'aimaient et ne se respectaient entre eux ; une loi naturelle oblige chaque partie à la conservation du tout. Dieu a permis que des besoins infinis nous forcent à recourir les uns aux autres. L'exactitude dans les devoirs de civilité est une obéissance à l'ordre même de Dieu.

La deuxième partie du Traité s'ouvre par des réflexions sur la dangereuse inutilité des plaintes, sur le ridicule et chimérique dessein de corriger tout ce qui nous déplaît ; mieux vaudrait s'efforcer d'arriver à la paix par notre propre réformation. « Nous ne disposons ni de l'esprit ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions qu'autant que nous y aurons donné occasion ; mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles et de nos pensées. Nous sommes chargés de travailler sur nous-mêmes et de nous corriger de nos défauts : et si nous le faisions comme il faut, rien de ce qui viendrait du dehors ne serait capable de nous troubler. » Notre moraliste ne veut pas que nous nous privions du bien de la patience sous prétexte de procurer au prochain le bien de la correction. C'est une espérance incertaine en face du bien certain qu'apporte la souffrance humble et paisible. « On peut dire, en général, à l'égard du silence, qu'il faut des raisons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour se taire ; c'est-à-dire qu'il suffit, pour être obligé au silence, de n'avoir pas d'engagement à parler. Mais cette maxime se peut encore appliquer avec plus de raison au silence qui étouffe les plaintes. » Il y a ici sur les inconvénients de la plainte des pages où le bon sens se mêle au sens chrétien.

L'auteur considère combien les jugements des hommes sont vains et faux, inconstants et fragiles, combien notre délicatesse à leur égard est contraire à la vraie raison. Ce n'est pas le jugement des hommes qu'il faut redouter, c'est celui de Dieu. Du reste pourquoi se plaindre de telle ou telle sévérité, de telle ou telle injure? Si on savait tout ce qu'il y a de misère en nous,

n'en dirait-on pas davantage? Voici des lignes d'une terrible profondeur et qui feraient courber la tête du plus superbe :

« Les jugements des hommes nous seraient infiniment moins favorables s'ils étaient entièrement conformes à la vérité, et si ceux qui les font connaissaient tous nos véritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injustice, ils nous font grâce en mille manières, et nous ne voudrions pour rien qu'il nous traitassent avec une exacte justice. »

C'est l'oubli de nos propres misères morales qui nous fait ressentir tant de dépit des discours des hommes. Quel plus sûr moyen de nous corriger de cette délicatesse, qu'une forte application au peu que nous valons devant Dieu? Les jugements des hommes ne changent rien à ce que nous sommes, mais les effets du jugement de Dieu sont éternels.

Nicole observe avec vérité qu'il y a souvent dans les jugements désavantageux dont nous sommes l'objet quelque chose qui tient au hasard et non pas à un choix précis et déterminé. Des gens étaient portés à voir de telle manière, par quelques apparences; leur disposition les entraînait à mal juger toute personne qui les frapperait de cette façon; nous nous sommes trouvés là. « Cette mauvaise disposition et cette légèreté d'esprit, qui produit le jugement téméraire, n'était pas moins indifférente d'elle-même qu'une pierre jetée en l'air, qui blesse celui sur qui elle tombe, non pas par choix, et parce qu'il est un tel homme, mais parce qu'il s'est rencontré au lieu où elle devait tomber. » Une pensée devrait nous aider à prendre notre parti des jugements humains : c'est que le monde est en possession de parler librement des défauts des autres en leur absence. Pourquoi se promettre d'être le seul qu'on épargnera? Nous devons être parfaitement sûrs qu'on parle ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. « Mais parce qu'une colère continuelle nous incommoderait trop, il nous plaît de nous l'épargner sans raison, et d'attendre à nous fâcher qu'on nous rapporte ce qui se dit de nous, et qu'on nous marque ceux qui en parlent... Ce petit degré d'assurance, que produit le rapport qu'on nous fait, est

bien peu de chose pour changer comme il fait l'état de notre âme. »

Notre philosophe énumère les prétentions et les exigences dont nous nous armons contre les hommes ; il nous montre notre bien là où nous ne voyons que des motifs de rancune et d'aigreur. Nous ne nous bornons pas à vouloir qu'on nous loue, nous voulons qu'on nous aime. Nicole exprime vivement l'impuissance de l'amour et de la haine des créatures à nous servir ou à nous nuire dans nos intérêts les plus essentiels et les plus vrais. Nous avons parlé plus haut de la reconnaissance comme faisant partie de la loi de Dieu ; tant pis pour les ingrats ; mais nous serions misérables si nous nous irritions contre ceux qui ne remplissent pas à notre égard les devoirs de la gratitude ; on nous accuserait encore d'avoir fait le bien en vue de l'homme, non en vue de Dieu. On ne nous choisit pas pour confident, on ne s'ouvre pas à nous ; nous aurions tort aussi de nous plaindre, nous nous en plaignons, nous voudrions commander, exiger ces ouvertures de cœur. Quelle pauvreté et quels travers dans ces regrets et ces irritations ! La confiance a ses dangers : elle implique, d'un côté, une responsabilité de conduite ; de l'autre, elle nous expose aux fausses impressions de celui qui nous flatte en nous livrant les secrets de sa vie. De plus, il est difficile de garder de la réserve envers l'homme qui prend l'habitude de se découvrir à nous ; la réserve le blesse, la réciprocité de confiance nous met en péril, car nous ne sommes pas sûrs du bon et discret usage qu'on pourra faire de nos secrets. Loin d'exiger la confiance des autres, la chose du monde la plus libre, nous ne devrions pas même la désirer.

Nicole, qui nous a montré la civilité comme étant de prescription divine, nous avertit que c'est là en effet une dette, mais qu'il ne faut pas l'exiger, qu'on la doit à notre faiblesse plutôt qu'à notre mérite, et que, n'étant au fond qu'un jeu de paroles et un exercice de vanité, nous devons supporter sans chagrin qu'on en oublie avec nous les habitudes. Le philosophe s'en console d'autant plus aisément que toutes les civilités qu'on nous

rend « nous engagent à des servitudes fâcheuses, car le monde ne donne rien pour rien. C'est un commerce et une espèce de trafic qui a pour juge l'amour-propre. » En terminant son avant-dernier chapitre, l'auteur nous dit « qu'il est aussi ridicule de se mettre en colère pour les fautes et les bizarreries des autres que de s'offenser de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud, parce que notre colère est aussi peu capable de corriger les hommes que de faire changer les saisons. » Le chapitre qui sert de conclusion est tout d'inspiration religieuse; les pensées du Traité se trouvent comme ramassées dans ce verset du Psalmiste : « Ceux qui aiment votre loi jouissent d'une paix abondante et ne sont point scandalisés. »

J'ai pris la fleur de ce petit ouvrage sans beaucoup m'arrêter à mes propres réflexions, me bornant à réunir dans leur enchaînement les plus saillantes observations et les principales vues. Nicole n'a pas le talent d'écrire de la Bruyère ni de la Rochefoucault; mais dans ce traité il marche leur égal comme moraliste; ce qui n'appartient qu'à lui, c'est le souffle chrétien répandu sur ses fins et profonds aperçus. Ce livre si court et si plein, où beaucoup d'esprit se mêle à un sens rare, vous parle utilement à quelque page qu'on l'ouvre; l'auteur y peint l'homme et les hommes, et son discours porte avec lui une douce et pénétrante paix. Après l'avoir lu, il semble qu'on sache mieux se gouverner et se contenir, et qu'on s'oriente mieux sur la carte de l'âme humaine dans la société; il semble qu'on se sente plus sûrement averti, plus pacifiquement disposé, plus enclin à la conciliation, au ménagement, à l'indulgence : on se croit en mesure de beaucoup éviter, de beaucoup supporter, de beaucoup compatir. Dans la première partie du Traité, c'est presque toujours le philosophe et le moraliste qu'on entend; dans la seconde, c'est toujours le chrétien et même le chrétien avancé; ces conseils supposent ou appellent une perfection évangélique contre laquelle subsistent des préjugés; mais si on veut y prendre garde, on ne trouvera dans cette perfection chrétienne que l'inspiration élevée de la vraie philosophie. Nous n'ajouterons rien de plus sur

ce Traité, que Mme de Sévigné avait raison de recommander si vivement à sa fille, et dont elle disait : « Je n'ai jamais rien vu de plus utile ni si plein d'esprit et de lumière ; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention : je crois que tout le monde s'y trouve. » (7 octobre 1671.) Tout le monde s'y trouve en effet, et aussi tous les temps.

CHAPITRE III

André Chénier.

En 1819 parurent pour la première fois les poëmes et les ébauches de la jeune victime du 25 juillet 1794 ; on a donné en 1840 l'édition la plus complète des poésies d'André Chénier ; elle est enrichie de tous les lambeaux qu'on a pu dérober aux injurieuses ténèbres de l'oubli. C'est un volume de trois cents pages que nous ouvrons toujours avec attendrissement. Ce jeune homme qui aurait voulu sauver les jours de Louis XVI et que nous voyons assis à côté de M. de Malesherbes au banc de la défense, ce condamné du 7 thermidor déclaré *ennemi du peuple* parce qu'il a l'horreur du crime, se présente à la postérité à la fois comme un martyr des idées généreuses et comme un mélodieux écho des anciens génies poétiques de la Grèce. En appelant André Chénier un écho de la muse des bords de l'Alphée et du Mélès, nous craignons d'affaiblir l'idée qu'on doit se faire de ce talent tranché par le fer du bourreau avant sa maturité. On sent en lui le poëte nourri du génie grec, et vivement épris d'Homère et de Pindare, de Théocrite et d'Anacréon ; mais cette imitation des formes antiques n'empêche pas son originalité ; ancien par le tour et l'art, il est moderne par le sentiment et la pensée. Né d'une mère grecque sous le ciel d'Orient, et d'un Français qui remplissait les fonctions de consul général, il semble représenter cette double

origine par le caractère de ses œuvres. On rencontre autour de son berceau le miel des abeilles de l'Hymète et le souffle du génie de notre pays.

André Chénier fut de ceux qui ouvrirent leur âme avec le plus d'ardeur aux vastes espérances de 1789; tout le feu de ces véhémentes aspirations se retrouve dans la pièce intitulée *le Jeu de Paume*, adressée au peintre Louis David. L'enthousiasme de la liberté y respire; mais la mesure manque à son langage; il a de tels accents contre les rois et le passé, qu'à son insu il donne ample pâture aux noirs desseins qu'il déteste; il est naïf dans son jeu avec les émotions populaires, exalte la rébellion à laquelle il croit qu'il peut imposer des limites, et son lyrisme, dépassant le but de la réforme, enivre d'hommages la révolution naissante. Pourtant il pressentait bien tout ce que l'esprit des factions pouvait inspirer aux multitudes :

Peuple! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain! A votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis;
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions par eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures;
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures;
Leurs feuilles, noires de poisons,
Sont autant de gibets affamés de carnage;
Ils attisent de rang en rang
La proscription et l'outrage;
Chaque jour dans l'arène ils déchirent le flanc
D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes;
Ils nous vendent leur mort; ils emplissent de sang
Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

Puisque André Chénier flairait ainsi les tigres de la révolution, pourquoi tant applaudir aux premiers ébranlements et à la première violation des lois? Mais les illusions abandonnèrent bien

vite ce noble cœur, qui ne voulait ni de l'ancien régime ni du régime des bourreaux, et qui cherchait en vain la liberté réglée. Il ne put retenir son mépris pendant les fêtes théâtrales qui suivirent le 10 août, et dans des iambes amers il se reprocha de précédents accents :

Arts dignes de nos yeux! pompe et magnificence
Dignes de notre liberté,
Dignes de vils tyrans qui dévorent la France,
Dignes de l'atroce démence
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté !

L'histoire a raconté l'insurrection militaire de Nancy qui fut vigoureusement réprimée par M. de Bouillé, et dont le souvenir se mêle à celui de l'intrépide Désille, jeune officier du régiment du roi. Quarante Suisses révoltés du régiment de Chateauvieux, furent envoyés aux galères de Brest; mais ils n'y restèrent pas longtemps; une motion de Collot-d'Herbois leur ménagea un triomphe à Paris: et ce fut depuis ce jour-là que le bonnet et la carmagnole du bagne devinrent des symboles de la révolution. André Chénier, dans des vers d'une pénétrante ironie, flétrit cette hideuse fête :

Salut, divin triomphe! entre dans nos murailles :
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.

. . . .

Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie;
Que leur front doit être abattu!
Tandis que parmi nous, quel orgueil, quelle joie
Pour les amis de la vertu!
Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore,
Et qui savez baisser les yeux,
De voir des échevins, que la Râpée honore [1],
Asseoir sur un char radieux

[1] Allusion à Péthion, maire de Paris, et à ses collègues de la commune. Dans une circonstance grave, un général chargé pour eux d'un ordre très-important, après les avoir cherchés inutilement pendant plusieurs heures dans Paris, les trouva dans un cabaret de la Râpée.

Ces héros que jadis sur les bancs des galères
Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très-peu de leurs frères
Et volé que très-peu d'argent !

Le supplice de Charlotte Corday, le 18 juillet 1793, ne pouvait pas laisser muet le cœur du courageux poëte; nous avons parlé ailleurs de cette héroïne. Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armacs, née le 27 juillet 1768 dans une chaumière des Ligneries (arrondissement d'Argentan), grand caractère de femme, la Judith de la révolution, s'était nourrie des leçons sévères de l'antiquité et des mémorables exemples de dévouement à la liberté romaine; descendante au quatrième degré de Marie Corneille, l'aînée des sœurs de l'auteur de *Cinna*, elle avait dans l'âme quelque chose de ce mâle génie, quelque chose des héros que le poëte a livrés à l'admiration de l'univers. Emue des plaintes des Girondins proscrits, elle s'était sentie entraînée à l'accomplissement d'un grand dessein; éloignée des pensées chrétiennes, exclusivement occupée des histoires antiques, elle oubliait qu'on ne doit pas même sauver son pays au prix d'un crime, et que l'assassinat est toujours l'assassinat, quelque sublime qu'en soit le but. Toutefois nous ne sommes pas de ceux qui veulent comparer, même du plus loin possible, l'héroïque fanatisme de Charlotte Corday au sanguinaire et stupide fanatisme de Marat; la profonde diversité des sentiments et des natures détruit toute ressemblance entre la grande action de la jeune fille et le besoin d'hécatombes humaines devenu l'unique vie du féroce lépreux [1].

André Chénier admire sans réserve Charlotte Corday, et frappe d'un vers énergique la lâcheté humaine en même temps que le crime. Après avoir dit que la Grèce eût élevé une statue à une telle femme, le poëte poursuit ainsi :

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête

[1] Voir notre *Histoire de la Révolution française*, chap. 19.

Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort.
Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,
Et notre affreux sénat, et ses affreux ministres,
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime,
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu caché les destins du pervers :
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts, à soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;
Ton front resta paisible et ton regard serein ;
Calme sur l'échafaud, tu méprises la rage
D'un peuple abject, servile, et fécond en outrage,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
Seule tu fus un homme, et vengeas les humains !
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme,
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Tous les amis de la belle poésie savent par cœur *la Jeune Captive*, écrite à Saint-Lazare. Une jeune fille, Mlle de Coigny, *blanche et douce colombe*, s'y trouvait prisonnière avec beaucoup d'autres innocents qu'attendait l'échafaud. André Chénier ne vit pas sans émotion cette captive parée de tous les dons et qu'il pouvait croire réservée à la boucherie ; il la fit parler en des accents qui ont donné à cette mémoire une délicieuse immortalité. Les littératures connues ne nous offrent aucune élégie plus parfaite ; il est impossible de la louer, on ne peut que la réciter

ou la relire. Nous aurions beau vanter le naturel, la grâce exquise, l'harmonieuse pureté de ce petit chef-d'œuvre, nous n'en exprimerions pas le charme ravissant. C'est une poésie de l'âme, que l'on sent, que l'on goûte, dont on ne se permet pas l'analyse et à laquelle on ne répond que par une larme :

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui, belle et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

. . . .

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance ;
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

. . . .

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers à peine ;
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu hier encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.....

Les iambes qui furent les derniers chants d'André Chénier nous révèlent les amertumes et les déchirements de ce cœur pour lequel la terre n'avait plus d'espérance et que les sanglantes images de la mort poursuivaient sans cesse ; il se plaint que ses amis l'aient oublié, et se compare au mouton dont nul ne s'oc-

cupe plus quand une fois la porte de la sombre boucherie s'est fermée sur lui.

Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi,
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.

L'universelle lâcheté en face d'une minorité qui gouverne avec l'échafaud est un spectacle dont le poëte s'indigne. Tous ces hommes qui laissent faire et ne connaissent plus que la peur inspirent à son cœur de la rage; il souffre de ne pouvoir atteindre les scélérats, de ne pouvoir lancer ses flèches et sa foudre, de mourir *sans vider son carquois*. Il ne respire plus que par sa plume, et c'est elle qu'il charge de son fiel, de sa haine, de son courroux. Le 7 thermidor au matin, peu de temps avant de monter sur la fatale charrette, le poëte écrivait encore. En lisant ces vers inachevés, on croit entendre les pas des messagers de la guillotine; ils écartent la muse qui sourit au condamné et qui s'efforce de le protéger pour ainsi dire; la victime est entraînée, emportant dans la mort la meilleure part de son génie.

Nous nous sommes arrêtés avec détails à la destinée d'André Chénier, parce qu'elle excitera toujours un intérêt véritable, parce que le fer sanglant de la révolution interrompit une carrière qui certainement aurait laissé dans la littérature française les traces les plus variées, les plus riches, les plus profondes. Détournons nos regards de ces mauvais jours que le poëte traversa pour y périr, et reposons notre esprit sur des œuvres de paisible et fraîche inspiration. L'idylle de l'*Aveugle* est un morceau d'une perfection rare; c'est bien l'harmonieuse antiquité qu'on entend; c'est la Grèce, avec son ciel et sa langue, sa nature et ses mœurs, transportée dans notre propre génie. Voyez au bord de la mer le vieil aveugle cheminer seul et sans guide; une lyre grossière pend à sa ceinture : il chante, et l'air, l'onde et les bois sont ravis. Trois petits pasteurs, avertis par les aboiements de leurs chiens, se sont rapprochés de l'étranger; ils le

soutiennent et le protégent. Le vieillard reconnaît au son de leur voix que ces pasteurs sont des enfants; il leur dit qu'il n'est pas un habitant des célestes demeures comme ils avaient d'abord semblé le croire, mais qu'il n'est qu'un mortel, un des plus malheureux. Les jeunes bergers tirent d'une peau de chèvre du pain, des olives, du fromage, des figues et des amandes, et donnent à l'aveugle ces provisions de leur journée.

Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître;
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversais les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés;
Le plus âgé de vous aura vu treize années:
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi le plus grand de tous, je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. »

Les pasteurs demandent à l'étranger d'où il vient. Il répond que des marchands de Cymé l'avaient pris avec eux, et que, parti des rivages cariens, il cherchait une patrie dans la Grèce, mais que, trop pauvre pour payer son passage, il a été inhumainement jeté dans le lieu où il a rencontré la pitié des trois enfants. Une insolente troupe à bord du navire voulait qu'il chantât pour amuser les ennuis de la traversée; sa voix et sa lyre étaient restées muettes. Les enfants conduisent l'étranger à la ville voisine où l'on a coutume d'honorer les amis de la divine muse. On est dans l'île heureuse de Sicos. Les pasteurs en chemin prient le vieillard de leur accorder des chants; on l'écoute:

Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
Car sur tes bords heureux je suis déjà venu;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer et l'âge et les malheurs
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer;
Fleuves, terre, et noirs dieux de vengeances trop lentes,
Salut! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses! vous savez tout, vous, déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous.

Et le vieillard chante les principes des choses, la naissance des fleuves, des arts et des cités, les guerres, les moissons et les troupeaux, et tous les souvenirs de ce monde fabuleux que l'immortelle poésie a fait revivre :

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines;
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île.
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

On sait avec quelle pieuse ardeur et quels soins persévérants Pétrarque recherchait les manuscrits des chefs-d'œuvre de la

Grèce et de Rome ; ce fut lui qui le premier fit connaître à l'Italie les tragédies de Sophocle, et telle était dans le monde sa renommée d'investigateur, qu'il reçut un jour de Constantinople les poëmes d'Homère sans les avoir demandés. Si l'idylle de l'*Aveugle*, écrite en grec sur des feuilles ou des écorces d'arbres, sur des tablettes de bois ou de cire, de peaux de poisson, des entrailles d'animaux ou de papyrus, comme on écrivait jadis avant la découverte de l'imprimerie [1], avait été envoyée des bords du Bosphore à Pétrarque, à Boccace ou à tout autre fervent ami de la littérature antique, on eût pris cette idylle pour l'œuvre de quelque beau génie de l'Ionie ou de l'Archipel.

D'éminents critiques ont beaucoup loué *le Jeune Malade ;* les charmantes images y abondent. L'apostrophe, *O coteaux d'Erimanthe !* est d'un ravissant effet. Il y a là seize vers d'une grâce à laquelle rien n'est supérieur ; mais je remarque dans ce petit drame des longueurs qui le refroidissent, et dans l'ensemble de la pièce plus d'art que de véritable émotion. Je trouve plus de couleur, d'élégance soutenue et de perfection poétique dans le *Mendiant*, qui se place presque à la même hauteur que l'*Aveugle*. Le dialogue sur *la liberté* entre le chevrier et le berger, entre le pasteur libre et le pasteur esclave, est une composition à la fois habile et ferme ; mais il laisse je ne sais quelle désagréable impression qui ne donne pas envie de le relire. Les élégies ne sont pas les moindres titres littéraires d'André Chénier ; elles se distinguent par la vérité du sentiment et la richesse continue de l'expression, par un amour profond de la nature et, de temps en temps, une certaine mélancolie qui semble un pressentiment de la destinée. J'aime de préférence l'élégie qui commence par ce vers :

> Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine.

Et celle qui commence ainsi :

> O muses, accourez, solitaires divines.

[1] Voir dans nos Mélanges intitulés *Souvenirs d'histoire et de littérature*, le chapitre sur la conservation des auteurs classiques durant le moyen âge.

Une autre :

> Souvent le malheureux songe à quitter la vie.

Et encore celle-ci :

> Souvent las d'être esclave et de boire la lie.

L'élégie adressée aux frères de Pange rappelle beaucoup les *Adieux à la vie* de Gilbert. On y reconnait çà et là d'involontaires imitations de ce poëte malheureux qui, comme André Chénier, fut arrêté dans sa course. Dans la délicieuse élégie :

> O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,

André Chénier laisse voir cette noblesse de caractère qui sied si bien au talent. Voici des vers dont on aime à se souvenir aux époques où les gens de lettres n'ont pas la force de rester fiers :

> Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
> Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage;
> Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
> Sa tête à la prière et son âme aux affronts,
> Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
> Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
> De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
> Une pauvreté libre est un trésor si doux!
> Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même,
> De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime;
> Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
> D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
> Sa cellule de cire, industrieux asile
> Où l'on coule une vie innocente et facile!
> . . . .
> Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
> Devant son propre cœur on n'a point à rougir.

André Chénier, qui par la forme n'appartient pas au XVIIIe siècle, y appartient pleinement par le fond. Sa poésie a eu parfois de chastes inspirations, mais trop souvent aussi une liberté d'allure qui offense l'oreille. Les plus doux sentiments du cœur le laissent toujours sur la terre; il est passionné comme

Anacréon, Théocrite ou Tibulle, et jamais un souffle d'en haut ne pousse son âme par delà le monde des sens. Sa muse n'est pas chrétienne, elle est païenne. On trouve même des pièces, comme *Lydé*, *Arcas et Palémon*, *l'Oaristys*, que des éditeurs plus sévères n'auraient pas mises au jour : la gloire du poëte n'en eût pas souffert. Les doctrines matérialistes du temps où il vécut se révèlent dans une œuvre à peine ébauchée, où, sous le titre d'*Hermès,* il se proposait de chanter l'origine de la terre, la formation des animaux et de l'homme, l'homme lui-même, la constitution des sociétés, la diversité des religions, l'invention des sciences, le système du monde. André Chénier aurait résolu tant de belles et grandes questions à la façon de Spinosa, de d'Holbach et de Cabanis. Dans ce poëme, qui devait se composer de trois chants, nous aurions eu beaucoup de beaux vers assurément, mais ce n'est pas de l'inexécution de tels plans que les lettres porteront le deuil; il eût été un malheureux de populariser par de belles formes poétiques des doctrines sans grandeur, des doctrines misérables, dont la vraie philosophie a fait justice. C'est bien assez pour le monde d'avoir eu un Lucrèce avant que la divine lumière partît de Judée; c'eût été trop d'avoir un second Lucrèce après dix-huit siècles de christianisme. On peut se rappeler que le fameux poëme latin naquit aux tristes temps de Marius et de Sylla, et il est assez curieux que l'*Hermès* d'André Chénier soit contemporain de la révolution française. Celui qui n'a pas le sens religieux ne voit dans les perturbations humaines que des arguments contre Dieu.

Le sentiment est la marque générale de ce qui nous reste d'André Chénier; mais il est une pièce où la pensée a laissé sa trace; cette pièce, ou plutôt ce poëme, car on y compte plus de trois cents vers, a pour titre *l'Invention :* c'est une œuvre de bon sens littéraire tout à fait supérieure, dans une langue grande et forte, souple et nerveuse, toujours colorée. André Chénier, imitateur original des formes antiques, expose dans ce morceau tous les droits du talent, ce qu'il peut, ce qu'il doit se permettre, quelles limites il ne doit pas franchir; il montre comment

on est inventeur en littérature, comment on est nouveau sans sortir des règles éternelles de la raison et du goût. La révolution littéraire dont il traçait le programme, et dont il a été lui-même un premier représentant, s'est accomplie au XIX[e] siècle; malheureusement ceux qui ont conduit la muse en des routes nouvelles ne se sont pas toujours souvenus de ces vers du poëte leur précurseur :

Blesser la vérité, le bon sens, la raison,
Ce n'est pas entasser sans dessein et sans forme
Des membres ennemis en un colosse énorme;
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aide des vautours ouvrir le sein des mers;
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
Hérisser d'un lion la crinière sanglante :
Délires insensés! fantômes monstrueux!
Et d'un cerveau mal fait rêves tumultueux!
Ces transports déréglés, vagabonde manie,
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie :
D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,
Où, partout confondus, la vie et le trépas,
Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,
Luttent sans être unis; mais l'esprit de lumière
Fait naître en ce chaos la concorde et le jour.
. . . .
Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
Qui peint ce que chacun peut sentir comme lui.
Etc., etc.

Un critique a pensé que si André Chénier eût vécu, il n'eût sans doute pas accueilli *l'ordre de sentiments* spiritualistes dont M. de Chateaubriand a été l'expression renouvelée, et que le grand prosateur et le poëte ne se seraient rapprochés que par une commune adoration du beau antique. Il semble tout d'abord que cette assertion soit exacte, et ce que nous avons dit plus haut nous-même paraîtrait venir à l'appui. Cette opinion peut se soutenir, mais nous inclinerions vers une opinion contraire. Un homme d'un grand et sincère talent, qui périt à trente et un ans, ne laisse à personne le droit d'affirmer de quelle façon il aurait

tourné dans la suite ; M. de Châteaubriand n'a pas été du premier coup un écrivain chrétien ; il a eu des pas de jeunesse assez vagabonds avant de trouver la voie où l'attendait la gloire. André Chénier aurait eu plus de chemin à faire pour arriver *à l'ordre de sentiments spiritualistes* ; mais pourquoi prétendre qu'il n'y serait point arrivé, s'il s'était trouvé sur pied au sortir de la révolution, à cette époque de réaction morale et de reconstruction religieuse où toutes les âmes, lasses des faux systèmes et des ruines, avaient soif de christianisme ? Dans ce milieu où le poëte aurait senti les besoins, les goûts, les aspirations de son temps, pourquoi ne pas supposer que, tout en gardant sa tendre ferveur pour les modèles de la Grèce, il eût pu reconnaître d'autres sources de poésie et d'inspiration ? Cette muse, que nous avons montrée païenne dans les *Idylles* et les *Elégies*, ne s'est-elle pas tout à coup transformée dans *Suzanne*, ce poëme conçu à une époque où bien peu de gens en France s'occupaient des richesses de nos livres saints? le canevas, les notes, les vers inachevés qui nous restent de ce poëme, nous annoncent qu'André Chénier avait entrevu les trésors inspirateurs de nos Ecritures ; il comprenait qu'il pouvait y avoir pour la poésie une autre montagne que le Pinde, un autre fleuve que l'Alphée ; son enthousiasme de poëte n'aurait pas craint le mont Sion ni les rives du Jourdain. Ecoutez le début de *Suzanne*, et vous comprendrez comment la voix d'André Chénier pouvait devenir une voix religieuse :

Je dirai l'innocence en butte à l'imposture,
Et le pouvoir inique et la vieillesse impure,
L'enfance auguste et sage, et Dieu, dans ses bienfaits,
Qui daigne la choisir pour venger les forfaits.
O fille du Très-Haut, organe du génie,
Voix sublime et touchante, immortelle harmonie,
Toi qui fais retentir les saints échos du ciel
D'hymnes que vont chanter, près du trône éternel,
Les jeunes séraphins aux ailes enflammées ;
Toi qui vins sur la terre aux vallons idumées,
Répéter la tendresse et les transports si doux

De la belle d'Egypte et du nouvel époux,
Et qui, plus fière aux bords où la Tamise gronde,
As, depuis, fait entendre et l'enfance du monde,
Et le chaos antique, et les anges pervers,
Et les vagues de feu roulant dans les enfers,
Et des premiers humains les chastes hyménées,
Et les douceurs d'Eden sitôt abandonnées;
Viens, coule sur ma bouche et descends dans mon cœur;
Mets sur ma langue. . . . .
. . . .
. . . .
Un peu de ces discours grands, profonds comme toi,
Paroles de délices ou paroles d'effroi,
Aux lèvres de Milton incessamment écloses,
Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses!

Quel dommage que le temps ait manqué au poëte pour terminer *Suzanne!* ce poëme et beaucoup d'autres pièces ne sont qu'à l'état de fragments ou de plans tracés. Les débris ont une tristesse connue de ceux qui ont arrêté leurs pas de voyageur devant les monuments écroulés; mais les fragments de ce qui devait être, les morceaux taillés, sculptés, ciselés qui n'ont pas pu prendre leur place parce que l'artiste a été tout à coup et violemment abattu par la mort, ce sont là de bien plus touchants débris. Cette mélodieuse, lyre réduite au silence par les mains du bourreau, demeure comme une immortelle accusatrice des iniquités révolutionnaires. De quelles sanglantes ténèbres se couvrit l'aurore d'un beau talent! le chantre de la *Jeune Captive* fut traité lui-même comme l'épi naissant que la faux ne respecte point, comme la grappe qui tombe dans le pressoir avant l'été; il ne voulait pas mourir encore, il voulait achever sa journée. Ce qu'il y a de plus respectable et de plus saint parmi les peuples, royauté, vertu, génie, disparaissait alors dans une commune boucherie; une puissance brutale et aveugle tournait sur la France comme une meule qui broie tout.

Nous avons donné quelque étendue à l'appréciation d'André Chénier; son talent méritait cet examen réfléchi. Il fallait aussi l'étudier comme une des sources de la littérature contemporaine;

les plus éminents poëtes de notre siècle doivent le tenir pour un de leurs plus proches ancêtres. André Chénier est un jeune aïeul d'une incontestable influence ; il a travaillé dans sa courte vie et je dirai de lui et avec lui :

..... Un grand exemple est un puissant témoin.

CHAPITRE IV

Marie Stuart.

La république des lettres s'est mal trouvée de la République. La vie au jour le jour convient peu aux grands travaux de l'esprit. Les écrivains sérieux sont comme les peuples : il leur faut le repos et les longues perspectives. Rien, dans quelque ordre que ce soit, ne se construit sur un sol qui tremble. La paix rendue à la cité a été peu féconde pour les lettres. Elles feront toujours pauvre figure en face d'une Assemblée nationale permanente qui remue à chaque heure les plus grands intérêts, s'impose à l'attention universelle, constitue une sorte de spectacle immense où les émotions ne manquent pas. Avec la prorogation on fait *relâche* [1] ; l'esprit retombe doucement sur lui-même, il cherche ces joies tranquilles que les temps nouveaux lui refusent ; alors on prend un livre, un de ces livres dont jamais on ne se lasse, et si, par aventure, une œuvre récente de quelque intelligence haute et sérieuse vous tombe sous la main, on la saisit. Cette dernière bonne fortune m'est échue : j'ai lu l'*Histoire de Marie Stuart*, par M. Mignet.

En ouvrant ce livre, je savais un peu d'avance ce qui m'était

[1] Ce morceau sur Marie Stuart a été écrit au mois de septembre 1851, pendant les vacances de l'Assemblée législative, dont M. Poujoulat était membre.

promis. M. Mignet a marqué sa place parmi les plus éminents travailleurs de notre époque; je m'attendais à de curieuses recherches, à de nouvelles lumières, à de pénétrantes observations sur des faits d'un intérêt inépuisable, à des portraits finement et profondément tracés; je savais que l'étude de la réforme occupait depuis longtemps cet esprit, dont les tendances, au point de vue religieux, ne sont pas les miennes, et j'allais le trouver en présence des grandes questions de religion qui s'agitent dans ce cadre où nous apparaissent les figures de Marie Stuart et d'Elisabeth : il y avait là, pour ma curiosité, des attraits de plus d'un genre. Récemment, dans une occasion solennelle, M. Villemain, ce maître charmant et incontesté de la critique, ce brillant solitaire qui a creusé à mesure qu'il a souffert, et qui doit aux douleurs la plénitude de la pensée, M. Villemain disait qu'on devenait *impartial à force d'étude*; il ajoutait : « C'est le prix que tient en réserve la science pour ceux qui l'ont sincèrement cherchée : elle élève autant qu'elle éclaire. » Ces paroles seraient admirablement applicables à M. Mignet; il devient impartial à force d'étude, et chez ui l'élévation, outre qu'elle est naturelle, semble surtout tenir à l'étendue du savoir. On trouve dans son dernier ouvrage tout ce que peut donner l'honnêteté de l'esprit. Mais en un tel sujet l'esprit et le travail ne suffisent pas; pour que l'historien francais fût en pleine vérité, il aurait fallu, selon moi, que l'inspiration catholique eût conduit sa plume. Or, l'auteur nous dit au début de son livre qu'il ne jugera ni en catholique ni en protestant. Ce n'est pas que j'eusse demandé au nouvel historien de Marie Stuart les passions religieuses du XVIe siècle; loin de là. La rudesse d'un temps et l'âpreté des mœurs ne font point partie de la foi; les haines des cours et les frémissements des peuples ne tiennent pas à nos dogmes; les croyances éclatent avec les formes contemporaines, parce que l'humanité est toujours l'humanité. Mais au fond de ces mouvements et de ces conflits entre nations, il importe de reconnaître quelle est la cause dont le triomphe peut apporter le plus de biens ou le plus de maux au monde, et quand les convictions de l'historien ont parlé, n'est-il pas naturel qu'il s'associe

à la pensée qui porte avec elle la paix future et les futures grandeurs des empires ?

Avec Marie Stuart fut frappé le catholicisme en Angleterre et en Ecosse ; cette catastrophe atteignit aussi le catholicisme sur le continent. Est-ce que les triomphes de l'astucieuse et cruelle Elisabeth n'ont pas été un immense malheur pour les sociétés modernes ? est-ce que les événements qui ont achevé de briser l'unité religieuse de l'Europe sont des événements indifférents ? Une grande force a été détruite lorsqu'est tombé le puissant et majestueux faisceau de la *vieille république chrétienne*, comme on appelait les anciens Etats européens ; la vaste et merveilleuse harmonie morale qui avait produit les croisades, cet effort prodigieux et vainqueur contre l'invasion de la barbarie musulmane, faisait place à d'ardentes causes de déchirements intérieurs, et dès lors chaque Etat eut un ennemi dans ses flancs : cet ennemi était l'esprit de révolte. Le libre examen appliqué à la religion par la multitude dut être, à plus forte raison, appliqué à la politique. Quand on dit : Pourquoi obéir au pape? il est tout simple qu'on dise : Pourquoi obéir au roi ? quand la souveraineté de la raison individuelle est admise en face de la Bible et de l'Evangile, je ne vois pas comment, logiquement, cette souveraineté individuelle ne serait pas admise en face d'une loi de main d'homme ! La logique du protestantisme vous conduira dans des abîmes que vous ne soupçonnez pas encore, et nous touchons à des temps où il faudra choisir entre ces deux termes : catholicisme ou socialisme. Je sais bien que, pour la défense de vos lois humaines, vous avez le gendarme et le canon ; pourtant, en ce monde, on a besoin d'une autre autorité que celle du canon. L'échafaud de la reine d'Ecosse fut une épouvantable nouveauté en Europe ; mais, songez-y bien, les idées qui préparèrent le billot de Marie Stuart sont les mêmes qui firent tomber la tête de Charles Ier, les mêmes qui chassèrent Jacques II, les mêmes enfin, n'en doutons pas, qui dressèrent l'échafaud de Louis XVI et de Marie-Antoinette ! L'esprit de révolte est entré en Europe par le protestantisme, et les princes sont restés sous le coup du warrant d'exécution signé par Elisabeth contre Marie Stuart !

Un livre d'histoire est comme un monde qui s'ouvre avec un mélange de lumière et de nuit ; on y souffre de toute obscurité. Les événements, on veut les voir naître, mûrir et s'accomplir ; les desseins des gouvernements et des partis, on les cherche dans le secret de leur germe, dans les lenteurs savantes ou inhabiles des délibérations ; les personnages, on les entoure pour les interroger et les scruter, pour aller au fond de leurs vertus ou de leurs vices, de leur génie ou de leur faiblesse ; on exige que le flambeau se promène autour de leur face pour que nul trait, nul mouvement, nul pli ne nous échappe. En s'avançant à travers ces générations que le pinceau nous fait revivre, au milieu de ces turbulentes passions et de ces intérêts contraires, on est pris d'un violent désir de tout connaître, on se constitue soi-même comme juge, on demande à tout saisir du regard et à être partout. Peu d'historiens ont le privilége de remplir ces rigoureuses conditions, surtout dans les sujets modernes, où les sources sont si nombreuses, les théâtres si divers, et les événements si compliqués. M. Mignet est un de ces rares conducteurs qui portent fortement la lampe de l'histoire au sein des ténèbres du temps ; avant d'entamer un récit, il s'environne de tous les témoins qu'on peut rassembler. Après trois siècles d'exploration et tant de vastes recueils formés des papiers d'Etat, après les récentes et riches publications de Chalmers, de Cuthbert, de Tytler, de Preston Cooper, de M. Teulet et du prince Labanoff, il semblait difficile de produire des documents nouveaux. M. Mignet a pu aller plus loin que ses devanciers, grâce aux archives de Simancas, qui lui ont ouvert leurs trésors. On comprend sans peine quel vif intérêt s'attache à ces documents espagnols qui inondent de lumière le grand rôle de Philippe II dans ces événements où se montre constamment sa puissante main. L'action catholique contre la terrible fille d'Henri VIII se trouve ainsi plus complétement retracée qu'elle ne l'avait été jusqu'à ce jour. Soutenu par toutes ces richesses historiques anciennes et nouvelles, richesses dont on s'explique la séduction, et sur lesquelles parfois, peut-être, il s'arrête avec un peu de complaisance dans son premier volume, l'auteur ressuscite le passé, ne nous

laisse ignorer ni un fait, ni une situation, ni une figure, nous conduit de France en Ecosse, d'Angleterre aux Pays-Bas; nous connaissons avec lui Philippe II et Mendoza, Elisabeth et Cecil, Darnley, Bothwel et le duc de Norfolk, Murray, Knox et Walsingham, le jeune Jacques VI et cette Marie Stuart que nul effort n'arrachera au tendre respect de la postérité.

Qui lirait sans émotion les lignes où Brantôme a raconté le départ de France de la jeune veuve de François II, âgée alors à peine de dix-huit ans et déjà vouée aux longues douleurs? « La galère, » dit Brantôme, un des gentilshommes de la suite de Marie Stuart, « la galère étant sortie du port (de Calais) et s'estant eslevé un petit vent frais, on commença à faire voile... Elle, les deux bras sur la pouppe de la galère du costé du timon, se mist à fondre à grosses larmes, jetant toujours ses beaux yeux sur le port et le lieu d'où elle estoit partie, prononçant toujours ces tristes paroles : *Adieu, France!*.... jusqu'à ce qu'il commença à faire nuit... Elle voulut se coucher sans avoir mangé et ne voulut descendre dans la chambre de pouppe, et lui dressa-t-on là son lit. Elle commanda au timonier, sitost qu'il seroit jour, s'il voyoit et découvroit encore le terrain de la France, qu'il l'éveillast et ne craignist de l'appeler : à quoi la fortune la favorisa; car le vent s'estant cessé et ayant eu recours aux rames, on ne fit guères de chemin cette nuit; si bien que le jour paroissant, parut encore le terrain de France, et n'ayant failly le timonier au commandement qu'elle luy avoit faict; elle se leva sur son lit et se mit à contempler la France encore et tant qu'elle put... Adonc redoubla encore ces mots : *Adieu, France! adieu, France! je pense ne vous voir jamais plus.* »

Marie Stuart quittait cette France, où pendant douze ans elle avait été heureuse, pour un pays bien différent, pour un peuple dont les goûts, les habitudes et la foi n'étaient plus les siens. Passer de la plus brillante cour de l'Europe à la rude et sauvage Ecosse, quel changement! Ce qui attendait la jeune reine, ce n'était pas seulement cette âpreté de vie que son enfance avait aperçue à peine; c'était le fanatisme de la réforme presbytérienne avec

ses entraînements subversifs contre lesquels la régente Marie de Lorraine lutta inutilement, et que favorisait Elisabeth, non par sympathie religieuse, mais en haine de l'influence française. La jeune Marie eut affaire à cette double rébellion d'où était née une révolution religieuse et politique. Pendant quelque temps, elle fut utilement dirigée par Murray, dont l'ambitieuse perfidie devait, à un jour marqué, se tourner contre sa sœur et sa souveraine. Ses intérêts de reine catholique la forcèrent de se séparer de ce chef protestant, instrument odieux des longues haines d'Elisabeth. L'union de Marie avec le fils de Philippe II, si elle s'était accomplie, aurait pu changer la face de l'Europe. La jeune reine en saisissait la portée; son esprit s'y attachait fortement. Malgré les plus ardentes et les plus diverses oppositions, la cour d'Espagne eût fait réussir ce projet en le poursuivant avec promptitude; mais les grands desseins de Philippe II devaient tous périr par la lenteur. Le mariage de la reine d'Ecosse avec Darnley, le jeune descendant des Tudor et des Stuart, mariage approuvé par les puissances du continent et très-mal accueilli à la cour d'Angleterre, portait de tristes et sanglants orages.

Ce n'est pas dans ces pages rapides que nous pouvons suivre Marie Stuart, active, passionnée et courageuse, ralliant autour d'elle les braves Ecossais restés fidèles à sa cause; entrant elle-même en campagne contre Murray et les lords insurgés; un moment triomphante en face de l'artificieuse lâcheté d'Elisabeth, qui désavoue après leur défaite ceux qu'elle a poussés et soudoyés. Il y eut une heure où Marie, cédant à des inspirations de pardon, aurait pu dissoudre le parti anglais dans son royaume et élargir le terrain du parti écossais en Angleterre. Quelle histoire que celle de la persévérante conspiration d'Elisabeth contre le repos, l'honneur, le pouvoir de *sa chère sœur*, toujours confiante et toujours trompée! Tout ce qui touchait Marie Stuart, tout jusqu'à sa beauté, sans égale en Europe, était devenu le tourment de l'implacable fille d'Henri VIII, tourment si bien exprimé par cette parole de Mme de Staël: *la coquetterie sanguinaire* d'Elisabeth. Quelle série d'hypocrisies, de mensonges, d'entreprises voilées

de la part de la reine d'Angleterre! que d'amertumes et de mécomptes, quels rares efforts d'esprit, que de songes profonds suivis d'espérances mortes du côté de la reine d'Ecosse, dans ce récit de dix-neuf ans de captivité, qui commencent par l'audace de la trahison et finissent par l'audace du crime! Marie n'aurait pas dû accepter les conférences de Westminster, qui furent un piége où tomba sa bonne foi. Les puissances catholiques formaient des projets libérateurs; mais la cour de France, avec les huguenots sur les bras, n'était pas libre dans son action, et la terrible vigilance d'Elisabeth déjouait les plans et entretenait l'alarme. A mesure que les épreuves croissaient, la dignité de Marie grandissait; quand on l'accable d'instances pour obtenir sa démission, nous aimons à lui entendre dire « qu'elle est résolue et délibérée de plutôt mourir que de la faire, et que la dernière parole qu'elle dira en sa vie sera d'une reine d'Ecosse. » S'épuisant en efforts inutiles pour soutenir une cause qu'on ne défend pas, elle gémit et se plaint; elle fait monter le cri de son âme jusqu'au chef de la chrétienté; elle écrit au pape Pie V: « Je prends à témoin Dieu à qui tout est connu! Il sait de quels flots de misères j'ai été constamment battue jusqu'à ce jour! Et pendant que durait, en s'accroissant toujours, cette furieuse tempête, ceux qui me promettaient de venir à mon secours, oubliant entièrement leurs promesses, ne m'ont apporté aucun aide. »

Après la prise du château d'Edimbourg et l'entière défaite de son parti, Marie retomba sur elle-même; son activité d'intelligence, si fertile en ressources et en conceptions nouvelles, resta sans but; les correspondances politiques ne remplissaient plus les heures de sa prison; la royale captive, pour adoucir les amertumes de ses jours si vides, élevait des oiseaux et s'occupait des travaux d'aiguille. « M. de Glascow, » écrivait-elle à son ambassadeur en France, je vous prie de me fayre recouvrer des tourterelles et de ces poulles de Barbarie pour voir si je pourray les faire eslever en ce pays... je prendrois plaisir de les nourrir en cage, comme je fays de tous les petits oiseaux que je puis trouver. Ce sont des passe-temps de prisonnière. » Elle lui demandait aussi de beaux

petits chiens. « Hors de lire et de besoigner, ajoutait la reine, je n'ay plaisir qu'à toutes les petites bestes que je puis avoir. » Marie commandait de plus qu'on lui achetât de la soie, du satin, des rubans, pour préparer de petits ouvrages destinés à être offerts à Elisabeth par l'entremise de l'ambassadeur La Mothe Fénelon. Avec ces petits présents, auxquels elle joignait des objets de goût qu'elle faisait venir de France et des ajustements travaillés de ses mains, elle espérait doucement obtenir la liberté. Elle cherchait dans le calme d'un cœur résigné après avoir cherché dans les orageuses inspirations d'une fierté souveraine. Dans ces derniers temps, la prisonnière eut une joie, la condamnation de Morton, qui mourut *avec la sombre énergie d'un presbytérien et la fierté indomptable d'un Douglas*; elle eut une espérance, ce fut un plan de restauration catholique en Ecosse, où se trouvent mêlés le Pape et les Jésuites, le jeune roi d'Ecosse et le duc de Lennox, la maison de Lorraine et le roi d'Espagne, plan que M. Mignet expose avec des renseignements nouveaux. Un coup de main, qui mit déloyalement le jeune Jacques VI au pouvoir du parti anglais, renversa ce projet catholique. La douleur de Marie Stuart éclata dans une lettre qui aurait épouvanté la conscience d'Elisabeth, s'il y avait eu place pour une conscience dans cette âme d'acier, qui suivit avec une impitoyable persistance son intérêt, toujours son intérêt, et jamais la justice.

M. Mignet, dans son langage ferme, lumineux et sobrement orné, nous raconte d'un côté les efforts des catholiques, de l'autre, les craintes d'Elisabeth et les manœuvres odieuses pour envelopper Marie Stuart dans le complot contre la vie de la reine d'Angleterre. Le dessein était arrêté de perdre la royale prisonnière. Elle avait songé d'abord à refuser de comparaître devant la haute-cour de justice; de vaines espérances la décidèrent à se défendre; elle le fit dignement, habilement, complétement; mais que pouvaient le bon droit et la vérité contre l'inflexibilité d'un parti pris? Rien de plus attachant que le récit du procès de la reine et des anxiétés hypocrites d'Elisabeth. Les pages de l'auteur deviennent saisissantes à partir du moment où l'arrêt de mort est signifié à la

jeune et infortunée Marie, à Fotheringay. On voit la reine monter à tout l'idéal de la grandeur, et l'on sent que l'historien est subjugué par cette attitude qui n'est plus de la terre. Les lettres de Marie Stuart à Sixte-Quint, à Mendoza, au duc de Guise, à l'archevêque de Glascow, inspirent l'admiration et l'attendrissement. Sa lettre à Elisabeth, expression solennelle de ses désirs, est comparable à ce qui a le plus remué l'âme humaine dans l'histoire. Elle entendit sans trouble l'ordre de sa mort, qui lui fut lu la veille de l'exécution. Après cette lecture, Marie fit le signe de la croix.

« Loué soit Dieu, dit-elle, de la nouvelle que vous m'apportez. Je n'en pouvais recevoir une meilleure, puisqu'elle m'annonce le terme de mes misères et la grâce que Dieu me fait de mourir pour l'honneur de son nom et de son Eglise catholique, apostolique et romaine. Je ne m'attendais pas à une si heureuse fin, après les traitements que j'ai soufferts et les dangers auxquels j'ai été exposée depuis dix-neuf ans en ce pays, moi, née reine, fille de roi, petite-fille de Henri VII, proche parente de la reine d'Angleterre, reine douairière de France, et qui, princesse libre, ai été tenue en prison sans cause légitime, bien que je ne sois sujette à personne et ne reconnaisse point de supérieur en ce monde si ce n'est Dieu. »

Jusqu'en ces dernières heures Marie fut persécutée dans sa foi, cette foi profonde qui donnait à son âme une hauteur divine. On eût voulu lui imposer l'assistance du doyen protestant de Peterborough, qu'elle repoussa énergiquement. Elle ne put obtenir son aumônier dont on l'avait séparée depuis plusieurs jours, ni un court délai pour écrire elle-même avec soin son testament et mettre en ordre ses dernières dispositions. C'est le lendemain à huit heures du matin que la reine d'Ecosse devait mourir.

« Après que les deux comtes (le comte de Kent et le comte de Shrewsbury) furent sortis, dit M. Mignet, Marie Stuart consola ses serviteurs qui fondaient en larmes. Elle devança l'heure de son souper, afin d'avoir toute la nuit pour écrire et pour prier. Elle mangea peu, selon sa coutume. Bourgoin, son médecin, la servit

à table, son maître d'hôtel, André Melvil, ayant été éloigné d'elle en même temps que son aumônier. Elle parla de la prétention que le comte de Kent avait eue de la convertir, et dit en souriant qu'il aurait fallu un autre docteur pour la persuader. A la fin de son souper, elle appela tous ses serviteurs, et, ayant versé du vin dans une coupe, elle en but à leur intention, et, d'un air affectueux, elle leur proposa de leur faire raison. Ils se mirent tous à genoux, et, les larmes aux yeux, répondirent à son toast avec une douloureuse effusion, lui demandant pardon des offenses qu'ils pouvaient avoir commises contre elle. Elle leur dit qu'elle leur pardonnait de très-bon cœur, et les priait de lui pardonner aussi les mécontentements qu'elle pouvait leur avoir causés. Elle les exhorta à demeurer fermes dans la religion catholique, à vivre en paix et en amitié les uns avec les autres. Nau fut le seul dont elle parla avec amertume, l'accusant d'avoir souvent répandu la discorde parmi eux et d'être la cause de sa mort. Elle se retira ensuite à part, et écrivit de sa main, pendant plusieurs heures, des lettres et son testament, dont elle fit le duc de Guise principal exécuteur. Comme la plupart des legs qu'elle laissait ne pouvaient être acquittés que sur son douaire, qui retournerait au roi de France quand elle serait morte, elle recommanda instamment à Henri III sa mémoire et ses dernières dispositions. « Vous avez toujours protesté m'aymer, » lui disait-elle; « montrez-le-moi maintenant en me soulageant, par charité, de ce que je ne puis sans vous, qui est récompenser mes serviteurs désolés, leur laissant leurs gages, et en faisant prier Dieu pour une royne qui a esté nommée très-chrestienne, et meurt catholique, dénuée de tous ses biens. »

» Quand elle eut fini d'écrire, il était près de deux heures du matin. Elle mit dans un coffre son testament et ses lettres ouvertes en disant qu'elle ne voulait plus s'occuper des affaires de ce monde et ne devait songer qu'à paraître devant Dieu. Elle avait adressé une lettre à son aumônier, qui était dans le château, pour lui demander de passer avec elle la nuit en prières, et de lui envoyer son absolution, puisqu'on n'avait pas permis qu'elle se confessât et qu'elle reçût le dernier sacrement de sa main. Elle se fit laver

les pieds et chercha dans la *Vie des Saints*, que ses filles avaient coutume de lui lire tous les soirs, un grand coupable à qui Dieu eût pardonné. Elle s'arrêta à la touchante histoire du bon larron, qui lui sembla le plus rassurant exemple de la confiance humaine et de la clémence divine, et dont Jeanne Kennedy fit lecture : « C'était un grand pécheur, dit-elle, mais pas si grand que moi ; je supplie Notre-Seigneur, en mémoire de sa passion, d'avoir souvenance et mercy de moi comme il l'eut de luy à l'heure de sa mort. » Se sentant un peu fatiguée et voulant conserver ou reprendre ses forces pour le dernier moment, elle se mit au lit. Ses femmes continuaient à prier, et, pendant ce dernier repos de son corps, bien que ses yeux fussent fermés, on voyait, au léger mouvement de ses lèvres et à une sorte de ravissement répandu sur son visage, qu'elle s'adressait à Celui en qui seul reposaient maintenant ses espérances. Au point du jour elle se leva et dit qu'elle n'avait plus que deux heures à vivre. Elle choisit un de ses mouchoirs à frange d'or pour servir à lui bander les yeux sur l'échafaud, et s'habilla avec une sévère magnificence. Ayant assemblé ses serviteurs, elle leur fit lire par Bourgoin son testament qu'elle signa, leur remit ses lettres, ses papiers, les présents qu'ils avaient à porter de sa part aux princes de sa famille, à ses amis du continent. Elle leur avait déjà distribué, la veille au soir, ses bagues, ses joyaux, ses meubles, ses vêtements ; elle leur donna alors les bourses qu'elle avait préparées pour eux et où elle avait enfermé, par petites sommes, les cinq mille écus qui lui restaient. Elle mêlait avec une grâce accomplie et avec une bonté touchante ses consolations à ses dons, et les fortifiait contre l'accablement où les jetterait bientôt sa mort. « On ne voyait en elle, dit un témoin » oculaire, aucun changement ny à sa face, ny à sa parole, ny à sa » contenance ; elle semblait seulement donner ordre à ses affaires, » comme si elle eust voulu habiter d'une maison dans une autre. »

» Après ces derniers soins accordés aux souvenirs terrestres, elle se rendit dans son oratoire où était dressé un autel sur lequel son aumônier, avant qu'on l'eût séparé d'elle, lui disait secrètement la messe. Elle s'agenouilla devant cet autel et lut, avec une

grande ferveur, les prières des agonisants. Avant qu'elle les eût achevées, on vint heurter à la porte. Elle fit répondre qu'elle serait bientôt prête, et elle continua à prier. Peu de temps après, huit heures étant déjà sonnées, on heurta de nouveau à la porte, qui cette fois fut ouverte. Le shériff entra, une baguette blanche à la main, s'avança jusque auprès de Marie, qui n'avait pas détourné la tête, et ne lui dit que ces mots : « Madame, les lords vous attendent et m'ont envoyé vers vous. — Oui, répondit Marie en se levant, allons. » Au moment où elle partait, Bourgoin lui donna le crucifix d'ivoire qui était sur l'autel; elle le baisa et le fit porter devant elle. Comme elle ne pouvait se soutenir toute seule à cause de la faiblesse de ses jambes, elle marcha appuyée sur deux des siens jusqu'à l'extrémité de ses appartements. Là, ces pauvres gens, par une délicatesse singulière, mais qu'elle approuva, ne voulurent pas paraître la conduire eux-mêmes à la mort; ils la laissèrent soutenir par deux serviteurs de Paulet, et la suivirent en larmes. Quand ils furent sur l'escalier où les comtes de Shrewsbury et de Kent attendaient Marie Stuart, et par où elle devait descendre dans la salle basse au fond de laquelle avait été dressé l'échafaud, on leur refusa la consolation de l'accompagner plus longtemps. Malgré leurs supplications et leurs gémissements, on les sépara d'elle, non sans peine; car ils s'étaient jetés à ses pieds, baisaient ses mains, s'attachaient à sa robe, et ne voulaient pas la quitter. Lorsqu'on les eut éloignés, elle se remit en marche d'un air noble et doux, le crucifix d'une main et un livre d'heures de l'autre, revêtue du costume de veuve qu'elle portait les jours de grande solennité; ayant une robe de velours cramoisi-brun, à corsage de satin noir, d'où pendaient des chapelets et des scapulaires, et que surmontait un manteau de satin gaufré de même couleur, à longue queue, avec des parements en marte zibeline; le collet relevé, les manches pendantes; couverte d'un voile blanc, qui tombait de sa tête jusqu'à ses pieds. Elle avait la dignité d'une reine et le paisible recueillement d'une chrétienne. »

Marie obtint comme grâce dernière que quatre de ses serviteurs et deux de ses femmes seraient admis à la voir mourir. Pendant

qu'on lui lisait la sentence, elle semblait, dans son recueillement profond, étrangère à ce qui se passait. Elle remercia Dieu d'avoir permis qu'elle mourût pour sa religion, et se défendit de toute pensée contre les jours et la sûreté de la reine d'Angleterre. Elle eut à repousser de nouveau les instances d'un zèle fanatique qui, en face de l'échafaud, venait se placer en travers de sa ferme croyance. Le doyen protestant de Peterborough lisait la prière des morts selon le rite anglican, tandis que Marie récitait en latin les Psaumes de la pénitence et de la miséricorde, et embrassait avec ferveur son crucifix. Puis, s'adressant à Dieu en anglais, elle le supplia, dit l'auteur, de donner la paix au monde, la vraie religion à l'Angleterre, la constance à tous les persécutés, et de lui accorder à elle-même l'assistance de sa grâce et les clartés de l'Esprit-Saint à cette heure suprême. Elle pria pour le Pape, pour l'Église, pour les monarques et les princes catholiques, pour le roi son fils, pour la reine d'Angleterre, pour ses ennemis; et, se recommandant elle-même au Sauveur du monde, elle finit par ces paroles: « Comme tes bras, Seigneur Jésus-Christ, étaient étendus sur la croix, reçois-moi de même entre les bras étendus de ta miséricorde! » Les larmes coulaient des yeux de presque tous les assistants. Marie écarta le bourreau qui s'était approché d'elle pour la dépouiller d'une partie de ses vêtements, et se déshabilla avec l'aide de Jeanne Kennedy et d'Elisabeth Curle, qui étaient restées pendant tout ce temps à genoux au pied de l'échafaud; elle ne conserva qu'une jupe de taffetas velouté rouge.

» Elle s'assit alors sur son siége, poursuit l'historien, et donna sa bénédiction à tous ses serviteurs qui pleuraient. Le bourreau lui demanda pardon à genoux. Elle répondit qu'elle l'accordait à tout le monde. Elle embrassa Elisabeth Curle et Jeanne Kennedy, les bénit en faisant le signe de la croix sur elles, et après que Jeanne Kennedy lui eut bandé les yeux, elle leur ordonna de s'éloigner, ce qu'elles firent en sanglotant; en même temps elle se jeta à genoux d'un grand courage, et, tenant toujours le crucifix entre ses mains, elle tendit le cou au bourreau. Elle disait à haute voix et avec le sentiment de la plus ardente confiance: « Mon Dieu, j'ai

espéré en vous, je remets mon âme entre vos mains. » Elle croyait qu'on la frapperait comme en France dans une attitude droite et avec le glaive. Les deux maîtres des hautes œuvres l'avertirent de son erreur et l'aidèrent à poser sa tête sur le billot, sans qu'elle cessât de prier. L'attendrissement était universel à la vue de cette lamentable infortune, de cet héroïque courage, de cette admirable douceur. Le bourreau lui-même était ému et la frappa d'une main mal assurée. La hache, au lieu d'atteindre le cou, tomba sur le derrière de la tête et la blessa, sans qu'elle proférât une plainte. Au second coup seulement, le bourreau abattit la tête, qu'il montra en disant : « Dieu sauve la reine Elisabeth. — Ainsi périssent tous ses ennemis, ajouta le docteur Fletcher. Une seule voix se fit entendre après la sienne et dit: *Amen :* C'était celle du sombre comte de Kent. »

Nous avons voulu, malgré l'étendue des citations, montrer aux lecteurs la tranquille sublimité de la fin de Marie Stuart, avant de toucher au grief si grave que l'historien fait peser sur sa mémoire : sa complicité dans le meurtre de Darnley. Les intérêts et le fanatisme protestant ont tout fait contre la reine d'Ecosse, mais il n'ont pas pu parvenir à dérober à l'admiration des siècles ses derniers jours et sa mort. Eh bien ! c'est la mort qui révèle jusqu'en ses dernières profondeurs le secret d'une nature ; et je demande si un grand criminel, même quand il a le temps de se repentir, parle, agit et quitte la vie comme l'a fait Marie Stuart. Lorsque le crime a passé sur une âme, il y laisse, quelque effort qu'on fasse, je ne sais quelle ombre, je ne sais quel indéfinissable vestige ; rien de pareil dans les jours suprêmes de Marie Stuart ; tout y est paix, sérénité, splendeur. Observateur de la nature humaine, il m'est impossible de reconnaître, dans ces magnificences morales de bonté, de douceur et d'élévation, la femme qui, après avoir participé au complot contre son mari, aurait épousé son meurtrier ! Voilà pour la raison générale. J'ajouterai que les dépositions que M. Mignet invoque ne me frappent pas. Je n'ai pas ici le temps de les discuter ; mais un mot me suffit pour contester la valeur de ces témoignages que tant de craintes, d'espérances et de

sentiments divers ont pu inspirer! Marie Stuart eut un tort de faiblesse en épousant Bothwell, justement soupçonné par le sentiment populaire d'avoir conduit le complot, en épousant ce soldat grossier qui, du reste, n'avait rien pour séduire la plus ravissante femme de ce temps, et qu'une faction violente lui imposait. Quant aux lettres de la fameuse cassette, est-il bien sûr qu'elles soient parties très-réellement de Marie Stuart? N'avons-nous pas vu les ennemis de la pauvre reine lui prêter des lettres qui n'étaient pas les siennes, changer ou interpoler, et refuser, dans un moment solennel, de lui montrer les prétendus originaux? Nous ne contestons pas la sincérité historique de M. Mignet, mais nous ne regardons pas comme tranchée contre Marie Stuart la question du meurtre de Darnley.

Le nouvel historien de Marie Stuart incline à supposer des liaisons coupables avec David Riccio, cet italien intelligent et fin dont la reine avait fait son secrétaire pour la correspondance étrangère, et qui parvint à une haute influence. Marie aimait beaucoup l'esprit et beaucoup la musique; ces joies élégantes étaient rares à la cour d'Ecosse; Riccio, bon musicien et conteur enjoué, devenait une ressource au milieu du sauvage entourage de la reine; admis dans son intimité, il donna lieu à des bruits que favorisait l'éloignement de Marie pour un époux peu digne d'elle; mais ces bruits n'ont jamais pris rang au nombre des faits les plus sérieux, et Riccio, qui n'était plus jeune et qui était contrefait, autorise l'histoire à maintenir sur ce point l'honneur d'une reine que la légèreté de caractère et une merveilleuse beauté condamnèrent à la calomnie. M. Mignet parle d'un agent secret, William Parry, poussé, dit-il, à tuer Elisabeth par le pape Grégoire XIII; cette insinuation n'est fondée sur aucune preuve historique. D'après l'auteur, ce fut un fanatique émissaire des Jésuites qui tua le prince d'Orange : cette supposition est-elle mieux appuyée que l'autre? Le prince d'Orange tomba frappé par un fanatique franc-comtois, nommé Gérard, qui se livra après avoir commis le crime, et soutint au milieu des tourments qu'il n'avait pas de complices. Ah! je sais que les passions religieuses en firent un martyr, et que

Philippe II accorda des lettres de noblesse à sa famille; mais où est la preuve que l'institut de saint Ignace ait armé l'assassin?

L'époque de la Réforme, que M. Mignet a choisie pour ses fortes études, est un très-grand et très-difficile sujet; il est heureux pour l'auteur que le temps présent passe sur ces méditations encore inachevées, car le temps présent est la plus grande lumière qui ait été portée sur cette terrible question, et les révolutions de l'âge où nous sommes sont comme de formidables éclairs à la lueur desquels l'historien de la Réforme peut découvrir la vérité. Déjà les deux volumes que nous avons sous les yeux, malgré des traces d'un esprit qui n'est pas le nôtre, paraissent révéler un certain travail né de mystérieux retours dont on pressent les commencements vagues encore. On entrevoit une pensée plus préoccupée des vraies conditions par lesquelles vivent et durent les sociétés. Plaise à Dieu que cette pensée entre plus avant dans ces grandes doctrines d'autorité qui semble convier toute intelligence droite et tout ferme génie! Vous déclarez que Marie Stuart emporta avec elle les espérances du catholicisme et qu'avec Elisabeth commença la grandeur de l'Angleterre; gardons-nous de prendre des victoires et des prospérités passagères pour la défaite de la vérité. Regardez d'un œil sérieux et profond l'état actuel de la société anglaise, et dites-moi si le catholicisme britannique a disparu dans le tombeau de Marie Stuart!

CHAPITRE V

Première Lettre à M. de Lamartine à l'occasion de son poëme intitulé *la Chute d'un ange* [1].

J'ai lu attentivement votre nouveau poëme, mon illustre ami, et cette fois c'est sous la forme d'une conversation à deux que je vous transmettrai mes impressions et mes jugements. J'ai à vous dire beaucoup de choses que je crois bonnes dans l'intérêt de votre renommée ; l'affection la plus sincère devant rester au fond de toutes mes remarques critiques, j'ai songé à recourir à la forme épistolaire, quelque vieille qu'elle soit, comme pour placer mes avertissements sous le patronage de l'amitié. En littérature comme en politique, les royautés ont cela de commun, qu'elles ne sont guère entourées que de courtisans ; les rois de ce monde sont condamnés à ne pas entendre la vérité, et je regarde cette calamité comme une cruelle expiation de leur grandeur. Il faudrait leur souhaiter les conseils d'un homme dont le dévouement leur serait connu et qui aurait la force de leur parler un langage sévère. Le monde n'offre rien de plus triste que le spectacle d'un

[1] C'est de la plume de M. Poujoulat que sont partis les premiers avertissements publics donnés à M. de Lamartine, lorsque l'éminent poëte a commencé à faire fausse route. Les trois lettres qu'on va lire resteront comme un témoignage de courageuse initiative et de sagacité prophétique. Elles furent écrites en 1838.

(Note de l'éditeur.)

grand talent qui s'égare ; le cœur se serre quand on voit les plus précieux dons du ciel menacés de stérilité ou de ruine ; plus une intelligence est élevée, plus il est utile et moral de l'avertir. Il n'est pas besoin d'avoir du génie pour dire à l'homme éminent qu'il est dans l'erreur.

Cette première lettre est destinée à rechercher quelle est en ce moment votre situation littéraire ; puis viendra l'examen de vos récentes œuvres sous le rapport religieux ; une troisième et dernière lettre sera consacrée à votre position politique. Vous me ferez l'honneur de ne pas craindre de ma part les grossièretés de la violence, les emportements de la colère ; il y a beaucoup de gens, fort estimables du reste, dont les convictions bouillonnent comme des fureurs. Quant à moi, mes convictions sont paisibles, je ne pense pas que, dans l'ordre intellectuel, la vérité ait absolument besoin de se fâcher pour être elle-même. Je n'ai pas pu encore me persuader qu'il faille dire des injures pour faire acte de fidélité aux grands principes. La passion s'emporte, mais l'intelligence ne s'emporte pas ; quand on écrit, c'est pour faire accepter sa pensée par le plus grand nombre de lecteurs possible ; or ce n'est pas la passion, c'est l'intelligence qui ramène les adversaires et multiplie les amis ; la passion ne sait rien fonder ; l'intelligence seule sait conquérir.

Voulant examiner aujourd'hui votre situation de poëte, je me demande quels ont été jusqu'ici vos chants, et je vois d'abord que toutes vos mélodies ont roulé, non point sur les événements dont les histoires de la terre sont remplies, mais sur des sujets qui sont toujours présents, sur Dieu, l'homme et la nature. C'est de là que sont partis vos hymnes de douleur ou d'admiration, vos sanglots et vos extases, vos soupirs et vos joies, votre désespoir passager et vos espérances immortelles. Vous aviez pris la grande part en choisissant pour vos inspirations Dieu, l'homme, la nature. Ces trois sujets forment l'universalité de ce qui existe, étude magnifique qui occupera toujours les fugitives intelligences d'ici-bas ; permettez-moi de m'arrêter un moment à ces trois sujets, sur lesquels chaque homme en passant vient à son tour épeler des syllabes.

Quand l'homme ouvrit les yeux pour la première fois, le désir soudain de son âme fut de chercher l'auteur de ce qu'il voyait; il chercha Dieu au milieu des radieuses étoiles, dans la splendeur du soleil et l'azur du firmament; il chercha Dieu dans les riches vallées, sur la cime des monts, dans la profondeur des forêts; il crut l'entendre, tantôt dans la nue d'où s'échappait la foudre, tantôt dans le mugissement de la tempête, et aussi dans les paisibles harmonies des bois. Des révélations primitives avaient enseigné à l'homme que ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, n'était pas Dieu, mais l'œuvre de Dieu; toutefois sa piété reconnaissante et son admiration l'entraînaient à la recherche du Père universel. Plus tard, lorsque les lumières primitives s'effacèrent dans le monde, lorsque l'idée du Dieu unique, intelligence éternelle, se perdit à travers les désordres de la terre et les migrations humaines, l'adoration remplaça l'admiration en présence du spectacle de l'univers; les choses créées usurpèrent la gloire qui revenait au Créateur, et l'œuvre détrôna l'ouvrier. Puis, dans un autre genre d'aberrations, l'enthousiasme, l'amour ou la peur imaginèrent une divinité à côté de chacun des bienfaits de la création, à côté de chacun des phénomènes de la nature, et les passions elles-mêmes prétendirent au divin diadème. Ainsi naquirent le panthéisme et la mythologie. La philosophie de l'Inde, de l'Egypte et de la Grèce perça l'épaisseur des ténèbres du monde intellectuel; elle annonça que la matière grossière et inerte suivait des lois, mais qu'elle n'en avait fait aucune; on sut alors que ce qu'on avait pris pour le Dieu c'était le temple. A force de génie, l'homme se ressouvint, quoique confusément, de ce qui avait été enseigné au premier homme. Le christianisme vint restaurer et compléter les notions primitives; il vint illuminer l'humanité.

L'esprit de l'homme, marchant et roulant sans cesse, pareil à ce globe qui nous a été donné pour demeure, a continué, depuis les révélations chrétiennes, son étude des attributs et de la grandeur de Dieu. Eclairé par la merveilleuse parole du Fils de Marie, il a eu moins de difficultés à pénétrer quelque chose des secrets de l'infini. Beaucoup de Pères de l'Eglise, vrais et profonds philo-

sophes, sondèrent pieusement l'immensité divine. Que de clartés répandues sur le monde par saint Clément d'Alexandrie, Origène, Lactance, saint Cyprien, saint Basile, saint Athanase, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, et surtout par saint Augustin ! Dans les temps modernes, des génies tels que Bossuet, Fénelon, Newton, Leibnitz, Malebranche, Pascal, de Maistre, Bonald, nous ont aidés à connaître l'invisible toute-puissance qui gouverne les mondes. Tant que le rayon intellectuel resplendira dans une tête humaine, il y aura des pensées qui monteront vers Dieu pour lui demander quelque chose de son éternelle vérité.

Et l'homme, ce roi de la création, roi couronné d'épines, sera toujours pour lui-même un mystérieux spectacle. Il pourra se glorifier à l'aspect des merveilles créées pour lui, à l'aspect de ses propres œuvres; il pourra contempler la sublimité de son destin en songeant à son intelligence, à son ardente soif d'immortalité; mais il se sentira bientôt précipité du haut de cette gloire, en pensant à ses faiblesses, à ses infirmités, à son existence d'atome. C'est dans un de ces instants, où la méditation nous surprend entre deux infinis, que Pascal s'écriait avec une puissante verve : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ! Juge de toute chose, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitudes, gloire et rebut de l'univers; s'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante ; et je le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » Il y a dans ces derniers mots je ne sais quoi de formidable qui fait pressentir l'abîme au bord duquel trembla le génie de Pascal. Puis le grand penseur fait entendre cette magnifique définition de la condition humaine : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffisent pour le tuer : mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Cet univers, qui ne sait pas ce qu'il est, mais qui offre à l'œil

tant de grandeurs, tant de beautés, a été décrit et mesuré par l'homme. Sans doute tout n'est pas connu, tout n'est pas compté dans la création, et l'investigation humaine ne parviendra point à lire entièrement l'immense page de la nature; cependant que l'homme est grand dans les conquêtes qu'il a faites sur la terre et dans les cieux! Il y a des mers sur lesquelles jamais navire ne tracera de sillons, des montagnes dont la hauteur ne sera jamais mesurée, des fleuves qui ne seront jamais nommés, des terres qui ne porteront jamais notre empreinte, des fleurs, des plantes, des arbres, des animaux que la description et l'analyse n'atteindront jamais; il est des étoiles, des planètes, des soleils qui, plongés dans l'infini des cieux, ne seront jamais salués, et l'immensité des mondes est là comme un effrayant défi jeté au génie humain. Mais combien la gloire de l'homme éclate dans la découverte de tant de faits de la création!

Dieu, l'homme et la nature, ces trois sujets que vous avez chantés, répondent donc à la science universelle; c'est là qu'aboutissent les efforts, les travaux de la portion la plus intelligente de l'humanité depuis quatre mille ans. Dans vos compositions poétiques vous n'avez point cherché à expliquer la création, vous l'avez contemplée; votre tâche n'était point de découvrir les lois par lesquelles toute chose se gouverne; vous avez pris l'homme avec son existence de larmes et les rêves infinis de son âme; vous avez vu dans la nature le radieux spectacle du mouvement et de la vie, spectacle qui éblouit, qui charme et console, concert magnifique, beautés d'une immortelle jeunesse qui saisissent le cœur et le remplissent d'un grand espoir; vous n'avez point, comme la philosophie, scruté la Divinité pour essayer de déterminer ses attributs, son essence; mais Dieu vous est apparu avec ses grandeurs éternelles mêlées d'impénétrables mystères. Votre muse, soupirant les malheurs de l'homme et montant jusqu'à Dieu par l'échelle de la création, semblait s'être particulièrement inspirée des chants de David, le royal prophète de Sion. Ces admirables accords du saint roi David, qui retentiront dans tous les âges, roulent sur Dieu, l'homme et la nature, et les psaumes sont pères de vos

Méditations et de vos *Harmonies*. C'est ainsi que vous avez pris rang parmi les premiers poëtes de la France, c'est ainsi que votre nom s'en est allé sur l'aile de la gloire dans les pays civilisés. Et maintenant, depuis que le démon de la politique s'est placé sur votre chemin, face à face avec l'ange de la poésie, la muse se plaint que vous lui donniez trop peu, et vos amis véritables craignent que vous ne vous montriez pas assez bon gardien de votre renommée. *Jocelyn*, cet ouvrage où abondent les charmantes peintures, les riches descriptions, trahissait déjà chez vous des dispositions qui n'étaient plus l'amour pieux de l'art, le culte délicat de la poésie. Le dernier poëme, *la Chute d'un ange*, malgré de remarquables morceaux, est destiné à faire éprouver une profonde peine à ceux qui s'intéressent à votre gloire. Vous n'y avez mis ni tout votre soin ni tout votre talent, et vous le savez mieux que la critique[1]. Sans compter de graves défauts de plan et de conception, l'incorrection se met à l'aise dans la *Chute d'un ange ;* déjà dans *Jocelyn* vous aviez commencé à prendre avec la langue d'inquiétantes libertés. Lorsqu'on pourrait sans peine effacer une tache, pourquoi la laisser sur des pages où rayonne l'inspiration ? Au milieu d'une belle peinture, quand des incorrections tout à coup m'arrêtent, j'en ressens un véritable ennui. Vous n'ignorez pas cependant que les grands poëtes de toutes les nations, de toutes les époques, se sont fait de la correction une sainte et invariable loi. Homère, Virgile, le Tasse et Milton sont les plus corrects de tous les poëtes, comme ils en sont les plus sublimes. C'est la langue, instrument de la pensée, qui donne l'immortalité à l'œuvre du poëte. Gardez-vous donc de lui porter atteinte, car le coup dont vous la frappez retombe sur vous-même.

Un homme qui se connaît en poésie et qui est doué de l'instinct le plus sûr pour sentir et juger en matière littéraire, mon ami M. Michaud, me disait : « Personne plus que moi n'admire le talent de M. de Lamartine, et personne aussi ne s'afflige plus que

[1] M. de Lamartine répondit aux nombreuses observations critiques sur la *Chute d'un ange* par deux mille vers destinés à corriger son œuvre ; mais l'œuvre n'y a pas sérieusement gagné, surtout dans les points les plus essentiels.

moi de le voir souvent négliger son style, surtout dans ses derniers ouvrages, et s'affranchir de cette loi du travail imposée aux poëtes comme aux autres hommes depuis la chute de nos premiers parents. Lorsqu'une pensée, une image, un sentiment sort du cœur ou de l'esprit de l'homme, c'est comme un enfant qui lui est né : il faut soigner cet enfant, il faut l'habiller, le nourrir, l'élever : sans quoi il court risque de n'avoir qu'une vie imparfaite, de n'avoir que l'existence des êtres faibles. Cependant, poursuivait mon spirituel ami, il y a parfois dans ce laisser-aller, dans ces négligences du poëte quelque chose qui tient de la nature elle-même avec ses variétés et ses contrastes. Après des vers jetés avec distraction, viennent des vers si touchants, des images si vraies, des peintures sorties si vivantes du cœur, que les fautes sont oubliées. D'ailleurs les fautes, hélas! en trop grand nombre qu'on rencontre dans *Jocelyn* et dans *la Chute d'un ange*, auraient pu être commises par le poëte le plus médiocre, et les beautés qui y sont semées ne pouvaient partir que d'un grand poëte. » Je vous transmets ces fines et utiles remarques, parce qu'elles renferment plus d'hommages que des cantiques de louanges.

Le sujet de l'épopée que vous avez entreprise, c'est la peinture des diverses phases par lesquelles doit passer l'âme humaine pour accomplir ses destinées perfectibles. Vous voulez nous montrer comment l'humanité, ayant perdu le ciel par une faute, est condamnée à de successives misères avant de regagner le ciel sa première patrie. Il semblerait donc que ce n'est point *Jocelyn*, mais *la Chute d'un auge*, qui aurait dû ouvrir cette série d'épisodes. *La Chute d'un ange* est l'introduction à votre épopée, la première page de cette œuvre de longue haleine. Ceci, du reste ne tiendrait qu'à l'irrégularité de vos publications, et non pas à un défaut de plan de votre œuvre : je ne fais cette remarque que pour éclairer les jugements du public.

Je ne suis pas de ceux qui vous reprocheront d'avoir placé *la Chute d'un ange* dans la vie primitive ; je crois au contraire, que la logique vous commandait de prendre l'humanité à son berceau, au risque de nous émouvoir un peu moins par des tableaux

qui peuvent ressembler à des conceptions imaginaires. Les premières scènes de votre drame s'ouvrent dans les montagnes du Liban, plus hautes alors, plus riches qu'aujourd'hui, car l'immense déluge n'avait point encore abaissé leurs cimes, déchiré leurs flancs; le Liban, plus voisin des jours de la création, était paré de toute sa gloire : l'ange appelé Cédar, dont vous nous racontez la destinée, oublia le ciel en regardant la jeune Daïdha, belle enfant endormie au pied d'un grand cèdre. Ce n'est pas en vous écrivant que je m'arrêterai à l'analyse de votre poëme ; ma seule intention est d'en signaler ici les beautés et les défauts. Je vous dirai donc que votre début est obcur, que vos descriptions du Liban primitif ne présentent rien d'assez net à la pensée, et qu'on ne sait pas quel est ce céleste vieillard avec qui vous débarquez sur les rivages de Sidon. Il y a d'heureuses inspirations dans votre portrait du vieux solitaire, saint prophète retiré au fond d'une grotte du Liban. On trouve une fraîcheur réellement primitive, quelque chose qui appartient à la jeunesse de l'univers, dans la scène de Cédar contemplant avec amour la jeune Daïdha. L'hymne au Seigneur, qui s'échappe des cèdres du Liban, a de belles images qui pourtant ne suffisent pas pour faire oublier la longueur de ce concert végétal. En décrivant la victoire que l'ange devenu homme remporte sur les ravisseurs de la jeune vierge, vous avez trop peu adouci l'horreur des détails de sang et de mort. Dans la troisième vision, les pages où vous retracez les voyages et les mœurs des pasteurs du Liban sont pleines de charme. On ne peut se défendre d'émotion, quand vous nous montrez les tribus s'arrêtant aux lieux où leurs morts reposent, embrassant le monticule, *le sol habité par les âmes*, et chacun, la bouche collée à la terre, parlant à l'âme qu'il regrette le plus. Quelle suave simplicité dans ces paroles qu'adresse une mère à l'ombre de sa fille morte au berceau :

Adda, fleur de mon sein, larme du cœur, c'est moi!
Les hommes de dessous furent jaloux de toi;
Ils te firent tomber dans l'envieuse couche
Avant que mon doux lait fût tari par ta bouche.

Oh ! dis-moi, redis-moi, quel lait bois-tu là-bas ?
Quelle mère en chantant te berce sur les bras ?
De quel nom, mon Adda, plus doux t'appelle-t-elle ?
Dis-le-moi pour qu'aussi de deux noms je t'appelle,
Pour qu'en venant la nuit parler à ton gazon,
Tu ne te trompes pas et réponde à ton nom !
Enfant, as-tu grandi sous l'herbe où tu reposes?
Les enfants de la mort te tressent-ils des roses ?
Des grains rouges des bois te font-ils un collier?
Il me semble parfois que je t'entends crier.
J'ouvre mes bras la nuit, ma fille, pour te prendre !
Car l'époux de mes nuits, hélas ! a beau suspendre
Tes frères à mon cou pour m'y faire penser,
Des deux yeux de mon âme il ne peut t'effacer !
Je suis l'oiseau plaintif à l'aile bleue et blanche,
Dont le courant du fleuve, en secouant la branche,
A fait tomber du nid et rouler dans les flots
Un petit, le premier de la couvée éclos ;
Il a beau réchauffer les autres sous sa plume,
Du seul qu'il a perdu le souci le consume,
Et tout le jour il crie, et regarde dans l'eau,
Et porte sa becquée à son petit oiseau.

Cette troisième vision renferme d'autres morceaux qu'on relira plus d'une fois, ceux où les jeunes hommes de la tribu de Phaïr cherchent à savoir par des emblèmes lequel d'entre eux a touché le cœur de Daïdha, ceux où les mères, par des malheurs supposés, s'efforcent de pénétrer le secret de la jeune fille.

Lorsque Cédar, esclave qui a brisé ses chaînes, époux et libérateur de Daïdha maudite par les siens, s'en va chercher au loin un abri pour sa compagne et pour lui, vous avez éveillé notre intérêt; on s'attendrit au tableau de Cédar immolant le chien de ses troupeaux qu'il avait pris à travers les ténèbres de la nuit pour un lion affamé, et qui, ami fidèle, avait péniblement franchi de longs espaces afin de rejoindre son maître. L'arrivée au Carmel, le grand aigle emportant dans ses serres les deux enfants jumeaux de Daïdha, retrouvés bientôt après au fond d'un antre sur les genoux d'un vieillard ; le discours de ce vieillard qui avait conservé les traditions du vrai Dieu ; les trois hommes armés,

descendus d'un aérostat, précipitant dans les profondeurs d'un abîme le vieil Adonaï qui refuse d'adorer les faux dieux, et emportant à Balbek dans le char aérien Cédar, Daïdha et leurs jumeaux : toutes ces parties de votre poëme sont entachées de bizarreries, d'invraisemblances ; elles manquent de verve, de naturel et de pureté. Vous avez décrit le palais du roi des géants à Balbek, palais dont l'étrange architecture se composait de jeunes filles et d'enfants nus, dressés en colonnes ou en pyramides; vous nous avez peint les effroyables orgies du roi Nemphed : que de confuses images dans ces descriptions! quel fracas de mots! quel incroyable assemblage de détails! Votre muse n'a pu se sauver du désordre au milieu des extravagances impies du roi des géants. Vous avez abusé de l'imagination avec un laisser-aller qui étonne. Cependant le séjour de Balbek offre, à mon avis, la partie capitale de votre poëme. Lakim, jeune favorite du roi Nemphed, avait jusque-là passé ses jours dans des loisirs impurs auxquels son cœur n'avait pris aucune part; elle aime tout à coup l'époux de Daïdha, dont la noble beauté semblait annoncer une plus haute origine que celle des hommes de Balbek. On trouve là huit ou neuf cents vers de sentiment et de souffrance qui sont d'un supériorité soutenue. La scène du désert, la dernière du poëme, est belle comme effet dramatique, mais la morale religieuse repousse l'idée de cet ange qui finit par un suicide; ce n'est pas aujourd'hui, du reste, que nous traitons la question religieuse.

Voilà donc un jugement rapide sur votre dernier ouvrage; vous ne le trouverez pas trop sévère. Il y a dans ce poëme de grandes beautés et de surprenantes imperfections; d'un côté vous répandez des trésors de poésie, de l'autre, vous traitez avec une blâmable légèreté la langue, la rime et les règles du goût. Voyageur d'Orient vous vous êtes inspiré de la grande épopée d'Antar; le robuste courage et la force invincible de votre ange m'ont rappelé l'amant d'Abla, l'Achille du désert. Vos peintures voluptueuses m'ont paru trop peu voilées; si je ne connaissais pas vos tendances spiritualistes, j'accuserais votre muse de coupables prédilections pour le sensualisme oriental.

Il y a des gens qui, après avoir lu *la Chute d'un ange*, ont osé parler de vous comme d'un talent épuisé. On s'arme de vos négligences, hélas! si nombreuses, pour attaquer vos admirables facultés poétiques : pourquoi donc, quand chez vous les forces surabondent, donnez-vous des prétextes pour prophétiser votre déclin? pourquoi servez-vous d'aussi grands festins à la critique? Vous vous proposez, dites-vous, de polir à froid ces poésies, lorsque le mouvement de la pensée et du sentiment sera calmé en vous, et que l'âge avancé vous aura donné ce loisir des derniers jours où l'homme repasse sur ses propres traces et retouche ce qu'il a laissé derrière lui. Calcul malheureux! je pourrais d'abord vous demander s'il y a quelqu'un d'entre nous qui soit sûr d'atteindre à ce dernier loisir de l'hiver des ans ; je vous dirai ensuite qu'en renvoyant à des temps éloignés l'achèvement de son œuvre, il faudrait pouvoir obliger le public à retarder jusque-là son jugement. En tout ceci, le grand mal c'est que vous n'accordez à la poésie que le superflu de vos jours; je ne pense pas que la vie du poëte ne doive être qu'un harmonieux mélange de chants et de prières; il peut mettre la main à la politique s'il se sent du goût pour la conduite des intérêts humains ; il nous serait facile d'invoquer ici des exemples dans les âges antiques et les âges nouveaux ; cependant il ne serait pas raisonnable que la politique devînt jamais la grande affaire du poëte ; la muse en souffrirait, croyez-le-bien ; une lyre trop longtemps suspendue à la tribune où s'agitent les tumultueux intérêts du moment, courrait des dangers. Voyez les deux carrières ouvertes devant vous. Le diadème poétique ne brûle pas le front et rayonne paisiblement au dessus des passions changeantes qui se jouent des pouvoirs de la terre ; la popularité politique, surtout dans les temps de perturbation profonde, a pour éternité la durée d'un moment. Le patriotisme défend qu'on reste les bras croisés lorsqu'on peut se mêler utilement à l'œuvre commune ; mais si vous aimez la gloire, portez ailleurs la meilleure part de votre intelligence et de vos jours.

J'aurais encore bien des réflexions à vous soumettre dans l'intérêt de votre renommée de poëte. Je m'arrête, car cette lettre est

déjà longue. La prochaine lettre sera consacrée à l'examen de vos derniers ouvrages sous le rapport religieux. Cette partie de ma tâche sera triste; il faudra que je montre en vous l'homme qui a ouvertement rompu avec les croyances chrétiennes, et qui, tombé dans les solitudes de sa raison, tourmente l'Evangile pour en tirer je ne sais quel christianisme nouveau.

CHAPITRE VI

Deuxième Lettre à M. de Lamartine à l'occasion de son poëme intitulé *la Chute d'un ange.*

Vous avez compris tout ce qu'il y avait de tendre inquiétude dans la sévérité de ma première lettre, et j'ai vu avec consolation que vous n'étiez pas de ces rois qui n'aiment que leurs flatteurs. Cette disposition à écouter des vérités par fois un peu rudes vous honore et m'encourage; j'en avais besoin pour continuer la tâche que je me suis imposée dans mon amitié pour vous et mon pieux intérêt pour une grande renommée. L'examen de vos derniers ouvrages me conduira aujourd'hui à quelque chose de plus haut que la question littéraire ; j'apprécierai votre situation sous le rapport religieux.

Né d'une mère dont toutes les vertus découlaient d'une profonde piété chrétienne , nourri, élevé dans les saintes croyances , vous entrâtes dans le monde avec les impressions , les doctrines et les espérances de la foi. Bien jeune encore , vous entendîtes chanter en vous une mélodieuse voix qui vous avertissait que vous étiez poëte ; et les soupirs et les hymnes échappés de votre âme se trouvèrent marqués de l'empreinte chrétienne. Vous étiez chrétien quand , le soir , vous alliez chercher la solitude des saints autels pour y murmurer timidement le nom d'Elvire ; quand , vous éloignant de la funèbre couche d'un objet aimé , vous emportiez le

crucifix, *don d'une main mourante*, image de votre Dieu ; quand, tourmenté par les inquiétudes de l'exil de la vie, vous cherchiez dans le ciel et dans votre propre cœur l'espoir d'une lointaine patrie. Vous étiez chrétien quand, parlant aux enfants de l'Evangile dans ces jours d'épreuve où le Christ a été de nouveau insulté et crucifié à la face des nations, vous célébriez l'impérissable avenir de la vérité partie du Golgotha. Vous étiez chrétien quand vos belles harmonies louaient Dieu avec l'oiseau du matin, avec les forêts, les fleuves et les mers ; quand votre raison, frappée du grand mystère de tout ce qui nous entoure, adorait, sans les comprendre, les dogmes mêlés à la doctrine des aïeux. Comment donc est-il arrivé que le christianisme ait tout à coup cessé d'être à vos yeux une religion pour ne plus être qu'une belle et parfaite philosophie ? Chose étrange ! vous avez eu le malheur de perdre vos croyances là où, depuis dix-huit siècles, les disciples de Jésus-Christ ont coutume d'aller réchauffer leurs sentiments pieux ! vous avez eu le malheur de perdre la foi dans vos pèlerinages au berceau même de la foi chrétienne !

J'ai vu aussi Jérusalem (c'était deux ans avant vous), et je sais quels objets, quels images, quels spectacles on y trouve. Après avoir lu ce que vous avez écrit sur les saints lieux, il m'a semblé que vous vous étiez peut-être un peu trop préoccupé de ce que les hommes y ont fait ; l'œuvre humaine voile souvent l'œuvre divine à Jérusalem ; des ténèbres amassées par l'ignorance nous dérobent tout d'abord la face de Dieu. Mais allez plus avant, et vous laisserez bien loin derrière vous les vaines ombres. Qu'importe à ma foi si les chrétiens de Jérusalem n'ont pas su se défendre contre l'ignorance des superstitions ; je n'allais pas à Jérusalem pour savoir comment on y interprétait l'Evangile, comment on y entendait les saintes croyances ; mais j'y allais pour contempler la terre où s'étaient accomplies d'aussi étonnantes choses. Je distingue dans cet étroit espace une Jérusalem humaine et une Jérusalem divine ; vous n'avez vu que la première, et c'est pourquoi Jésus-Christ n'a plus été pour vous que *le plus saint des hommes divinisé par la vertu*. Si votre passage dans ce lieu avait été moins rapide, si vous

aviez pu y vivre quelques semaines et entrer dans l'étude profonde des ruines et surtout de la nature ; vous auriez trouvé le dieu ; vous l'auriez trouvé mieux que personne, car votre âme est évidemment faite pour le sentiment religieux. Jérusalem ne se comprend pas tout de suite ; comme on arrive là l'esprit plein de la grandeur divine, on s'attend à je ne sais quel spectacle miraculeux pour répondre aux merveilles qu'on apporte dans sa pensée; on rêve malgré soi quelque chose qui n'a point les proportions terrestres pour en faire le théâtre de l'immensité divine : tout à coup vous découvrez une ville comme toutes les villes, vous voyez des murs et des maisons de pierre, d'humbles collines, une pauvre région, le mouvement ordinaire de la vie ; *ce n'est que cela*, se dit-on, et la surprise du voyageur ressemble à un mécompte. Si vous ne restez pas à Jérusalem assez longtemps pour tout sentir et tout comprendre, votre départ peut devenir à la fois amer et sec comme la perte d'une illusion ; s'il vous a été donné d'y vivre au moins quelques semaines, vous pleurerez en disant adieu à la colline de Sion, à la montagne des Olives.

La terre de Jérusalem a de secrètes voix, des enseignements mystérieux qu'elle réserve au pèlerin qui écoute longtemps; les oliviers de Gethsemani, la feuille du caroubier, du figuier ou du térébinthe qui frissonne sous la brise de Judée, le Cédron desséché et le murmure de Siloé; ces grottes, ces tombeaux, ces pâles collines et ces rochers maudits, tous ces faibles bruits et ces mornes silences avertissent l'homme qu'un grand mystère plane sur ce pays. Là chaque bruit est une plainte, chaque murmure un soupir, chaque image un signe de tristesse : on dirait que la nature de Jérusalem ne s'est pas consolée, depuis dix-huit siècles, d'avoir été témoin de l'immolation d'un Dieu ! Un recueillement involontaire saisit l'intelligence au milieu de ces graves et indéfinissables solennités, au milieu des souvenirs du monde antique et du monde nouveau. L'homme y découvre mieux sa destinée, y comprend mieux la vie et la mort. Le cœur mûrit bien vite à Jérusalem; les vanités et les intérêts d'ici-bas y tombent en poussière; on s'élève plus facilement à la vérité; on voit les anges

monter et descendre comme Jacob les voyait dans son rêve, et nous trouvons là pour échelle la croix du Golgotha. Et vous, ami, vous êtes resté fermé à ces impressions merveilleuses ; vous avez laissé dans la vallée de Josaphat vos saintes croyances pour ne rapporter en Europe qu'un christianisme que vous appelez philosophique ; je trouve maintenant au pays de Jérusalem un tombeau de plus, celui de votre foi.

Votre christianisme philosophique ou *néo-christianisme* ne voit dans Jésus qu'un homme, le plus vertueux, le plus sublime, le plus admirable des hommes ; vous oubliez que si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il est le plus grand imposteur dont l'histoire puisse garder le souvenir : et dès lors pourquoi le glorifier ? Mais je ne veux pas entreprendre de démontrer la divinité du Fils de Marie ; les preuves se trouvent partout ; je me borne à définir ici votre situation religieuse. Vous ne prenez de l'Evangile que la partie morale et sociale, la justice, la charité, la fraternité ; vous niez la révélation, vous niez le dogme. Dans l'œuvre de Jésus, vous admirez, vous n'adorez pas. Selon vous, le catholicisme a étrangement dénaturé les doctrines évangéliques, et l'Eglise a mêlé le flot de l'erreur au flot primitif de la vérité. Votre néo-christianisme est un déisme qui n'a besoin ni de temples, ni de prêtres, ni d'autorité ; vous n'avez pas songé qu'il faut une expression des rapports entre Dieu et l'homme, et qu'il faut un pouvoir dans la société religieuse comme dans la société politique, pour éviter l'anarchie des croyances au sein des peuples. Vous qui méditez sur la vie des nations et qui avez pris place sur le banc de nos législateurs, vous avez donc la ferme conviction d'avoir découvert quelque chose de plus social que le catholicisme, quelque chose de plus fort, de plus consolant, de plus beau, quelque chose de plus propre à entretenir le repos et l'union des peuples, l'harmonie universelle. Mais voyez donc ! ce déisme flottant dans le vague des théories contemplatives ne parle ni au cœur ni à l'imagination; il ne répond à rien, ne produit rien, ne conserve rien ; il laisse le genre humain s'en aller à l'aventure dans l'accomplissement de sa destinée. Et d'ailleurs ce christianisme que vous nous donnez

pour nouveau est déjà bien vieux; la transformation que vous vous croyez appelé à lui faire subir n'est qu'un retour à des systèmes d'incrédulité battus en brèche par les plus grands penseurs dont s'honore l'esprit humain dans les temps modernes. Votre progrès religieux est tout simplement une chute profonde dans la pauvreté des lieux communs de la philosophie irréligieuse; vous souffrez qu'on coupe vos ailes d'ange, et qu'on attache du plomb à vos pieds pour vous retenir dans les régions inférieures de la pensée!

Quelques-unes de vos erreurs en matière religieuse s'étaient montrées dans *Jocelyn*; mais c'est surtout dans la *Chute d'un ange*, au *Fragment du livre primitif*, que vos aberrations apparaissent avec tout leur affligeant caractère. Voici des vers où vous cherchez à repousser l'idée de l'inspiration divine dans nos saintes Ecritures.

Hommes, ne dites pas, en adorant ces pages:
Un Dieu les écrivit par la main de ses sages.
Dieu ne se taille pas la plume de roseau,
Ni le burin de fer, ni l'aile de l'oiseau;
Il n'écrit pas son nom comme un enfant qui joue,
Sur la feuille de l'herbe ou le morceau de boue.
Quel marbre ou quel granit, quel bronze ou quel airain,
Si son doigt les touchait, ne fondraient sous sa main?
Il ne renferme pas l'éternelle pensée
Dans une lettre morte aussitôt qu'effacée.
. . . .
Si je dis que ce livre est de Dieu, dites: non!
Il épelle à son tour un signe du grand nom,
Il écrit quelques sons de l'infini symbole
Que l'esprit à l'esprit transmet par la parole;
Mais, plus sages que nous, d'autres hommes viendront;
Pour écrire à leur tour, ils nous effaceront.
Etc., etc.

Cette tirade philosophique porte à faux. La fin que Dieu se propose en créant l'homme, c'est de se faire connaître; l'atome organisé qu'on appelle l'homme est trop étroit pour contenir l'immensité de l'idée de Dieu; mais, atome intelligent, il peut

concevoir la grandeur du Père éternel des mondes. Il faut que Dieu se révèle à l'homme pour que celui-ci le connaisse ; il n'est pas nécessaire que le Créateur se montre à nous avec toutes les terreurs de sa puissance et tout l'éclat de sa gloire : un petit souffle divin dans une intelligence humaine suffit pour révéler à l'univers les vérités dont il a besoin. C'est ainsi que furent inspirés les sages d'Israël, et leurs livres sont réellement des livres sacrés ; un rayon parti du ciel resplendit dans ces pages. Quand nous disons que la Bible est l'ouvrage de Dieu, nous prétendons que la Bible est inspirée, et non pas que la pensée divine s'y trouve renfermée dans toute sa formidable étendue. Dieu peut laisser descendre dans un livre quelque chose de son éternelle vérité ; mais rien de ce qui est visible à l'homme ne saurait contenir l'éternelle vérité tout entière : Dieu ne laisse voir de sa vérité que ce que la faiblesse de l'œil humain peut soutenir.

Dans les vers suivants, vous prêchez contre les miracles et contre le mystère de la divine incarnation :

Mais si quelqu'un de ceux que vous écouterez
Prétend vous éblouir de prodiges sacrés ;
S'il vous dit que le ciel, dont il est l'interprète,
A mis entre ses mains la foudre ou la baguette ;
Que la marche des cieux se suspend à sa voix,
Que la sainte nature intervertit ses lois,
Que la pierre ou le bois lui rendent des oracles,
Et que pour la raison il est d'autres miracles
Que l'ordre universel, constant, mystérieux,
Où la volonté sainte est palpable à nos yeux ;
S'il attribue à Dieu l'inconstance de l'homme,
Par les noms d'ici-bas si sa bouche le nomme,
S'il vous le donne à voir, à sentir, à toucher,
S'il vous fait adorer le marbre de sa chair,
Etouffez dans son cœur cette parole immonde !
La raison est le culte, et l'autel est le monde.

Je transcris encore quatre vers où vous protestez contre l'éternité des peines, qui, pour le dire en passant, n'est pas d'origine

chrétienne, car les religions de tous les temps et de tous les peuples ont eu leur enfer éternel :

> D'un supplice sans but la pensée est impie ;
> Ce que le temps souilla, c'est le temps qui l'expie :
> A sa source à la fin toute eau se réunit,
> Et même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit.

C'est ainsi que vous avez réduit votre christianisme à des proportions purement humaines ; vous avez dû bien souffrir en délaissant ainsi les croyances de votre vie. Rompre avec sa foi, c'est se séparer d'une noble portion de soi-même : un tel divorce ne saurait s'accomplir sans douleur. Dans la mission philosophique que vous vous êtes donnée, votre ambition, c'est le bonheur de l'humanité ; mais un jour peut-être cette ambition pourrait aboutir à un remords. Une croyance est une propriété pour le cœur de l'homme ; il n'est pas moral d'y porter atteinte : une croyance est pour l'âme le courage dans les luttes de la vie, la résignation dans le malheur, l'espoir de l'aurore après la nuit. Oter à un homme sa croyance, ce serait le dépouiller de son bien, lui ravir ses consolation et briser l'appui de sa destinée ; ce serait dévaster une âme, tarir en elle le flot qui l'abreuvait, arracher le lis dont le parfum embaumait sa solitude. Oter à un homme sa croyance, ce serait priver de sa boussole le navire lancé à travers l'immensité de l'Océan, ce serait enlever au pauvre aveugle le seul ami qui le guide. Vous, dont les sentiments sont généreux, vous n'avez donc pas réfléchi à l'étendue du mal que vous pouviez faire en prêchant des doctrines contraires à la foi chrétienne. Tout en vous proposant le bien-être du genre humain et l'épuration de l'Evangile, vous vous êtes exposé à tomber dans la funèbre liste de ceux dont il a été dit : « Il eût » mieux valu qu'ils ne fussent pas nés : il eût mieux valu qu'une » meule leur fût attachée au cou et qu'on les eût ainsi jetés dans » la mer. » Au nom de votre repos et de votre gloire, relisez dans la *Chute d'un ange* le *Fragment du livre primitif*, et déchirez

tout ce qui attaque la religion de votre mère, de vos aïeux, de votre pays.

Et quand même votre néo-christianisme ne serait pas une erreur, il serait encore pour tout le monde une doctrine inapplicable, parce que vous obligez en quelque sorte tous les hommes indistinctement à un spiritualisme qui ne peut pas être saisi, compris par tous. Le spiritualisme absolu, dans les rapports entre Dieu et le monde, deviendrait en peu de temps une muette négation. L'homme, intelligence qui traîne un corps après elle, est soumis à une triste loi, celle de monter à la vérité en passant par les terrestres ombres. Il y a dans nous l'œil de la chair et l'œil de l'esprit : il faut que la religion parle à notre double nature pour se mettre en harmonie avec nous-mêmes. Le spiritualisme absolu, me direz-vous, suffit à mon âme, et mes sentiments religieux n'en souffrent point. Mais si je voulais m'enfermer ici dans la question purement philosophique, je vous dirais que la lumière se montre diversement dans l'échelle des créatures humaines, je comparerais l'humanité à la haute montagne au soleil couchant : de la cime à la base les rayons lumineux resplendissent, brillent encore, puis s'affaiblissent, s'effacent, et au pied du mont s'étend l'ombre de la nuit. On n'aurait pas l'idée de demander à ces différentes zones de s'offrir avec les mêmes clartés. Que penseriez-vous de la montagne qui dirait à la plaine : Regarde aussi loin que moi.

Un des traits qui caractérisent la religion véritable, c'est sa conformité aux instincts, aux besoins de tous; ce caractère est celui de notre foi chrétienne. Depuis de longs siècles, les nations se sont abritées sous les colonnes de l'Eglise catholique; c'est là qu'elles ont trouvé la force, la morale et l'honneur. C'est l'Evangile, comme nous le comprenons, qui a enfanté la grande civilisation européenne; dans ces jours de décadence, d'inquiétude et aussi d'instinct réparateur, l'Evangile nous aidera à relever ce qui n'est plus, à construire ce qui doit être. Quant à votre néo-christianisme, les peuples n'ont rien à lui demander; arbre sans sève et sans racine, il ne présente ni fruits ni ombre; sem-

blable au figuier stérile, il sera coupé et jeté au feu. La foi catholique s'offre à moi comme un grand fleuve roulant à travers la terre ses eaux fécondes et rassemblant sur ses bords tout ce qui a soif. En fondant un néo-christianisme pour la régénération du monde, il me semble vous voir penché sur la rive du grand fleuve, en détourner quelques flots qui bientôt perdent leur limpidité, et convier le genre humain à venir s'abreuver autour de ces gouttes d'eau bourbeuses.

O mon ami ! vous avez quelque chose de mieux à faire pour votre renommée, pour vos contemporains et pour l'avenir. Quelle douleur de voir une organisation comme la vôtre user ses jours à la poursuite de dangereuses chimères, jeter au vent de l'erreur tant de ressources admirables, et se plonger dans les abîmes du vide pour en tirer, à la manière du Créateur, un univers nouveau ! C'est là un jeu terrible, quand on n'est qu'un homme ; en jouant avec l'abîme, sa gueule peut vous dévorer. Votre gloire trouvera mieux son compte à s'associer à ce mouvement de restauration religieuse destiné à rendre à la foi chrétienne l'empire qui lui appartient. Vous aurez pour vous les siècles passés et les siècles futurs, et vous deviendrez un plus utile apôtre de ces intérêts de l'humanité qui vous sont si chers. La religion de nos pères a eu de mauvais jours ; mais nous serions des disciples bien timides si les vents orageux du lac de Génésareth nous effrayaient quand la barque où nous sommes porte le Christ. Les Juifs pensaient avoir tué pour jamais le Sauveur ; ils pensaient en avoir fini avec le Fils de Marie en scellant la pierre de son sépulcre : vain espoir ! la mort ne put garder sa victime. Il en sera de même de la foi évangélique qu'on croit morte, et qui aura son jour de résurrection. Mon cœur me dit que vous vous en réjouirez comme les disciples de Jésus crucifié, qui avaient pleuré, au pays de Jérusalem et de Galilée, le trépas de leur maître. O mon ami ! n'est-ce pas vous qui avez terminé un hymne au Christ par cette strophe si noble et si touchante qu'un homme de bien d'illustre mémoire, M. Lainé, répétait à son lit de mort :

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!
Plus la nuit est obscure, et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux;
Et quand l'autel brisé, que la foule abandonne,
S'écroulerait sur moi...., temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris!

CHAPITRE VII

Troisième et dernière Lettre à M. de Lamartine sur son poëme intitulé *la Chute d'un ange.*

Dans cette dernière lettre, je n'aurai plus à m'occuper de votre poëme ; je veux m'arrêter à des considérations politiques, et, sous ce rapport, je ne trouve rien à juger dans votre récent ouvrage. Je ne regarderai pas comme de la politique les préceptes de fraternité contenus dans la partie de votre poëme qui porte le titre de *Fragment d'un livre primitif.* Votre solitaire du Carmel rêvait le beau idéal des constitutions humaines, la réalisation du parfait bonheur sous le soleil ; il ne prenait pas les sociétés avec leurs misères ; il se les représentait comme un paisible troupeau de douces brebis broutant l'herbe de ce monde sous la houlette du pasteur. Ces tranquilles félicités ont pu être promises à l'homme avant sa chute; mais l'homme tombé est condamné à subir d'autres destins. Je n'appelle donc pas cela de la politique ; vous-même, vous ne prenez pas cela au sérieux; vous n'y voyez sans doute que les lointains souvenirs d'un paradis perdu. Si donc je n'avais en vue ici que votre poëme, il ne me resterait plus rien à dire ; mais j'ai voulu essayer de définir votre situation, et, comme après le poëte et l'homme religieux, on trouve aujourd'hui en vous l'homme politique, il faut bien que je parle politique pour achever ma tâche.

Vous appartenez [1] à cette grande opinion qui regarde le principe de la légitimité comme une féconde et magnifique garantie dans les Etats. Vous savez tout ce que la royauté a fait pour la France. Votre vie, vos penchants, vos instincts, vos plus chères amitiés, tout est royaliste en vous. Ce culte pour les anciens autels de la patrie se rattache à ce qu'il y a de plus doux, de plus pur, de plus beau dans vos jours passés. La lyre qui a fait votre gloire est toute royaliste. Ce que j'appelle royalisme en France, ce n'est pas une étroite pensée de parti, une simple couleur politique, couleur fugitive, forme vaine de périssables institutions ; le royalisme, c'est la plus haute expression sociale de ce qu'il y a de bon, de juste, de généreux et de moral ; le royalisme est une sorte d'évangile politique, renfermant en soi tout ce qui peut entretenir chez un peuple comme le nôtre les grands sentiments, les nobles ambitions, tout ce qui peut l'aider à atteindre son plus haut point de splendeur. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait hors de là ni vertu ni morale ; de beaux élans, de généreux instincts peuvent se rencontrer dans des rangs qui ne soient pas ceux du royalisme ; mais, on doit l'affirmer hardiment parce que c'est de l'histoire, le royalalisme est le principal et l'admirable gardien de toutes les bonnes et grandes choses dans notre pays.

Vos prédilections monarchiques sont écrites dans vos œuvres. Le jour où du sang d'un martyr naquit l'enfant de la Providence, vous admiriez ces jeux du sort, ces merveilles divines, et vous ouvriez à ce berceau un avenir triomphant. Quand vous meniez votre muse à Sainte-Hélène, à ce tombeau qui se voit des quatre coins du monde, l'éclat de cinquante victoires cachait mal à vos yeux le meurtre du duc d'Enghien et l'oppression des intelligences. Votre poésie, en robe de fête, accompagnait aux autels de Reims ce roi si heureux alors et depuis si cruellement frappé par le sort. Je me rappelle aussi que le 1er avril 1830, en terminant votre discours de réception à l'Académie française, vous

[1] Ces lignes ne rappellent plus qu'une première phase de la vie politique de M. de Lamartine, phase honorée et glorieuse, qui devait être suivie d'une succession rapide d'attitudes très-diverses.



disiez : « N'oublions pas que notre avenir est lié indissolublement à celui de nos rois ; qu'on ne peut séparer l'arbre de sa racine sans dessécher les rameaux, et que la monarchie a tout porté parmi nous, jusqu'aux fruits parfaits de la liberté. L'histoire nous dit que les peuples se personnifient, pour ainsi dire, dans certaines races royales, dans les dynasties qui les représentent ; qu'ils déclinent quand ces races déclinent, qu'ils se relèvent quand elles se régénèrent, qu'ils périssent quand elles succombent, et que certaines familles de rois sont comme ces dieux domestiques qu'on ne pouvait enlever du seuil de nos ancêtres sans que le foyer lui-même fût ravagé ou détruit. »

Lorsque vous prononciez ces paroles, vous auriez été surpris si quelque prophète était venu vous annoncer que, quatre mois après, nos rois seraient emportés de nouveau sur le chemin de l'exil. Député, vous auriez pu vous asseoir à côté de M. Berryer, et votre gloire et la sienne, mêlant leurs rayons fraternels, eussent été belles à contempler dans notre triste ciel politique. Vous étiez tous les deux animés de la même foi ; ne devait-on pas s'attendre à vous voir marcher tous les deux dans la même route ? Poussé par l'idée qu'il y a plus d'un chemin pour arriver au bien, et suivant en cela les naturelles inspirations de votre intelligence, vous n'avez pas combattu sur le même champ de bataille que les représentants des grandes doctrines monarchiques. La diversité des moyens employés par vous dans la poursuite des intérêts du pays a été peu comprise, et plusieurs l'ont jugée comme une désertion. Parmi ceux qui furent vos amis, il en est beaucoup qui croient avoir à gémir sur votre oubli de l'ancienne foi politique. Quelques-uns, vous connaissant bien mal, se sont laissé persuader que vous avez perdu votre indépendance ; ils vous croient secrètement ambitieux, tourmenté du besoin de jouer un rôle à tout prix, tourmenté de la soif de l'or. Il n'est pas d'interprétation qu'on ait épargnée à vos paroles, venues en aide à un gouvernement nouveau. Au milieu de ces regrets ou de ces mécomptes, tout le monde n'a pas su que votre conscience n'est pas de ces choses qu'on achète. On a pensé quelquefois qu'une ambassade aurait de

grandes séductions pour vous, et qu'en prêtant main-forte au pouvoir, vous trouviez des encouragements dans les souvenirs de Naples ou de Rome. On ignore que vous avez refusé des ambassades et même des ministères; on ignore que vous n'avez jamais voulu demander aux vainqueurs du jour une part du butin, ni passer le seuil de ces palais habités par une trop jeune monarchie. Un des caractères de l'époque actuelle, c'est de croire peu au désintéressement. Tant de gens en politique, depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle, ont fait fortune en parlant de leur dévouement, que maintenant le monde est toujours disposé à mettre en doute la sincérité d'une immolation. Les esprits sont presque déroutés quand on veut leur montrer le spectacle d'une vie étrangère à l'intérêt grossier; cela leur paraît quelque chose d'incompréhensible, de fantastique, vague réminiscence d'un temps évanoui.

Tout homme qui, placé sur le théâtre des affaires humaines, poursuit, de toutes les forces de son âme, un grand but, doit se mettre à même d'être compris; il faut qu'on sache clairement ce qu'il veut, ce qu'il craint, ce qu'il espère; il faut que les témoins de ses travaux ne puissent garder des incertitudes sur lui, ne fût-ce que pour se donner la consolation de l'encourager par leur sourire ou de le seconder par des vœux. La société veut savoir à quoi s'en tenir, car il s'agit ici de ses destinées. Or, peut-être est-il vrai que votre situation politique n'est pas assez nettement dessinée; on vous voit défendre avec une persévérante ferveur tout ce qui vous semble conforme aux intérêts de la morale et de l'humanité; mais l'œil se fatigue à chercher quel est en réalité le point de l'horizon vers lequel aspirent vos efforts. Cette haute intelligence, qui a prouvé qu'elle sait entrer dans les questions d'affaires, marche solitaire à l'accomplissement d'une espérance ignorée; le public, qui l'admire, la regarde passer et, ne sachant précisément où elle va, lui demande à voir sa carte de route. Répondez donc à la soiété, et nommez-lui le terme de votre laborieux voyage.

En ce moment, plus que jamais, il serait important que les hommes d'intelligence, les hommes de bien, pussent s'entendre et mettre en commun leurs pensées. Nous avons signalé quelquefois

cet heureux travail de rénovation qui occupe une foule d'esprits distingués et la portion la plus éclairée de la jeunesse. Mais ces instincts d'ordre moral ne se montrent encore que sur les hauteurs de la société ; la décomposition continue ses sourds progrès dans les entrailles des peuples. Voyez les multitudes autour de nous ! elles traînent péniblement leurs jours sans croyances, sans illusions, sans frein; la force brutale est le seul dieu qu'elles reconnaissent, et les passions sauvages nous jettent partout de leurs œuvres. Le plus grand nombre de ces iniquités reste enseveli dans les horribles mystères de la nuit. Toutefois nous en connaissons bien assez. Chaque jour la pensée s'épouvante aux récits des feuilles publiques ; des crimes qui jadis ne souillaient la terre qu'à de rares intervalles se succèdent maintenant comme des actes vulgaires. Et le suicide, le lugubre suicide, fléau des temps où Dieu n'est plus, que de tombeaux il a creusés depuis peu d'années, et que de tombeaux il creuse encore à toute heure ! Les adorateurs du néant sont jaloux du repos des morts ; aux jours du malheur, ils ne veulent pas se laisser condamner à vivre, et leur ambition est d'être poussière ! Autrefois on mourait pour son pays, pour une cause, pour une croyance; aujourd'hui on ne trouve plus de martyrs, il n'y a plus que de pâles déserteurs de la vie. Quelle effroyable chose que de ne croire à rien ! Les armes par lesquelles on attaque le sentiment religieux sont tirées des trésors de l'infernal abîme. Les dévastateurs de l'âme sont bien réellement les auxiliaires de la mort. Tous ces trépassés volontaires sont de pauvres victimes à qui on avait ravi les espérances immortelles. Ceux qui font la guerre à Dieu travaillent donc en ce monde au profit des vers du sépulcre. Belle mission !

Voilà, mon ami, des maux qui remplissent d'effroi l'intelligence et qui mériteraient la sollicitude des législateurs. Mais l'intérêt moral, l'intérêt qui s'attache à la plus noble portion de l'homme, occupe médiocrement les temps où nous sommes ; ce qui sourit au génie de nos maîtres, ce qui charme leurs pensées, c'est l'intérêt matériel, ce sont les chemins de fer, formidable question que les chambres ont tranchée en courant, et qui devrait plus sérieuse-

ment occuper nos hommes d'Etat. Les avantages des promptes communications, les lieux communs des progrès de la civilisation moderne ont passé et repassé par l'éloquence de nos orateurs ; pourquoi ne s'est-il rencontré personne à la tribune pour annoncer les immenses révolutions que doivent amener inévitablement les chemins de fer? Nos Solon et nos Lycurgue osent à peine se remuer dans leur fragile établissement politique, de peur de faire, au moindre mouvement, de grands dégâts ; et ces mêmes hommes votent avec le plus parfait aplomb des progrès appelés à changer la face de l'univers.

N'allez pas croire que je sois l'ennemi de ces inventions puissantes où le génie de l'homme nous apparaît dans une sorte de terrible majesté; nul ne pourra désormais s'y dérober : ce sont des conquêtes souveraines devant lesquelles tout doit fléchir ; il y aurait imbécilité d'esprit à tenter des efforts contraires ou à méconnaître la portée sociale des chemins de fer. C'est une prise de possession du globe comme on n'en vit jamais de pareille ; c'est un instrument prodigieux pour rapprocher les nations et répandre au loin, à travers les sociétés humaines, toute idée féconde. Il est vrai que le génie du mal, le genie des erreurs et des tempêtes, peut aussi prendre à son service ce grand instrument ; mais la lutte du bien et du mal ne fera que recevoir de plus vastes proportions ; et comme, en définitive, le champ de bataille doit rester au bien, les modernes découvertes hâteront l'accomplissement des destinées du genre humain. Je ne nie donc ni avantages ni bienfaits ; je ne m'oppose à rien : autant vaudrait se placer en travers sur la voie pour essayer d'arrêter une locomotive lancée. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est qu'on ouvre si aisément et avec autant de sang-froid la porte à des révolutions du genre le plus inconnu. Il y a ici, à la première vue, quelque chose qui vaut la peine qu'on y prenne garde. J'aime à penser que tout finira par aller bien, mais enfin on aurait pu se demander ce que deviendra d'abord le monde.

Supposez, et cela sera, supposez l'Europe et l'Asie sillonnées dans tous les sens par des chemins de fer : les mœurs, les physionomies sont confondues ; plus de type, de nationalité, de ca-

ractère local ; une froide uniformité s'étend partout ; la confusion des origines mène à la nuit ; les traditions et les souvenirs des aïeux s'effaçent. Dès lors on ne sait plus où est la patrie ; la patrie sera là où sera l'intérêt, et l'intérêt changera souvent de contrée : ainsi l'homme deviendra cosmopolite ; le sol trouvera moins de défenseurs, les frontières moins de gardiens. Les nœuds de la famille se relâcheront, parce que l'homme perpétuellement sollicité à sortir de chez lui, sera moins tendrement et moins pieusement attaché à son foyer. Il y aura moins de place pour le recueillement et la méditation, et dès lors la littérature, les sciences, les arts n'y trouveront pas leur compte. Un mouvement sans repos sera imprimé aux sociétés de la terre, et les hommes passeront de la vie à la mort sans prendre haleine. Le vice voyage plus que la vertu ; quand le chemin de fer ira partout, quels ravages que ceux de la corruption ! Un des faits immédiats des voies nouvelles, c'est de créer des centres et de supprimer les points intermédiaires ; l'avenir dira si les multitudes humaines y gagneront en bien-être, si je ne sais quelle féodalité d'argent ne sortira pas de ce déplacement de tous les intérêts, si le monde ne marchera pas à la réalisation de ce triste mot de Tacite : *Genus humanum paucis*. Lorsqu'un immense réseau de chemins de fer couvrira la terre, sur quelles bases les Etats pourront-ils s'asseoir ? quels seront alors les moyens d'administration, les moyens de gouvernement ? Il est douteux pour moi qu'en de telles conditions, on aille à la liberté ; mais ce que j'affirme hardiment, c'est que si cette gigantesque et incalculable puissance qu'on nomme l'industrie, si cette immense force qui va mettre la main sur le monde, ne s'inspire pas des principes chrétiens, elle porte dans ses flancs la barbarie. J'indique, en passant, ces idées qui pourraient être le sujet de longs et sérieux discours. Ces perspectives, ces incertitudes, ces prophétiques investigations de l'avenir seraient très-dignes d'occuper une intelligence comme la vôtre, qui veut marquer sa place dans les affaires publiques. Il faudrait chercher s'il n'appartiendrait pas à la prévoyance humaine de diminuer, sinon d'empêcher, les mauvais résultats possibles d'une révolution inévitable,

révolution dans les intérêts comme nous avons eu, il y a cinquante ans, une révolution dans les idées.

Jamais la tâche de l'homme politique ne prit un caractère de plus haute gravité. N'êtes-vous pas frappé de ce qu'il y a d'effrayant dans ce laisser-aller des pouvoirs souscrivant à tout, sans chercher à prévoir l'avenir de leurs œuvres, sans s'occuper d'empêcher les calamités futures par de lentes et de progressives opérations ? Nous avons aujourd'hui des hommes d'Etat qui ont la bonhomie de dire qu'ils ne savent où ils vont, qu'un mouvement irrésistible les emporte, qu'il leur faut marcher et toujours marcher. Ce n'est pas ainsi qu'on sauve les peuples. Les années écoulées depuis nos derniers ébranlements ont dévoré bien des hommes, bien des idées, bien des espérances ; ce meilleur monde, ces rives fortunées qu'avaient rêvés les passions ou les utopies, ne sont que de stériles plages où rien ne mûrit, où rien ne prend racine, où sans cesse l'ouragan tourbillonne. Les peuples, fatigués par les secousses et les mécomptes, ont encore des craintes, mais n'osent plus avoir des désirs; la génération laisse tout faire, pourvu qu'on lui permette d'achever sa course et de mourir en paix. Cette disposition à ne pas vouloir songer à l'avenir cache un égoïsme profond ; la plupart des gouvernants en Europe sont l'expression trop fidèle de ces calculs sans générosité ; ils acceptent ou tolèrent toute chose pour ne pas courir le risque de rencontrer une résistance, une difficulté : il leur suffit qu'un ordre de choses, quel qu'il soit, puisse avoir la durée de leur propre vie. *Après moi le déluge*, disent-ils. Détestable politique ! Oui, après eux le déluge ! mais, en laissant les tempêtes s'amasser à l'horizon, ils pourraient bien être surpris par le déluge, et ces flots orageux qu'il leur était indifférent de voir tomber sur les générations futures, pourraient les engloutir eux-mêmes [1] au moment où ils s'abandonnent aux douceurs d'un nonchalant égoïsme.

Si je voulais développer toutes les causes de révolution qui nous menacent, il me faudrait faire un livre. Vers quelque point qu'on se tourne dans la société, on trouve des questions, des si-

[1] La révolution de 1848 a donné tristement raison aux prévisions de l'auteur.

tuations, des tendances qui doivent aboutir à de graves changements; au sein des classes ouvrières on sent des besoins nouveaux, des espérances nouvelles, d'inquiètes ambitions. Le vaste élan industriel, qui remue le monde, assigne aux classes ouvrières une importante place, car les rêves ardents poursuivis par cette portion du peuple prendront chaque jour plus d'énergie. L'industrie est, de sa nature, froide, avare, peu préoccupée du moral de l'homme, de son cœur et de sa dignité; rien ne l'arrête dans sa course, peu lui importe de poser son pied d'airain sur l'humaine créature faite à l'image de Dieu; le grand but de ses efforts, le noble terme auquel elle aspire, c'est l'or, toujours l'or; et quand ses coffres sont remplis, elle trouve que les destinées de l'humanité sont belles et que tout roule avec une magnifique harmonie sur la terre et dans les cieux. L'industrie, nous le savons, a des représentants qu'inspire mieux le sens moral et religieux; mais il n'est que trop vrai que l'esprit de spéculation, livré à lui-même, demeure tel que nous le peignons ici. Il appartient au pouvoir de protéger les classes ouvrières contre d'inexorables exploitateurs s'il s'en présente; son premier devoir est d'être le ferme appui du faible et du pauvre. Mais les époques où tout est déplacé, où des gouvernements nouveaux ne sont occupés qu'à se garder eux-mêmes, ne sont pas des époques d'efficace protection pour tous. Les révolutions ont des entrailles de fer; elles se servent des multitudes comme d'escabeaux pour monter à la domination, et puis rejettent du pied ces instruments inutiles. Les révolutions ont des mains qui prennent, prennent toujours et ne donnent jamais. Elles sont trop souvent semblables au désert qui boit la rosée de la nuit, les eaux fécondes du ciel, et ne rend rien, et ne présente éternellement qu'une morne et stérile étendue. Il y avait autrefois en France une royauté qui était comme une grande paternité politique : elle a été pendant plus de mille ans la providence du peuple. *Si le roi le savait*, disait le peuple dans ses jours d'épreuves, et le peuple parlait ainsi parce qu'il n'ignorait pas que la royauté française était une auguste personnification de la justice.

Dans les luttes que vous aurez à soutenir, mon ami, vous vous souviendrez des principes qui avaient fait de la France la nation la plus puissante, la plus respectée, la plus heureuse de l'univers. Vous vous souviendrez que les instincts, les mœurs, le génie français sont éminemment monarchiques; les leçons de l'histoire et les inspirations du bon sens vous mettront en garde contre les séductions de la démocratie, comme on l'entend dans un petit pays comme la Suisse ou dans un pays nouveau comme l'Amérique. C'est un terrible hasard que celui des révolutions; les aurores en sont belles, les journées pleines de malheur. Il pourra vous arriver de contenir, de charmer les passions populaires comme Orphée charmait les redoutables hôtes des forêts; mais une lyre est bien peu solide pour résister et durer longtemps au milieu de pareils chocs; on s'y brise, on peut tout y perdre : heureux lorsque dans sa mort ou dans sa chute on emporte le respect des hommes! Quant à la reconnaissance des révolutions, n'y comptez pas. Pour moi, je vous suivrai toujours avec un œil affectueusement attentif et un intérêt profond. Des tentatives de tout genre et des tentatives sincères sont possibles parmi nous; mais ce qu'il y a de vrai, ce qui doit durer autant que notre pays, c'est le gouvernement monarchique avec les conditions intelligentes des âges nouveaux. Je veux la monarchie appuyée sur des principes d'impérissable justice; je veux l'égalité sociale, heureuse conquête qui n'a jamais eu nos rois pour ennemis, mais qui a été le lent ouvrage de nos rois. Ce n'est pas d'hier que la royauté et la liberté se connaissent; la royauté et la liberté ont travaillé l'une pour l'autre en France pendant de longs siècles, et l'histoire qui nous montre la communauté de leurs destinées dans notre pays, prouve qu'on peut servir les intérêts populaires en servant les intérêts de la royauté; vous serez dans les conditions du droit et du vrai, et vous remplirez ainsi tout votre destin. Vous l'avez dit vous même,

C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.

Mais quelque brillante place que vous puissiez vous faire dans le monde politique, n'oubliez pas que c'est surtout le poëte qu'on

admire en vous, que vous ne serez jamais aussi grand par d'autres côtés, et que la trace que vous laisserez sur la terre sera une trace poétique. Parfois il vous arrive de faire bon marché de vos chants : vous vous désintéressez de ce qui vous fera vivre dans la mémoire des hommes. Ne croyez pas que ce soit peu de chose que d'épancher des flots de douce poésie sur la tristesse de nos jours et la rudesse de nos chemins. C'est un beau privilége que celui de charmer, de consoler, de soulager. Dans les déserts arabiques, quand la caravane est lasse et que sa marche devient pénible, le chamelier tire des sons de sa musette, et ses accents réjouissent et raniment les chameaux fatigués : ainsi fait le poëte, lyre vivante chargée d'accompagner la caravane de l'humanité.

CHAPITRE VIII

Une nouvelle traduction française de la Messiade.

Voici un grand poëte dont la renommée a eu pendant longtemps du malheur parmi nous; elle a frappé aux portes de la France, demandant à notre langue le droit de bourgeoisie, et notre langue, qui n'a point refusé de la recevoir, ne lui a pas rendu cet éclat, ce charme puissant qu'elle avait sous son ciel d'Allemagne. Les compatriotes de Klopstock épuisaient toutes les formes, toutes les ressources de la louange pour nous faire apprécier leur Homère chrétien; et nous Français, nous restions froids, car le grand poëte était sorti du travail des traducteurs tout bizarre, tout pâle, tout mutilé; la traduction avait été, pour Klopstock, une sorte de tombeau au-delà duquel il n'était resté qu'une ombre. La version française des dix premiers chants de la *Messiade* publiée à Paris en 1772 par Anthelmi et Junker, la version nouvelle des mêmes chants publiée trois ans plus tard à Neufchâtel par Petit-Pierre, avaient fait craindre au poëte allemand de ne pouvoir jamais être compris au milieu de nous. Ce fut alors qu'il eut l'idée de mettre son œuvre en prose latine; il se plaçait sous la protection de la langue de Virgile pour mieux arriver à l'intelligence de notre nation. Mais cette fastidieuse tâche, que s'était imposée le poëte inquiet de sa gloire, ne servit à rien; nul n'a songé à s'ins-

pirer de la version latine; d'ailleurs l'œuvre de Klopstock aurait trouvé un péril de plus dans l'obligation de traduire une traduction. En 1801, toute la *Messiade* parut en français à Aix-la-Chapelle. Une Allemande, Mme de Kourzroch, fut l'auteur de ce travail; rien ne lui manquait pour comprendre et sentir la *Messiade*; mais il lui manquait quelque chose d'important pour en faire passer les beautés dans la langue de Racine et de Fénelon, c'était une parfaite connaissance de cette langue. La traduction de M. J. d'Horer, imprimée à Paris, est loin d'être la reproduction complète de l'épopée d'Allemagne.

Pour se convaincre que Klopstock n'était point encore traduit en français, il suffirait de lire l'œuvre nouvelle de Mme de Carlowitz en la comparant aux tentatives de ses prédécesseurs. C'est là que nous nous trouvons, pour la première fois, face à face avec le génie de Klopstoch, voilé à nos yeux par l'ignorance de la langue allemande; c'est là que, pour la première fois, nous comprenons l'enthousiasme des compatriotes du chantre du Messie lorsqu'ils nous parlent de ses riches images et de ses conceptions hardies, de ses hautes pensées, de l'exquise sensibilité de sa muse pieuse, de l'abondance de son style, et de toutes les scènes d'inspiration qui nous montrent les habitants des cieux et Dieu le Père comme autant de personnages dans le drame solennel de la Rédemption. Il est certain que Klopstock n'a pas en France toute la réputation qu'il devrait avoir; la cause de ce vol fait à sa gloire, c'est qu'il n'avait pas rencontré jusqu'ici un convenable interprète. Mme de Carlowitz était en position de le populariser admirablement dans notre pays; la langue de la *Messiade* est sa propre langue; elle écrit en français avec des qualités distinguées, et, de plus, son âme, éprise de poésie et de religion, s'élève sans effort à la hauteur des accents d'une lyre chrétienne. Dans son plus jeune âge, elle avait vu le poëte à son couchant; elle avait connu Klopstock, bon vieillard qui ne dédaignait pas de descendre à des causeries enfantines, et qui plaisantait innocemment sur la médiocrité de ses traducteurs. Lorsque le chantre du Rédempteur, au dernier bout de sa vie, souriait à l'admiration naissante d'une petite fille,

il n'imaginait pas qu'un jour, grâce à cet enfant, son œuvre prendrait noblement possession de la langue française, et que de nouveaux royaumes seraient ainsi ouverts à sa renommée.

La carrière de Klopstock, remplie par la méditation et le travail, fut toute de calme et de paix. Comme la plupart des hommes de génie, il vécut et mourut pauvre. La liberté, fille du christianisme, avait enflammé son cœur; il essaya d'être le Tyrtée des Germains de son temps; mais ces chants héroïques furent comme d'inutiles accords qui se perdent dans les airs. Le poëte allemand applaudit d'abord à la révolution française : il n'y avait vu que le signal d'une magnifique régénération pour les destinées humaines, et répondit à cet éveil de notre nation par des odes qui lui valurent le titre de citoyen français. Klopstock rejeta bien loin de lui ce titre, quand la terreur montra sa hideuse face au monde. La liberté qu'il aimait, il ne la reconnaissait plus dans cette effroyable évocation de l'enfer; sa liberté était une muse et non point une furie. Il eut pour Charlotte Corday des hymnes d'admiration passionnée : Klopstock se rencontrait ici avec André Chénier, le jeune et malheureux poëte qui devait payer de sa vie l'énergique indépendance de ses chants.

L'événement qui paraît avoir le plus troublé les jours tranquilles de Klopstock, c'est la mort de sa femme, Marguerite Moller, cette chère Metta qu'il a chantée dans la plupart de ses poëmes sous le nom de Cidlie. Metta et le jeune Klopstock nous apparaissent au quatrième chant de la *Messiade*, dans la peinture des chastes amours de la fille de Jairus et de l'orphelin de Naïm, tous les deux ressuscités par le Christ. Douze fois à peine la jeune enfant avait vu fleurir l'amandier, lorsque s'échappant du banquet bruyant de la vie, elle était allée s'endormir dans le champ du repos éternel; Jésus entendit les gémissements de sa mère désolée et réveilla la jeune morte. Sous le souffle sacré de la résurrection, la jeunesse et la beauté de Cidlie s'était développées avec la rapidité d'une fleur qui puise la vie dans un sol brûlant. La fille de Jairus était semblable à la Sulamite, la plus belle des vierges d'Israël. Sémida, l'orphelin de Naïm, avait perdu la joie et le sou-

rire ; le poëte le compare au jeune David, lorsque assis près de la source de Bethléem, le fils d'Isaï écoutait avec ravissement la voix de l'Eternel ; pour Sémida comme pour Cidlie , la vie n'était plus qu'un mystérieux exil , depuis que tous les deux avaient dormi le sommeil de la mort et que le Messie les avait tirés du sépulcre. En voyant Cidlie sortir de la tombe, sa mère, par une imprudente promesse, l'avait vouée au seul amour de l'Eternel ; Cidlie voudrait pouvoir aimer Sémida comme les filles de Jérusalem aimaient aux anciens âges ; pareille à l'agneau docile que le jeune pâtre conduit dans la prairie, elle voudrait suivre les pas de son ami, partager ses jeux et son repos ; elle mettrait son bonheur à s'épanouir autour de lui comme la rose de la vallée s'épanouit aux premiers rayons du jour naissant. Klopstock nous montre ici le cœur de Metta lorsqu'elle n'osait pas encore espérer qu'un jour elle pourrait partager son destin. A son tour, Sémida se plaint parfois avec amertume de cette loi qui le sépare, en ce monde, de la céleste fille dont les jours semblaient lui appartenir. Il gémit comme le ramier qui a perdu sa compagne. Au temps de ses douces espérances, Sémida, porté sur les ailes de l'innocente Cidlie, se sentait meilleur; quand la jeune fille disparut du milieu des vivants , il s'était trouvé seul sur la terre et sans force pour le bien. « Au nom de la vertu, du bonheur, au nom de ta beauté, et, ce qui est plus sacré encore, au nom de ta résurrection , lui dit Sémida, et de cette immortalité dont tu brilles parmi les vierges d'Israël, comme une étoile mystérieuse lancée par la main de l'Eternel au milieu des astres paisibles de la voie lactée ; dis-moi , ton cœur a-t-il pu se détacher de mon cœur? Le Messie t'a ressuscitée de la mort, et moi aussi j'ai ressuscité par lui. Tous deux, peut-être, nous sommes réservés à de hautes destinées.... »

Mais rien de plus touchant que le récit de la mort de Metta, dans le quinzième chant de la *Messiade*, ce récit qui fait couler les larmes de tout lecteur allemand. Klopstock raconte son propre malheur sous le nom de Gédor. Le Ciel lui avait confié la tâche douloureuse de conduire sa compagne jusqu'à l'entrée de la

sombre vallée qui sépare le temps de l'éternité. La mort pressa son vol rapide ; elle arriva plus près, toujours plus près, et puis se montra sans voile. La victime qu'elle allait frapper levait ses yeux humides tantôt vers son ami et tantôt vers le ciel. Jamais Gédor n'avait vu de semblables regards, jamais il n'avait pensé que l'œil d'une simple mortelle pût unir tant de douces tristesses, tant de tendres regrets au calme sublime que donne la conviction d'une vie immortelle. Cidlie souffrit avec la patience d'un ange. La bien-aimée du pèlerin de Chanaan, la mère du fils chéri dont la naissance lui coûta la vie, la douce Rachel parut au chevet de la mourante ; une joie solennelle, mêlée d'une tendre compassion, se peignait sur son visage. Cidlie ne l'aperçut point ; mais lorsqu'elle courba la tête sous le glaive de la mort, elle reconnut la compagne céleste venue pour la conduire dans un meilleur monde, et Cidlie partit avec elle... « Les forces me manquent pour achever ce douloureux récit, ajoute le poëte. Coulez, larmes brûlantes dont le temps n'a pu tarir la source, perdez-vous dans le souffle de l'air, comme se sont perdues toutes celles qui vous ont précédées.... Mais toi, hymne solennel qui célèbres le Rédempteur, chant immortel par son motif et par son but, vole et passe triomphant près des écueils où viennent échouer les gloires humaines; transporte sur les bords du fleuve de l'éternité la couronne que mes pleurs humectent chaque jour, et que j'a tressée avec les branches du cyprès qui croît sur sa tombe. »

Klopstock a complété Milton ; la *Messiade*, c'est le paradis reconquis. La muse anglaise et la muse allemande se sont partagé les deux plus riches sujets d'épopée que puisse concevoir l'imagination. C'est l'histoire, l'explication tout entière de l'humanité dans ses rapports avec l'Eternel. Tout le plan de la création se révèle à nous; les secrets des cieux descendent dans les langues mortelles; les voiles se déchirent, les ténèbres se dissipent. Nous lisons sur le front de l'homme le mot de l'énigme qui pèse à sa vie, et sur le trône divin le mot qui a renoué la chaîne d'or brisée par une rébellion primitive, cette chaîne d'or qui rattache la terre au ciel.

Le sujet de la *Messiade* est plus fécond et plus vaste que celui du *Paradis perdu*. Quel événement, quel spectacle pourriez-vous jamais comparer à ce tableau d'une sublimité si solennelle, d'un caractère si inoui, d'un intérêt si universel, qui nous représente un Dieu passant au milieu des hommes pour leur enseigner la vérité, et se dévouant au dernier supplice pour effacer les iniquités de tous les siècles ? Ce n'est point là de l'épopée humaine ; jamais rien de pareil n'aurait pu être inventé par le génie ; une telle œuvre est d'invention divine, et lorsque la muse de la terre chante cet accomplissement d'une pensée de l'Eternel, combien ses accents doivent être empreints de suavité, de majesté ! où trouver un cadre aussi inspirateur que la mort d'un Dieu ? Que de choses à nous peindre chez les anges et chez les hommes, dans les radieuses contrées de l'éternité et dans cette contrée d'ici-bas donnée au fils d'Adam pour son hôtellerie d'un jour ! La mort d'un Dieu, considérée comme drame poétique, vous ouvre d'abord le champ des plus saisissantes peintures. Armez-vous de toute la puissance de votre intelligence, et fortifiez votre regard pour qu'il ne se trouble point devant le spectacle de la création, alors que le Créateur expire. Les anges ont été avertis des mystérieux desseins de Dieu ; mais à l'heure où le Messie souffre et meurt, un invincible effroi les saisit, une douleur profonde les agite ; ils pleurent, eux qui n'ont jamais pleuré ; leurs ailes d'azur se replient sous je ne sais quel souffle de mort qui passe. Les chœurs des séraphins sont muets, les harpes célestes sont détendues ; si de temps en temps le silence des phalanges harmonieuses est interrompu, ce sont des notes lugubres qui traversent l'espace. Un moment le ciel est vide, vide par l'absence d'un Dieu immolé, et les légions immortelles attachent leurs tristes regards vers le point de notre globe où s'est dressée la croix. Les astres se sont voilés ; les mondes, arrêtés tout à coup par une immense terreur, ont suspendu leur marche dans ces routes qu'ils suivaient invariablement depuis la première aube de la création ; ils ont été frappés d'immobilité, semblables à des voyageurs qui, en suivant paisiblement leur chemin, auraient

été soudain glacés d'épouvante à la vue d'un grand crime.

Et maintenant, par la pensée, contemplez la terre au moment où son roi succombe : l'immensité de l'espace est livrée aux ténèbres comme avant l'instant où la lumière fut faite ; notre globe s'ébranle comme s'il venait de perdre son point d'appui ; les forêts s'agitent, et de funèbres murmures sortent de leurs profondeurs ; l'herbe des collines se flétrit, les plantes et les fleurs périssent, l'oiseau gémit, et les bêtes sauvages hurlent dans leurs antres ; l'urne des fleuves est tarie, leurs flots s'écoulent sans se renouveler ; les mers furieuses, ouvrant leurs abîmes, lancent dans leurs mugissements des imprécations contre l'homme, et menacent de subjuguer une seconde fois la terre, coupable du meurtre de son Messie. A cette heure-là, en dehors du cercle étroit des amis du Sauveur, l'esprit du mal était vainqueur dans le monde ; pas une bonne action ne fut accomplie, pas une noble inspiration ne vint au cœur, pas une seule impression de bonheur n'entra dans l'homme ; vous n'auriez pas rencontré un seul esprit avec une grande pensée : il n'y eut plus, dans cette heure unique parmi les heures qui composent le temps, ni vertu ni génie. Un trouble inconnu avait saisi la famille humaine dans toutes les régions où vivaient des humains ; dans la nature et dans le monde moral, toute chose était devenue pâle ou gémissante ; les âmes étaient vides, les intelligences solitaires et inféconder, et dans l'immense création, il n'y avait plus que la nuit, les larmes, les soupirs.

Ces mots rapides suffiront à faire comprendre les ressources prodigieuses que la mort d'un Dieu peut offrir à la muse épique. Si vous y joignez les ressources bibliques, l'intérêt des légendes et des traditions, vous verrez s'ouvrir au pied du Calvaire des sources de poésie infinies. Imaginez Adam, l'aïeul des humains, le chef de la race tombée, le proscrit de l'Eden primitif, l'ancien coupable par qui la mort est entrée dans le monde, prosterné au pied de la croix d'où descendent la vie et le pardon pour sa postérité rachetée. Voyez se presser sur la montagne de la Rédemption les pieuses et les grandes figures de la loi première ; tous ces patriarches, ces augustes personnages attendaient aux portes

du ciel la venue du Sauveur promis, de celui qui devait leur ouvrir la Jérusalem céleste, semblables à ces pèlerins du moyen âge, qui, trop pauvres pour payer leur entrée dans la cité sainte, attendaient l'arrivée d'un prince dont les libéralités leur ouvraient cette ville de Jérusalem après laquelle ils avaient tant soupiré. Abel, la première victime humaine, prophétique symbole de l'immolation du Christ; Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, Moïse, Aaron et Josué, David et Salomon, Isaïe, Ezéchiel et Daniel, les rois, les sages, les prophètes et les défenseurs d'Israël, les nobles femmes qui nous apparaissent dans le poétique lointain des saintes Ecritures, Sara, Rachel, Rebecca, toute cette radieuse troupe qui avait devancé le Messie sur les chemins de Sion, se précipite au-devant de son libérateur. Parmi ces représentants d'un antique passé religieux, quel mélange de tressaillement et de tristesse! Les voilà qui touchent à la possession du véritable royaume de Dieu; mais le visage de ces captifs devenus libres s'assombrit à la vue de ce qu'ils ont coûté. Quelle variété d'accents pour le poëte! que de trésors de couleurs et d'harmonie pour le chantre du divin Mort!

Mme de Staël, en parlant de la *Messiade*, disait : « Lorsqu'on » commence ce poëme, on croit entrer dans une grande église » au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendris- » sement et le recueillement que les temples du Seigneur ins- » pirent, s'emparent de l'âme en lisant la *Messiade.* » Cette impression est naturelle; toutefois il faut ajouter qu'on ne l'éprouverait pas dans un temple protestant, mais au milieu des graves harmonies de nos églises catholiques. Le poëme allemand annonce une grande étude du *Paradis perdu*; ce n'est pas que nous veuillions présenter l'œuvre de Klopstock comme une imitation de l'épopée anglaise, car l'œuvre d'Allemagne a bien sa physionomie et son génie à part; nous prétendons seulement que Klopstock a longtemps et attentivement écouté la muse de Milton. Il y a chez l'aveugle d'Albion plus d'invention, de hardiesse, d'énergie, et une plus grande variété dans les images; Klopstock a plus de rêverie, de douceur et de sensibilité dans ses chants.

L'un était particulièrement fait pour peindre les royaumes de l'abîme et leurs hôtes foudroyés, l'autre pour peindre les beaux royaumes d'azur avec leur calme félicité et leurs éternelles mélodies. On sent que l'auteur du *Paradis perdu* s'est trouvé face à face avec les révolutions, et qu'il a vu de près Satan, cette personnification de toutes les rébellions humaines contre les choses d'en haut ; à la lecture de la *Messiade*, on sent une âme poétique mieux faite pour la contemplation et les bruits mélodieux des bois que pour l'activité passionnée et les agitations par lesquelles périssent ou se transforment les empires.

Efforçons-nous de donner en peu de mots quelque idée de la composition et de la marche du poëme allemand.

Le peuple de la Judée, qui ne comprend point la mission toute céleste de Jésus, vient de l'escorter comme un roi de la terre dans sa marche de Bethphagé à Jérusalem ; il a fait entendre des chants et des cris joyeux ; il a étendu sur les pas du Messie des branches d'oliviers, des palmes et des vêtements. Mais le Messie ne tarde pas à se dérober à tout ce bruit; il s'avance d'un pas mélancolique vers la montagne des Olives, afin de promettre de nouveau à son Père d'accomplir l'œuvre de la rédemption. Jean, le pieux disciple, l'a suivi; il s'est arrêté près des tombeaux, car son Maître lui a défendu de l'accompagner plus loin. Le crépuscule du soir enveloppe la montagne, que Jésus gravit seul, creusant l'abîme de l'éternité de toute la force de sa pensée divine. Gabriel, l'ange envoyé sur la terre pour y servir le Fils de Dieu pendant son exil, écoute, console et prie ; messager du Messie, il monte aux cieux et redescend. Les âmes des patriarches, rassemblées sur le pinacle du plus beau des temples, aperçoivent Jésus; Adam et Eve le saluent par des chants. La mère de l'espèce humaine envie le sort de la mère du Sauveur ; le nombre de ses enfants est infini, mais ils sont coupables et mortels; Marie n'a qu'un fils, il est innocent et éternel. Les esprits des ténèbres se concertent ; Satan décide avec eux la mort de Jésus. Un de ces anges déchus, Abdiel-Abbadona, proteste contre ce nouveau crime de l'enfer : inutiles efforts pour empêcher le meurtre du Messie ! Le poëte

nous montre Abdiel-Abbadona tourmenté par le remords d'avoir combattu dans les rangs des anges rebelles ; il y a plus de hardiesse que d'exactitude théologique dans ce repentir placé au fond même de l'abîme. L'ange déchu sort des royaumes sombres ; et, pour la première fois depuis de longs siècles, il aperçoit l'univers; une admiration mêlée de terreur le saisit. Combien il donnerait pour s'élancer dans les sphères étincelantes et pour ne plus revenir dans les antres de la damnation ! Il dit au soleil, cette lampe éternelle, aux étoiles, ces diamants merveilleux des mondes, qu'au jour de sa gloire il était paré d'un bien plus riche éclat; il se voit maintenant noir et difforme ; il regrette l'innocence, sa compagne d'autrefois dans les vallées de la paix et du bonheur. Il maudit le jour où les séraphins saluèrent leur frère nouveau-né ; il demande à l'éternité pourquoi son souffle a tiré du néant le jour dont le souvenir maintenant l'importune et le déchire. Il implore le néant ; c'est là tout son vœu, tout son espoir ; il voudrait voir crouler sur sa tête le soleil, les étoiles ; il voudrait être enseveli sous leurs débris pour être à jamais dérobé aux regards de Jéhovah qui l'épouvante.

Le Messie, seul avec Jean son bien-aimé, médite et prie toujours au milieu des tombeaux ; assis sur des ossements blanchis, à l'ombre des ailes de la nuit, il médite sur lui-même, immortel comme son Père, et sur l'espèce humaine vouée à la mort ; il voit les crimes des temps passés et des temps à venir. Jésus lève sa pensée suppliante vers son Père, qui, en ce moment suprême, le contemple du haut de son trône de souverain juge ; l'Eternel va prononcer sur le Messie le plus terrible de ses arrêts ; un sourire d'ineffable bonté, de tristesse divine, adoucit l'effrayante sévérité de son regard ; une larme diaphane, la seconde que les cieux eussent vue étinceler à la paupière de leur Créateur, achève de tempérer le formidable éclat du visage de l'Eternel ; la première larme, il l'avait versée quand le péché d'Adam perdit le genre humain. La nature entière frémit devant la muette douleur du Père, devant la sublime résignation du Fils, et les mondes, saisis de respect et de terreur, s'arrêtent dans leurs immenses paraboles.

Eloha, le plus grand des séraphins, descend sur la terre, arrive dans les tombeaux auprès du Messie, compte ses soupirs et ses pleurs, et remonte vers les cieux. Satan trompe par un songe Judas Iscariote et l'encourage dans son horrible projet de trahison. Judas annonce à Caïphe qu'il est prêt à lui livrer son maître, et d'avance reçoit le prix de son crime. Le Messie aperçoit sa mère qui, poussée par une crainte secrète, vient au-devant de lui; il prend une autre route pour ne pas la rencontrer, il s'arrête près de la tombe que Joseph d'Arimathie a fait creuser dans la pente d'un rocher solitaire; le Fils de l'homme, plongé dans une méditation profonde, porte tour à tour ses regards sur cette tombe et sur la colline du Golgotha.

« La victime est prête, dit Jésus; elle attend la mort avec joie. Mort sublime qui vas racheter l'espèce humaine et l'initier à la vie éternelle, je te salue!... Mon sommeil sera plus doux que le repos qu'appelaient les vœux d'Adam, lorsqu'à travers le bruissement d'une mélancolique soirée d'automne, une voix mystérieuse lui dit : Cette terre qui se couvre de feuilles flétries, elle t'a ouvert une tombe; prépare-toi à dormir pendant une longue suite de siècles, sans entendre la voix de tes neveux qui viendront folâtrer sur cette tombe et y descendre à leur tour. Les siècles se sont perdus dans l'éternité; de nombreuses générations ont disparu dans le sein de la terre, sourdes aux pas fugitifs des générations nouvelles qui glissent sur les ruines du passé et se confondent avec lui pour céder la place à un avenir non moins éphémère. Elles vont enfin se réveiller toutes et pour toujours, parce que je me suis fait un instant périssable comme elles. Les cieux n'ont rien de comparable à la joie que me cause la pensée de ce réveil universel. Le doute, l'inquiétude, les larmes seront à jamais bannis de la terre régénérée; pas un tertre funèbre ne hérissera sa surface fleurie, et la mort ne sera plus que le doux sourire d'une belle victoire. Ils arrivent, mes ressuscités! je vois briller leurs vêtements aériens et leurs nobles cicatrices! j'entends leurs cris de triomphe, ils appellent le Fils de l'homme qui s'est fait leur frère! Qui peut les compter sur la terre, qui peut les

compter dans les cieux ? Leur nombre est infini, et ils sont à moi ! J'ai anéanti le passé, j'ai rendu à la création sa pureté primitive ! Cette régénération n'est pas accomplie ; elle le sera quand tu auras bu tout mon sang, quand tu m'auras servi de repos, tombe maintenant ouverte et vide !... »

Les trois solennelles heures d'angoisses que subit Jésus en face de l'Eternel descendu sur le mont des Oliviers, nous présentent d'admirables scènes. Le Messie est prosterné dans la poussière formée par les ossements des enfants d'Adam morts dans le péché ; il voit l'enfer entre son Père et lui ; l'immensité des péchés de tous les siècles l'accable ; agité par les terreurs de l'agonie, son sang circule plus vite ; son front et sa face divine s'inondent de larges gouttes rouges. Après avoir imploré la miséricorde du Père, sa droite chancelante s'appuie sur la nuit ; le jour fuit à sa gauche. Le Fils de l'Eternel, quittant l'humble posture d'un pécheur, s'approche de ses disciples endormis ; en revoyant des hommes, des frères, il se sent consolé des maux qu'il vient de souffrir. Lorsque Jésus est condamné à mort et livré aux fureurs de la populace, Gabriel et Eloha, cachés dans un nuage, planent au-dessus de lui et, dans leurs entretiens, rendent tout l'éclat de sa puissance au Dieu maintenant abandonné à l'ignominie. « C'est celui-là, dit Gabriel, qui commandera à la tempête de réunir la poussière des ossements humains, qui, au milieu des cris de douleur arrachés par ce nouvel enfantement à la terre agonisante, viendra avec la chute des étoiles juger l'univers !... Te souvient-il, Eloha, de l'instant où il dit à la lumière, sois, et que la lumière fut ? de l'instant où, précédé d'un souffle vivifiant, il sema les astres sur sa route et créa les cieux ?... — Oh ! oui, il m'en souvient, répond Eloha ; et toi, Gabriel, te souvient-il du jour terrible où il amoncela la nuit éternelle en une masse informe, semblable à des soleils en ruines ou aux débris de mille mondes détruits ? Alors il dit à la flamme dévorante : Eclaire, anime ce cadavre du chaos ! et le feu destructeur sillonna les champs de la mort et de la damnation, et du fond de cet abîme effroyable, des cris de désespoir s'élevèrent vers l'infini ! l'enfer venait de naître ! »

C'est un beau tableau que celui des anges et des âmes des patriarches rangés autour du Golgotha. Adam, avec des cheveux flottants et caressés par les nues, avec un visage brillant de l'éclat du soleil, s'élance vers l'Homme-Dieu; ses genoux fléchissent; il se prosterne et pleure. L'ancien des hommes ose appeler Jésus son fils, car Jésus s'est fait enfant de la terre; il bénit cette terre d'où il est sorti. L'Homme-Dieu aussi porte un corps de poussière! Au moment où les bourreaux saisissent le Messie, les mille et mille mondes qui errent dans l'infini s'arrêtent, leurs pôles tonnent, tonnent encore, et redeviennent silencieux; la création entière reste muette, immobile.

Les scènes et les chants du poëte qui représentent ou célèbrent la résurrection du Fils de l'homme, sont d'une magnifique poésie. Les anges et les patriarches entourent la tombe du divin Mort; ils s'entretiennent de son prochain réveil. A l'approche de la résurrection, « la tempête siffle et gémit, et sous son haleine puissante, toutes les forêts de la Judée s'inclinent vers le plus saint des sépulcres. La terre tressaille, et le mont Séis et le formidable Hermon tremblent, et leurs cimes verdoyantes se penchent sous le souffle impétueux de l'ouragan; les vagues de la mer se soulèvent et semblent vouloir couvrir la blanche crête du Carmel. Le torrent d'Abana et le torrent d'Egypte, et le Jourdain lui-même, suspendent leurs cours rapides, et semblent vouloir rapporter leurs ondes écumantes vers les plus hautes montagnes de la chaîne du Liban, qui, surprises et effrayées, étendent leurs mystérieux tremblements jusqu'au lointain Amanus. La tombe du Messie seule est restée immobile. Gabriel regarde avec ravissement le roc qui en ferme l'entrée; car le divin Mort lui avait dit : « C'est toi qui le rouleras au loin. » Au moment où le Messie ressuscite, le poëte invite les cieux à se prosterner, les archanges à préparer les harpes mélodieuses et à faire entendre de plus beaux accords que le jour où ils saluèrent pour la première fois la création achevée. Madeleine, accourue au sépulcre, n'a plus rien trouvé que la toile parfumée qui couvrait le corps de Jésus; des anges paraissent au fond du tombeau; elle les voit à peine, Jésus seul occupe sa pen-

sée. Klopstock la compare à la gazelle altérée qui n'aperçoit ni la douce lueur de l'étoile du soir, ni la brume embaumée ranimant la nature, car elle n'a pas encore trouvé la source qui seule peut éteindre sa soif.

Dans les derniers chants de la *Messiade*, le Sauveur révèle au premier homme, dans une vision, plusieurs scènes du dernier jugement ; il apparaît à ses disciples sur les bords du lac de Tibériade, à cinq cents fidèles sur le Thabor. Les anges, les âmes, et les ressuscités qui ont entouré la croix de Jésus et chanté sur sa tombe, se réunissent au sommet des Olives pour former le glorieux cortége du Christ s'élançant vers la droite de son Père ; ils entonnent des chants de triomphe qui se mêlent aux accords des harpes célestes. On découvre dans le lointain le trône de l'Eternel entouré de saintes ténèbres

Telle est cette composition épique de la muse allemande, que la traduction de Mme de Carlowitz rendra populaire parmi nous. Il s'y mêle une connaissaissance sérieuse des livres saints ; les souvenirs et les couleurs de l'Ecriture lui donnent ce caractère oriental et primitif qui en fait le charme principal. C'est à Jérusalem, dans le vallon de Gethsémani et sur le mont des Olives, que se passent ces grandes scènes de la Rédemption ; nous aurions aimé à voir reproduire dans les peintures de Klopstock le véritable aspect, l'exacte physionomie des lieux ; cette imperfection est d'autant plus regrettable que l'exactitude est ici de la plus haute poésie. Le mont des Olives n'a jamais connu les cèdres qui tiennent tant de place dans la *Messiade ;* les alentours de la ville sainte n'ont jamais offert les riants bosquets que nous décrit le chantre du Sauveur. Il est surtout une erreur de localité que nous avons été surpris de rencontrer, c'est celle qui place les montagnes de l'Arabie au couchant de la Judée. Cléophas et Matthieu, au quatorzième chant de la *Messiade*, désirant retenir le divin inconnu qui s'est montré à eux sur le chemin d'Emmaüs, lui disent : « Regarde, déjà le soleil descend vers les montagnes de l'Arabie, bientôt il fera nuit, et tu dois être épuisé de fatigue. » Or, quand on est au pays de Judée, le soleil se lève précisément du côté des montagnes arabiques.

Il nous restera un vif regret à exprimer, celui de trouver dans la traduction de M[me] de Carlowitz (chant 18[e]) le passage du poëte contre le culte de la Vierge et des saints, que l'auteur avait cru devoir supprimer dans les premières éditions de la *Messiade*, et qu'il avait rétabli plus tard. Cette page offense le lecteur catholique ; en la faisant disparaître, on aurait donné à notre foi un témoignage de respect, et l'on eût mieux servi les intérêts de la *Messiade* en France. C'est d'ailleurs le seul passage qui ne réponde point au sentiment des enfants de l'Eglise, et partout dans ce poëme vous trouvez ce feu religieux qui échauffe les âmes, et vous entendez ces merveilleuses notes du ciel qui vous font rêver à un meilleur monde.

Le poëme de Klopstock est un hymne au christianisme ; il fait aimer l'Evangile, il fait aimer le divin Maître. Malgré la page d'inspiration protestante contre le culte de la Vierge et des saints, malgré des imperfections de détails, ce poëme est un des monuments considérables de la littérature chrétienne ; il est né de la contemplation de nos mystères, du génie même de nos croyances ; il se mêle à nos sentiments et à notre foi. On a beau parler de la fin du règne du Christ et des funérailles du catholicisme ; c'est en vain qu'on veut mettre à la place du Dieu toujours debout, des dieux nouveaux qui s'écroulent les uns sur les autres, et se précipitent dans une même poussière ; l'autel de la Rédemption n'a pas cessé de resplendir, et les parfums de la prière montent toujours sous les voûtes du temple.

CHAPITRE IX

La Métaphysique d'Aristote.

Le plus bel éloge d'Aristote que nous ait laissé l'antiquité, c'est, à notre avis, la lettre où Philippe de Macédoine annonçait au philosophe la naissance d'Alexandre. « Sachez qu'il m'est né un fils, » lui écrivit le roi de Macédoine : « je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un roi digne de me succéder et de commander aux Macédoniens. » Ces espérances ne furent point trompées. Nourri de l'amour des grandes choses. formé à l'école de la morale et de la raison, instruit de ce qui fait la vertu et l'héroïsme, le jeune Alexandre trouva dans le philosophe de Stagyre l'homme sans lequel peut-être il n'aurait pas rempli son destin. La *Poétique*, composée pour le fils de Philippe, avait pour base principale les ouvrages d'Homère ; les tableaux de l'*Iliade* dûrent ainsi passer de bonne heure sous les yeux du royal enfant. Le conquérant macédonien se ressouvenait sans doute de son maître, lorsque, sur les bords de l'Hellespont, il honorait, par des cérémonies funèbres, le tombeau d'Achille, de cet Achille qui avait trouvé un Homère pour le chanter, et dont il enviait le poétique sort. Alexandre, qui, au sac de Thèbes en Béotie, voulut qu'on respectât la maison de Pindare, Alexandre, le héros de l'histoire ancienne, comme Achille est le héros de

l'antique poésie, ce vainqueur de l'Asie, type glorieux des demi-dieux de la terre, mort à trente-deux ans à la tête d'un immense empire fondé par lui en dix ans, ce grand homme de guerre qui plane dans les siècles avec le triple éclat du génie, de la jeunesse et de la beauté, fut l'ouvrage d'Aristote. Quand on veut parler de la gloire du philosophe de Stagyre, on peut donc tout d'abord s'arrêter au souvenir d'Alexandre.

Les grands noms ont leurs vicissitudes, leurs diverses destinées; ils ne brillent pas toujours d'un même éclat à travers les âges. Un grand homme n'est pas toujours compris ni jugé de la même manière; chaque époque l'étudie ou le contemple avec ses mœurs et ses préoccupations, avec les idées qui lui sont propres, et ses appréciations varient selon les temps. Le nom glorieux s'élève et s'abaisse tour à tour au milieu de cette perpétuelle mobilité humaine : il me semble voir de ces débris flottants que parfois on rencontre en mer, et qui montent ou descendent, tantôt portés au sommet des vagues, tantôt entraînés dans leurs orageuses profondeurs. Jamais nom ne fut ballotté par les flots des temps comme celui d'Aristote; jamais doctrine ne subit l'inconstance des jugements humains comme la sienne. Il existe un traité *de Variâ Aristotelis fortunâ;* ces vicissitudes sont sans nombre et méritaient bien d'avoir leur histoire.

Aristote, disciple de Platon, se mit à la tête d'une grande école philosophique rivale de celle de son maître. Il garda son crédit dans la Grèce, tant que vécut Théophraste, son successeur et son continuateur au lycée d'Athènes. Après la mort du philosophe de Lesbos, les doctrines aristotéliennes, doctrines positives, qui en dernier lieu ne pouvaient pas pleinenement sourire à l'imagination hellénique, se conservèrent mal dans l'enseignement et s'effacèrent peu à peu de la mémoire. Ensevelies dans la bibliothèque d'Alexandrie et dans quelques dépôts poudreux dont rarement on approchait, elles paraissaient désormais condamnées à la nuit. Mais les travaux d'Aristote n'étaient pas destinés à rester sous la tombe. Une copie de ses ouvrages fut portée à Rome; ils devinrent pour Cicéron un sujet d'étude

et d'admiration. C'est aux Romains qu'il appartenait de faire connaître à l'Occident un des plus vastes génies qui aient honoré l'humanité. Origène et Tertullien, dans leurs écrits, invoquaient ou combattaient Aristote; saint Ambroise et saint Augustin avaient lu et laborieusement médité ses œuvres ; un livre sur la *Physique* d'Aristote fut composé par saint Justin. Dans les IVe et VIe siècles, de Victorinus à Boëce, le philosophe eut bon nombre de traducteurs et de commentateurs. Le moyen âge s'empara d'Aristote comme d'une source féconde d'où pouvaient découler toutes les vérités ; il voyait tout en lui : c'était l'oracle, le dieu des écoles, le point de départ de tout principe, le foyer d'où s'échappait toute lumière ; on en était venu jusqu'à le présenter comme l'expression prophétique de l'Evangile. Toutefois, dans le XIIe siècle, saint Bernard, qui probablement s'était aperçu qu'Aristote, établissant l'éternité du mouvement, en concluait l'éternité du monde, fit condamner sa *Métaphysique* par un concile. Le philosophe ne resta pas longtemps sous le poids de l'anathème; Pierre Lombard, Albert le Grand et saint Thomas le remirent en honneur. Dans le XVIe siècle, l'infaillibilité d'Aristote était devenue une sorte d'article de foi. Ramus, par la publication de ses Remarques critiques sur la *Logique* d'Aristote, souleva des flots de passions et de haines ; il fut accusé de vouloir tout renverser, et parmi ceux qui, à l'époque de la Saint-Barthélemy, furent ses meurtriers ou qui insultèrent à son cadavre dans les rues de Presles, il y avait peut-être d'aveugles vengeurs du philosophe grec. Comme le nom de ce philosophe s'était trouvé mêlé à toutes les choses morales, sociales et chrétiennes du moyen âge, on avait fini par discuter la question de savoir ce qu'avait pu devenir son âme dans les jugements de Dieu ; le salut d'Aristote occupa sérieusement la théologie scolastique ; sans doute il y aurait eu péril à douter alors que le philosophe païen fût au nombre des élus dans l'éternel royaume.

Aristote, objet d'adorations prodigieuses et d'attaques violentes, obscurci, dénaturé sous l'amas des commentaires arabes et scolastiques, avait, depuis deux siècles, perdu tout crédit comme phi-

losophe, et n'était plus admiré que comme auteur de l'*Histoire des animaux*, œuvre d'une science merveilleuse, placée par Buffon à la tête de tous les travaux de ce genre. De nouvelles destinées vont commencer pour lui. L'Académie des sciences morales et politiques eut en 1834 une bonne idée, ce fut de mettre au concours les questions suivantes : « 1° faire connaître l'ouvrage d'Aristote, intitulé *la Métaphysique*, par une analyse étendue, et en déterminer le plan ; 2° en faire l'histoire, en signaler l'influence sur les systèmes ultérieurs dans l'antiquité et les temps modernes ; 3° rechercher et discuter la part d'erreur et la part de vérité qui s'y trouvent ; quelles sont les idées qui en subsistent encore aujourd'hui, et celles qui pourraient entrer utilement dans la philosophie de notre siècle. » Le Mémoire couronné au mois d'avril 1835 était l'ouvrage d'un très-jeune homme, M. Félix Ravaisson. Encouragé par d'honorables suffrages, l'auteur travailla au développement de son essai ; ce n'était qu'un Mémoire, c'est maintenant un ouvrage en deux volumes. Le premier volume répond à la première des trois questions ; le second contient la réponse à la seconde et à la troisième. Le travail que nous avons sous les yeux a trait aux plus hautes méditations philosophiques, à ce qu'il y a de plus sérieux, de plus obscur dans l'étude des causes premières. Ces sortes d'investigations ne sauraient avoir un grand attrait pour tout le monde ; dans le peu que nous dirons ici, nous aurons soin de nous arrêter uniquement à ce qui peut intéresser tous les esprits.

Il est un point qui restera un mystère éternel pour les érudits, c'est celui qui touche à l'authenticité absolue de tous les ouvrages d'Aristote et à l'ordre dans lequel ils ont été composés. Les livres d'Hermippus de Smyrne, d'Apellicon et d'Andronicus de Rhodes, d'Eudorus, d'Aspasius, d'Adraste, d'Aphrodysée, etc., qui jetaient de vives lumières sur ce point, ne sont pas arrivés jusqu'à nous ; la critique est réduite à des témoignages plus ou moins précis, à des indications plus ou moins vagues, et toujours il se trouvera des doutes à dissiper. M. Ravaisson, mettant à profit les recherches de ses devanciers et particulièrement les travaux de la

critique allemande, établit avec sagacité tout ce qu'on peut penser là-dessus de plus raisonnable et de plus positif. Les problèmes relatifs à l'histoire, à l'authenticité et à l'ordre de la *Métaphysique* d'Aristote, nous ont paru examinés et résolus avec un grand bon sens et une parfaite connaissance du sujet. Abordant l'analyse de la *Métaphysique*, le jeune auteur a dû se borner le plus souvent à une traduction; cette traduction est la reproduction nette et lumineuse de l'original.

On sait que les anciens avaient divisé les ouvrages d'Aristote en deux classes, les *ésotériques* et les *acroamatiques :* les premiers étaient considérés comme accessibles à toutes les intelligences; les seconds avaient toute la sévérité, toute l'obscurité des profondeurs scientifiques : ceux-là, disait-on, étaient adressés au public, ceux-ci aux disciples du philosophe. « Aristote, dit Aulu-Gelle, consacrait la matinée aux leçons acroamatiques, et n'y admettait personne dont il n'eût préalablement éprouvé le talent, les connaissances et le zèle. Les leçons ésotériques avaient lieu le soir; elles étaient ouvertes à la jeunesse sans aucune distinction. Aristote appelait les premières la promenade du matin, et les secondes la promenade du soir; car toujours il enseignait en se promenant. » Ce récit d'Aulu-Gelle, qu'on retrouve dans Quintilien et dans Plutarque, et dont l'origine remonte vraisemblablement à Andronicus de Rhodes, auteur suspect, avait fait croire à un double enseignement. On prêtait à Aristote l'intention de ne laisser voir au public que les vérités vulgaires et superficielles, et de réserver pour une mystérieuse intimité les résultats les plus profonds de ses contemplations et de ses études. M. Ravaisson, s'appuyant sur le langage et les habitudes même d'Aristote, prouve que c'est là une vieille erreur, et nous montre, au lieu d'une double doctrine, une double méthode, une double forme dans l'enseignement philosophique. Les chapitres renfermant la classification des sciences et l'histoire de la métaphysique, d'après Aristote, offrent une très-intelligente appréciation de l'aristotélisme, comparé aux écoles de Pythagore, de Socrate et de Platon.

Mais la partie capitale de ce premier volume, c'est l'exposition

du système métaphysique d'Aristote ; cette exposition est un hardi rétablissement du plan, de la pensée, des conceptions premières du philosophe grec ; les ténèbres, les inexactitudes, les contradictions amassées par les siècles, et surtout par la scolastique, tombent devant le sens véritable de la philosophie d'Aristote, philosophie puissante d'argumentation et de profondeur. Arrêtons-nous à quelques passages, à ceux qui peuvent être facilement saisis par chaque lecteur :

« Toutes les formes inférieures ne sont que des degrés par lesquels la nature s'est élevée à cette forme excellente de l'humanité. L'homme les résume toutes, et il en représente la suite entière dans la succession de ses âges. Dans le sein qui l'a conçu, il vit comme la plante, d'une vie toute végétative : muet, aveugle, insensible, la tête penchée vers la terre. Une fois venu à la lumière, il respire, il sent, il se meut ; mais pendant la première enfance, ses membres inférieurs, trop faibles encore, ne peuvent le porter. Comme tous les animaux, c'est un nain accablé sous le fardeau de son propre corps ; il ne s'élève guère au-dessus des fonctions animales de la sensibilité ; livré à l'imagination, il a la mémoire incertaine, faible, et peu de prévoyance ; l'appétit le gouverne. Mais la jeunesse le relève ; ses membres inférieurs se développent et se proportionnent au corps suivant des rapports définis. Il a l'agilité et la beauté réunies ; sa tête intelligente domine l'horizon. Sans avoir rien perdu des facultés de son enfance, végétant encore comme la plante, sensible comme l'animal, il est devenu homme, il est libre et il pense.

» Pour transformer en une habitude constante une simple faculté ou une vertu naturelle, il suffit de la faire entrer en acte ; l'acte engendre peu à peu une habitude conforme. C'est en pratiquant qu'on apprend, en jouant de la lyre qu'on devient joueur de lyre ; c'est en répétant des actes de tempérance qu'on devient tempérant. Le corps qui n'agit ni ne sent est incapable d'habitudes acquises ; on a beau lancer la pierre cent fois de suite vers le ciel, elle retourne, dès qu'on l'abandonne, à son lieu naturel, dans la direction du centre de la terre. Seule, l'âme ajoute à la nature et se

donne à elle-même les facultés supérieures de la science, de l'art et de la vertu.,. »

Et ailleurs : « La vertu n'est pas la science, et on ne peut la résoudre, comme l'a voulu faire la dialectique socratique, dans l'idée nue de la vertu. Savoir ce que c'est que la justice n'est pas la même chose que d'être juste ; savoir n'est pas pratiquer. Ce n'est pas tout que de définir ce que c'est que la vertu, il faut voir d'où elle s'engendre et de quelle manière. Ce n'est pas tout que d'avoir la définition et que d'en discourir, c'est de l'œuvre qu'il s'agit. Ainsi il n'est pas vrai que la vertu soit tout entière un objet d'enseignement, et qu'on puisse l'apprendre uniquement par ouï-dire et par tradition. L'apprentissage de la vertu est l'action ; la coutume en est la cause efficiente. Il n'est pas vrai que la vertu ne soit que connaissance, le vice qu'ignorance, et que nul ne pèche sciemment et volontairement. La vertu est dans l'accord, le vice dans le désaccord de la volonté avec la science. Enfin, la science s'oublie, la vertu ne s'oublie pas. »

« . . . . Le premier moteur ne peut mouvoir le monde que comme le bien ou le beau meut l'âme, comme l'objet du désir meut ce qui le désire. La cause d'une affection de plaisir ou de douleur nous touche sans que nous la touchions ; le premier moteur touche le monde et n'en est pas touché. Le mouvement du monde n'est donc pas le résultat fatal d'une impulsion mécanique. Le premier moteur est le bien où il aspire. »

Nous nous souvenons ici d'un passage d'Aristote sur le gouvernement du monde par la Divinité, que nous n'avons pas trouvé dans la *Métaphysique*, et qui vaut la peine d'être transcrit. « Ce qu'est le pilote dans un navire, le conducteur sur un char, le coryphée dans un chœur, la loi dans une ville, le général dans une armée, Dieu l'est dans le monde ; mais avec cette différence, que ce que tout homme qui gouverne ne peut faire que par des soins et des efforts pénibles, Dieu le fait sans peine, sans travail, sans aucune espèce de fatigue. Placé dans un lieu immobile, il meut, emporte tout, où et comme il lui plaît et selon des plans différents ; de même que la loi civile qui, sans se mouvoir, meut et règle

chaque citoyen, conformément à l'ordre public. Sous l'impression de la loi, les chefs se rendent au conseil, les juges à leurs tribunaux, les orateurs aux assemblées. Celui-ci, nourri par l'Etat, se rend au Prytanée; cet autre arrive devant les juges pour y rendre compte de sa conduite, celui-là descend dans les prisons pour y mourir. C'est par cette même loi que les jours de fêtes sont célebrés en leur temps, de même que les assemblées annuelles, les festins publics, les sacrifices aux dieux, les offrandes pour les héros, les expiations pour les morts ; tout se fait par tous les citoyens, sous une seule autorité qui conserve tous ceux qui lui obéissent : il en est de même de la grande ville qui est le monde. Sa loi suprême est Dieu ; loi d'un équilibre parfait, qui n'admet ni correction ni réforme, infiniment supérieure à celles qui sont gravées dans les dépôts des villes. »

Le volume de M. Ravaisson, dont nous venons de dire un mot, est un témoignage de science, de critique et de pénétration. Lorsque à vingt-cinq ans on a pu rétablir dans sa vérité primitive un monument comme la *Métaphysique* d'Aristote, monument dont la physionomie avait gravement souffert des injures du temps de l'ignorance et de la barbarie, on prend de grands engagements avec l'avenir [1]. Nous n'avons jusqu'à présent qu'une seule observation à soumettre au jeune interprète d'Aristote. Nous voudrions que l'auteur s'accoutumât à ne pas travailler exclusivement pour les savants. Nous savons bien que, dans ces sortes de matières, on ne peut espérer d'être entendu par la foule des lecteurs ; mais au moins faut-il chercher à agrandir son auditoire, et pour cela il est nécessaire de ne pas citer du grec sans le traduire, et de multiplier, autant que possible, les définitions et les éclaircissements. Ce n'est pas l'étroite enceinte d'une académie, c'est le public qui donne la gloire.

En étudiant Aristote, on songe plus d'une fois à Platon, et naturellement on est porté à mettre en regard ces deux grands hommes, à apprécier la diversité de leur physionomie. Platon

[1] M. Ravaisson a rempli les belles espérances qu'il avait données, et ses doctes travaux lui ont ouvert les portes de l'Institut.

contemplait l'idéal, Aristote ne s'arrêtait qu'au fait. L'un, s'élançant dans les immenses régions du possible, façonnait toute chose au gré de ses songes magnifiques; l'autre, attachant en quelque sorte l'intelligence au joug de l'observation, et la retenant dans les limites d'une précision perpétuelle, soumettait tout aux règles de la logique. Platon, représentation immortelle du génie grec, fut à la fois poëte et philosophe; Aristote, génie sévère qu'on s'étonne de rencontrer sous le riant azur des cieux d'Orient, ne fut jamais poëte et se montra toujours penseur. Il y a, dans l'ordre moral, des vérités que l'âme comprend beaucoup mieux que l'esprit; or Platon avait plus d'âme qu'Aristote, et voilà pourquoi sa morale a mérité d'être appelée la préface humaine de l'Evangile. Platon sentait et devinait; Aristote analysait et expliquait : à l'un appartient le monde invisible; à l'autre appartient particulièrement le monde des corps. Celui-là a mieux connu le cœur de l'homme et ses hautes destinées; ceui-ci les lois de la pensée et de la création. Tous les deux se sont peints dans leur style. Platon est le modèle de la grâce, de l'élégance et de l'harmonie; la variété de l'expression, la richesse des images donnent à ses formes littéraires une constante séduction. Le style d'Aristote manque d'ornement; il est simple, concis, et va toujours droit au fait; souvent l'obscurité de la phrase vous laisse dans les profondeurs philosophiques d'où l'on ne sort qu'après des efforts laborieux. Aristote! Platon! beaux génies, princes de la philosophie, qui, réunis à Homère, prince de la poésie, forment un groupe glorieux en possession des âges et de l'admiration du monde!

CHAPITRE X

La Science politique fondée sur la science de l'homme.

Là politique offre des principes fondés sur la morale, principes que rien ne change, parce que la morale est éternelle, et que, semblable à Dieu lui-même, elle est placée au-dessus de toute révolution. Mais il y a, dans la politique, des opinions, des points de vue, des conventions sociales susceptibles de modifications infinies à travers les âges ; c'est le côté perpétuellement mobile de cette science qui a pour but de déterminer ce qui convient aux nations. Pour que les lois soient bonnes, il faut qu'elles soient l'expression des mœurs et des idées : leur application cesse d'être utile, du jour où ces idées et ces mœurs s'effacent. La législation est le miroir des siècles ; c'est la solennelle représentation de l'humanité dans ses changeantes destinées.

Si la politique doit tenir compte de la différence des temps, elle doit tenir compte aussi de la différence des pays. Il y a aujourd'hui je ne sais quelle école qui rêve pour le monde l'uniformité politique ; ce système ne révèle pas une grande connaissance des choses humaines. Vouloir faire plier la terre sous une même loi, c'est supposer que, sur tous les points de la terre, les besoins, l'intelligence, les dispositions morales, les tendances soient les mêmes. Comme on voit dans la vie privée chaque homme marcher,

par des moyens différents, vers un même but, le bonheur; ainsi, dans la vie politique, chaque peuple aspire à un même but, la sécurité, la réalisation du plus grand bien possible, mais par des formes diverses qui se trouvent en parfait accord avec sa propre nature. Des esprits graves, et Montesquieu lui-même, ont cru pouvoir discuter la valeur de la monarchie, de la république et du despotisme considérés comme formes de gouvernements; à notre avis, les questions ainsi présentées ne sauraient aboutir à rien de vrai. Les formes de gouvernements n'ont pas de valeur absolue. Un gouvernement est bon ou mauvais, selon qu'il répond bien ou mal à tout ce qui constitue le génie et les intérêts d'une nation. Il en est des peuples comme des individus qui, pour bien se porter, ont besoin de suivre tel ou tel régime. La variété des formes politiques applicables au gouvernement des nations se trouve comme imposée par la variété des races. Si vous voulez qu'une même loi s'étende sur le monde, commencez par changer la nature des choses; ordonnez à chaque pays de se dépouiller de son esprit, rassemblez les peuples des quatre coins de l'univers et dites-leur de se confondre en un seul caractère; arrangez-vous pour qu'il ne soit plus question de zones torrides, glaciales ou tempérées, car l'influence des climats agit puissamment sur les mœurs; effacez de la terre l'inégalité des aspects, car la physionomie morale de l'homme reçoit diverses empreintes de la montagne ou de la plaine, de la contrée féconde ou de la stérile solitude, du continent ou de la mer; puis, quand vous aurez placé toutes les populations du globe au même degré de civilisation, d'intelligence, de mœurs et de bon vouloir, quand vous aurez pétri le monde à votre guise et refait l'œuvre de Dieu, alors pourra s'accomplir votre rêve d'uniformité politique, et vous vous donnerez la joie de tirer l'humanité au cordeau. Pourtant je vous déclare que l'univers ainsi refait serait fort ennuyeux.

Jusqu'ici les philosophes et les publicistes qui se sont occupés de science politique ont expliqué les divers degrés de civilisation et de puissance morale des peuples, par les systèmes d'éducation, les principes religieux, l'ascendant des chefs, le hazard des évé-

nements, les influences extérieures; cette manière d'expliquer les sociétés est incomplète; il faut y joindre une autre cause facile à constater puisqu'elle est un fait : cette cause est l'inégalité d'organisation dans les races humaines. Les aptitudes naturelles ne sont pas les mêmes chez tous les individus ; rien de plus réel et de plus frappant : nous ne naissons pas tous avec les mêmes dispositions pour comprendre, sentir, aimer, pour nous élever aux régions intellectuelles et accomplir de grandes choses; les bienfaits de l'éducation amènent des résultats divers en raison de la diversité des organisations individuelles, et tous les trésors de la science s'épancheront en vain sur celui à qui la nature aura refusé ses dons précieux. Ce qui est vrai pour les individus l'est aussi pour les races. Comparez la foule des races répandues en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique; au premier coup d'œil, vous serez frappé de la prodigieuse inégalité des organisations, des aptitudes naturelles; vous verrez que toutes les races ne sont pas susceptibles du même développement moral, du même progrès intellectuel, et que toutes ne peuvent pas aspirer aux mêmes institutions ; la diversité des organisations détermine le rôle que chacune des races doit remplir, et c'est ainsi que les Caucasiens, les Mongols, les Ethiopiens, les Américains trouvent en eux-mêmes le secret de leurs destinées sociales.

Un homme instruit et réfléchi, M. Courtet a entrepris de montrer l'influence de la *race*, l'influence de l'organisation humaine sur la forme et le développement des sociétés; en étudiant la distinction et la classification des variétés du genre humain, en présentant l'ensemble des principes et des faits généraux avec leurs naturelles conséquences, il fait sortir la politique du domaine des fantaisies et de la métaphysique, et l'élève au rang des sciences positives. M. Courtet n'a pas eu la prétention d'expliquer les institions, les idées et les mœurs politiques par les rapports et le mélange des populations; il n'a point songé à mettre exclusivement la fatale influence d'une prédisposition organique à la place des nobles inspirations de l'âme ou du genie; sa seule pensée a été d'intro-

duire l'élément physiologique des races dans les grandes questions d'histoire et de politique, et, par là, l'auteur a réparé un oubli de la science. Pour mieux prouver la diversité d'organisation chez les races, M. Courtet s'est mis en opposition avec la doctrine ou plutôt avec la vérité de l'unité de l'espèce humaine; les opinions qu'il exprime à ce sujet apppartiennent à la science irréligieuse et matérialiste; elles ont été plus d'une fois victorieusement combattues, et nous pouvons nous dispenser d'argumenter ici contre ce système. Il nous est d'autant plus permis d'aller en avant, que les erreurs de ce point de départ ne diminuent pas l'importance et la valeur des principales données de ce livre et de leurs applications politiques; qu'on admette, d'après la Bible et d'après l'opinion des plus beaux génies, la création unique, ou qu'on admette, d'après de faux systèmes, plusieurs centres de création, il sera toujours vrai que les différences de forme, de couleur, de langage établissent des variétés de races; il sera toujours vrai que les organisations, n'étant pas également parfaites, ne peuvent pas produire des effets également heureux. Et ceci ne doit pas se confondre avec les doctrines du matérialisme; les organes sont les instruments de la pensée; l'intimité des rapports entre le corps et l'âme est un des plus grands mystères qu'il soit donné à l'homme d'étudier; mais ces liens intimes existent, et, jusqu'à un certain point, on peut faire dépendre la supériorité intellectuelle de la supériorité organique.

M. Courtet, entraîné par les théories de l'anatomiste hollandais Camper, nous semble avoir exagéré la coïncidence qui peut exister entre le beau idéal de la conformation humaine et l'extrême développement des facultés intellectuelles. « Comme la figure humaine la plus belle, dit l'auteur, est, d'après toutes les règles de l'art, celle qui présente un plus grand développement des parties cérébrales, en raison inverse de la proéminence de la face; comme, au contraire, la figure la moins belle est celle qui, par la saillie grossière des organes du goût et de l'odorat, par l'exiguité proportionnelle du front, a le plus d'analogie avec la tête du singe, il est clair que, sur une grande échelle, le degré de beauté physique correspond au degré de puissance intellectuelle. » Je crois qu'il y aurait une grave

erreur à vouloir établir un rapport général entre le degré de beauté et le degré de développement de l'intelligence ; M. Courtet aurait pu mettre ici plus de réserve. Sans doute il y a quelque chose de séduisant dans cette idée qui fait de la beauté le reflet du génie, et, tous tant que nous sommes, nous aimons à saluer dans une belle tête le rayon intellectuel ; quand cet accord sublime s'offre à nos yeux, il nous paraît tout naturel et tout simple ; ajoutons même que le génie et la beauté semblent comme le complément l'un de l'autre, si bien qu'on ne peut se défendre de quelque surprise lorsque ces deux présents du ciel descendent séparément sur la terre. Il faut reconnaître un peu de vérité dans la théorie de Camper, mais non point une vérité générale. Nous avons tous rencontré des Apollons qui n'ont jamais eu rien de commun avec le génie, et nous voyons parfois de nobles intelligences bien mal logées.

Notre auteur expose l'origine de la servitude avec logique et netteté. Il nous montre l'idée de la servitude toujours inséparable de celle d'une différence de race. Il établit que toute différence originelle de population implique l'idée d'une inégalité de puissance, et conclut que l'idée de la servitude remonte constamment à celle d'une inégalité native. Ici les preuves historiques ne manquent point. Si on demande aux Grecs et aux Romains la cause de l'esclavage, ils prononcent les mots de guerre et de conquête. Ce qui veut dire qu'entre le maître et l'esclave de l'antiquité, il y eut toujours une différence d'origine. Les philosophes anciens avaient proclamé l'inégalité des races. Aristote nous dit que l'inégalité naturelle des hommes est la première cause de la servitude. En interrogeant les âges les plus lointains, nous trouvons en Egypte la distribution des rangs établie sur des différences de races ; cette Egypte savante et sacrée, qui fut l'école d'Homère, de Lycurgue, de Solon, de Pythagore et de Platon, n'était pas l'Egypte de la race noire. « Ce qui est bien constaté jusqu'à présent, dit Cuvier, et ce qu'il est nécessaire de redire, puisque l'erreur contraire se propage dans les ouvrages les plus nouveaux, c'est

que ni les Gallas dont parle Bruce, ni les Boschismans, ni aucune race de nègres, n'a donné naissance au peuple célèbre qui a établi la civilisation dans l'ancienne Egypte. » Le régime des castes dans l'Inde n'est qu'une conséquence de la diversité des populations ; la gradation sociale y résulte du degré de perfection de chacune des races qui composent la nation des Indous. La blanche caste de Brahmans, sortie des monts Himalaya, cette tribu suprême, qui commande même aux rois, représente dans l'Inde la race la mieux organisée.

L'auteur de l'ouvrage dont nous parlons a traité avec beaucoup de bon sens et de sagesse la question de l'esclavage aux Etats-Unis. Ces considérations n'ont rien perdu de leur importance et de leur intérêt. L'auteur discute les opinions des trois partis compris aujourd'hui en Amérique sous les noms d'*anti-abolitionists*, *abolitionits* et *colonizationits*. Les premiers font de la question d'esclavage une question d'intérêt et de droit, et combattent d'une façon absolue tout projet d'affranchissement. Les seconds, parlant au nom de la religion et de la morale, provoquent l'émancipation pure et simple. Le troisième parti ne demande pas mieux que de voir prononcer l'abolition de l'esclavage, mais il observe que la loi d'affranchissement n'atteindra pas le but d'égalité sociale. Dans toute l'étendue des Etats-Unis, l'homme de couleur affranchi n'est pas moins dégradé qu'auparavant ; sa triste condition, provenant de l'inégalité des races et des préjugés dont il est l'objet, n'a pas changé ; victime de l'aversion et de l'injustice publique, son âme se décourage et s'avilit. Le nombre des criminels est beaucoup plus considérable parmi les noirs libres que parmi les blancs. Vous provoquerez le mélange des races, vous demanderez que les races inférieures soient absorbées par des alliances successives, mais les blancs ne vous écouteront point ; ceux-ci ne choisiront jamais leurs femmes dans la race des noirs. Si de tels cas se sont quelquefois présentés, ils s'expliquent par le mérite exceptionnel du noir ou par l'exceptionnelle dépravation du blanc, et ce n'est pas ainsi que peut se constituer la loi des familles. Voilà ce que dit le parti des *colonizationits*, et sa conclusion c'est la séparation des deux

races. Ce parti a créé en Afrique un établissement sous le nom de *Liberia*, destiné à recevoir tous les nègres libres qui consentent à émigrer. Mais cet essai de colonisation a échoué ; les nègres préfèrent leur condition misérable dans les Etats-Unis aux joies de la liberté dans les contrées africaines.

On peut se demander si la question de la servitude, en Amérique, a été profondément méditée par les législateurs qui ont songé à faire descendre sur la race noire les bienfaits de l'émancipation. Nous aimons l'humanité au moins autant que les philanthropes de profession, et les chaînes de la servitude n'ont rien qui délecte nos regards. Nous comprenons la dignité humaine. Nous ne voulons pas voir cloué à la terre la tête de l'homme faite pour regarder le ciel. Mais ce n'est pas l'aveugle amour de l'humanité, c'est l'amour intelligent qui fait le bien. Avant d'affranchir d'un trait de plume la race noire d'Amérique, prenez la peine de vous informer si l'affranchissement peut lui être tout d'abord profitable ; songez donc que le nègre aime mieux gagner son pain dans l'état de soumission que de mourir de faim dans les douceurs de la liberté. Tout ce qui porte un cœur d'homme sollicite des améliorations dans la condition des nègres des Etats-Unis : cherchez ces améliorations, ouvrez à l'affranchissement des voies sages et progressives. L'émancipation pure et simple, l'émancipation improvisée, menacerait la race noire d'une profonde misère, et les Etats-Unis d'une prochaine dissolution ; ce serait un étrange spectacle que celui d'une république ruinée par l'enthousiasme de la liberté !

L'auteur de la *Science politique fondée sur la science de l'homme*, conduit par les simples conclusions des faits et des principes posés, explique notre Europe féodale par les différences de populations. Il signale en Europe, comme dans les autres parties du monde, des inégalités naturelles de races ; il rappelle que les nations de nos pays d'Occident ont été constituées par le seul effet de la conquête, c'est-à-dire *par le mélange de plusieurs races sur le même sol :* les inégalités de populations ont naturellement produit des inégalités sociales. M. Courtet, dans un tableau

fort bien fait, passe en revue les principaux événements de l'histoire d'Angleterre et de l'histoire de France, et montre l'influence immédiate des races sur la distribution sociale des rangs. Il fait voir ensuite comment les inégalités se sont peu à peu effacées par le croisement des populations et la fusion des intérêts. En France, l'égalité sociale a fait un plus grand pas qu'en Angleterre, parce que dans notre pays les races étaient de nature à se mêler plus tôt et plus complétement, et aussi parce que chez nous les instincts du cœur sont plus vifs et l'intelligence plus rapide. Dans cette partie de son travail, M. Courtet avait à toucher aux plus difficiles et aux plus grandes questions de politique contemporaine; il nous semble avoir de temps en temps exagéré les conséquences révolutionnaires, mais ses réflexions renferment en général d'utiles vérités.

« La France, dit l'auteur, est aujourd'hui dans un état de crise, et cet état ne s'explique que par la distribution injuste des conditions, par le déclassement des hommes que leur intelligence appelle à une influence sociale. Les gouvernants naturels des nations sont ceux que le génie élève au-dessus des autres hommes. Or, dans une société telle que la nôtre, où le mélange des races a fait disparaître le rapport normal entre l'inégalité des conditions et celle des facultés personnelles, où d'ailleurs le niveau de l'éducation a passé sur les intelligences, les hommes de génie, les hommes forts naissent fortuitement dans tous les rangs. Autrefois il existait de fortes présomptions pour que l'homme qui était issu de la caste, ou pour mieux dire de la race dominante, possédât naturellement un degré de supériorité qui résultait d'abord de son organisation et que, dans tous les cas, l'éducation concourait à développer. Aujourd'hui, entre les classes qui ne sont plus formées que par l'accession de nombreux individus constituant des exceptions entre les habitants des grandes villes surtout pris indistinctement, rien n'autorise la supposition d'une supériorité naturelle départie à ceux qui naissent dans les circonstances les plus favorables. Aussi qu'arrive-t-il? c'est que les individus que la nature

a doués d'une virtualité puissante et que le hasard a placés dans des circonstances malheureuses, se jettent dans les voies révolutionnaires. Tout va bien dans les affaires humaines, dit Chateaubriand, lorsque l'intelligence supérieure se trouve dans ceux qui commandent au lieu d'être dans ceux qui obéissent. Nous pourrions ajouter : Tout va mal dans les affaires humaines, lorsque l'intelligence supérieure, par le vice des institutions sociales, se trouve directement intéressée à changer un ordre qui lui impose un rôle secondaire. De là naissent les jalousies, les révoltes, les révolutions : de là procède cette série d'étranges phénomènes que, de nos jours, on considère comme la condition du progrès. »

En commençant, nous avons dit qu'il était dans la nature de la politique de se mettre en pleine harmonie avec les temps. Chaque époque amène des faits sociaux réels, impérieux, inévitables. Ces grands faits, le législateur doit les contempler, les étudier, leur demander conseil; il serait dangereux de les nier, car ils emportent les gouvernants qui négligent de leur faire place. Un grand fait, œuvre des lents efforts du temps et de la paternelle justice de notre vieille royauté, œuvre aussi des révolutions violentes, a éclaté sous nos yeux, c'est l'égalité sociale. Par là je n'entends point l'absurde système du nivellement absolu dans nos rangs; mais j'entends l'égalité de tous devant la loi, la faculté pour tous de monter, par droit d'intelligence et de propriété, à une part d'influence. Ceci n'est que le couronnement d'une société bien réglée. Mais au fond de cette justice représentée par l'égalité sociale, nous trouvons surtout à l'âge où nous sommes, des passions, des goûts, des instincts dangereux. Il y aurait imprudence et malheur à vouloir obliger le torrent à rebrousser chemin vers la montagne d'où il se précipite; mieux vaut s'occuper de contenir ses flots dans les profondeurs d'un lit sagement creusé. Il faut faire, pour le monde moral et politique, ce qui se fait dans l'ordre physique de l'univers. Quand les cieux s'ouvrent pour laisser échapper les tempêtes, et que fleuves et ruisseaux, mêlant leurs

flots troublés, envahissent d'heure en heure de nouveaux espaces ; quand la nature semble armée contre nous , nous ne cherchons pas follement à empêcher que ce qui est ne soit ; mais le génie de l'homme, inspiré par son instinct conservateur se met en garde contre ce qui arrive, et s'efforce de diminuer le mal. La politique, comme la vie humaine et la nature, a des saisons diverses; de nos jours la politique en est venue à sa saison la plus rigoureuse. Depuis qu'il existe une société sur la terre, jamais il ne s'est rencontré tant de gens qui veuillent commander et si peu qui veuillent obéir. Vers quelles destinées marchons-nous ? en quelles mains doit chez nous tomber l'empire de l'avenir ! Moins heureux qu'Israël, nous n'avons pas de prophètes, et nous sommes réduits à dire avec les musulmans : *Dieu le sait.*

CHAPITRE XI

Histoire de France.

Nous avons eu plus d'une fois occasion de le faire observer : le défaut ou plutôt le crime de la plupart des nouveaux historiens de la France, c'est de vouloir rabaisser les grandeurs du passé, les gloires anciennes, et de disputer à la gloire des fils les œuvres des aïeux. Ouvrez ces livres, choisissez les plus vantés. Qu'y trouverez-vous? De perpétuels efforts pour arriver à prouver tout le contraire de ce qui a été, un parti pris de substituer des fantaisies passionnées aux saintes réalités des siècles. Ces écrivains nous traitent comme des gens dont il faut refaire l'éducation historique ; ils attaquent nos jugements, nos prédilections, les penchants de notre intelligence, et, parodiant des mots fameux, semblent nous dire : « Brûle ce que tu as adoré, adore ce que tu as brûlé ! » Ils appliquent aux vieilles sociétés mortes la fureur de démolition que d'autres ont portée contre une société vivante, et cherchent à abattre des renommées, comme d'autres ont abattu des hommes, des institutions, des monuments. Ces horribles travers ne s'étaient pas encore rencontrés chez aucune nation; c'est en France que cela s'est vu pour la première fois. Non, jamais, chez les anciens, aux bords du Gange et du Nil, du Tigre et de l'Euphrate, du Tibre et de l'Alphée, jamais chez les modernes, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne,

il ne s'est présenté des hommes avec la mission de dénigrer les ancêtres. Et, au milieu de nous, de tels écrivains sont applaudis, vantés, et c'est à eux que va la gloire !

Ce malheur moral ne s'explique que par l'absence du patriotisme, le meilleur gardien de l'histoire nationale; on peut penser que le patriotisme est bien affaibli, lorsque à travers le public circule victorieusement le mépris des âges passés. Le patriotisme ne se montre pas seulement sur le champ de bataille, dans la défense d'une frontière ou d'une ville attaquée, dans le maintien des droits et du rang de son pays; c'est le passé qui constitue la force, l'honneur, la puissance morale d'un peuple déjà ancien dans le monde; c'est autour de ce passé que le véritable patriotisme fait sentinelle. Il ne souffre pas que l'on porte atteinte à l'éclat d'une figure, à la beauté d'un caractère, à la pureté d'une vertu; il combat pour une gloire établie comme pour une place que l'ennemi menacerait, et le magnifique patrimoine des temps évanouis lui est aussi précieux que l'intégrité du royaume. Du jour où la patrie a fait place à une vaste réunion d'individus sans lien d'intérêt moral, sans croyance commune, le souci du passé n'a plus occupé personne, et les tempêtes des passions ont pu dévaster en liberté l'héritage des générations éteintes. L'infortuné s'est donné à lui-même tout ce qu'auparavant on donnait à la patrie; une chose lui paraît excellente pourvu qu'elle puisse le servir; passionné pour lui-même, il se regarde grandir avec joie; le royaume lui paraît heureux en raison du bonheur que son propre cœur éprouve, riche en raison de la prospérité de ses propres affaires, puissant en raison de l'étendue de son propre crédit, de sa propre influence : sous l'empire de l'égoïsme, chaque homme se dit : L'Etat c'est moi !

M. Mennechet a fait à la fois une œuvre de morale et une œuvre de bon Français en résumant l'histoire de notre pays sous l'inspiration religieuse et nationale. « C'est dans le but de contribuer à l'éducation de la jeunesse, dit l'auteur, que j'ai entrepris d'écrire cette histoire. Les pères de famille et les instituteurs

me sauront gré peut-être d'avoir cherché à rendre plus facile et plus attachante une étude d'un si haut intérêt; et j'ai fait en sorte que les mères pussent mettre ce livre sans crainte entre les mains de leurs filles. Peut-être même m'est-il permis d'espérer que ce nouveau travail sur l'histoire de France ne sera pas sans utilité pour les lecteurs de tous les âges. C'est à l'histoire surtout qu'on peut demander de graves enseignements : les leçons qu'on y trouve sont de celles qui viennent de Dieu. »

Nous avons lu le travail de M. Mennechet. C'est un récit rapide, simple et clair des événements de notre histoire depuis l'établissement des Francs dans les Gaules jusqu'à la révolution, un coup d'œil prolongé sur le grand Empire français qui, selon l'expression de M. de Chateaubriand, se place entre les fonts baptismaux de Clovis et l'échafaud de Louis XVI. Que de choses depuis le baptême de la monarchie jusqu'à son martyre ! Nulle monarchie sous le soleil n'a porté son front plus haut et n'a plus profondément enfoncé sa trace ; elle a enfanté, on peut le dire, la nation française, dont la destinée a longtemps fait envie à toutes les nations.

L'ouvrage de M. Mennechet est écrit avec bon sens, esprit, droiture. Un sentiment noble préside à ses jugements. En lisant son livre, on aime la France, et nous ne pouvons pas en dire autant de beaucoup de récentes histoires. Le nouvel historien nous montre dans leur vérité les grandes époques et les grands hommes de nos annales ; il ne s'insurge point contre les vieilles gloires, mais s'incline respectueusement devant elles. Il fait comme le cicerone qui explique au voyageur les monuments, lui en révèle les beautés, lui en retrace les souvenirs, et non pas comme le Barbare qui se rue sur les vénérables restes antiques. Le travail de M. Mennechet est une utile et attrayante lecture offerte au jeune âge, et aussi à tous les hommes qui, sans se soucier d'approfondir les questions historiques, veulent avoir une idée exacte du passé de notre pays. L'Académie française, en décernant à l'*Histoire de France* de M. Mennechet une part des récompenses destinées aux livres les plus utiles aux mœurs, a rendu hommage au patrio-

tisme de l'œuvre, car la morale fait l'essence même du patriotisme.

Pour l'acquit de notre conscience, arrêtons-nous à quelques rectifications. On sait que Pierre l'Ermite, au retour de son pèlerinage à Jérusalem, s'était rendu auprès d'Urbain II, avec la mission de lui retracer les maux des fidèles de Palestine et la désolation des lieux saints. « Urbain, dit M. Mennechet, voit un prophète inspiré dans le *vieillard* inconnu que Dieu lui envoie. »

A cette époque, Pierre l'Ermite n'était pas dans la vieillesse, mais dans toute la force de l'âge; ce qui suffirait seul à le prouver, ce sont ses perpétuels voyages en Europe, ses vigoureuses et ardentes prédications durant tout le temps qui précéda le départ des armées de la Croix; on se rappelle aussi que le commandement des premières multitudes lui avait été confié et que ce commandement fut terriblement orageux. Pierre suivit une route de terre pleine de longues et de dures fatigues qui brisaient les plus forts: que serait devenu un vieillard à la tête de ces bandes indisciplinées obligées de soutenir des combats et s'avançant à travers des contrées inconnues?

A la fin de son second volume, l'auteur, parlant de la puissance d'en haut qui règle les destinées des Etats comme celles des hommes, cite cette belle parole: « L'homme s'agite, et Dieu le mène. » Il l'attribue à M. Guizot, qui, en effet, l'a fait entendre dans un discours; mais cette parole est de Fénelon.

M. Mennechet caractérise chaque règne, de façon à en graver nettement le souvenir dans l'esprit de son lecteur. Les gloires des lettres et des arts sont trop françaises pour qu'il les oublie à côté des gloires militaires et politiques d'une époque. Citons son tableau du règne de François Ier. Après avoir nommé Budée, l'ami d'Erasme, dont le roi fit son bibliothécaire, Duchâtel dont il fit son lecteur, Guillaume Pellicier qui lui rapporta de ses ambassades tant de précieux manuscrits, les trois frères Dubellay qui devinrent les conseillers intimes et les amis du monarque, Léonard de Vinci qui, à son lit de mort, est doucement consolé par la bonté royale, l'auteur ajoute:

« Fontainebleau, Madrid, Chambord, Ecouen s'élèvent, et leur élégante architecture rappelle à la fois ce que l'antiquité a de plus noble et le moyen âge de plus pittoresque. Le Primatice, Germain Pilon, Jean Cousin, et surtout le Phidias français, Jean Goujon, les ornent et les embellissent de leurs chefs-d'œuvre, où le génie de l'ancienne Grèce semble renaître tout entier. Les lettres romaines, grecques et même hébraïques trouvent des interprètes qui les font connaître et admirer. Afin que leurs trésors ne restent pas enfouis dans les monastères ou dans les cabinets des érudits, François Ier veut les répandre à l'aide d'un enseignement public qu'il confie à des hommes d'un savoir éprouvé, et il fonde le Collége de France. Amyot reproduit Plutarque et semble créer en traduisant ; Rabelais se rit de son siècle par de piquantes fictions qui cachent à peine la vérité; Marguerite de Valois que François Ier a faite reine de Navarre par son mariage avec le roi Henri II, écrit avec finesse et naïveté des contes que ne désavouerait pas Bocace, le meilleur conteur de l'Italie. Marot trace avec esprit des vers où l'harmonie se révèle pour la première fois, et dans un art si difficile de concilier le rhythme et la pensée, il n'a de rival que son roi. François Ier est poëte comme il est guerrier, par instinct. Ami du plaisir autant que de la gloire, il s'abandonne à ses penchants sans s'inquiéter si la morale les approuve, et peut-être croit-il n'avoir rien fait contre elle en substituant la galanterie à l'amour. Il veut être chevalier comme on l'était au temps de Philippe Auguste, et il oublie que le respect pour les femmes est le premier devoir du chevalier. Il rêve une Agnès Sorel, et il aime la duchesse d'Etampes. Il ne voit pas que l'arquebuse qui a tué Bayard a brisé la dernière fleur de l'ancienne chevalerie; il ne s'aperçoit pas que tout est changé en France, même le costume, depuis que le canon tue le brave comme le lâche et que l'imprimerie sème l'erreur comme la vérité ; chevalerie, religion, morale, tout s'ébranle, tout se transforme, tout se modifie; et dans ce combat entre les anciennes et les nouvelles idées, la civilisation marche à travers des ruines, et par une révolution insensible et inaperçue, mine les fondements de la royauté et crée la puissance

toute nouvelle de l'*opinion*, qui se fait la *reine du monde.* »

Dans les heures tristes de la vie, on aime à se rappeler les douces heures. Ainsi les Français d'aujourd'hui, qui savent leur histoire et qui ont les yeux ouverts sur les choses contemporaines, ne trouvant plus chez eux la prépondérance et la gloire, les cherchent dans les récits d'autrefois. Représentez-vous aux pieds de Charlemagne tous ces ambassadeurs chargés des hommages de l'Europe et de l'Asie ; voyez le grand empereur entouré de majesté dans son palais d'Aix-la-Chapelle, comme un dieu dans son sanctuaire. Les envoyés des rois étaient éblouis et saisis de respect en traversant la resplendissante demeure impériale ; le connétable et le comte du palais, le grand maître de la table et le grand chambellan, environnés d'une multitude de seigneurs vêtus de drap d'or, leur apparaissaient successivement au milieu de tant de magnificence, que les envoyés se prosternaient devant chacun d'eux, les prenant tour à tour pour l'empereur ; d'étonnement en étonnement, de merveille en merveille les ambassadeurs arrivaient ainsi devant Charlemagne et tombaient à genoux sans oser même lever les yeux. Il est beau le vieil empereur lorsque, de la fenêtre de son palais, voyant les galères des pirates qui avaient osé se montrer, il verse des larmes ; il pleure parce que, lui vivant, des pirates n'ont pas craint d'insulter ses rivages : larmes sublimes qui donnent à Charlemagne la physionomie des héros d'Homère !

Au moment où l'influence française est si amoindrie en Orient, on se rappelle qu'il fut une époque où la France entraînait à sa suite aux pays d'outre-mer toutes les nations de l'Occident ; elle écrivait glorieusement son nom avec son épée sur cinquante champs de bataille dans ces mêmes contrées où maintenant elle laisse d'importantes questions se résoudre sans son concours : elle fondait des empires dans ces lieux où notre autorité s'efface. Alors nous donnions des rois à la Palestine, des princes à Edesse et à Antioche, des empereurs à Constantinople, des ducs à Athènes, des maîtres à la Morée ; c'est de nous que relevait l'Orient ; les régions de la Bible et de l'Odyssée avaient passé aux mains de nos aïeux. O chute du nom français ! Les fils n'ont

pas su garder l'héritage des pères ; les révolutions dont le mobile était, disait-on, la gloire, l'agrandissement de la patrie, nous ont rendus bien ternes et bien petits !

Qui ramènera ces jours de force monarchique où nous triomphions de l'étranger à Bouvines, par la bravoure de Philippe Auguste, où nous étions les arbitres de l'Europe, par la sagesse de saint Louis, où les menaçantes ligues se dissipaient tantôt devant nos armes, tantôt devant l'autorité de notre parole, où la royauté française occupait tant de place qu'on l'eût prise pour la seule royauté de l'Europe ? En ces jours-là, un empereur (l'empereur Maximilien) pouvait dire que « s'il était Dieu et qu'il eût plusieurs fils, il ferait l'aîné dieu après lui, et le second, roi de France. »

Pour tout homme qui a coutume d'observer et d'aller au fond des choses, il est aujourd'hui deux faits d'une déplorable évidence : l'aplatissement et la stérilité. Au-dessus de notre société plane une influence fatale qui ôte aux esprits leur énergie, aux caractères leur indépendance, à l'âme sa fierté. La platitude est comme une loi vivante qui domine autour de nous ; elle va visiter chaque homme, l'endoctrine, l'enveloppe dans un pernicieux discours, retire de son cœur la noblesse et le courage, courbe sa tête, diminue sa taille jusqu'à le faire descendre à sa mesure ; et quand elle a transformé l'homme à son gré, quand elle l'a réduit aux dimensions morales qui conviennent à ses desseins, elle se l'attache et en fait son esclave. Ainsi procède la Platitude, et Dieu seul sait le nombre de ses conquêtes ! Cette légion de plats esclaves ne résiste jamais ; elle n'attend qu'un signal pour exécuter les ordres les plus absurdes, les plus extravagants et quelquefois les plus odieux ; elle est toujours prête, toujours équipée pour se mettre en marche, et le trésor de ses ténébreux dévouements est inépuisable. Ce n'est pas seulement dans le monde politique que règne la Platitude ; c'est partout dans le monde moral, partout où le caractère de l'homme peut se montrer. La Platitude est comme une phase nouvelle parmi nous ; c'est par elle qu'on domine, qu'on se maintient, qu'on s'enrichit, qu'on monte du

dernier degré de l'échelle au premier, du néant à l'être, des ombres à la lumière, de l'obscurité à la gloire. C'est en passant par l'inévitable condition de la Platitude qu'on prend aujourd'hui rang dans le monde, qu'on arrive à une sorte de bruit semblable à de la renommée et qu'on bâtit son nid au milieu de toutes les joies de la création. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir du talent ; bien au contraire, le talent serait un obstacle, et d'ailleurs le véritable talent ne s'aplatit point ; il tient du chêne et du cèdre que les tempêtes peuvent briser et la foudre dévorer, mais qui ne fléchissent pas sous le souffle des vents.

Nous venons de parler du véritable talent ; où est-il ? De toutes parts débordent les médiocrités, les insignifiances, les sottises déguisées en ambitions superbes ; mais les hommes supérieurs, où sont-ils ? Comptez en politique, en histoire, en littérature, en philosophie, les nouveaux écrits marqués par la profondeur du savoir, la beauté de la pensée et du style. Que découvrez-vous au bout de tout ce fracas des génies d'aujourd'hui ? Nous vous dirons, nous, que l'esprit contemporain est d'une effrayante stérilité ; on a trouvé de nos jours le secret de faire couler des flots de mots sans idées ; les paroles de la plupart de nos grands hommes retentissent comme des urnes vides ou comme les sons qui s'échappent des forêts, et du moins les bruits des forêts nous charment par leur harmonie. Deux ou trois idées se promènent dans la presse ou dans les livres ; elles se reproduisent sous mille et mille formes diverses ; chacun les répète, chacun s'en nourrit ; on roule tout autour comme en un cercle étroit dans lequel s'emprisonne une époque ; rien de plus ne se dit, il ne se fait point un seul pas en avant, et ces pauvres intelligences, acculées au pied de je ne sais quelle montagne, croient toucher aux bornes de l'univers moral ! Si elles avaient la force de sortir de ces basses régions et de parvenir sur la montagne, d'autres horizons, d'autres terres s'offriraient à leurs regards.

Dans son voyage à travers les siècles, un peuple arrive à des jours pâles après des jours glorieux, comme un homme parcourant une contrée rencontre de mornes solitudes après les cam-

pagnes fertiles. Lorsqu'il se trouve à ces époques infécondes, un peuple a beau s'agiter, se lasser; il a beau épuiser ses efforts à remuer le sol, vainement ses sueurs ruissellent sur la plage; les flancs de la terre labourés, déchirés, n'enfantent rien; les branches de l'arbre demeurent nues et desséchées comme celles du figuier maudit; pas d'images retraçant la vie, invitant au repos et vous inspirant le désir de planter là des tentes pour soi et pour ceux qu'on aime : vous ne voyez qu'un sol dépouillé au dessus duquel retentit un triste bruit et se livrent d'impuissantes luttes. Mais une nation marche et marche sans cesse; peu à peu elle franchit les espaces stériles, les régions mauvaises. O France! hâte tes pas! emprunte des ailes pour arriver plus vite aux temps heureux!

CHAPITRE XII

Génie du dix-neuvième siècle.

Quel sera, en définitive, le caractère du XIXe siècle?

Ce siècle a bien commencé. Il a rouvert nos basiliques et replacé la croix sur nos autels abandonnés; il a réorganisé, avec une main puissante, notre société brisée, établi une législation qui a duré en Europe plus longtemps que nos conquêtes; il a célébré, avec M. de Chateaubriand, la beauté du christianisme revenu de l'exil, le charme consolateur d'une religion que le vertige révolutionnaire avait combattue à coups d'échafaud. Debout sur les honteuses ruines du philosophisme, il a fait entendre avec M. de Bonald, le grave et profond langage de la philosophie chrétienne, et a rendu la sublimité de son origine et de son destin à l'homme tombé bien bas entre les mains des novateurs du dernier âge. Redevenu patriotique et Français, il a tiré, avec M. Michaud, des sépulcres du moyen âge dédaigné le magnifique spectacle de tout un monde s'arrachant de sa base, avec un saint enthousiasme, pour porter victorieusement la foi aux lieux d'où elle nous est venue. Afin que nulle gloire ne manquât à ces commencements, le XIXe siècle a châtié éloquemment, avec M. de Maistre, la raison humaine, comme pour lui faire expier ses récentes débauches d'orgueil, et, avec M. de Lamennais, alors si grand, il a audacieusement établi l'infaillibilité de l'Eglise sur

l'infaillibilité du genre humain, en fouettant l'incrédulité du style le plus sanglant. Puis est venue la poésie : on a prêté l'oreille aux *Méditations* de M. de Lamartine, comme à des voix d'en haut qui auraient laissé arriver jusqu'à nous des mélodies inconnues; on a battu des mains aux odes de M. Victor Hugo, pleines d'amour pour la vieille monarchie et les vieilles croyances. Les lettres, la philosophie et l'histoire se montraient sérieuses, vives, éloquentes, dans les chaires du haut enseignement. La presse gardait sa dignité, et le public (il y avait alors un public) voulait qu'on le respectât. Mme de Staël, à qui il a tant manqué de n'être pas catholique, a honoré les premières années de ce siècle par l'indépendance du caractère et l'élévation d'un talent plein d'éclat.

Le XIXe siècle débutait noblement aussi ailleurs qu'en France. Lord Byron promenait à travers le monde les angoisses de son génie et donnait une forme harmonieuse aux sombres tristesses qui saisissent les âmes après les ébranlements des nations. Walter-Scott charmait l'Europe avec ses inépuisables récits et ses peintures mêlés de roman et d'histoire. Southey, Rogers, Campbell, Crabe, Coleridge, Wordsworth et Thomas Moore avaient conquis, dans la variété de leurs accents, les imaginations anglaises. Le mouvement historique qui, sous la Restauration, fut si considérable en France, se produisait aussi, à des degrés divers, en Angleterre et en Allemagne. La Grande-Bretagne nous citait les noms d'Hallam, de Lingard, de Roscoé; l'Allemagne ceux de Muller et de Heeren. Le feu sacré des beaux-arts s'était éveillé au souffle qui avait ranimé le génie européen ; l'inspiration guidait le pinceau de Gros, de Gérard et de Girodet, sortis de l'école de David ; le marbre se changeait en figures touchantes ou majestueuses sous le ciseau de Canova ; Beethoven faisait couler des torrents d'harmonie ; Rossini ravissait l'âme, et la musique religieuse de Chérubini exprimait les recueillements catholiques.

L'Empire, malgré l'oppression des âmes, et la Restauration furent deux grandes époques. Quand nous visitions l'Europe avec nos aigles, nous semions nos idées de civilisation, nous rapprochions

les peuples; on s'éveillait sur nos pas, et des plis de nos drapeaux victorieux s'échappaient des semences fécondes. La Restauration a continué pacifiquement, au profit de la civilisation, mais en l'agrandissant, l'œuvre de la victoire; elle a favorisé, par tous les moyens, et surtout par un grand souffle de liberté, le développement des intelligences; et comme elle était une belle manifestation de l'ordre, on remarquait un sens moral dans la tendance générale des esprits. Le bien et le mal n'ont pas de plus puissants foyers que la France; le monde européen roule à droite ou à gauche, selon l'impulsion de Paris. Nous ne parlons pas ici de l'influence politique, qui peut grandir ou disparaître selon la force des gouvernements, mais de l'influence des idées, qui survit à tout, parce qu'elle tient au génie de la France, qui est immortel. Un grand élan, élan moral et généreux, a été imprimé au monde par le XIXe siècle. Charles X nous ouvrit en 1830 les portes de l'Afrique, que la mort de saint Louis avait laissées fermées.

La révolution de Juillet, dont nous ne parlerons qu'avec le calme des jugements historiques, compromit un grand progrès moral. L'immense déplacement intérieur qui s'est accompli à cette époque a produit un bouleversement d'idées. Dans un pays où de tels changements s'opèrent, il semble tout à coup que les bases de la certitude disparaissent : politique et philosophie, morale et religion, tout prend un caractère de fragilité, de mutabilité, tout devient matière à discussion; et, dès lors, il n'est pas de témérité qui ne se trouve encouragée, pas d'ambition qui ne se repaisse d'espérance, pas de mauvais instinct qui ne se croie le droit de se montrer au soleil. C'est ainsi que la France, au point de vue social et civilisateur, avait peu marché depuis 1830. Un examen des écrits publiés depuis ce temps prouverait jusqu'à l'évidence ce que nous avançons. Avec les doctrines étalées dans notre littérature, on pourrait mettre sens dessus dessous tous les royaumes de la terre. Une société qui accepte de telles œuvres est plus malade qu'on ne le pense; et comme ces œuvres font le tour de l'Europe, on imagine sans peine de quelle nature est notre

influence actuelle sur les nations. L'action du XIX[e] siècle sur les destinées du monde, action soumise au génie français, demeure donc un problème. A l'heure où nous écrivons, le bon et le mauvais génie de notre âge semblent se livrer un combat décisif; il y a d'opiniâtres ardeurs pour corrompre et pour détruire; mais il y a des courages persévérants, des efforts sublimes pour renouveler et rebâtir, pour semer le pur froment d'où sortent les moissons magnifiques mûries sous le regard de Dieu. Dans peu d'années, la portée et l'avenir du XIX[e] siècle pourront mieux se juger.

D'après ces indications rapides on voit l'intérêt qui s'attache à une étude du génie du XIX[e] siècle. Ce sujet a été traité par un écrivain de forme élégante et dont tous les ouvrages respirent la morale la plus pure. Nous avons trouvé dans son livre beaucoup d'aperçus ingénieux, des idées élevées, une vive foi catholique, un franc et loyal amour du bien. Mais on sent un peu trop que l'auteur a été amené au titre de son livre par des travaux séparés; l'harmonie manque aux diverses parties de son œuvre; c'est un composé de pièces et de morceaux qu'il aurait fallu, selon nous, refondre tout entier pour faire un livre. Nous reprocherons encore à M. Edouard Alletz d'indiquer, en général, plutôt que de juger les hommes et leurs œuvres; nous savons que la susceptibilité contemporaine offre des difficultés; mais quand il s'agit de préciser des effets, des influences, il faut juger les personnages, sous peine de se priver de couleur et de rester dans le vague. Vous nous citerez dix, vingt, trente noms; mais ces noms représentent des idées, des tendances, des systèmes, et si vous ne caractérisez point chacun de ces hommes, si vous ne dites pas d'où ils viennent, où ils vont, vous courez risque de manquer le but même de votre travail. Notre observation n'est pas absolue, d'ailleurs; l'auteur du *Génie du* XIX[e] *siècle* juge plus d'une fois et juge bien.

Une introduction un peu froide, mais bien écrite, précède l'ouvrage de M. Edouard Alletz. L'auteur examine les trois grands événements qui ont présidé aux destinées du XIX[e] siècle : la guerre universelle, la décadence des aristocraties européennes, la découverte de la vapeur. En parlant de l'état actuel des lettres fran-

çaises, il exprime la difficulté d'obtenir aujourd'hui l'attention du public :

« Depuis que la politique, dit-il, est devenue la passion générale, les travaux désintéressés de l'esprit n'obtiennent plus l'attention : ils sont condamnés à l'arracher. Le succès est un second ouvrage plus difficile à accomplir que celui de l'intelligence ; et l'effort nécessaire pour obtenir la renommée n'a plus rien de commun avec celui qui fait qu'on en est digne. De là, deux sortes de génies, l'un qui nous rend célèbres, l'autre qui nous rend admirables : on vaut par celui-ci ; par celui-là on se fait valoir ; or, peu à peu on s'est accoutumé à regarder la mise en œuvre comme beaucoup plus précieuse que l'œuvre même. Ainsi, le temps employé par l'homme de lettres à combattre l'indifférence publique est perdu pour la fécondité du talent. Dans cette déplorable lutte, son courage se brise ou sa dignité s'évanouit. S'il dédaigne d'enfler sa voix pour se faire entendre, la foule passe et il demeure seul, enveloppé des ombres de l'oubli. S'il se remue trop indiscrètement pour attirer les yeux, les gens sensés, en regardant le mérite, gardent peu d'estime pour le caractère. Le besoin de vaincre l'inattention du siècle explique la fureur des paradoxes, les extravagances de l'originalité, les travestissements du génie, les trompettes du charlatanisme. Ce ne sont plus des juges délicats et choisis qui décernent la palme ; c'est une multitude distraite et passionnée, dont il faut enlever les suffrages. Ainsi tous les effets sont grossis ; la perspective est changée ; la muse reprend le masque et le porte-voix : c'en est fait des tempéraments du goût et de l'harmonie des proportions ; mais en même temps la liberté de tout dire et la grandeur des obstacles peuvent parfois produire de sublimes efforts, qui, dans leur audace et leur énergie, feront la gloire particulière de ce siècle. »

Nous prendrons aussi dans cette introduction un parallèle entre Voltaire et M. de Chateaubriand.

« Voltaire était l'un de ceux qui avaient le plus travaillé à renverser ; M. de Chateaubriand brille au premier rang parmi ceux qui ont reconstruit. Voltaire a jeté à pleines mains le sarcasme et

le mépris sur la religion dont M. de Chateaubriand a célébré la grandeur et la vérité. Celui-là se fait l'adversaire de Dieu même, celui-ci s'établit son prophète ; le premier a du génie à force d'esprit, le second à force d'enthousiasme ; l'un se condamne au brillant exil de Ferney pour préparer dans les idées une révolution qui, passant dans l'état social, réduit l'autre à chercher un refuge au Nouveau-Monde. La cause que Voltaire soutient de ses intarissables plaisanteries est, au XVIIIe siècle, aussi neuve que le sera au XIXe, la thèse défendue par l'éloquence magique de M. de Châteaubriand : l'un, protée des salons, amuse une société mourante; l'autre, chantre de la nature, berce un monde nouveau ; celui-là, tour à tour prosateur et poëte, étincelle de grâce et de bon goût ; celui-ci transporte la poésie dans la prose, et, comme Bossuet, invente sa langue. La renommée de Voltaire durera autant que les passions humaines ; la gloire de M. de Châteaubriand est protégée par le besoin d'espérer et de croire, qui ne s'éteindra jamais sur la terre. »

Après un court tableau du progrès des sciences et des arts depuis l'antiquité grecque et latine jusqu'à nos jours, l'auteur adopte pour son travail une classification qui tient à la fois du système de Bacon et du système de M. Ampère ; il divise toutes les connaissances humaines en trois ordres de sciences : la science de l'homme, la science de la société, la science de la nature. Dans la science de l'homme, M. Edouard Alletz range la théologie qui relève de la foi, et la philosophie qui se sert de la raison ; la littérature et les beaux-arts, qui appartiennent à l'imagination ; la philologie et l'archéologie, qui ont besoin de la mémoire. Il fait entrer dans la science de la société la législation, qui fonde et règle les sociétés ; l'économie politique, qui les maintient et les rend prospères ; l'art de la guerre, qui sert à les défendre ; le commerce et la navigation, qui les enrichissent et les lient aux autres peuples. Enfin, dit l'auteur, la science de la nature comprendra, dans l'ordre historique de leur naissance réelle, les sciences agricoles, médicales, mathématiques, physiques et géographiques. Tel est le système selon lequel M. Edouard Alletz traite

des progrès des connaissances humaines depuis le commencement de ce siècle. Son travail est substantiel, intéressant. C'est comme le bilan, incomplet toutefois, du génie européen de notre époque. Les conquêtes de l'intelligence s'y montrent surtout dans les sciences mathématiques, physiques et géographiques. Ces voies offrent toujours un point de départ précis ; chaque pas en avant est marqué ; on sait toujours ce qu'on a fait et ce qui reste à faire. Les Arago et les Cuvier, les Biot, les Poisson et les Flourens, les Humbold, les Dumas et les Geoffroy-Saint-Hilaire, ont le rare bonheur de toucher du doigt la vérité quand ils l'ont trouvée. Le tour du monde est plus facile à faire que le tour de l'âme humaine ; la géographie a marché plus vite de nos jours que la connaissance du cœur, pour laquelle il faudrait l'éternité. L'Asie, l'Afrique, les deux Amériques, se sont mieux révélées aux investigations intrépides. L'Océanie, à peine connue au siècle dernier, est maintenant une cinquième partie du monde. Si on veut faire à chaque nation sa part dans le progrès de l'esprit humain depuis 1800, on trouve la France supérieure aux autres peuples dans les sciences naturelles, dans les mathématiques, dans l'histoire, dans la poésie, dans l'éloquence et dans la philosophie politique. A l'Angleterre appartiennent les plus hautes gloires de la géographie, de l'astronomie, de la technologie et du roman. L'Allemagne marche la première dans la science du droit, la philologie, la métaphysique ; l'Italie ne garde que la palme de l'art musical.

Dans son jugement sur le XIX[e] siècle, M. Edouard Alletz remarque avec raison que notre époque n'invente pas, mais qu'elle perfectionne, qu'elle fait peu de théories, mais beaucoup d'applications, qu'elle est plus impatiente de posséder que de découvrir. Au lieu de procurer à quelques rares génies de sublimes contemplations, les sciences servent à adoucir et à orner la vie du plus grand nombre. L'utile domine sur le beau. Tandis que les grandes âmes s'effacent, le niveau universel paraît s'élever; ce ne sont plus les hommes qui, par leurs passions ou leur volonté, changent le monde : les événements sont l'œuvre de trop de monde pour l'être de personne ; ils écrasent l'individu. Aussi les esprits que

n'éclaire pas la foi, adorent-ils une force mystérieuse qui, pour les chrétiens, n'est que la Providence travaillant plus à découvert.

Nous sommes d'accord en général avec M. Edouard Alletz pour les pressentiments et les idées qu'il exprime sur l'avenir. Notre conviction personnelle, c'est qu'une grande gloire est réservée au XIXe siècle, si le génie religieux l'emporte. Il lui appartient de réparer les ruines de l'intérieur, de faire l'éducation morale des multitudes pour lesquelles l'instruction sans la foi serait un immense malheur. Il lui appartient de faire pénétrer les vrais principes évangéliques dans les entrailles de notre société encore païenne par les mœurs, les goûts et les instincts. La mission du XIXe siècle est la plus belle qu'aucun siècle ait jamais reçue : c'est une mission de civilisation universelle, une mission chrétienne, puisqu'elle doit pousser le monde à l'unité. L'industrie qui fait le principal caractère de notre âge, rendra les nations moins belliqueuses, et la grande famille humaine se retrouvera, si Dieu veut, sans qu'il lui en coûte trop de larmes. La vapeur, ce prodigieux moyen de supprimer les distances et de se mettre en possession du globe, sera un instrument terrible ou un instrument trois fois heureux, selon que le sens moral s'affaiblira ou se fortifiera chez les Européens et particulièrement en France, ce pays dominateur par les idées.

CHAPITRE XIII

Pierre-Paul Rubens

Rubens, artiste de génie, fut un homme heureux, et la gloire, pour se lever sur lui, n'attendit pas que son nom fût gravé sur la pierre d'un tombeau. Rubens eut une vie douce et illustre : de tels destins sont rares. Que n'a-t-on pas dit sur le sort réservé au génie ici-bas, sur les amertumes, les douleurs, les angoisses qui l'attendent ! Combien de fois un grand homme nous a apparu dans sa carrière comme une image du Christ chargé du poids de la croix dans le chemin qui mène au Golgotha ! puis, quand on a cru le clouer dans les ténèbres d'un cercueil, il s'arrache glorieux des bras de la mort, et sa renommée s'élance à travers les peuples et les temps. Rubens, sorti de ce monde à l'âge de soixante-quatre ans, vécut au milieu des félicités domestiques, au milieu des honneurs et des richesses ; la grandeur du talent et l'éclat des œuvres en avaient fait un prince ; il répandait autour de lui protection, encouragement, largesses ; des hauteurs de sa gloire, il faisait pleuvoir les bienfaits sur tous les artistes délaissés par la fortune. Diplomate habile, le grand peintre de Cologne avait rempli des missions en Espagne et en Angleterre, et son importance s'était accrue des succès du négociateur politique.

Rubens n'eut peut-être qu'un seul chagrin durant sa carrière ; ce chagrin était de ceux auxquels nulle puissance humaine ne sau-

rait nous dérober : il sentit la mort de sa mère avec une vive et durable profondeur d'affliction. Jeune encore, et dans la joie de sa fortune naissante, il avait voulu interrompre son premier séjour en Italie, pour retrouver sa chère Flandre, pour revoir sa mère avec un cœur tout palpitant sous le sourire de la gloire. Arrivé dans sa maison d'Anvers, il demande à sa sœur où est sa mère, et sa sœur, vêtue de noir, pleure et lui montre le ciel. Les restes de celle qui n'appartenait plus aux terrestres demeures avaient été déposées dans le chœur de l'abbaye de Saint-Michel; Rubens s'en va tristement au monastère, se prosterne sur la pierre sépulcrale avec des pleurs et des prières, et lorsque, à la nuit tombante, l'abbé de Saint-Michel enlève Rubens à cette lugubre image, celui-ci demande et obtient qu'il lui soit au moins permis de passer quelque temps dans l'abbaye où repose sa mère. Rubens eut sa cellule comme un religieux; il resta quatre mois dans le monastère, sans sortir une seule fois. Ces quatre mois nous ont toujours paru l'époque la plus touchante de sa vie. Les mains de Rubens ne connaissaient plus les pinceaux; elles essuyaient des larmes ou bien se joignaient pour prier; l'orphelin était devenu tout à coup comme étranger au bel art qu'il adorait; en perdant sa mère, Rubens semblait avoir perdu son génie. Nous comprenons ce morne découragement, cette douloureuse et muette impuissance. Quand la mort, cette éternelle et terrible moissonneuse, vous ravit ce qu'on aimait tant, combien sont vains les mots gloire et génie ! comme on est désintéressé de la vie ! comme entre vos mains tout se brise, plume ou pinceau ! comme tout tombe et vous échappe pour se changer en je ne sais quelle poussière qui tourbillonne dans le vide et la nuit ! mais la Providence veut que chacun de nous achève son destin ici-bas; elle cicatrise lentement de son souffle, les plus profondes blessures faites au cœur de l'homme : les plaies de l'âme deviennent semblables à ces coups de hache donnés au tronc du chêne ou du platane, et qui s'effacent peu à peu, à mesure que les printemps se renouvellent.

On a compté plus de quinze cents ouvrages de peinture attribués à Rubens. Son travail était prodigieusement facile; pour garder

sa verve dans la prompte exécution de ses œuvres, il se faisait lire des pages des grands historiens ou des grands poëtes de l'antiquité : Tacite et Plutarque, Homère et Virgile venaient tour à tour entretenir la sublime flamme de l'artiste et nourrir sa merveilleuse fougue ; les figures semblaient sortir toutes finies, toutes vivantes du génie de Rubens, comme la mythologie nous montre Minerve s'élançant tout armée du cerveau de Jupiter. La facilité de travail n'est certainement pas une condition du talent, mais c'est une belle chose que de faire vite en faisant bien. Dans toutes les œuvres de l'esprit humain, la facilité est un don précieux lorsqu'elle n'ôte rien au talent. Je sais qu'il y a de grands peintres, de grands prosateurs, de grands poëtes, qui ont enfanté bien lentement et bien péniblement leurs chefs-d'œuvre ; mais il n'est pas moins vrai qu'on aimera toujours à donner des ailes à l'inspiration au lieu de se la représenter boiteuse. J'ajouterai qu'en songeant à tant de gens aujourd'hui faisant vite et très-mal, ce n'est pas sans hésitation et sans scrupule que je me suis décidé à vanter la facilité. Que de naïfs génies qui, de nos jours, croient savoir écrire parce qu'ils mettent sans efforts du noir sur du blanc !

M. Berthoud, dans l'œuvre de fantaisie qu'il vient de publier sur Rubens, s'est plu à grouper autour de l'illustre maître flamand deux grands personnages littéraires du XVI[e] siècle ; le Tasse et Montaigne. Nous parlions plus haut de la vie de Rubens, vie calme, radieuse et pleine. Tel ne fut point le destin du chantre de Godefroy. On connaît ses tristes aventures, ses jours sans consolation et sans repos, les angoisses de sa prison et son trépas à Saint-Onuphre au moment où Rome se préparait à le couronner. Le célèbre auteur des *Essais*, Montaigne, ce peintre si vrai de l'homme, cet écrivain à la forme pittoresque et ondoyante, est le bienvenu sur cette scène où nous apparaissent des figures glorieuses. Il nous a toujours semblé qu'on avait fort exagéré ce qu'on appelle le scepticisme de Montaigne ; plus d'un appréciateur en a fait une sorte de Pyrrhon français, et ce jugement manque de vérité. L'auteur des *Essais*, en contemplant la raison

humaine si incertaine, si mobile, si facilement troublée par les perpétuelles distractions et les tempêtes de la vie, a pu et a dû arriver à ce cri profond : *Que sais-je ?* Mais ce ne fut là qu'un cri de détresse poussé par un esprit effrayé du néant de l'homme, une aspiration vers le ciel quand la terre lui échappait, et non point un lugubre doute jeté sur les vérités enseignées au monde, sur les sentiments généreux qui ont pour sanctuaire notre cœur. Montaigne, qui a appelé son livre un livre de bonne foi, fut homme de bien, et, malgré tout ce qui lui a manqué, on peut dire qu'au fond il demeura chrétien. Combien il nous touche quand, nous parlant de la mort de son père, Montaigne nous apprend qu'à cheval il portait toujours un manteau qui lui avait appartenu ! « Ce n'est point, disait-il, par commodité, mais par délices ; *il me semble m'envelopper de lui.* » Sa tendre amitié pour La Boétie, l'auteur du *Traité de la servitude volontaire*, est restée comme un charmant souvenir dans la mémoire des hommes. « Si l'on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : *Parce que c'était lui, parce que c'était moi.* » Ces paroles sont devenues l'expression éternelle des tendres sympathies, et lorsque cet ami tant aimé le precède dans le chemin de la mort, avec quelle amertume il le pleure ! « Nous étions, disait-il plus tard, nous étions à moitié de tout : il me semble que je lui dérobe sa part. » Nous avons dit que Montaigne fut chrétien. Sentant sa fin prochaine, il demanda à sa femme de réunir autour de son lit d'agonie plusieurs gentilshommes de ses amis afin de leur adresser le suprême adieu ; le mourant fit célébrer la messe dans sa chambre, et, au moment de l'élévation, Montaigne expira dans les efforts qu'il fit pour se soulever et prendre l'attitude de l'adoration à l'approche de son Dieu.

M. Berthoud nous a prévenus que son livre n'est pas l'*Histoire de Rubens*, mais sa *légende*. Il renferme, dit-il, quelques-unes des nombreuses traditions que racontent, sur le grand peintre, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et les Pays-Bas. Cet ouvrage, tel qu'il est, offre une intéressante lecture ; nous sui-

vous Rubens dans ses rapports avec les personnages de son temps, dans les détails de sa vie d'artiste et de sa vie de famille ; nous le voyons, nous l'écoutons, nous vivons avec lui ; M. Berthoud nous en parle comme s'il l'avait connu , comme s'il avait été jadis admis dans l'atelier du maître ou autour de son foyer. Plus d'une page de son livre a l'air d'avoir été écrite par un contemporain. Il y a quelque chose de l'école flamande dans les récits ou les peintures de M. Berthoud , il nous attache surtout dans ses tableaux de la vie intérieure ; les habitudes domestiques, les mœurs de la famille répondent plus particulièrement à ses instincts , à l'allure de son esprit , et cela donne une physionomie calme à ses œuvres.

Nous n'avons pas lu avec des préoccupations de critique historique un livre qui nous est donné comme une légende ; nous savions que Rubens fut conduit auprès du duc de Mantoue par un gentilhomme de ce prince logé à Venise dans la même maison que le peintre flamand, et nous n'avons pas fait un reproche à l'auteur d'avoir mis Montaigne à la place de ce gentilhomme ; mais certainement M. Berthoud aurait dû éviter de faire mourir Marie de Médicis après Rubens. C'est en 1643 que cette malheureuse reine-mère termina sa vie à Cologne ; il y avait déjà trois ans que Rubens était mort, et nous ne pouvons guère nous résoudre à trouver le grand artiste recevant le dernier souffle de la veuve d'Henri IV. Même dans les romans il ne faut jamais déranger les grandes dates , sinon vous vous exposez à sortir des limites de la vraisemblance et à captiver un peu moins l'intérêt de votre lecteur. M. Berthoud fait venir Marie de Médicis à Anvers , dans la maison de Rubens; elle est errante et pauvre : un nain , voilà toute sa suite. Il nous a paru que l'entrée de la reine-mère chez Rubens manquait de noblesse et de dignité dans le récit de l'auteur ; ce n'est pas ainsi que la mère de Louis XIII aurait demandé l'hospitalité. Quelle que soit la situation où vous placiez une reine, quels que soient les coups du sort contre elle , il est une grandeur morale inséparable de son malheur.

Il n'est pas permis de juger un travail comme celui de M. Ber-

thoud sans prendre garde au style. *Pierre-Paul Rubens* est écrit avec simplicité, clarté, quelquefois avec vivacité. Mais pourquoi un homme d'esprit, sachant les lois et les convenances du langage, laisse-t-il tomber de sa plumé des expressions qui peuvent être à la mode dans je ne sais quel monde autour de nous, mais que le bon goût réprouve? pourquoi cette tendance à des mots insolites ou bizarres qui n'ont rien de commun avec la belle langue qui nous a conquis le premier rang dans la civilisation moderne? Il y a bien des années que nous le répétons : en dehors de la langue il n'est pas d'avenir possible pour une œuvre, et c'est par là que périront la plupart des productions accumulées sur la place littéraire dans ce siècle. Déjà le public ne veut plus de ces merveilleuses créations tant vantées ; il s'indigne qu'on lui ait fait subir si longtemps la barbarie d'un tel jargon et les énormités de ces nouveautés désastreuses ; il s'en venge par une aversion profonde, un délaissement complet. M. Berthoud, qui a des qualités précieuses comme écrivain, ferait donc bien de châtier son style au profit de la pureté et de la vérité littéraire. On a beau traiter la langue, cette grande souveraine, comme toutes les royautés de notre temps, et faire monter l'outrage contre elle avec la persuasion qu'on peut impunément changer ou violer ses lois ; les écrivains qui ont l'ambition de voyager à travers les siècles doivent demander à la langue un passeport : c'est le seul que reconnaisse la gloire.

CHAPITRE XIV

Théâtre chinois.

En 1735 parut une traduction française de l'*Orphelin de la famille de Tchao,* par le P. Prémare, le plus savant sinologue de son temps ; ce fut la première pièce chinoise connue en Europe. Vingt ans après, on jouait l'*Orphelin de la Chine*, de Voltaire, tragédie sans couleur, faite sur la traduction du missionnaire jésuite qui, du reste, n'avait pas reproduit tout ce que le texte original offrait de poétique et de touchant. Ce n'est qu'en 1834 que l'*Orphelin de la famille de Tchao* nous a été révélé d'une façon complète par les soins habiles de M. Stanislas Julien. Un siècle s'est écoulé entre la première traduction d'une pièce chinoise et la traduction d'un second ouvrage dramatique de cette nation. M. Davis a fait connaître à l'Europe la comédie intitulée *le Vieillard qui obtient un Fils.* Il a consacré à ce travail les loisirs que lui laissait son poste à la factoterie anglaise de Canton. Un peu plus tard, le sinologue a publié un extrait d'une autre pièce chinoise, *les Chagrins de Han.* Les deux traductions de M. Davis présentent des lacunes, des suppressions à la manière du P. Prémare ; les morceaux lyriques ne s'y trouvent point, la difficulté d'en reproduire le sens a effrayé l'auteur. M. Abel Remusat pensait que la poésie chinoise était intraduisible ; il regardait comme une chose téméraire d'entreprendre en Europe la traduction complète

de la prose et des vers des meilleures pièces du théâtre chinois. Il faut croire que M. Abel Remusat avait exagéré les difficultés d'un pareil travail ; MM. Stanislas Julien et Bazin aîné, dans leurs traductions, ont fait marcher de front la prose et les vers. En 1832, M. Stanislas Julien nous a donné l'*Histoire du Cercle de craie* avec toute la partie poétique ; c'était le premier exemple de traduction complète d'une pièce chinoise. Les quatre drames que renferme le volume de M. Bazin aîné, dont nous allons parler, sont également traduits sans omission. Tous ces ouvrages sont tirés d'un recueil qui a pour titre : *Youen-jin-pi-Tchong*, *les Cent Pièces composées sous les Youen* ou princes de la famille Gengis-Kan. Ainsi donc, à l'heure qu'il est, l'Europe savante connaît, d'une manière plus ou moins parfaite, huit pièces appartenant au théâtre chinois. Quand il s'agit de conquêtes faites dans des littératures auxquelles de rares esprits s'efforcent patiemment d'atteindre, on mesure soigneusement chaque progrès, on compte le peu qu'on a, comme fait la science géographique pour les mers ignorées, pour ces lointains pays inexplorés, où le voyageur intrépide a reconnu tel rivage, tel cap, telle montagne

Les grandes villes de la Chine, Péking, Sian, Canton, Nanking, Hang-Tcheou, Sou-Tcheen, etc., n'ont pas de théâtres comme Paris, Londres, Milan, Vienne, Petersbourg, ou comme en avaient les Grecs et les Romains ; on n'y trouve pas un seul monument public destiné aux représentations dramatiques. Péking, la capitale de tout l'empire, cette prodigieuse cité dont le circuit est de quatorze-mille quatre cents toises, renferme tous les établissements qu'on rencontre dans nos métropoles européennes, mais pas un seul théâtre proprement dit. On s'étonne que l'art dramatique n'ait point de sanctuaire chez les Chinois, lorsqu'on songe au goût de ce peuple pour les spectacles. Dans les provinces du nord de la Chine, il existe des édifices publics consacrés aux exercices de la musique, du chant et de la danse, qu'on dispose de manière à recevoir les jeux de la scène ; on y établit des décorations et une porte, appelée *porte des ombres*, par où sortent et entrent les personnages. Dans les provinces du sud, quand on

veut jouer une pièce, un théâtre est élevé sur la place publique ou en pleine rue, et le gouvernement ne s'y oppose jamais : ces sortes de constructions s'achèvent en moins de deux heures. Quelques bambous pour supporter un toit de nattes, quelques planches posées sur des tréteaux, élevées de six à sept pieds au-dessus du sol, quelques pièces de toiles de coton peintes, pour former trois des côtés de la place destinée à la scène, en laissant entièrement ouverte la partie qui fait face au spectateur, suffisent, dit-on, pour dresser et construire un théâtre chinois. Les maisons des riches, les hôtels et les tavernes ont des salles toutes prêtes pour les représentations ; on y fait venir des comédiens ambulants, comme chez nous on fait venir des musiciens ou des chanteurs. M. Klaporth nous dit qu'à la cour de Péking, il y a des théâtres permanents; la scène y est double et triple, ajoute-t-il, c'est-à-dire à deux ou trois étages où les acteurs, répartis d'après l'action représentée, jouent une seule et même pièce dans le même temps, avec un tel accord de musique et de paroles, qu'ils ne sauraient mettre plus d'ensemble sur une seule scène.

Chez les Chinois comme chez les Romains, les acteurs ne jouissent d'aucune considération, non point à cause de leur profession, mais à cause de leur naissance : ce sont des enfants d'esclaves achetés par les directeurs dramatiques et élevés par eux. Chaque troupe de comédiens ambulants se compose de huit à dix personnes qui sont *les esclaves du maître ou directeur.* « Ces troupes, dit un auteur, vont de lieu en lieu dans une barque couverte qui leur sert d'habitation et dans laquelle le directeur leur enseigne leurs rôles. Lorsqu'elles sont appelées pour jouer devant une société, la liste des pièces qu'elles sont prêtes à jouer est remise à la personne qui donne les fêtes, afin qu'elle consulte le choix de ses hôtes. On lit ensuite le nom des personnages du drame, et s'il s'en trouve qui correspondent à celui d'un des convives, on choisit aussitôt une autre pièce pour éviter toute allusion offensante. » Ces dernières précautions annoncent une grande politesse de mœurs. L'art dramatique est interdit aux femmes, depuis qu'un souverain chinois scandalisa tout l'empire en admettant

une actrice au nombre de ses épouses; de jeunes garçons, et quelquefois même des eunuques, comme chez les Grecs et les Romains, remplissent les rôles de femmes.

Quatre pièces ont été traduites par M. Bazin aîné ; ce sont trois drames et une comédie : les pièces se composent de quatre actes. Chacun de ces ouvrages est précédé d'un prologue, véritable exposition du sujet. Les auteurs chinois s'inquiètent peu de garder l'unité de temps et de lieu ; les règles d'Aristote n'ont jamais régné sur les bords du Toumen, du Yalou, du fleuve Jaune et du fleuve Bleu. Une remarquable netteté forme le principal caractère des pièces chinoises. Tout personnage qui entre sur la scène commence par vous dire son nom, son surnom, le nom de son père et de son pays natal, ce qu'il veut, où il va, d'où il vient ; on ne craindra pas de vous répéter plusieurs fois un fait, quand ce fait a de l'importance dans la conduite du drame ou de la comédie. En lisant ces compositions, nous avons été frappé de leur physionomie toujours morale, de leur but toujours sage et social; aux yeux des Chinois une œuvre de théâtre sans moralité serait un non-sens ; il faut que les auteurs dramatiques aient pour objet de porter les spectateurs à la pratique de la vertu, de présenter les nobles enseignements de l'histoire aux ignorants qui ne savent pas lire. Ceux qui composent des pièces obscènes, dit un écrivain chinois, seront sévèrement punis dans le séjour des expiations, et leur supplice durera aussi longtemps que leurs pièces sur la terre. La loi civile elle-même a des peines contre les auteurs dramatiques qui outrageraient la morale. Nous sommes sur ce point un peu moins avancés que les Chinois; de nos jours, la muse dramatique et la vertu ne passent guère par le même chemin, et notre législation n'y prend pas garde. Dans les pièces que nous avons sous les yeux, il est un rôle curieux, c'est celui du personnage qui chante. « Ce n'était pas assez pour les Chinois, dit M. Bazin aîné, d'avoir établi l'utilité morale comme but des représentations dramatiques; il fallait encore qu'ils imaginassent un moyen d'atteindre ce but. De là le rôle du personnage qui chante, admirable conception de l'esprit, caractère essentiel qui distingue le théâtre

chinois de tous les théâtres connus. Le personnage qui chante dans un langage lyrique, figuré, pompeux, et dont la voix est soutenue par une symphonie musicale, est, comme le chœur du théâtre grec, un intermédiaire entre le poëte et l'auditoire, avec cette différence qu'il ne demeure pas étranger à l'action. Le personnage qui chante est, au contraire, le héros de la pièce, qui, toutes les fois que les événements surviennent, que les catastrophes éclatent, reste sur la scène pour émouvoir douloureusement les spectateurs et leur arracher des larmes... C'est enfin le personnage principal qui enseigne, qui invoque la majesté des souvenirs, cite les maximes des sages, les préceptes des philosophes, ou rapporte les exemples fameux de l'histoire ou de la mythologie.

Parmi les quatre pièces que nous avons sous les yeux, celle qu'on peut appeler une comédie nous a particulièrement intéressé; on y remarque de l'habileté dans le développement de l'action, de la vivacité, des inspirations poétiques. Les principaux personnages de cette comédie sont *Pé-min-Tchong*, *Siaoman*, *Fan-Sou*, *Madame Han*. Pé-min-Tchong, né à Thaï-Youan, capitale du Chansi, est fils de Pé, général d'infanterie, qui combattit avec Peï-Tou, prince de Tsin, dans le IXe siècle de notre ère, pour défendre l'autorité de l'empereur contre des troupes rebelles. Le général Pé, dans une bataille, avait sauvé les jours du prince de Tsin ; il avait reçu six coups de lance dans la mêlée où le précipitait son dévouement. Le père de Min-Tchong mourut des suites de ses blessures; à sa dernière heure, il recommanda son fils au prince de Tsin. Celui-ci lui répondit qu'il avait une fille appelée Siao-Man, et que son intention était de la donner pour épouse au jeune Pé-min-Tchong. Le prince laissa au général sa ceinture de jade comme gage de sa promesse. Peï-Tou avait suivi dans la tombe son libérateur. En mourant, il avait fait promettre à sa femme Han de veiller à l'accomplissement du mariage de Pé-min-Tchong et de Siao-Man : « Si vous n'exécutiez pas mes dernières volontés, avait-il dit, cette désobéissance coupable me tourmenterait dans l'autre monde. »

Après trois ans de deuil, Pé-min-Tchong, qui n'avait cessé de se livrer à l'étude, arrive dans la ville où habitaient la veuve de Peï-Tou et sa fille ; il venait chercher des nouvelles de son mariage. M[me] Han le présente comme un frère à Siao-Man et à la jeune suivante Fan-Sou. Pé-min-Tchong et Siao-Man ne comprennent pas l'intention de la veuve de Peï-Tou, qui leur a ordonné de se saluer comme frère et sœur. Lorsque le jeune étudiant montre à M[me] Han la ceinture de jade, gage sacré de la promesse de Peï-Tou, celle-ci répond qu'il ne faut pas parler de cela. Mais le bachelier et la jeune fille ne repoussent pas les pensées d'union. Pé-min-Tchong occupe un cabinet d'étude donnant sur le jardin, dans le palais du prince de Tsin. Siao-Man voudrait faire connaître ses sentiments au jeune bachelier ; elle a brodé en cachette un petit sac d'odeur sur lequel se lit un quatrain, et rêve au moyen de lui faire tenir ce petit sac. Fan-Sou, vive et spirituelle suivante, n'a pas tardé à surprendre le secret ; elle accompagne Siao-Man dans une promenade nocturne au jardin, comme pour respirer les parfums du printemps. Pendant ce temps Pé-min-Tchong veille ; il ne peut détacher sa pensée de Siao-Man, jeune immortelle du ciel de jade, svelte et gracieuse comme la fille de la belle Siché ; il passe les heures de la nuit à contempler la lune et les cieux, et demande à sa guitare des mélodies ; le bachelier parle à sa guitare d'une voix suppliante : « Je t'invoque, lui dit-il ; souviens-toi que, pendant plusieurs années, je t'ai suivie comme un ami fidèle sur les lacs et les mers. Je vais jouer un air, jeune immortelle ! C'est dans ta ceinture, mince et svelte comme celle d'une vierge, dans ton sein nuancé comme celui d'un serpent, dans ta gamme d'or, ton chevalet de jade, c'est dans tes sept cordes, pures comme le cristal, que réside toute la puissance de mes chants. O ciel ! puisse une brise heureuse recevoir les sons de ma guitare et les porter aux oreilles de celle qui semble mollement formée de jade et de vermillon ! O ma guitare, je te suspendrai dans ma chambre, je t'offrirai des sacrifices aux quatre saisons de l'année, et je ne manquerai jamais de te saluer soir et matin, pour te témoigner ma reconnaissance. »

Dans leurs secrètes promenades à travers les bosquets du jardin, les deux jeunes filles marchent sans bruit ; elles retiennent leurs ceintures garnies de pierres sonores. « Que nos petits pieds, semblables à des nénuphars d'or, dit Fan-Sou, effleurent mollement la terre. » Elle fait admirer à sa compagne l'éclat des fleurs, la beauté des saules, semblables à des masses de vapeur qui se balançent dans l'air. Pendant que Siao-Man et Fan-Sou admirent les richesses du printemps qui se déployent sous les doux rayons de la lune, leur oreille est frappée par d'harmonieux accords ; c'est Pé-min-Tchong qui joue de la guitare ; il se plaint d'être séparé de celle dont il voudrait faire son épouse ; son âme est brisée de douleur, les larmes ruissellent sur son visage ; pauvre étranger, jeté bien loin de son pays natal, il erre à l'aventure ainsi qu'une feuille emportée par le vent. Comme le phénix solitaire, il cherche sa compagne et l'appelle avec de tristes accents. Siao-Man est parvenu à laisser tomber son petit sac d'odeur sur le seuil de la porte du cabinet d'étude où le bachelier chante sa romance. Celui-ci, qui avait entendu des pas dans le jardin, était sorti de son cabinet, avait reconnu Siao-Man et ramassé à la clarté de la lune le sac d'odeur en soie violette portant des vers dont son cœur est ému.

Les jours suivants Mme Han, apprenant que Pé-min-Tchong est malade, envoie Fan-Sou auprès de lui pour savoir de ses nouvelles. Le bachelier ne parle à la suivante que de ses sentiments pour la fille de Peï-Tou ; Fan-Sou feint de tout ignorer; elle l'engage à poursuivre avec ardeur ses études littéraires au lieu de se consumer en soupirs. A la fin la suivante se charge d'une lettre pour sa jeune maîtresse ; elle lui vante le mérite, les qualités du bachelier, et rapporte une favorable réponse à Pé-min-Tchong. Un entretien avec Siao-Man est promis au bachelier ; quand il presse Fan-Sou de lui faire connaître à quelle heure apparaîtra la jeune fille, Fan-Sou répond : « Attendez que le tambour ait annoncé l'arrivée de la nuit ; attendez que tout le monde de ce palais soit plongé dans un sommeil profond ; attendez qu'un bruit qui se prolonge au loin parte du haut de la tour, que la goutte d'eau tombe sur le clepsydre de jade sonore ; qu'une brise printanière fasse

frémir l'aigrette du phénix qui dort sur les bananiers; que la fleur qui croît dans le palais de la lune abaisse son ombre sur la cime des arbres ; que Siao-Man sorte de sa chambre, d'où s'exhale un doux parfum; qu'elle quitte ses rideaux brodés; qu'en agitant sa robe ondoyante elle franchisse le chemin entouré d'une balustrade, qu'elle soulève mollement la jalousie ornée de perles; attendez qu'un léger bruit se fasse entendre de la fenêtre : c'est le moment où elle viendra. »

Mme Han a troublé l'entretien et s'est livrée à toute sa colère contre Fan-Sou. Le bachelier se dispose à partir : il s'en va à la capitale pour se présenter au concours des licenciés ; Fan-Sou lui annonce que s'il inscrit son nom sur la liste des docteurs, il deviendra l'époux de la fille du prince de Tsin. Pé-min-Tchong obtient d'éclatants succès ; il gagne le premier rang sur la liste des licenciés. Le président du tribunal de la magistrature reçoit de l'empereur l'ordre de présider au mariage de Pé-min-Tchong avec la fille de Peï-Tou. Mme Han et Siao-Man sont conduites à la capitale dans un hôtel préparé pour elles ; la veuve du prince de Tsin est invitée, au nom du souverain, à donner sa fille au premier des nouveaux licenciés : quelle n'est pas l'heureuse surprise de Mme Han, de Siao-Man et de Fan-Sou, lorsqu'elles découvrent que le jeune homme récemment monté à un rang illustre est Pé-min-Tchong lui-même !

Nous nous dispensons de parler en détail des trois drames. On sait que les Chinois ne connaissent pas de plus délicieux spectacle que celui de la neige tombant en abondance sur la terre. Dans la *Tunique confrontée*, Tchang-i, placé à une fenêtre, avec sa femme et son fils, contemple les blancs flocons qui descendent du ciel et couvrent le sol; il boit quelques tasses de vin en face de ce spectacle; son imagination s'allume, et ce n'est plus l'hiver, c'est la magnificence du printemps qu'il croit voir : « S'il en était autrement, » dit-il dans un chant poétique, « comment les fleurs du poirier tomberaient-elles feuille à feuille? comment les fleurs du saule voleraient-elles en tourbillons? Les fleurs de poirier s'entassent et forment un sol argenté; les fleurs de saule s'élèvent

au ciel comme une parure ondoyante et retombent vers la terre. J'ai devant mes yeux une perspective délicieuse; je suis dans le moment le plus fortuné de ma vie; on suspend pour moi des draperies de soie brodées; on étale à mes pieds un riche tapis de fleurs; on me sert en abondance, sur des plats d'or, des mets recherchés; on remplit des vases d'argent d'un vin exquis. Au fond je ne suis qu'un homme vulgaire, un simple habitant de la ville du phénix; et pourtant il me semble que je nage dans l'opulence et que mon habit est orné de dragons. »

Le volume dont nous venons de dire quelques mots nous apprend plus de choses sur les mœurs des Chinois que bien des relations; le théâtre d'un pays en est la véritable et vivante expression; le meilleur moyen de connaître une société, c'est de l'entendre parler et de la voir agir; les croyances, les superstitions, les usages, les costumes eux-mêmes, tout est reproduit devant nous. Les tableaux dramatiques dont nous possédons à peine un échantillon, et qui abondent dans la littérature chinoise, donnent l'idée d'une civilisation brillante; un peuple est avancé lorsqu'il place au premier rang de ses joies les jouissances de l'esprit; or, voilà bien des siècles que l'ingénieuse observation des mœurs et les nobles exemples historiques traduits sur la scène ont pour les Chinois un grand attrait. Voltaire avait remarqué à ce sujet que les Chinois, les Grecs et les Romains sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. « Rien en effet, ajoute-t-il, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. »

La Chine a de grands trésors d'histoire, de poésie, de morale et de politique; de riches et vastes champs sont ouverts à l'intrépidité des sinologues; la croix et le zèle admirable de nos missionnaires ont frayé la route à l'érudition moderne dans ces régions longtemps fermées au monde. D'après les plus incontestables autorités, la littérature chinoise est la première de l'Asie par le nombre, l'importance et l'authenticité de ses monuments; les

annales de ce peuple forment le corps le plus complet et le mieux suivi qui existe dans aucune langue. L'usage des concours a donné un grand essor à l'éloquence politique et philosophique. L'histoire littéraire, la critique des textes et la biographie sont le sujet d'une foule d'ouvrages remarquables. Les poëmes lyriques et narratifs, les poëmes descriptifs, les romans de mœurs, les romans fantastiques sont nombreux. Il existe un grand nombre de recueils spéciaux et généraux, et beaucoup d'encyclopédies ; dans le dernier siècle, on avait commencé l'impression d'une collection d'ouvrages choisis en 180,000 volumes. Tous les travaux de critique ou d'érudition sont faits avec clarté et régularité. Et d'ailleurs, on peut observer que la netteté est le caractère distinctif des productions de l'esprit chinois. Le savant professeur de langue chinoise au collége de France à qui nous empruntons ce rapide inventaire des richesses littéraires du Céleste empire, nous apprend aussi qu'il n'y a pas, même en Europe, de nation chez laquelle on trouve tant de livres, ni de livres si bien faits, si commodes à consulter et à si bas prix. Ajoutons maintenant qu'en aucun pays de l'univers les lettres ne sont honorées comme en Chine. C'est là que le mérite est le dernier mot de tout, c'est là que domine, universellement respectée, la puissance du savoir. La Chine est le pays de l'égalité sociale. Chaque homme, avec du talent, peut monter aux emplois, aux charges de l'Etat, à tous les honneurs, à toutes les distinctions. La civilisation est bien loin d'être parfaite en Chine ; des coutumes barbares s'y rencontrent, et c'est au christianisme seul qu'il appartiendra de régénérer ce pays. Mais il est vrai de dire que les intérêts matériels n'usurpent point en Chine la place que doivent occuper les droits sacrés de l'intelligence. La France n'en est pas encore là.

CHAPITRE XV

L'abbaye de Royaumont.

Sur le sol comme dans les mœurs la vieille France s'efface; de même qu'il reste à peine quelques traces des institutions anciennes, ainsi chaque jour achèvent de disparaître tant de monuments qui étaient à la fois les témoins et l'expression d'un temps riche en inspirations fortes. Les vieux monuments religieux en ruines ont particulièrement la puissance de nous intéresser, parce qu'une grandeur immortelle survit dans tous les lieux où l'âme humaine a gardé de longs et d'énergiques rapports avec Dieu, et où la terre et le ciel se sont unis par des liens invisibles mais ardents. Les dalles de ces lieux sont plus saintes que la pierre qui fut l'oreiller mystérieux de Jacob : le rêve du patriarche aimé de Dieu n'était qu'une prophétique image de la prière catholique. Hâtons-nous donc de visiter ce qui n'est point encore devenu poussière; allons voir ces murs qui ont abrité tant de souffrances ignorées, d'où sont partis tant de pieux élans, et que l'aumône habitait comme une image de la Providence; allons respirer l'air de ces cloîtres pleins de l'absence de ceux qui respirent maintenant l'air des collines éternelles.

Il n'est pas de monastère en France dont le souvenir puisse nous être plus cher que celui de Royaumont, car il se mêle très-étroitement au souvenir de notre grand roi saint Louis. Ce prince

en fut le vrai fondateur, et parut avoir de la prédilection pour cette jolie vallée, qui offre aujourd'hui encore de si riants tableaux. « Louis, disent les auteurs de *Gallia christiana*, pour obéir à la volonté de feu Louis VIII, son père, acheta le lieu appelé *Guimont*, près de Beaumont-sur-Oise, aux religieuses bénédictines de Saint-Martin de *Borrene* (aujourd'hui Boran), avec le consentement d'Ermengarde, abbesse du Paraclet, d'où dépend le prieuré de Borrene. Là, il éleva de ses propres mains un célèbre monastère de l'ordre de Cîteaux, qu'il nomma Royal-Mont (Royaumont). L'ouvrage achevé, le très-pieux prince fit venir des moines de Cîteaux et les dota de beaucoup de biens, dans l'année 1228 et les années suivantes. » Le 19 octobre 1235, eut lieu la consécration de la basilique, sous l'invocation de la Vierge Marie et de tous les saints; ce fut Jean, archevêque de Mitylène, qui la bénit. La dédicace se célébra avec la plus grande solennité; Louis, âgé alors de vingt ans, accompagné de toute sa cour, assistait à la cérémonie. Il attribua à l'abbaye un revenu annuel de cinquante livres parisis pour soixante moines; cette somme équivalaitt environ à 8,500 francs de notre monnaie. Le nombre des cénobites s'éleva plus tard à cent quatorze.

Louis n'était qu'un enfant lorsque, par son ordre, s'élevait le monastère de Royaumont; il se mêlait aux travailleurs; ses jeunes mains, qui remuaient les pierres de construction, savaient déjà manier l'épée pour repousser la formidable ligue des seigneurs du royaume armés contre la régence de sa mère. Il était marié à Marguerite de Provence depuis un an, et le temps de sa majorité allait venir, quand l'achèvement et la dédicace de la basilique réalisaient un des vœux les plus chers de son enfance. Les ouvriers de la basilique avaient vu dans ses mains manier les instruments de maçonnerie, mais ils n'ignoraient pas la part que Louis avait prise aux événements importants de sa minorité.

Un manoir sur les rives de l'Oise, appelé Améris, était la demeure du jeune roi, pendant que les travaux de l'abbaye se poursuivaient sous son regard. Il voulait que ses trois frères, Charles, Alphonse et Robert, ne restassent pas oisifs en présence de cette

construction religieuse ; les trois princes enfants aimaient mieux *courir*, *chanter ou s'esbattre*. S'il leur arrivait de jouer aux heures de recueillement, « Frères, leur disait Louis, les moines gardent maintenant le silence, faisons comme eux. » Lorsque les princes se reposaient au lieu de traîner la civière : « Les moines, disait Louis, ne se reposent pas, imitons-les. » On sait que les moines de Cîteaux se livraient au travail des mains. De tous les frères de Louis, c'était Robert qui avait montré le plus de zèle dans les travaux de Royaumont. L'architecte Pierre de Montereau dirigea la construction de la basilique, dont la forme était celle d'une croix, et qui égalait en beauté les nefs les plus renommées de France ; elle coûta, dit-on, cent mille livres parisis (un million sept cent mille francs de notre monnaie). Telle était la magnificence des ornements intérieurs, que le chapitre général de l'ordre de Cîteaux, tenu en 1263, crut devoir imposer plus de simplicité aux abbés de Royaumont ; *il enjoignit à l'abbé de changer les peintures, imaiges, sculptures, tentures et colonnes, faictes depuis peu autour du grand autel, pour les réduire à l'ancienne humilité et simplesse de l'ordre, sans toucher néanmoins aux tombeaux des princes.*

Le fils de Blanche aimait donc Royaumont, le témoin des plus paisibles et des meilleurs jours de sa vie, la douce retraite où son front s'était préparé à porter tout le poids de la plus belle couronne de l'univers. Aussi apprenons-nous sans surprise, qu'au delà des mers, pendant son séjour à Damiette qui suivit la victorieuse descente sur le rivage égyptien, le saint roi se ressouvenait de Royaumont ; il data de cette place, dont le nom rappelle sa bravoure, la cession d'un domaine fait à son cher monastère des bords de l'Oise. Pour les moines de Royaumont, il n'y avait pas de plus éloquente exhortation à la piété que la présence de saint Louis. Il se confondait dans leurs rangs au chœur, au réfectoire, au jardin ; plus d'une fois il chanta, avec les moines, les Vigiles de saint Michel, éclairé d'une petite lanterne sourde qu'il tenait sur son pupitre. Sa chambre était celle d'un cénobite, et l'humilité de grand ce monarque rabattait tout orgueil qui aurait voulu se

lever. Comme le saint roi était avide de la parole divine, un de ses prédicateurs habitait Royaumont pour monter en chaire chaque fois que Louis s'y rendait. Dans cette chaire parut souvent Vincent de Beauvais, l'auteur du *Miroir général*, ouvrage plein de science et de génie. Le jeune monarque, après s'être recueilli et avoir prié au nouveau monastère, se délassait à la chasse au faucon, aux bords des étangs de Gomelle. Il y avait là un manoir flanqué de trois tourelles appartenant à sa mère; la petite construction en style du moyen âge qui s'élève à la même place garde le nom de *Château de la reine Blanche et des Loges.*

Les mains de saint Louis s'ouvraient toujours pour répandre l'aumône; mais c'est surtout à Royaumont que les pauvres et les malades le bénissaient. L'infirmerie du monastère recevait sa première visite. Les maladies les plus hideuses lui inspiraient un intérêt de prédilection. On se rapelle avec une admiration profonde les tendres soins qu'il rendait à ce lépreux de Royaumont, le frère Léger, dont tout le monde n'approchait qu'avec un affreux dégoût. Le saint roi l'appelait son lépreux. Il l'habillait, lavait ses plaies, touchait ses ulcères, et ce spectacle, dont le christianisme peut seul expliquer la merveille, fit pleurer un jour l'abbé de Royaumont. Si l'on en croit la chronique du monastère, l'attouchement du saint monarque guérit le lépreux. Pour qu'aucune royale faveur ne manquât à l'abbaye qui avait été son œuvre, Louis lui donna une partie de sa bibliothèque.

La basilique élevée avec tant de bonheur vers les cieux, cette nef, où si souvent le cœur de Louis s'était répandu en oraison, le vit pleurer sur le tombeau de son frère Philippe, mort à la première fleur de l'âge, de sa fille aînée Blanche, morte en 1243, de ses fils Louis et Philippe, qui ne firent qu'apparaître dans la vie, de Jean de France, mort en 1247, et de cet autre fils, Louis, qui termina à dix-sept ans des jours pleins d'espérances pour le royaume. Nous empruntons à l'*Histoire de saint Louis*, de M. le marquis de Villeneuve-Trans, quelques détails sur les ornements de ces sépultures : « Dans un des angles formés par les piliers gothiques, couverts de bannières, d'*ex-voto*, de verrines en couleur, avec les armoi-

ries de l'abbaye royale, portées aux processions du soir, la tète enfantine et coloriée de Philippe, frère du roi, en manteau bleu, semé de billettes et de losanges d'or, reposait sur deux coussins de marbre supportés par des anges. Tout autour se voyaient, sculptés en creux, des fleurs de lis et des cercles d'or; puis, au-dessus, s'élevait une rangée d'arceaux ou niches à ogives qui renfermaient alternativement un moine de Citeaux couvert de son froc et un ange revêtu de la dalmatique azurée aux armes de France. L'épitaphe en vers latins, gravée sur la tombe de Philippe, surnommé Dagobert, était une supplication touchante vers Dieu le Roi des rois, pour qu'il préservât du feu de l'enfer ce fils de race royale. Près de là, le sépulcre de Blanche de France consistait dans une simple lame de cuivre émaillé, d'un travail exquis. La royale enfant était représentée dans ses jeux; pour lancer plus facilement une paume, elle retenait sa tunique parsemée des lis de France et des tours de Castille, figurés en losanges par une riche mosaïque. Le sépulcre de Jean de France était tout à fait pareil à celui de sa sœur Blanche, à la seule différence que le prince portait une sorte de sceptre surmonté de fleurs de lis d'or. »

Mais la tombe qui inspirait les plus vives douleurs, c'était le monument de Louis de France, *adolescent agréable à Dieu et aux hommes qui se distingua toujours par la pureté de ses mœurs*, comme le proclamait son épitaphe; le pape Alexandre l'avait appelé *futur appui de l'Eglise et de la religion.* Le sculpteur avait représenté Louis de France, étendu, les mains croisées, reposant sur un coussin de pierre, la tête coloriée au naturel, avec les cheveux taillés en ronds comme les clercs. On entrevoyait par-dessous le surcot, la *cotte hardie* à grandes manches; le manteau d'azur semé de fleurs de lis d'or était jeté sur les épaules; une courroie à boutons d'or attachait les souliers recourbés en pointe. Une niche à ogives, à sculptures festonnées, légères, dentelées, à feuillages gracieux et à flèches élégantes, terminait le monument. Plusieurs autres arceaux gothiques d'un fond en verre bleu entouraient le sarcophage, où les couleurs les plus

éclatantes, l'outremer surtout, brillaient à profusion ; les petites figures qu'elles renfermaient concouraient à retracer naïvement la cérémonie du convoi funèbre. Sur l'un des côtés on voyait les prêtres en habits sacerdotaux ; les clercs tenant en main le bénitier, le goupillon et l'encensoir ; les moines et deux femmes en pleurs marchant à la suite ; enfin le char funéraire porté par les barons de France et d'Angleterre : à leur tête marchait un personnage couronné ayant sur les épaules un des bâtons du cercueil. Au-dessus d'une niche plus élevée, formée par des palmiers surmontés d'anges, et figurant comme une voûte aérienne au milieu des nuages, rayonnaient les statues de la Vierge mère et de Jésus-Christ. A leurs pieds on voyait le patron de Cîteaux et le royal fondateur de Royaumont qui, tête nue, prosterné et en oraison, offrait sur un linge *les trois clous et la couronne d'épines.*

La riche inspiration de l'art au XIII[e] siècle étincelait dans ces royales sépultures de la basilique de Royaumont. Et plus rien de cela n'existe aujourd'hui !

Les mortelles dépouilles des anciens abbés de Royaumont reposaient dans la basilique. Depuis la fondation du monastère jusqu'en 1736, on compte trente-huit abbés dont quelques-uns portaient des noms illustres. Le 34[e] abbé par le titre et la possession, sinon par la résidence, fut le cardinal Mazarin, le plus habile et le plus cupide qu'ait eu la France ; il était possesseur de huit abbayes qui lui donnaient un revenu annuel de 500,000 livres, y compris les revenus de son évêché de Metz. Vers la fin du dernier siècle, un très-élégant pavillon dans le goût italien s'éleva pour l'abbé de Royaumont, tout auprès du vieux monastère ; ce pavillon donne plutôt l'idée d'un rendez-vous de chasse princier que de la demeure d'un cénobite, et atteste la disparition des traditions austères et de l'antique esprit de Cîteaux : à peine venait-on de l'achever que la Révolution éclata ; l'abbé de Royaumont ne put en jouir.

Ce fut au mois de mai 1791 que la vente nationale de l'abbaye de Royaumont eut lieu au district de Gonesse. Tout le domaine eut pour acquéreur. le marquis de Travanet ; on lui imposa pour

condition la démolition de la basilique. M. de Travanet accepta cette condition et la remplit avec une déplorable fidélité. Alors tomba sous le marteau ce beau monument de plus de cinq siècles, pour lequel saint Louis et ses trois frères avaient charrié des pierres, du mortier et de la chaux, cette vénérable église où le grand roi avait tant prié et tant pleuré, où sa tête d'enfant et puis sa tête d'homme s'était humblement inclinée aux pieds de celui qui juge les princes de la terre! Les débris de la basilique si haute, si hardie, si empreinte du génie du moyen âge, ont servi à bâtir des maisons et des écuries à Royaumont. La place est vide, et l'herbe y croît. Le seul reste de l'église est une tour de cent vingt pieds avec un escalier intérieur qui menait jusqu'au faîte du temple catholique.

Les bâtiments du monastère sont debout. Nous avons pu les visiter en détail, grâce à la parfaite obligeance de M. Van-der Mersch et sa famille, propriétaire de Royaumont depuis 1815. Le maître actuel de ces lieux, d'origine belge, a fait du monastère une grande blanchisserie, mais au moins l'a-t-il respecté autant que les besoins de son établissement le lui ont permis. A travers l'invasion de l'industrie, nous avons pu saisir l'étendue du réfectoire, dont les hauts plafonds en arceaux sont ornés d'arabesques; les degrés de la chaire où l'on faisait la lecture pendant les repas sont coupés par un petit mur. La vaste cuisine des moines a été changée en forge. Le cloître subsiste en entier, sauf la galerie qui touchait le mur du côté du dortoir; elle fut renversée par M. de Travanet pour donner du jour à une partie de sa filature. Le préau est un jardin. M. Van der Mersch et sa famille sont établis dans la portion du monastère qui était réservée à l'hospitalité. Une tombe sans inscription, adossée au mur, dans une sorte de niche, se voit au portail d'entrée sous le cloître; les vieux villageois de ce pays parlent d'une statue assise autrefois sur cette tombe qu'ils supposent renfermer les restes du roi Dagobert. Or chacun sait que le roi Dagobert fut enseveli à l'abbaye de Saint-Denis, près de six siècles avant la construction du monastère de Royaumont. Ce qui a pu faire donner au sarcophage du portail

le nom de Tombeau du roi Dagobert, c'est que le frère de saint Louis, Philippe, enseveli dans la basilique de Royaumont, portait le surnom de Dagobert, comme l'indique son épitaphe. Ce qu'on appelle à Royaumont l'oratoire de saint Louis est une tourelle formant l'angle occidental d'un grand bâtiment dit le prieuré.

Sous peine d'être incomplet il me faut parler d'une profanation qu'a subie le monastère. Au rez-de-chaussée, des gens du monde ont élevé, pour leur divertissement, un petit théâtre de campagne; on y a joué, il y a quelques années, des comédies et des opéras. Ces lieux, qui, durant cinq cents ans, avaient retenti des accents de la prière, ont été sans doute bien surpris d'entendre des couplets de vaudeville et des airs de la *Somnambule!* Au-dessus de la porte d'entrée du théâtre on a placé, en guise d'ornement, un petit ange avec ses longues ailes pliées, qu'on avait pris pour une Renommée! il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître dans cette figure du moyen âge l'expression du recueillement catholique. Je voudrais donc que le petit théâtre disparût du monastère, ou que du moins l'ange disparût de la porte d'entrée.

Nous avons vu sur l'un des bas-côtés de la basilique détruite, la place du monument de Henri de Lorraine, dont le marquis de Travanet fit présent à l'église d'Asnières, à une demi-heure de Royaumont. Le monument que nous avons retrouvé dans l'église de ce village, fut l'ouvrage du fameux sculpteur Coysevox : le prince de Lorraine est représenté mourant entre les bras de la Victoire. On y lit une inscription latine dont voici la traduction : « Au très-illustre prince Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, grand écuyer de France; son fils Louis, héritier de ses titres, émule de sa gloire, a posé ce monument. » Une autre inscription latine, qui manque au mausolée transporté à Asnières, rappelait les principaux faits d'armes de Henri de Lorraine, un des plus grands généraux du XVII[e] siècle; le comte d'Harcourt avait enlevé aux Espagnols les îles de Lérins, ravitaillé Casal, battu devant Quiers vingt mille Espagnols, avec un corps de huit mille hommes, et forcé Turin à capituler après trois mois de résistance.

Le siége de Turin fut marqué par une circonstance qui ne s'est vue qu'une fois dans les annales de la guerre : Thomas de Savoie, maître de la ville, assiégeant la citadelle occupée par les Français, était assiégé par le comte d'Harcourt, qui l'était lui-même par le marquis de Léganès à la tête de l'armée espagnole. Le comte d'Harcourt sut triompher néanmoins des deux armées. Il mourut d'apoplexie dans l'abbaye de Royaumont, le 6 juillet 1666, à l'âge de soixante-six ans.

Au mois de février 1843, trois cercueils de plomb, rangés ensemble, ont été découverts dans le sol de la basilique de Royaumont; ils sont exposés tous les trois dans une salle du monastère. Parmi ces trois cercueils on remarque celui de l'illustre comte d'Harcourt dont j'ai rappelé tout à l'heure les exploits; j'y ai lu l'inscription suivante gravée sur une lame de cuivre : « Est le corps de très-haut, très-puissant, très-illustre prince monseigneur Henry de Lorraine, comte d'Harcourt, chevalier des ordres du roy, pair et grand écuyer de France, décédé le 6 juillet 1666, âgé de soixante-six ans. *Requiescat in pace.* »

Le second cercueil renferme le corps du fils du comte d'Harcourt; en voici l'inscription : « Icy est le corps de très-haut, très-puissant et très-illustre prince Mgr Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, chevalier des ordres du roy, pair et grand écuyer de France, né le 7 décembre 1641 et décédé le 13 juin 1718; a désiré être inhumé près de Mgr le comte d'Harcourt son père, à l'honneur duquel il a fait faire le mausolée qui est dans cette chapelle. *Requiescat in pace.* »

Le troisième cercueil porte cette inscription : « Cy gist très-haut et très-puissant prince Mgr François-Armand de Lorraine, abbé de Notre-Dame-des-Chatelliers, de St-Faron et de Royaumont, évêque de Bayeux, décédé le 9 juin 1728, âgé de 63 ans. *Requiescat in pace.* » Le prince de Lorraine, dont il s'agit ici, était fils de Louis de Lorraine et de Catherine de Neuville; il avait reçu de Louis XIV l'abbaye de Royaumont.

Au mois de juillet 1826, on avait trouvé le cœur d'un prince, Camille de Lorraine, conservé dans une boîte en plomb en forme

de cœur ; la nouvelle en retentit dans les journaux, et la relique réclamée au nom de l'empereur d'Autriche, envoyée à Nancy par le préfet de Versailles, fut déposée dans le caveau de la famille de Lorraine. Après la découverte des trois cercueils dont l'un renferme le corps d'un des plus grands capitaines de la France, on se hâta d'en prévenir l'ambassade d'Autriche, qui n'a rien fait jusqu'à ce jour. Il ne convient pas que ces restes précieux demeurent plus longtemps sans honneur dans un coin de Royaumont, et si aucun ordre n'arrive de Vienne, il faut que le gouvernement français s'occupe de donner un convenable asile aux trois cercueils.

Les plantations du possesseur de Royaumont en ont fait un lieu charmant. Une élégante allée conduit au monastère. L'ancien petit parc des cénobites est devenu un grand parc avec des masses de fleurs, de beaux arbres et de belles eaux qui viennent des étangs de Gomelle. Un batelet glisse sur les flots tranquilles, et les dames du lieu s'y promènent le soir, songeant parfois sans doute à l'enfance de saint Louis, à ses larmes paternelles au milieu des funérailles de sa jeune famille, songeant aussi aux révolutions qui ne laissent qu'un peu de terre et d'herbe à la place des vénérables basiliques, et changent en établissements industriels les vieilles demeures du recueillement et de la méditation.

Post-Scriptum. — Depuis que ces pages ont été écrites, le domaine et les restes de Royaumont sont devenus la propriété de la congrégation des Oblats, ordre admirable fondé par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, et dont les œuvres apostoliques sont déjà connues des pays les plus lointains. C'est une joie pour les catholiques que de voir le génie religieux relever les ruines du royal monastère et y reprendre les grandes et saintes traditions.

Les trois cercueils des princes de Lorraine ont été transportés, en 1856, à Nancy, dans la Chapelle-Ronde.

CHAPITRE XVI

Histoire d'une ville de Bourgogne.

Un jeune homme qui avait bien des fois passé et repassé autour des vieux restes de sa ville natale, eut un jour l'idée d'interroger ces vénérables débris; il se dit qu'il pourrait bien y avoir de curieux souvenirs cachés sous l'herbe des ruines solitaires, et que ces derniers témoins du passé mériteraient d'attentifs regards. En voyant ces tours et ces murailles féodales, dont chaque jour détache une pierre, en voyant ces églises d'une autre époque et ces vestiges de monastères attristés par les outrages du temps et l'indifférence de l'homme, notre penseur de vingt ans se sentait épris d'intérêt pour les siècles amoncelés devant lui; il se demandait s'il ne serait pas possible de voir agir et d'écouter parler les générations qui l'avaient précédé sur ce coin de terre où Dieu l'avait fait naître. Il sut que ces diverses ruines avaient leurs traditions, leurs légendes, leurs archives; il sut que les âges et les révolutions n'avaient pas tout emporté, et l'idée lui vint d'assembler tous les traits épars pour essayer de reconstruire le passé de son pays. C'est ainsi que M. Gustave Laperouse a écrit l'*Histoire de Châtillon-sur-Seine*. Il a été aidé dans son œuvre (lui-même nous l'apprend) par des devanciers qui ont laissé d'abondants et de riches matériaux. Le jeune auteur cite un avocat châtillonnais, du siècle dernier, appelé Pierre-François Delamothe, qui passa vingt-

huit ans de sa vie à réunir des renseignements sur Châtillon, parcourant le pays, frappant à la porte de toutes les abbayes, secouant la poussière de leurs chartriers, copiant les titres les plus précieux; Delamothe perdit la vue à force de déchiffrer d'anciennes écritures, et, contraint de renoncer à ces patientes investigations qui étaient devenues le charme de sa vie, le pauvre aveugle alla finir ses jours dans la retraite et dans l'oubli. Un autre avocat, M. Joly, avait laissé d'intéressants travaux sur l'histoire de Châtillon. Un pieux et savant ecclésiastique du pays, l'abbé Bourceret, recueillit une partie des manuscrits de Delamothe échappés à la ruine, ainsi que les manuscrits de M. Joly, et ajouta lui-même d'importants mémoires qui complétaient les recherches historiques des deux avocats. M. Gustave Laperouse a eu communication de tous ces travaux précieux, dont il a fait un livre en y joignant les fruits de ses propres investigations. Nous aimons l'honorable modestie qui a inspiré les lignes suivantes : « C'est pour moi un devoir comme un besoin de le dire, et je le dis bien haut pour que tout le monde l'entende : si ce livre vaut quelque chose, c'est aux mémoires de M. Bourceret qu'il faut en rapporter tout le mérite et, partant, toute la gloire. » Ce noble scrupule, ce pieux désintéressement d'un jeune ami des lettres, est une leçon donnée à ces écrivains, espèce de voleurs de nuit qui, après avoir pillé un homme, le font disparaître.

Châtillon, aujourd'hui une des villes de la Côte-d'Or, existait avant l'invasion des Romains; c'était un castel comme il y en avait beaucoup dans les Gaules; son antiquité celtique est incontestable. Les monuments, les traditions, les dénominations locales attestent l'élément celtique dans le pays de Châtillon. Des tombeaux gaulois renfermant des colliers, des bracelets, des débris d'armes mêlés aux débris humains, ont été trouvés à Essarois et à Brion. Dans le sauvage vallon de Rochefort, au milieu d'une de ces vieilles forêts des Gaules remplies de mystérieuses terreurs, et sur les bords d'un étang couvert de roseaux, on montre un monument druidique; c'est un bloc de pierre avec un tube acoustique, formant un porte-voix d'où le son de la voix s'échappe

à grand bruit et retentit au loin. Ce monument, entouré maintenant encore de vénération populaire, est certainement un autel druidique qui rendait des oracles; de prophétiques paroles, annonçant la vie ou la mort, la paix ou la guerre, ont passé par la cavité de ce bloc avec l'éclat du tonnerre ou le mugissement de la tempête. Vers le v[e] siècle avant l'ère chrétienne, une invasion de Cimbres occupa le nord et l'ouest des Gaules; les Lingons, une de ces peuplades, vinrent s'établir sur les rives de la Seine, après en avoir chassé les Séquanais; le pays de Châtillon, voisin des sources de la Seine, fut ainsi envahi; c'est le canton appelé aujourd'hui le canton de Lassois. A l'époque de l'invasion romaine, il sortit du pays des Lingons un chef pour défendre l'empire des Gaules contre l'empire de César; on connaît l'histoire de Sabinus et d'Eponine, leurs touchantes aventures, leur triste destin qui fit dire à Plutarque que rien de plus cruel ne s'était passé sous le règne de Vespasien. D'après les données les plus probables, le souterrain où s'était réfugié Sabinus n'est autre que le souterrain de l'église du village de Griselles.

Sous la domination romaine, Châtillon fut un *castrum* ou place forte, comme Châlons, Mâcon, Dijon. Cette place devint la capitale du comté de Lassois durant l'époque carlovingienne; alors apparaît Gérard de Roussillon, qu'on peut appeler l'Ulysse du vieil âge féodal, et qui eut le double bonheur de trouver un Homère dans la langue provençale et dans la langue wallonne. Le poëme wallon sur Gérard d'Euphrate, ainsi nommé à cause de ses romanesque voyages aux bords du grand fleuve de Mésopotamie, retrace la naissance, les merveilleuses aventures et la mort du héros bourguignon; le poëme provençal, le plus curieux et le plus ancien des romans héroïques connus, raconte la lutte féodale de Gérard de Roussillon contre la royauté de Charles le Chauve. M. Gustave Laperouse a donné une intéressante analyse de ces deux productions; pour le roman provençal, le jeune auteur a mis à profit le travail d'un très-estimable et très-habile érudit, M. Fauriel.

M. Gustave Laperouse suit les destinées de Châtillon à travers

le moyen âge, et nous montre la cité bourguignonne avec ses établissements de charité, ses églises et ses monastères. Parmi les couvents du pays de Châtillon, il faut distinguer le prieuré du Val-des-Choux ou Val-Saint-Lieu, fondé par un duc de Bourgogne vers la fin du xiie siècle, et soumis à la règle austère des Chartreux. Le monastère avait une ferme dont les revenus aidaient à soutenir les malheureux du canton, un hôpital pour les pauvres malades des villages voisins, une hôtellerie pour les voyageurs, des forges, des usines, toutes sortes de métiers pour fournir aux besoins des cénobites. On y remarquait une habitation pour les princes de la maison de Condé, qui avaient coutume d'y aller chaque année en pèlerinage. L'église des moines était élégante et belle; l'architecture gothique y respirait dans son naïf génie. Ce lieu était propice au recueillement religieux, aux inspirations de la pénitence, aux sombres préoccupations de l'éternité. La retraite du Val-des-Choux, complètement séparée du monde, réalisait les rêves austères de ces hommes pour qui la vie n'était qu'une pieuse préparation à la mort. De vastes et épaisses forêts entouraient cet asile d'une sainte terreur; là plus rien n'existait que Dieu et la nature dans ce qu'elle a de plus grave et de plus solennel. La révolution d'abord et, de nos jours, l'industrie ont porté le marteau sur le monastère du Val-Saint-Lieu; l'œuvre de la destruction n'est point encore accomplie; mais rapportez-vous-en à l'industrie, pour que d'ici à peu de temps la place reste vide. Ce sanctuaire de la prière et de la charité fut un des derniers couvents que frappa l'ouragan révolutionnaire. Une pétition présentée à l'Assemblée constituante par le comte de Chastenay obtint une prolongation d'existence pour le Val-Saint-Lieu; les motifs sur lesquels on s'appuyait étaient touchants, et leur caractère historique les recommande à notre souvenir. « Ces bons religieux, est-il dit dans la pétition, sont jardiniers, maçons, artisans et laboureurs; ils travaillent sur les chemins, regardent leurs maisons comme un asile ouverts aux pauvres et aux voyageurs qu'ils y reçoivent avec une hospitalité touchante; et leur journée, toujours active, ne se termine que pour employer à la

prière une partie de la nuit. Souvent ils ont répandu dans les villages voisins des secours que la Providence seule pouvait leur ménager, notamment pendant les hivers derniers, où les neiges entassées interceptaient toute communication. Plusieurs d'entre eux, au péril de leur vie, traînèrent par des forêts et des montagnes impraticables, des charrettes pleines de pains jusqu'au village d'Essarois qui en manquait absolument, et les regarde aujourd'hui comme ses anges tutélaires. Leur destruction serait une calamité pour le pays qu'ils habitent. »

Le jeune historien de Châtillon mentionne les personnages des différents siècles qui ont jeté de l'éclat sur la cité. Il a raison de relever avec une prédilection particulière la gloire qui revient à Châtillon pour avoir nourri dans sa collégiale saint Bernard depuis l'âge de 13 ou 14 ans jusqu'à l'âge de 22 ou 23 ans.

C'est à Fontaine-lès-Dijon que naquit ce grand homme ; mais c'est à Châtillon qu'il étudia les lettres et la foi chrétienne, et c'est là que s'écoulèrent les premiers temps de sa vie ; c'est à Châtillon que le jeune Bernard, endormi le soir de la veille de Noël en attendant l'office de minuit, vit s'accomplir dans un doux rêve le mystère de la Nativité ; l'hymne catholique, *Ave maris stella*, s'échappa des lèvres de saint Bernard, en présence d'une image de Marie, placée dans le souterrain de Notre-Dame de Châtillon. Le jeune descendant des seigneurs de Montbard, qui cachait l'éclat d'une noble origine sous le manteau de l'humilité chrétienne, vécut à Châtillon jusqu'à l'époque où il voulut ensevelir ses jours dans la solitude de Cîteaux. Saint Bernard, l'homme le plus éloquent du XII[e] siècle, dévoua toute la puissance de sa parole à cet enthousiasme religieux dont il était la vive expression. La grande passion de son génie fut d'arracher le monde aux pensées profanes, pour lui faire embrasser la croix. La religion ouvrait alors deux voies à la piété des hommes : le désert monastique et la croisade. Saint Bernard poussa dans ces deux grandes voies les générations de son temps. Après avoir entraîné dans les austères solitudes tous ses parents, il voulut y entraîner tout le monde. Le biographe de saint Bernard, Guillaume de Saint-

Thierry, nous apprend que les mères éloignaient de lui leurs enfants, les femmes leurs maris, les amis leurs amis. On sait que la seconde croisade fut prêchée par ce fervent apôtre ; personne n'ignore aussi les malheurs des armées chrétiennes sous les drapeaux de Louis VII et de l'empereur Conrad. A la nouvelle des calamités de cette guerre, la France en deuil se mit à murmurer contre saint Bernard ; elle lui demandait compte de tant d'hommes qu'il avait lancés sur les chemins de l'Orient. On vit alors ce beau génie se réfugier avec tristesse dans la mystérieuse profondeur des décrets divins. Dans une apologie adressée au Saint-Siége, il exprime d'une manière admirable et touchante sa surprise et sa douleur. Il lui semblait que Dieu avait jugé les hommes avant le temps, et qu'il s'était repenti, comme au premier âge du monde, de son propre ouvrage. Saint Bernard demandait à la justice divine si elle avait dédaigné ses jeûnes, si elle avait ignoré ses prières. Le fervent cénobite s'étonnait que Dieu ne fît point de miracles pour confondre les impies ; et ne voulant point répondre à ceux qui refusaient de croire à la vérité de sa mission, « Répondez pour moi, disait-il, au souverain-pontife, répondez-vous et pour Dieu lui-même. » Un souvenir de saint Bernard se retrouve encore à Châtillon, ce sont les restes d'une maison habitée par lui et par son père ; la tradition historique suppose aussi que saint Bernard avait réuni dans cette demeure les premiers compagnons accourus à sa parole, et que la pieuse colonie partit de là pour se rendre à Cîteaux. Vers les premiers temps du XVIIe siècle, les religieux de Notre-Dame-des-Feuillants enfermèrent dans un monastère les restes révérés de la maison de saint Bernard. Les religieuses ursulines de Châtillon occupent aujourd'hui cet ancien couvent.

Les temps où Châtillon devint le boulevard de la Bourgogne contre les Anglais, son attitude à l'époque de la Ligue, sa modération honnête durant la révolution française ; le passage de Pie VII dont le souvenir est consacré par une croix ; le congrès tenu en cette ville en 1814, où s'agitèrent les destinées de Napoléon, qui avait lassé la victoire et le monde ; l'enthousiasme de la cité saluant le comte d'Artois revenu de l'exil pour y retomber, hélas !

quinze ans plus tard ; tous ces traits qui achèvent l'histoire de la *ville aux nobles ducs,* ont trouvé place dans le livre dont nous nous occupons. Ce n'est pas seulement la cité, mais le pays qui nous apparaît à travers la curieuse variété des époques depuis plus de deux mille ans. L'érudition de l'auteur est bonne, le cœur y vient en aide à l'esprit pour rendre aux personnages leur caractère. Nous n'aurions aucun reproche à faire à M. Gustave Laperouse, si de temps en temps la langue française n'était pas dans son ouvrage un peu moins bien traitée que la vérité historique ; mais on n'est pas d'emblée un bon écrivain ; il faut faire la part de l'inexpérience. Ce que nous aimons, c'est cette ferveur pour l'étude des siècles dans l'âge des frivolités ardentes, c'est ce soin de faire parler les ruines et les tombeaux du vallon natal. Le goût pour l'histoire, quand on entre dans la vie, est la marque d'un esprit sérieux et méditatif. On fera quelque chose en ce monde lorsqu'on aura commencé par chercher avec une vive et intelligente curiosité ce qui s'est fait avant nous.

CHAPITRE XVII

La Biographie universelle.

La Biographie universelle, vaste nécropole de toutes les célébrités, s'agrandit de chaque personnage que la mort enlève; chaque fois qu'un nom connu s'inscrit sur une tombe, il prend place en même temps dans ses colonnes qui jamais ne se ferment, et c'est ainsi que le trépas travaille pour elle. Déjà il est arrivé que plusieurs des écrivains qui avaient enrichi de leurs travaux ce grand ouvrage, sont entrés à leur tour dans la funèbre galerie; ils sont allés chercher un rang à côté des morts qu'ils avaient jugés; ce livre semble crier à tous ceux qui ont fait quelque bruit dans le monde : *Frère, il faut mourir. La Biographie universelle* est le seul monument littéraire dont la destinée est de ne s'achever jamais. Quand le dernier jour arrivera, il restera des articles à faire ; mais un autre juge que de périssables créatures descendra alors sur le monde, alors sera faite la biographie universelle de l'humanité : Dieu parlera, et les anges écriront.

Le soixante-quatrième volume de la *Biographie universelle* renferme d'intéressants travaux. Mentionnons d'abord l'article sur Fontanes, écrit par M. Roger, de l'Académie française. M. Roger avait toute condition pour parler de Fontanes. Homme de goût, il pouvait apprécier l'élégante correction, la clarté, la sobriété, le noble bon sens et l'élévation de l'écrivain dont il avait à tracer

13

l'histoire ; contemporain de Fontanes, M. Roger a vu de près son rôle politique, et ses propres souvenirs lui suffisaient pour nous faire connaître l'homme dans toute la vérité de sa physionomie. Les titres littéraires de Fontanes appartiennent aux trente premières années de sa vie. A vingt-six ans, il mit au jour une traduction en vers de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, précédé d'un discours préliminaire; ce qu'on remarqua le plus dans cette publication, ce fut l'œuvre du prosateur. La traduction n'était qu'estimable; Fontanes n'y gagnait pas grande gloire poétique ; le discours préliminaire était fait supérieurement, et l'auteur prit tout à coup rang parmi les bons écrivains. « On s'étonna, dit M. Roger, de trouver dans un jeune homme de vingt-six ans une si rare sûreté de goût, une si haute raison, une critique si fine et si profonde, un fond de littérature si étendu, tant d'élégance et de clarté unies à une telle variété d'idées et de jugements indépendants. » Le poëme du *Verger*, publié en 1788, renfermait de beaux élans; l'*Essai sur l'astronomie*, publié l'année suivante, révélait un progrès poétique; l'épître sur l'édit en faveur des non-catholiques, couronnée par l'Académie française, le 25 aout 1789, était remplie de sentiments généreux et de beaux vers. Hâtons-nous d'arriver aux deux pièces qui devaient assurer à Fontanes une renommée poétique, *la Chartreuse de Paris*, et *le Jour des morts dans une campagne*. Fontanes est un des premiers auteurs de ce siècle qui aient senti tout ce que l'âme du poëte peut trouver de ressources et d'inspirations dans les croyances chrétiennes; le génie du christianisme, doucement austère, mélancoliquement tendre, respire dans *la Chartreuse* et *le Jour des morts ;* ces deux petits poëmes étaient comme la révélation de toute une littérature nouvelle. Obligé de nous restreindre ici à des indications rapides, nous ne pouvons suivre que très-brièvement M. Roger dans son appréciation de la vie politique de Fontanes, appréciation mêlée d'anecdotes et de citations piquantes. Fontanes prêta la chaleureuse énergie de son langage à la députation lyonnaise composée de quatre hommes grossièrement vêtus, qui alla intrépidement demander au sénat régicide le rappel de Collot

d'Herbois. Coupable de générosité et d'éloquence, il fut condamné à la proscription. Après le 9 thermidor, associé à la rédaction du *Mémorial*, il y fit entendre de salutaires enseignements. M. Roger cite quelques fragments d'une curieuse lettre de Fontanes publiée dans le *Mémorial* à la date du 15 août 1797; cette lettre était adressée à Bonaparte, général de l'armée d'Italie, dont les proclamations, dit le biographe, semblaient menacer les Parisiens peu républicains d'un nouveau canon de vendémiaire. Fontanes dit au jeune général que sa passion de la gloire ne doit pas s'accommoder des petites intrigues et du rôle d'un conspirateur subalterne auquel on voudrait le réduire, et que probablement il aimerait mieux monter au capitole; le journaliste l'engage à suivre ses grands projets et à ne revenir à Paris que pour y recevoir des fêtes et des applaudissements. Quinze jours après, Fontanes figurait sur la liste des déportés du 18 fructidor. Plus tard, le renversement du Directoire semblait répondre aux prophétiques paroles de la lettre du *Mémorial*. L'éloge funèbre de Washington, commandé par Bonaparte, présentait des difficultés politiques dont Fontanes triompha avec un grand bonheur. Le premier consul le recevait fréquemment tête à tête, à dix heures du soir. M. Roger a vu entre les mains de Fontanes une carte d'entrée particulière, à l'aide de laquelle il était introduit par une petite porte extérieure du pavillon Marsan. Membre et président du Corps législatif, Fontanes s'y montra orateur éloquent, ferme défenseur des lois et de la dignité française. Grand-maître de l'Université, il donna à l'enseignement une impulsion féconde. Bonaparte aimait à causer littérature avec Fontanes; le grand bon sens de l'empereur et le goût exquis du grand-maître devaient souvent se rencontrer dans les appréciations, et probablement aussi des divergences se produisaient entre eux. En parlant de ces conversations, M. Roger cite l'opinion de Napoléon sur Voltaire, opinion qui n'était pas tout à fait celle de Fontanes, et qui paraît n'être pas complètement acceptée par M. Roger lui-même, car il remarque à ce sujet l'orgueil presque insensé qu'il (Napoléon) portait dans les questions les plus étrangères à son génie et à ses habi-

tudes. Ce travers de Napoléon ne me frappe pas ici; et j'aime beaucoup son jugement sur Voltaire; j'y retrouve son bon sens profond à ses heures de sérénité, et son sens éminemment social.

« Vous aimez Voltaire, disait l'empereur au grand-maître, vous avez tort, c'est un brouillon, un boute-feu, un esprit moqueur et faux..... il a sapé par le ridicule les fondements de toute autorité divine et humaine; il a perverti son siècle et fait la révolution qui nous a déshonorés et ruinés... Vous riez, Monsieur, mais rirez-vous encore quand je vous dirai que, sur vingt de mes officiers, il y en a dix-neuf qui ont un volume de ce démon dans leur porte-manteau? Vous vous retranchez sur ses tragédies... Il n'en a fait qu'une bonne, c'est *Œdipe*... Défendrez-vous son Oreste ou son Brutus? est-ce ainsi qu'on doit peindre les changements de dynastie et de gouvernement? C'était pourtant de beaux sujets... Je veux les refaire... cet été j'aurai du loisir[1]; je ferai la prose, et vous les vers. » J'aime de ce jugement tout jusqu'à ce dernier trait. Il y avait du Corneille dans Napoléon; personne n'a mieux que lui entendu la dignité et la grandeur des rois, et j'ose croire qu'une tragédie faite avec les pensées de Napoléon et les vers de Fontanes eût mieux valu que toutes celles de Voltaire.

Ministre d'Etat sous Louis XVIII, Fontanes se trouva à la Chambre des pairs parmi les juges du maréchal Ney; il dut aux heureuses inspirations de son caractère de ne pas voter la mort du maréchal Ney. L'auteur de la *Chartreuse* et du *Jour des morts* quitta la vie avec des sentiments chrétiens; Mme de Fontanes, voyant son mari atteint gravement, avait donné l'ordre d'aller chercher le médecin: « Commencez, dit le malade, par aller chercher M. le curé. » M. Roger nous annonce que tous les ouvrages de Fontanes, inédits ou refaits, sont déposés entre les mains de sa fille, Mme la comtesse Christine, chanoinesse de Munich, et nous fait espérer une prochaine et complète édition; le génie du goût, si cruellement persécuté de nos jours, aimerait à se réfugier auprès d'un tel monument[2]. Fontanes se recommande

[1] Cet été où le conquérant se promettait du loisir, était celui de 1809.

[2] Depuis que ces lignes ont été écrites, les Œuvres de Fontanes ont paru.

à la mémoire des gens lettrés, non-seulement par ses propres travaux, mais encore par ses relations avec un illustre écrivain dont il fut l'encourageant ami et l'utile inspirateur. M. de Chateaubriand, à ses débuts, ne trouva pas d'abord sa route ; ce fut l'auteur de la *Chartreuse de Paris* et du *Jour des morts* qui lui montra du doigt la voie où l'attendait la gloire ; sans Fontanes nous n'aurions pas eu peut-être le *Génie du Christianisme*..

Passons à une autre renommée.

L'article sur Fouché (de Nantes), par M. Durosoir, nous a paru un très-bon travail ; c'est une impartiale et sérieuse appréciation de ce personnage fameux, depuis l'époque où, jeune oratorien, il enseignait la philosophie et les mathématiques à Juilly, à Arras, à l'école militaire de Vendôme, jusqu'au jour où, proscrit comme régicide par la loi du 6 janvier 1816, il mourut à Trieste après s'être mêlé avec une haute influence à tous les événements du temps, dans l'ordre du crime et de la gloire. Chargé d'une mission de sang dans la malheureuse ville de Lyon, Fouché s'en acquitta avec une infernale exactitude ; sa correspondance avec la Convention restera comme une expression atroce des fureurs révolutionnaires. Sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, Fouché, empruntant aux intérêts, aux opinions, aux nuances de ces diverses époques ses changeantes convictions, se montra l'homme des ressources infinies et fit preuve de rare habileté. Tous les ressorts d'un gouvernement lui étaient familiers ; il avait soigneusement étudié la théorie des dissimulations et des mensonges ; nul n'a travaillé plus que lui à la réalisation de cette pensée, que la politique et la morale ne marchent point ensemble : précepte monstrueux sorti du milieu des révolutions.

Le ministre de la police impériale avait été conduit par la pratique des hommes et le maniement des affaires à de profondes vérités. Rien de plus frappant que ce qu'il avait coutume de dire sur les conspirations : « L'existence d'un gouvernement nouveau, répétait-il, date toujours, dans l'opinion, de la dernière conspiration découverte, parce qu'une découverte de ce genre remet

nécessairement en problème ce que l'on croyait affermi. » Voici un fait peu connu qui peut prouver la manière dont Fouché traitait les conspirations. Quand l'ordre de la Légion d'honneur fut créé, chacun était jaloux de montrer le ruban rouge à sa boutonnière ; beaucoup de jeunes gens, ne pouvant obtenir un brevet de chevalier pour leur ambitieuse vanité, allèrent demander les couleurs de l'ordre aux parures des jardins : on vit l'œillet rouge briller à plus d'une boutonnière. Cette démonstration printanière fut dénoncée au ministre de la police comme une effroyable conspiration contre l'ordre de la Légion d'honneur. « Attendez, répondit Fouché, attendez que la saison des œillets soit passée. »

Nous avons lu avec intérêt les articles de M. L.-G. Michaud, le frère de l'illustre historien des Croisades, sur Ferdinand VII et l'empereur d'Autriche François Ier. Dans son excellent travail, M. L.-G. Michaud suppose entre l'Autriche et le comité du salut public, des rapports secrets qui ne nous paraissent pas avoir le caractère de la certitude ; déjà, ajoute-t-il, un point capital avait été arrêté, la cession des Pays-Bas. Nous sommes pleins de confiance dans les lumières du biographe, mais comment croire à des intelligences entre Robespierre et le cabinet de Vienne ? et comment est-il arrivé que le public de ce temps-là n'ait jamais rien su de pareil ? Nous pouvons faire ici une observation générale : il arrive souvent que les petits faits expliquent les grandes choses, et je comprends cette patiente ambition de parvenir à l'inconnu en marchant à travers de petits détails; mais cette disposition de l'esprit pourrait parfois aboutir à l'erreur, quand il s'agit d'un violent et immense drame comme celui de notre révolution. Il y a dans la terrible ardeur des passions révolutionnaires quelque chose qui ne permet pas beaucoup de songer aux ressorts obscurs, aux invisibles trames. On n'expliquerait point par des causes légères et insaisissables les tempêtes dont la nature est ébranlée. Dans la dernière partie de sa notice sur l'empereur François, après avoir rapidement énoncé les événements qui rendaient la paix au monde, M. L.-G. Michaud nous trace de l'empereur d'Autriche le portrait suivant : « Livré alors sans réserve à

ses goûts pacifiques, il se consacrait tout entier au bonheur de ses peuples, et par sa bonté, sa bienfaisance et surtout par la fermeté de son caractère, il fut sans contredit celui des princes contemporains qui remplit le mieux un but aussi louable. Aucun roi n'était d'abord plus facile, et ne se rendait plus bienveillant et plus populaire dans la meilleure acception du mot. Il donnait le jeudi de chaque semaine une audience à laquelle tous ses sujets étaient admis indistinctement, et c'est là qu'il rendait la justice comme un véritable juge de paix, ou plutôt comme un excellent père de famille ; et de tels soins n'empêchaient pas que, dans les grandes affaires, lorsqu'il s'agissait de prononcer sur les intérêts de l'Etat, sur l'avenir de la monarchie, il ne déployât autant de fermeté que de prévoyance. Ce fut en vain que, dans les derniers temps de sa vie, on voulut le faire consentir à des dispositions testamentaires qui eussent interverti l'ordre de succession au trône impérial. Frappé des maux qu'avaient causés dans toutes les parties de l'Europe tant de ridicules essais, tant de funestes innovations, il redoutait, par dessus tout, les changements dans l'Etat, et il hésita même quelquefois pour les plus indispensables ; il se refusa constamment à tous ceux qu'il crut dangereux. »

Nous remarquons dans le volume de la *Biographie* que nous avons sous les yeux l'appréciation de la vie et des travaux du célèbre physicien Fourier. Fourier fut un de ces esprits pénétrants qui peuvent monter avec éclat à toutes les études. Dans sa jeunesse, il occupa les chaires de mathématiques, de rhétorique, de philosophie et d'histoire. Plus tard, entraîné vers les bords du Nil sur les pas d'un conquérant, il se montra savant profond et diplomate habile. Revenu de l'Egypte, il obtint la préfecture de l'Isère pour y exercer ses talents administratifs. Durant son long séjour à Grenoble, il sut rester fidèle à la science, tout en répandant de nombreuses et d'utiles améliorations dans le département confié à son zèle. Fourier n'était pas grand latiniste, ce qui ne l'empêchait pas d'être un savant du premier ordre ; nous indiquons cette particularité pour rappeler une piquante anecdote qui date de la

bataille des Pyramides : « Si par enthousiasme pour les lettres, dit M. Parisot l'auteur de cette appréciation, Fourier se risquait à traduire en francais un passage de Cornélius Nepos, souvent il hésitait, et quelquefois il formulait des contre-sens. Bonaparte s'en doutait probablement, lorsqu'au pied des pyramides, tirant un Lucain de sa poche, il voulut expliquer, Fourier aidant, le célèbre parallèle de Pompée et de César. On ajoute que l'explication ne marchant point assez rapidement à son gré, il s'extasiait sur le bonheur qu'avaient Garat, Denon, de lire couramment ces beaux vers dans l'original. *Ne croyez pas que ces messieurs les lisent plus couramment que vous*, lui dit Fourier. — *Vraiment* s'écrie Bonaparte, *personne ne sait donc le latin en France? Ah! j'y mettrai bon ordre !* » Le grand titre scientifique de Fourier c'est sa théorie mathématique de la chaleur ; ses travaux les plus importants roulent sur cette question. Fourier a pour jamais attaché son nom à la thermologie. Il entrait dans le plan du biographe d'insister sur ces grande découvertes, mais nous reprocherons à M. Parisot de s'être laissé aller sur ce point à d'inutiles et obscures longueurs. Dans le grand ouvrage de la description de l'Egypte, le nom de Fourier demeure attaché à deux morceaux importants : la préface historique générale et les recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Egypte. On s'est probablement souvenu de ces deux morceaux lorsqu'on a voulu ouvrir à Fourier les portes de l'Académie francaise; car c'est là tout son bagage littéraire, en y comprenant quelques éloges.

A la suite de l'article sur Fourier le savant, nous trouvons dans le soixante-quatrième volume l'article sur Fourier le phalanstérien, écrit par le même auteur. La mort du chef de l'école sociétaire a fait retentir son nom dans la presse; lorsque ce penseur est sorti du monde, le monde s'est demandé ce qu'il avait fait, ce qu'il voulait, et le fouriérisme, un peu délaissé, est devenu l'objet d'un examen sérieux. Citons d'abord les principaux ouvrages de Fourier dont les titres sont comme un énoncé du système régénérateur : 1° *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales;* 2° *Sommaire du Traité de l'association domestique agricole ;*

3° *le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, *ou Invention de procédés d'industrie attrayante et naturelle*, *distribué en séries passionnées*; 4° *Fausse Industrie morcelée*, *répugnante*, *mensongère*, *et l'antidote*, *l'industrie naturelle*, *combinée*, *attrayante*, *véridique donnant quadruple produit.* L'article de M. Parisot nous a semblé, non pas une appréciation, mais une vive défense du système et des travaux de Fourier; cet article eût mieux figuré, à notre avis, dans le *Journal de la phalange* que dans la *Biographie universelle.* L'auteur gémit en songeant que Fourier est resté pendant quarante ans grand homme ignoré; il réclame l'admiration de l'univers pour le génie qui, en découvrant le procédé sociétaire, a résolu le grand problème de la félicité du genre humain sur terre. Les opinions de Fourier présentent un côté passablement ridicule, où la plaisanterie aurait beau jeu; mais nous ne voulons voir ici que le côté sérieux, la question sociale. Quelques mots suffiront.

Fourier pose en principe qu'il faut d'abord constituer le bien-être social, et qu'ensuite la forme politique convenable viendra d'elle-même. L'idée fondamentale du fouriérisme, c'est le travail attrayant; examinons ces deux points. Vouloir que le bien-être social précède toute forme politique, c'est méconnaître l'origine et la nature même des sociétés. Le bien général ne peut être que l'œuvre des lois, et les lois supposent toujours un pouvoir politique. Vous aurez beau replacer l'espèce humaine dans les conditions du monde naissant, vous ne pourrez jamais vous dérober à une législation quelconque, et dussiez-vous remonter au premier père de famille, vous trouverez toujours l'image d'un gouvernement. Les bienfaits de la vie morale et de la vie matérielle découlent du pouvoir; le pouvoir c'est l'éducation, c'est la vigilance, c'est l'intelligente volonté qui observe et qui règle, qui lutte et qui marche, qui bâtit et qui féconde. L'homme, dans ses préoccupations individuelles, ne saurait songer aux intérêts de tout le monde, et le pouvoir y songe; si vous admettez que la société puisse élever paisiblement l'édifice de ce bonheur sans être soumise à une puissance politique, vous faites de la société une douce

et bonne famille innocente et simple, et vous oubliez les ardentes passions nourries dans le cœur de l'homme. Je sais que, d'après le sytème de Fourier, il n'y a pas de passions essentiellement mauvaises ; mais ceci prouve seulement que les passions de Fourier, homme de bien, n'étaient que de nobles instincts, de généreux mobiles ; l'honnête penseur a nié ce qu'il n'avait jamais senti. Pourtant il y a des méchants dans le monde, il y a de grossières et de viles organisations ; de plus, le monde est rempli de gens qui, sans être très-mauvais, traînent leur jour dans un égoïsme solitaire et ont mis entre eux et le dévouement le mur épais du froid calcul.

Que dirons-nous de l'idée fondamentale de l'école sociétaire, du travail attrayant? Cette idée est certainement d'une belle âme, d'une âme éprise de l'humanité. Quelle plus douce inspiration que de vouloir faire du travail une joie ! Je pense que la condition de l'homme qui travaille est susceptible d'améliorations, et que, dans notre société telle qu'elle est, la question du travail porte peut-être bien des révolutions dans ses flancs ; mais j'affirme que le travail attrayant du fouriérisme est une immense chimère. Le travail est frère de la douleur ; c'est là son caractère, sa nature. Le travail mène au bien, mais, en lui-même, il est et sera toujours une peine. Votre philanthropie aura beau se mettre en frais d'invention, vous ne changerez pas la condition humaine, et vous ne casserez pas l'arrêt qui condamne l'homme à manger son pain à la sueur de son front. Vous me direz que cette loi n'atteint que le pauvre. Erreur, profonde erreur ! Le riche a son pain, mais il a toujours bien assez d'ennuis pour que sa vie devienne un pénible travail. Le riche trouve son pain sans l'avoir cherché ; mais il trouve aussi quelque chose sans l'avoir cherché, la douleur ! l'or et la pourpre n'empêchent pas toujours qu'on ne porte la vie à la sueur de son front. Le grand but ou plutôt le grand espoir du fouriérisme, c'est de faire disparaître le mal de la terre, c'est de réaliser le bonheur pour les sociétés ; on retombe ici dans la doctrine de la perfectibilité indéfinie, sur laquelle nous nous sommes expliqué ailleurs. Les révolutions qui ont abouti à de

vastes ruines font place à de vastes espérances, car l'invincible besoin de l'homme c'est d'être et d'agrandir sa destinée. Après les temps de larmes, l'imagination aime à rêver les joies éternelles pour le rapide passage d'ici-bas. Quand le voyageur a péniblement cheminé toute une nuit, apercevant tout à coup l'aube qui se lève, il s'arrête ; de beaux nuages, palais flottant où ruissellent le saphir et l'or, se balancent à l'horizon de l'Orient épris d'amour pour ces nuages, radieuses portes du soleil ; le voyageur voudrait s'élancer vers ces splendeurs du matin pour en faire sa demeure ; mais sa condition de pauvre créature l'attache à la terre ; il reprend son bâton, et tandis qu'il poursuit sa marche, son œil voit lentement s'évanouir les beaux nuages qui l'avaient charmé.

CHAPITRE XVIII

La Vie et les travaux politiques du comte d'Hauterive.

Tout ce qui nous ramène à l'étude des temps extraordinaires qui ont passé sur notre pays avec tant de calamités et de gloire, excite notre intérêt. Quand on entreprend l'histoire particulière des personnages dont la vie s'est mêlée à ce terrible et vaste mouvement de politique et de guerre, on peut espérer qu'on rencontrera des faits inconnus, des enseignements nouveaux. L'histoire du comte d'Hauterive devait surtout être féconde en révélations. La diplomatie eut fort à faire pendant nos quarante ans de complications violentes ; d'Hauterive y prit toujours part, et son rôle fut souvent important. C'était un honnête homme de beaucoup de savoir, d'une grande pénétration et d'une raison sûre; il avait de l'imagination, mais assez de bon sens pour la contenir, la diriger. Dès lors, l'imagination, loin d'être un danger pour l'homme politique, devenait une précieuse faculté de voir plus loin, de saisir les grands côtés, d'animer et de colorer l'expression des pensées. Talleyrand laissa tomber un jour sur d'Hauterive l'accusation de n'être qu'un homme de lettres, probablement parce que le chef de division rédigeait beaucoup mieux que lui. Le ministre avait en main la correspondance de l'ancien élève du duc de Choiseul ; il savait très-bien que d'Hauterive était une tête

politique. Nous pourrions ajouter qu'il y aurait une profonde erreur à déclarer incompatibles les deux qualités d'homme de lettres et d'homme d'affaires ; la politique est une science comme une autre ; elle apprend à connaître la constitution des Etats, leurs rapports entre eux, les besoins et les intérêts de chaque peuple ; elle tire ses plus grandes ressources de la connaissance des hommes, de la connaissance du cœur humain. Or, pourquoi voudrait-on que le véritable homme de lettres, celui dont le métier en quelque sorte est d'étudier l'histoire, d'étudier l'âme humaine avec ses passions, ses instincts, ses perpétuelles tendances, devînt tout à coup incompétent lorsqu'il s'agit de la politique, c'est-à-dire de la science et du gouvernement des choses de ce monde ? Beaucoup d'écrivains célèbres, dans les âges anciens et les âges nouveaux, ont été des hommes d'Etat, et cette question devrait être tranchée une fois pour toutes. Mais les préventions se renouvelleront toujours à travers les temps, contre tout homme qui s'avisera d'avoir de l'imagination et du style. Le secret de ce préjugé, c'est que le public en France n'accorde pas à un homme deux réputations à la fois.

L'histoire du comte d'Hauterive, dont nous allons rendre compte, est l'ouvrage d'un écrivain lui-même versé dans la diplomatie, et qui a fait noblement les affaires de son pays à Rome, à Florence et à Vienne. M. Artaud, homme d'esprit, narrateur calme et impartial, cherchant la vérité avec candeur et heureux toutes les fois qu'il la trouve, publiciste accoutumé à flairer les découvertes et curieux des mystères ensevelis dans les ténèbres des cartons, nous a donné un volume où les documents intéressants abondent. Il a pris d'Hauterive, tout petit enfant, chez un curé de village dans le Dauphiné, sa patrie, et l'a suivi jusqu'à l'heure où il est mort garde des archives, au bruit du canon et des coups de fusil de l'émeute, le 28 juillet 1830. D'Hauterive a laissé des mémoires que M. Artaud a pu consulter ; des correspondances inédites, des pièces et des informations de toute nature ont permis à l'auteur d'offrir au public un travail complet. Ce récit de la vie d'Hauterive est de temps en temps comme une explication des

affaires les plus secrètes. En 1780, d'Hauterive, jeune professeur oratorien, fut chargé de complimenter le duc de Choiseul, venu à Tours, et qui devait assister à une distribution de prix dans le collége; l'abbé Barthélemy, ancien élève de l'Oratoire, ami du duc de Choiseul, était là. Le discours du jeune d'Hauterive eut le plus grand succès. Le professeur fut invité à se rendre à Chanteloup : le voilà dans le salon du duc de Choiseul, où se réunissaient les hommes les plus éminents de l'Europe. Le comte de Choiseul-Gouffier, neveu de l'homme d'Etat, est nommé par Louis XVI ambassadeur à Constantinople; d'Hauterive part en qualité de gentilhomme d'ambassade, et se trouve avec l'abbé Delille, avec l'abbé Lechevalier qui devait découvrir l'emplacement de Troie, avec Cassas, dessinateur distingué, avec Fauvel qui plus tard fit si bonne garde autour des ruines de la Grèce. Avant le départ pour l'Orient, dans une conversation à la promenade du soir, le duc de Choiseul avait dit : « Quant à d'Hauterive, qui va débuter par la Turquie, je le crois évidemment un de ces hommes qu'il faudra faire travailler pour le bien des affaires, pour la gloire de ses chefs et pour son propre avantage à lui-même. D'Hauterive, ajoutait le duc en s'adressant au jeune homme, écrivez-nous une longue lettre d'Athènes. » Le 25 août 1784, à bord du *Séduisant*, le gentilhomme d'ambassade écrivait à l'abbé Barthélemy une lettre sur Athènes, avec un naturel de langage, un charme spirituel et une érudition élégante qui durent enchanter l'auteur d'*Anacharsis*.

On sait combien Delille aimait le café, cette liqueur d'Orient

Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

A Constantinople, déjà, le poëte souffrait d'une inflammation dans les yeux, et sa vue commençait à s'affaiblir. D'Hauterive, à qui M. de Choiseul-Gouffier avait confié la santé de l'abbé Delille, ordonna à l'Homère de l'ambassade de se priver de café pendant plusieurs mois. Delille semblait se résigner; mais M. de Choiseul remarquait que très-souvent après le dîner, l'abbé s'échappait de Péra, et, suivi d'un janissaire et d'un Esclavon du service de l'ambassade, se rendait secrètement à Constantinople. La maladie

ophthalmique augmentait tous les jours. D'Hauterive, aidé du drogman, interroge un janissaire qui disparaissait habituellement pour accompagner le poëte; le soldat avoue sans peine que l'abbé s'en va dans les cafés de Stamboul pour s'abreuver du nectar arabique. D'Hauterive fait entendre au janissaire qu'il ne doit plus obéir à Delille; le soldat répond qu'il connaît bien toute la vénération due au *padischah* de France et à son ambassadeur dont *il ne trahira pas le pain*, mais déclare qu'on exige de lui un service impossible. « Cet homme, ajoute-t-il en parlant de Delille, quand il est avec moi dans la barque, lève la tête au ciel, il apostrophe le soleil en partant, les étoiles à son retour ; il se lève brusquement ; il parle seul dans son langage qui n'est pas si simple que le vôtre, il étend les bras, il contemple successivement les deux rives ; il y a toujours pour lui dans la barque d'autres personnes que moi et les rameurs. Cet homme est un insensé ; donc ma loi m'ordonne d'accomplir en tout point sa volonté. Si vous saviez avec cela combien il est bon, généreux, bienfaisant ! il fait des aumônes au premier venu, il caresse les chiens les plus méchants. Entre l'ambassadeur du *padischah* et ma loi il n'y a pas à balancer ; je respecterai toujours avec charité la volonté d'un insensé sans fureur. Vous êtes bien heureux que parmi vous, qui êtes en si grand nombre, il soit le seul privé de sa raison ; chassez-moi, le prophète me dédommagera au centuple de la perte de mon emploi. »

Cette piquante anecdote peint à la fois l'abbé Delille et le caractère musulman.

D'Hauterive reste quelque temps en Moldavie en qualité de secrétaire de l'hospodar ; puis l'ennui le gagne, il demande à rentrer en France, et, passant à Berlin, s'entretient plusieurs heures dans la boutique d'un libraire avec un inconnu, qu'il sut être plus tard le fameux Mirabeau. Marié à Paris avec une riche veuve, le jeune diplomate se retire dans une terre de sa femme, et entend la révolution qui commence à gronder. L'auteur d'*Anacharsis* était resté son ami ; le 18 mai 1790, il lui écrivait :

« Je vous félicite de jouir de la nature ; je suis condamné à

user de la société, qui est bien dure et bien cruelle aujourd'hui. Candide aurait de la peine à persuader que nous vivons dans le meilleur des mondes. Je ne suis entouré que de malheureux ; je n'entends que des plaintes bien fondées, que des nouvelles qui font frémir, et je suis assez faible pour me laisser attendrir sur des atrocités qui se commettent au loin. Les âmes fortes qui trouvent qu'elles sont nécessaires, ces horreurs, se consolent dans cette idée. Mon ami, croyez-moi, le genre humain est un grand gueux ; il faut vivre loin de lui pour l'aimer. » Ces lignes de l'abbé Barthélemy, écrites dans le laisser aller de l'amitié, nous indiquent de quelle façon il jugeait les événements qui menaçaient le monde ; elles gardent encore toutes leurs vérités : le penseur honnête homme a bien de la peine, dans nos tristes jours, à se défendre d'un peu de misanthropie. Au temps où nous vivons, mille fois heureux celui qui a reçu du sort assez d'indépendance pour vivre avec la nature, des livres et des amis.

Les horribles journées de septembre 1792 avaient rempli l'esprit de M. d'Hauterive de douloureuses impressions : « Ce que je ne concevrai jamais, » dit-il dans son journal, « c'est qu'en face de ce souvenir, il y ait des hommes qui ne sont ni stupides ni méchants, et qui croient au principe de la souveraineté du peuple. Il ne faut pas savoir ce que c'est que le peuple et la raison, pour imaginer que les idées réveillées par ces mots soient susceptibles d'aucune association. » Passons sur la courte durée des fonctions de consul que M. d'Hauterive remplit à New-York, sur les causes qui amenèrent sa destitution. Il avait retrouvé Talleyrand en Amérique ; cette rencontre ne lui fut pas inutile pour sa carrière de diplomate. L'ancien prélat d'Autun, rayé de la liste des émigrés par les soins de Marie-Joseph Chénier, était revenu à Paris, et l'ex-consul de New-York avait aussi revu la France. Celui-ci fut nommé en 1799 chef de division aux relations extérieures.

L'année suivante, M. d'Hauterive publia un écrit politique qui fut remarqué : *l'État de la France à la fin de l'an VIII*. L'auteur commençait par un tableau de la situation générale de l'Eu-

rope, telle que l'avaient faite le traité de Westphalie, la formation d'un nouvel empire au nord de l'Europe, l'élévation de la Prusse au rang des premières puissances, et l'accroissement prodigieux du système colonial et maritime dans les quatre parties de l'univers. Ses jugements sur la Russie et la Turquie n'ont rien perdu de leur vérité. M. d'Hauterive, dans une étude riche d'observations, montrait la position de la France en face de ses alliés, de ses ennemis et des neutres; il la vengeait des clameurs haineuses et jalouses de la presse britannique. Voulant expliquer le maintien de la grandeur de notre pays malgré la guerre, il remarquait que les Français en avaient toujours établi le théâtre chez les peuples voisins. Ce qu'il disait à cette époque sur le crédit en France et sur ses vraies richesses, M. d'Hauterive ne le dirait plus aujourd'hui que le crédit a pris parmi nous des développements qui tiennent peut-être un peu plus à la fiction qu'à la solidité, aujourd'hui que des milliards en circulation sur le papier se changeraient en néant au premier coup de tonnerre. Le parallèle de César et de Bonaparte était devenu pour les journaux anglais un thème favori; M. d'Hauterive y trouvait matière à une comparaison biographique, mais il rejetait la pensée d'une similitude de vues, d'ambitions et de destinée. Il ne voulait pas qu'on oubliât que la gloire du premier consul avait brillé avant l'âge où César pleurait devant la statue d'Alexandre de n'avoir rien fait : Bonaparte, avant trente ans, avait été le premier homme de son siècle, et César, à trente ans, n'était que le premier factieux du Forum et le premier débauché de Rome; il fallut à César vingt-cinq ans de travaux et de succès pour accomplir la gloire de sa vie; il a fallu moins de cinq ans à Bonaparte pour fonder sa renommée. Le mot d'ordre était alors donné pour établir la sincérité républicaine du premier consul, pour écarter toute perspective du pouvoir d'un seul : aussi M. d'Hauterive s'efforce-t-il de prouver l'accord des lois et des mœurs en France, malgré les imperfections et les lacunes de la Constitution de l'an VIII; il est plus spécieux qu'irréfutable quand il entreprend de nous persuader que désormais la forme républicaine convient à ce grand

et vieux pays de monarchie. L'auteur s'était imposé la tâche de tout louer autour de lui, et, avouons-le d'ailleurs, l'enthousiasme était permis en 1800; mais les endroits inexacts et contestables ne manquaient pas à cette apologie politique. Comme on devait s'y attendre, Bonaparte fut content du livre de M. d'Hauterive, et, en témoignage de satisfaction, lui fit remettre sur sa cassette vingt-cinq mille francs.

Le chef de division aux relations extérieures voyait souvent le premier cousul, qui lui demanda un jour ce que c'était que la diplomatie; M. d'Hauterive répondit que la diplomatie était à la fois une science et un art, et qu'il fallait l'apprendre; il ajouta que la pratique enseignait la diplomatie, mais par les bévues, par les fautes, plus que par les succès : les bévues et les fautes ont des suites que les services ne compensent point.

Après le meurtre du duc d'Enghien, M. d'Hauterive, arrivant le matin de bonne heure dans le cabinet de M. de Talleyrand, avait dit avec sa grosse voix et avec des gestes expressifs : « On ne peut pas continuer à le servir ; » et le ministre lui avait répondu gravement : « Eh bien! quoi, ce sont les affaires. » Froides et tristes paroles qui peignent trop l'âme de Talleyrand!

Pendant l'année 1805, cette grande année impériale, une très-active correspondance s'était établie entre Talleyrand qui suivait le quartier général de Napoléon à quelque distance, et M. d'Hauterive qui tenait le portefeuille des relations extérieures en l'absence du ministre. Comme l'observe M. Artaud, il n'y a pas d'homme politique qui ait aussi peu écrit de sa main que Talleyrand; à cette époque et en d'autres occasions, M. d'Hauterive reçut plus de deux cents lettres de cette écriture si rare. M. Artaud a donné plusieurs extraits de la correspondance de 1805, absolument inédite et qui présente un piquant intérêt. Il y a des mots, des réflexions, des façons de considérer l'épopée guerrière qui s'accomplissait d'heure en heure, dont l'esprit demeure vivement frappé. Les tons les plus divers se réunissent dans les lettres de Talleyrand. En écrivant à M. d'Hauterive, du quartier général de Strasbourg, le 5 octobre, il lui dit : « Je suis

sûr que vous n'avez aucune idée de ce qu'on appelle un quartier général : c'est un lieu où on ne rencontre personne dans les rues pendant le jour, où l'on est couché à neuf heures, où il n'y a d'autres uniformes que ceux des pompiers, et où se trouvent quatre dames du palais, une impératrice, trois employés au département des relations extérieures, Maret et moi. » L'ancien abbé de Périgord, à propos de la capitulation d'Ulm, ajoute : « Nous avons tiré le canon à Strasbourg tout comme vous, et l'évêque mitonne un *Te Deum.* »

Talleyrand écrit d'Austerlitz le 9 décembre : « Quelle date pour un ministre des affaires étrangères de France, mon cher d'Hauterive ! je viens de parcourir le champ de bataille sur lequel il y a de quinze à seize mille morts; je ne parle pas de ce qui a péri dans les lacs. On n'a retiré les cadavres d'aucun. Dans l'espace que j'ai parcuru, il y avait bien deux mille chevaux écorchés. Les bulletins vous apprendront les détails de l'armistice. » M. d'Hauterive répondant à cette lettre disait au ministre : « Je reçois votre lettre d'Austerlitz; il y a de quoi être confondu. Vous parlez de champ de bataille, de morts, de soldats noyés, de chevaux écorchés, comme ferait un cosaque zaporogue. » Dans cette même lettre respire tout l'enthousiasme produit par la victoire d'Austerlitz : « Quel contraste et quelle magie ! Que de sujets d'étonnement, d'étude et de conversation nous aurons pour cette fin d'hiver et pour la fin de [notre vie, quelque longue qu'elle puisse être ! Il me tarde de vous voir, et ensuite de n'avoir rien à faire, pour penser à toutes les choses qui m'embarrassent l'esprit, qui m'échauffent le cœur, qui m'étonnent et me ravissent, dont je voudrais et je ne puis me rendre raison, et qui me font mortellement regretter, au lieu d'avoir passé ma vie à lire de mauvaises paperasses, de n'avoir pas étudié la guerre, la seule chose, science ou art comme on voudra, qui aujourd'hui ait quelque chose de positif, de profitable, d'honorable et de satisfaisant... On dit couramment ici que l'empereur va faire avec la maison d'Autriche une paix honorable pour elle et que cependant il se fera couronner à Munich empe-d'Occident. » Cette pensée, de se déclarer empereur d'Occident

venue à Napoléon à la suite de l'ivresse du triomphe d'Austerlitz, est un fait bien curieux. La lettre de M. d'Hauterive est du 20 décembre 1805. M. Artaud remarque que ce projet de Napoléon ne fut connu à Rome qu'en 1807.

En 1809, M. d'Hauterive, appelé à Fontainebleau, écrivit sous la dictée de l'empereur diverses notes dans le but de prouver que Pie VII avait été l'agresseur dans ses débats avec Napoléon. Voici un échantillon de la politique impériale sur cette question : « Le pape restera évêque de Rome, chose de l'Eglise. Si du temps de saint Pierre, les affaires eussent été telles qu'elles sont aujourd'hui, du fond de la Galilée saint Pierre serait venu à Paris. — Quant à la discussion théologique, l'empereur s'en charge ; pour la politique, le droit est évident. » Pouvait-on demander plus de lumière au glaive, plus de logique au terrible dominateur ? Napoléon plus tard parut moins convaincu de son droit ; il regardait la détention du pape à Fontainebleau comme une de ses *graves gênes*.

A son retour de la désastreuse expédition de Russie, Napoléon, à peine arrivé aux Tuileries, envoya chercher M. d'Hauterive ; après quelques questions de politesse, il lui dit : « Je ne veux plus m'entourer que d'honnêtes gens. » Ici nous laissons parler M. d'Hauterive. « Nous nous promenions dans son cabinet ; il ne parlait guère, ni moi non plus. C'était au moment où il allait partir pour la campagne de 1814. Tout à coup il s'arrête, et me dit en plongeant son regard si perçant et si sûr dans mes yeux : *Est-ce qu'on ne pourrait pas enfin jeter du phlogistique dans le sang de ce peuple devenu si endormi, si apathique?* — Sire, lui dis-je, il y a longtemps que tout ceci dure ; il y a eu une guerre de vingt et un ans ; il y a eu dans deux de vos campagnes, plus d'argent dépensé et de sang versé que dans cette guerre qui fut la plus acharnée des vingt derniers siècles. Ces vingt et un ans de bataille ont été un siècle de désastres, de souffrances et de morts, et l'on est impatient de le voir finir. D'ailleurs vous avez fait la guerre noblement, vous avez régné sur toutes les capitales de l'Europe, et voici ce que diront les bourgeois de Paris : Quand l'empereur Napoléon entra dans Vienne et dans Berlin, les habi-

tants n'avaient aucune peur de lui, ils se portèrent sur son passage pour le voir. Tant qu'il y resta, ils firent tout ce qu'ils faisaient avant qu'il y vînt, ils déjeunaient, ils dînaient, ils dormaient avec leurs femmes. Il en sera ainsi quand l'empereur Alexandre entrera dans Paris. »

» Napoléon ne me laissa pas poursuivre; un mouvement de contraction que je vis sur sa figure m'annonça que j'en avais assez dit : ses yeux quittèrent les miens, et il les leva au ciel, frappant fortement le parquet de son pied; puis jetant un de ces ah! plaintifs que Talma tirait du fond de sa poitrine, il s'écria avec l'accent le plus amer : *Si j'avais brûlé Vienne!* J'avoue que cette terrible exclamation me glaça le sang dans les veines ; je n'ai rien entendu de ma vie qui m'ait fait éprouver une sensation plus vivement, plus douloureusement pénétrante. Il se releva pourtant de cette violente impression; j'en fus plus longtemps occupé que lui ; et quand le souvenir s'en retrace à mon esprit, j'en ressens encore une sorte de frisson. » Cette scène entre le grand empereur et le conseiller politique, est de celles qui aurait vivement souri au dramatique génie de Shakespeare. On est frappé aussi de cette sombre et profonde violence qui fait demander s'il n'y aurait pas moyen *de jeter du phlogistique dans le sang du peuple.* Mais ce peuple n'avait donc pas assez donné! il n'avait pas assez tiré de sang de ses veines, assez d'or de ses coffres! La France lasse, épuisée sous le poids du conquérant, lui criait merci; elle avait été traitée comme le coursier que le cavalier pousse à de trop lointaines distances, et dont il a déchiré le flanc à coups d'éperon; le cheval succombe, et quand l'animal expirant est couché dans la poussière, le cavalier cruel le frappe pour le relever et le lancer, s'il peut, à des courses nouvelles. Cette exclamation : *Si j'avais brûlé Vienne*! remplit l'âme de terreur. Au moment où il sent tomber de ses mains l'empire du monde, Napoléon, dévoré d'amertume, semble prêt à tout pour ressaisir le pouvoir.

Les documents que nous avons sous les yeux, nous apprennent les nobles efforts de M. d'Hauterive pour détourner de Paris les

malheurs de l'invasion. Nous lui devons la préservation des archives en 1814.

Il est fréquemment question de M. de Talleyrand dans le livre qui nous occupe; nous y retrouvons le diplomate, le grand seigneur, l'homme d'esprit, et souvent avec des traits instructifs et attachants. Napoléon et M. de Talleyrand, dans les premiers temps, causaient ensemble avec un grand abandon ; un jour l'empereur lui dit : « Vous êtes le roi de la conversation en Europe; quel est donc votre secret? — Sire, je vais vous répondre franchement, et je tirerai ma réponse d'une comparaison prise dans votre métier. Quand vous faites la guerre, vous voudriez bien toujours choisir vos champs de bataille. — Certainement, reprit Napoléon, il serait commode et utile de dire au général ennemi : Allez un peu plus loin dans cette gorge ou étendez-vous dans cette plaine. Mais cela ne se commande pas à l'ennemi. Où voulez-vous en venir? — Eh bien ! moi, sire, je choisis le terrain de la conversation; je n'accepte que là où j'ai quelque chose à dire; je ne réponds rien au reste. En général, je ne me laisse pas questionner, excepté par vous, et si on me demande quelque chose, c'est moi qui ai suggéré les questions. A la chasse, autrefois je ne tirais toujours qu'à six pas, j'abattais peu de gibier. Les autres tiraient à tort et à travers; je n'allais moi qu'à coup sûr. Dans une conversation, je laisse passer mille choses éloignées auxquelles je pourrais faire des répliques ordinaires ; mais ce qui part entre les jambes, je ne le manque jamais. »

M. d'Hauterive, chef des archives, conseiller d'Etat, chargé en 1818 du portefeuille des affaires étrangères en l'absence du duc de Richelieu, retenu à Aix-la-Chapelle, n'allait pas assez souvent aux Tuileries; homme de recueillement et de méditation, il avait toujours préféré le calme studieux de son cabinet au bruit du monde; la pompe des royales demeures avait pour lui peu d'attraits; il fallut une fois employer la ruse pour qu'il y eût de la part du conseiller d'Etat, chargé du portefeuille, une visite de plus, un jour de travail extraordinaire. Un courrier d'Aix-la-Chapelle lui remit une lettre avec ordre de porter sur-le-champ à

Louis XVIII une dépêche pressée. Hauterive se rend au château et présente la dépêche au roi, qui rompt gravement l'enveloppe et déploie une grande feuille de papier blanc. Il demande pardon à Sa Majesté pour la méprise de quelque secrétaire accablé de sommeil : « Non, dit le roi en riant, nous n'avons trouvé que ce moyen, moi et le duc, de vous faire venir à des heures inaccoutumées. Vous comprendrez bien maintenant, comte d'Hauterive, tout le plaisir que j'ai à vous voir et toute la sévérité de votre réserve. Ceci a commencé par une plaisanterie, mais finira par l'examen de questions importantes, » et le roi lui parla d'un bref récemment arrivé de Rome et de la politique pontificale. La manière dont le conseiller d'Etat appréciait la cour romaine frappait vivement Louis XVIII. M. d'Hauterive, dans sa conversation avec le roi, rappelait qu'il était un ancien ami des doctrines du duc de Choiseul ; celui-ci avait été ambassadeur à Rome et disait : « Rome est si habile, si clairvoyante, si forte ; dans cette ville les partis sont si prompts à se réconcilier, qu'en vérité, c'est toujours elle, au milieu du dédale des négociations, qui indique unanimement du doigt l'issue que beaucoup d'autres cherchent sans la trouver. »

M. Artaud, après avoir rappelé les négociations d'Aix-la-Chapelle qui aboutirent à replacer la France à son rang, cite un mot charmant de l'empereur Alexandre. On avait marqué sur une carte de la France les sacrifices humiliants qu'on voulait d'abord nous imposer : on nous enlevait Lille, Metz et Strasbourg avec deux lieues en deça de chaque ville sur toute la ligne depuis la Flandre jusqu'à l'Allemagne. Quand la fameuse déclaration d'Aix-la-Chapelle eut sauvé notre honneur, Alexandre donna au duc de Richelieu cette carte de la France mutilée, et lui dit : « Voilà, mon cher fils, à quoi nous avons échappé. » Le roi de France n'eût pas autrement parlé.

Un livre de M. Delort, intitulé *la Véritable Histoire du Masque de fer*, et renfermant des recherches faites au ministère des affaires étrangères, laissait croire que le comte d'Hauterive avait fourni des documents à l'aide desquels tombait le voile du mystérieux

personnage. Le garde des archives, s'expliquant sur ce point, déclare que M. Delort n'a rien trouvé aux affaires étrangères, qui concerne le Masque de fer, cette surprenante fable accréditée en plein XVIIe siècle. Dans son examen du fond de la question, il pense que s'il y a eu un prisonnier, Louis XIV a pu l'ignorer; le loyal caractère du grand roi défend qu'on lui prête toute complicité dans une barbarie ou un guet-apens. M. d'Hauterive cite à ce sujet un trait de ce prince qui n'a jamais été publié, et qui suffirait à lui seul pour protéger la mémoire de Louis XIV contre des soupçons de ténébreuse atrocité. « Je ne me rappelle, dit le comte d'Hauterive, ni les noms propres ni la date précise, mais le fond en est resté avec certitude dans mon souvenir.

» Louis XIV était en guerre avec l'Autriche; l'empereur était Léopold Ier, prince humoreux, et qui avait recueilli tout l'héritage de la haine, de la jalousie et de l'ambition de sa maison, à l'égard de la France. Les armées du roi étaient en campagne, et l'une d'elles, non loin des lieux où l'empereur se trouvait, pour un temps, tout occupé de ses plaisirs et de ses exercices de dévotion, pendant que son conseil dirigeait les opérations de la guerre. Le général français reçut un jour la visite d'un seigneur ennemi, qui lui confia qu'il avait un fait de la plus haute importance à révéler, mais que ne pouvant en donner connaissance qu'au roi, il demandait un sauf-conduit pour Versailles. Cette proposition ne pouvait être refusée. Le seigneur part, arrive, est admis en présence du roi, et lui propose d'enlever l'empereur et de le livrer à la disposition des généraux français, pour mettre le roi en mesure de vendre la paix à ses ennemis à tel prix qu'il jugerait à propos de déterminer. Le plan était d'une exécution certaine autant que facile. L'empereur chassait souvent, et, dans ses parties de chasse, à une heure fixe, il s'écartait de son cortége pour aller, accompagné seulement de deux confidents mal armés, voir une femme qui vivait dans un château isolé. Le seigneur était assuré de s'emparer de la personne du prince, et en quelques heures de le remettre à un détachement français, qu'il était facile de faire poster à une distance convenable. Le roi fut saisi

de la plus vive indignation, mais nul monarque ne savait mieux se contenir. Il lança sur l'étranger un regard de mépris, le congédia, en lui disant qu'il était heureux de porter un sauf-conduit de ses généraux, et lui ordonna de quitter ses Etats sans le moindre délai, s'il voulait éviter la honte d'être renvoyé, chargé de fers, au maître qu'il venait de trahir, et qui lui ferait subir le juste châtiment du crime dont il avait osé faire l'affreuse confidence. Voilà Louis XIV tel qu'il fut et tel que ne l'ont pas connu les historiens du Masque de fer. »

Puisse cette noble façon d'entendre la guerre subsister toujours dans les mœurs politiques de l'Europe! Dans notre vieille langue française il n'y avait pas de mot plus laid que celui de félonie, pas de mots plus beaux que ceux d'honneur et de fidélité. La langue est restée la même, mais le reste semble vouloir changer. Nous avons vécu en des temps où l'on ne s'est pas indigné de l'offre de livrer à prix d'or une auguste tête; et nous avons eu le spectacle du roi d'Espagne, gardé à vue dans une ville de France après avoir été vaincu par un marché.

M. d'Hauterive, en mourant, le 28 juillet 1830, ne sut pas que l'émeute était en train de démolir la monarchie des vieux siècles; lorsqu'il demanda pourquoi tous ces bruits de mousqueterie et d'artillerie qu'il entendait, sa fille, voulant épargner une affliction à ses dernières heures, lui répondit qu'on célébrait des fêtes en l'honneur de la prise d'Alger. « C'est un grand fait d'armes, dit le malade, qui couvrira de gloire la maison de Bourbon. » La monarchie allait tomber, encore toute parée de l'éclat magnifique d'une belle conquête; comme Turenne, elle allait être ensevelie dans son triomphe.

Le politique consultant, dont M. Artaud nous a tracé la longue et utile vie, se montre avec une physionomie à part sur la scène où tant de personnages ont apparu depuis cinquante ans; c'est l'homme probe et laborieux que tous les gouvernements et tous les ministères ont trouvé sur le chemin des intérêts de la France. Il a rédigé pour son pays soixante-deux traités politiques et commerciaux; il a tiré des archives, dont il fut le garde fidèle et l'ad-

mirable appréciateur, des faits glorieux pour notre patrie que nul ne connaissait avant lui. Les ouvrages, les plans qu'il a laissés, pleins d'idées et de savoir, seront toujours consultés avec fruit. D'après les extraits que nous en connaissons, la publication des Mémoires du comte d'Hauterive jettera de vives lumières sur les hommes et les choses depuis 1784 jusqu'en 1830. Un témoin si honnête homme, si clairvoyant et si bien informé mérite d'être entendu.

CHAPITRE XIX

Un Ouvrage inédit de Louis XVI.

Voici un livre qui n'en est pas un et qui vaut mieux que beaucoup de livres. Celui qui l'a écrit ne s'entretenait qu'avec lui-même en repassant les lecons d'un ami digne de lui (M. le duc de la Vauguyon), et ne pensait pas que ces pages si intimes tomberaient un jour sous les yeux de la postérité. Le royal élève, recueillant ce qu'il avait entendu, le méditant avec une application plus sérieuse que son âge, allait au fond des questions et laissait voir les merveilleux trésors d'une âme formée par le christianisme. On sent un noble cœur qui s'éveille aux grandes choses et se parle à lui-même. Louis-Auguste se serait retenu s'il s'était trouvé en face du monde et de la publicité. Studieux et solitaire, uniquement placé en face des devoirs et du redoutable fardeau qui pouvait l'atteindre, il a tout dit, il a pensé tout haut, et ce qu'il a dit, ce qu'il a pensé tout haut, c'est un évangile politique à l'usage des princes ! Nous ne trouvons pas d'autres mots pour caractériser ce que nous venons de lire, pour faire comprendre l'étonnante perfection de vue, de sentiments et d'idées qui éclate sous la plume de l'enfant des rois. Cette admirable façon d'entendre la souveraineté et les devoirs qu'elle impose, de marquer les conditions d'un bon gouvernement et de la prospérité des peuples, d'établir le respect, de donner à

l'obéissance sa dignité, nous arrive à un moment où la brutale négation des vérités supérieures et la frénésie des appétits matériels menacent le monde de terribles déchirements. Le contraste est grand entre le désordre actuel des intelligences et ce livre, qui part de si haut, qui apporte à notre oreille une parole si pure et si belle ; mais ce contraste même est pour nous une espérance ; cet incomparable amour du bien, qui s'échappe de l'âme de Louis-Auguste, saisira les esprits les plus prévenus; des exécrations nouvelles tomberont sur l'échafaud du 21 janvier, et les haines vigoureuses s'accroîtront de jour en jour contre les souvenirs d'un temps que de sinistres discours s'efforcent de réhabiliter.

L'œuvre écrite à Versailles par le troisième fils du Dauphin, fils de Louis XV, se compose de trente-trois entretiens. Le nom de Dieu rayonne dans la première ligne ; Louis-Auguste sent qu'il doit à Dieu, au choix qu'il a fait de lui pour régner, de sortir de l'enfance et de se rendre digne du trône où il se peut qu'il soit un jour assis. Il se promet d'acquérir par un travail assidu les qualités sans lesquelles il remplirait mal sa mission. Un coup d'œil jeté sur la loi naturelle le met tout d'abord en possession des principes primordiaux; leur insuffisance le frappe ; il reçoit, en l'adorant, ce complément divin qui se nomme le christianisme. Le royal adolescent prend la résolution ferme et sincère d'être hautement, publiquement, généreusement fidèle à celui qui tient en ses mains les rois et les royaumes. L'humanité, premier principe de tous les gouvernements, lui apprend à regarder les autres peuples comme des sociétés dont le bonheur nous intéresse et auxquelles nous ne pourrions nuire sans injustice. S'agit-il de la guerre? il déclare qu'il n'est permis de prendre les armes que quand le droit est manifeste, qu'on doit comparer les avantages de la victoire avec les maux infinis qui résultent de la guerre, mais que, s'il y a obligation de tirer l'épée, le prince doit marcher avec intrépidité, camper avec les troupes, les animer par sa présence; il doit s'exposer *comme la tête et non comme les mains.* « Je n'oublierai jamais, dit l'élève de M. de la Vauguyon,

cette belle parole du roi mon grand-père : *Voyez*, disait-il à M. le Dauphin mon père, sur le champ de bataille de Fontenoy, *quelles sont les horreurs de la guerre ! voyez tout le sang que coûte un triomphe ! Le sang de nos ennemis est toujours le sang des hommes; la vraie gloire, mon fils, c'est de l'épargner.* »

Il fallait toute la profondeur du sentiment chrétien pour que Louis-Auguste parlât, comme il l'a fait, de la justice et de la justice des rois. Se relâcher de la rigueur des lois en faveur des grands et des riches, et ne la réserver que pour les petits et les pauvres, ce serait, selon lui, prendre en main cette balance injuste qui est en abomination devant le Seigneur. Il rappelle cette pensée de Platon dans son *Traité des lois*, qu'il est impossible à un homme, quel qu'il soit, de s'acquitter des devoirs d'un bon magistrat, s'il ne connaît pas Dieu, ou d'inspirer au peuple l'amour de la justice, si auparavant on ne l'élève à la connaissance de Dieu. « En effet, ajoute le jeune prince, faire connaître Dieu, c'est la racine de toute bonté et de toute justice ; connaître Dieu et faire connaître Dieu, ces deux mots comprennent toute la science du gouvernement. » Plus loin, le prince, dans une ingénieuse et douce pensée, fait observer qu'il faut au peuple des juges dont il puisse être l'ami, qu'il soit libre d'aborder toujours, de consulter souvent, d'importuner quelquefois ; leur vue même console l'opprimé, comme celle du médecin inspire de l'espérance au malade. L'admirable enfant vous émeut par sa passion de l'honnête et du vrai. « Le premier lâche, s'écrie-t-il, qui aura osé devant moi calomnier la vertu, sera perdu sans retour. Je n'aurai pas de favoris qui me flattent, mais je tâcherai d'avoir quelques amis qui m'avertissent. »

A l'époque où ces RÉFLEXIONS furent écrites, il y avait peu de princes qui s'occupassent des droits essentiels à l'homme, que le gouvernement doit protéger et conserver. Cet ordre d'idées, qui se développa librement sous la monarchie française, rencontrait alors des nuages dans les plus hautes régions du pouvoir. L'équité dans son sens large et chrétien apprit à Louis-Auguste l'étendue des droits que l'homme a reçus de Dieu même, et qu'il

appelle des droits antérieurs à toute loi politique et civile : la vie, l'honneur, la propriété. A ses yeux le règne de l'équité par les lois exigeait, dans chaque partie du gouvernement, le maintien des formes qui en écartent l'arbitraire ; il voulait, pour les membres de la société civile, la sécurité du moment, la ferme confiance de l'avenir, cette confiance qu'il nomme la liberté politique du citoyen et qui ne consiste pas dans le malheureux pouvoir de tout oser, mais dans l'assurance d'être protégé par les lois. L'idée du roi, comme père de la nation, est la continuelle inspiration de Louis-Auguste ; son langage laisse deviner le futur *restaurateur de la liberté française.*

Dans sa vie de roi, il a manqué quelque chose à cette grande victime, il a manqué la fermeté. Louis XVI, si courageux par sa vertueuse nature, si résolu au fond de ce cœur qui palpita toujours pour le bien, montra plus d'une fois ce caractère flottant et incertain qui multiplie les périls en politique. Ah ! c'est à peine si nous osons articuler le reproche d'indécision ; tout fut alors si nouveau, si soudain, si extraordinaire, les difficultés s'amoncelèrent avec tant de ténèbres et de fracas que le génie même d'un grand homme d'Etat aurait pu hésiter. Ce prince, qui eût été complet avec de la fermeté politique, savait pourtant tout ce qu'elle a d'efficacité, de force souveraine, tous les maux et les épreuves qu'elle peut épargner ; l'histoire de tous les temps le lui avait enseigné. On n'a jamais peint l'homme faible mieux que ne l'a fait le jeune et royal observateur de Versailles :

« L'homme faible, dit-il, ne voit rien, il écoute tout ; il ne se conduit point, il n'est pas même conduit ; on le pousse, on l'entraîne ; il peut avoir des lumières, mais il a rarement une conviction ; on lui persuade tout, on ne lui démontre rien ; il a des goûts, il n'a point de volontés, et il n'a de détermination et de décision que pour une impression étrangère : il n'aquiesce point au parti qui lui est proposé, il défère pour s'affranchir de la nécessité de délibérer ; le doute le tourmente, il n'a de confiance pour personne, et son âme timide s'abandonne en aveugle à ceux qui les premiers osent s'en emparer. »

Louis fait aussi cette remarque, qu'un bon ministre pour un roi faible est un arbre planté sur un bord sablonneux; le torrent de la jalousie, de la calomnie et de la scélératesse l'emporte tout à coup ou le mine peu à peu : Henri IV fut faible un moment, et ce moment pensa perdre Sully. Le prince creuse dans les sens les plus divers ce besoin de la fermeté pour les chefs des empires. Il explique qu'il ne suffit pas que la volonté, cette volonté qui fait toute la force de l'homme, soit éclairée; il faut qu'elle aime l'objet qu'elle poursuit. « Donnez à l'homme un terme qu'il aperçoive clairement, et vers lequel il se porte sans cesse et sans partage, il est presque impossible qu'il n'y arrive pas. Ce qui nuit au succès des projets les mieux combinés, c'est la faiblesse et la multiplicité des désirs : la faiblesse empêche d'avancer dans la carrière, et la multiplicité des désirs en détourne. » On est vivement touché lorsqu'à la suite de ces pages sur la fermeté qui sauve les rois et les Etats, on lit ces lignes : « Je sonde maintenant mon cœur, j'examine de bonne foi si j'y trouve les caractères auxquels je dois reconnaître la fermeté qui convient aux princes. Je suis content de ce qu'il me répond. » Hélas! la fermeté que Louis enfant sentait en lui-même devait disparaître devant cette puissance de la révolution qui brisa les obstacles, courba les volontés et mena les hommes sans que nul homme l'ait menée ; cette fermeté, le roi-martyr devait la retrouver devant les bourreaux!

Dans cette œuvre d'un esprit réfléchi et pénétrant, on trouve des traits comme ceux-ci : « L'occupation est nécessaire à tous les hommes; elle l'est surtout aux rois, parce qu'ils cessent de régner lorsqu'ils cessent d'agir. » Les derniers entretiens roulent sur la connaissance des hommes qui doit être la véritable science des rois, sur les moyens de les pénétrer, sur l'étude du génie de sa propre nation et des nations étrangères. Les réputations de parti et de commande, les réputations de famille, de mode et de faveur sont jugées avec une piquante vérité. Nous avons, nous aussi, nos richesses en ce genre; ce n'est plus à la cour que se font ces fugitives renommées, c'est dans le cénacle obscur d'hommes médiocres qui se contemplent et se donnent mutuellement des bre-

vets de génie ; c'est dans tel bureau de journal où la louange s'organise au profit d'une petite légion, c'est au milieu de tels groupes d'hommes qui se poussent à la gloire.

Plusieurs portraits historiques sont habilements tracés dans ces derniers entretiens. Des caractères de peuples y respirent aussi dans la vérité de leurs couleurs. Notre génie national n'est point oublié. Quoi de plus exact que l'appréciation suivante ?

« Les Français ne s'accoutument pas volontiers à vaincre les difficultés par la patience, et il est arrivé plus d'une fois qu'ils ont fait des traités de paix beaucoup moins avantageux qu'ils n'auraient dû l'être, après des campagnes qui n'auraient été qu'une suite de conquêtes et de victoires, parce que les nations qu'ils avaient vaincues trouvaient le secret de les lasser en affectant de prolonger les négociations qui avaient bientôt épuisé leur patience. Le prince et les sujets étaient las de la guerre ; il fallait conclure au plus tôt la paix, à quelque prix que ce fût. Le Français veut toujours finir et jamais attendre ; au lieu que les autres, à force d'attendre, viennent à bout de finir avantageusement et de regagner dans des conférences la plus grande partie de ce qu'ils avaient perdu dans des siéges et dans des batailles. »

En déplorant pour l'Etat le goût effréné du luxe et de la dépense, Louis parle du peuple et de ses pesants labeurs avec un amour qui ne le quitta jamais. « Je ne craindrai point, dit-il, d'être taxé d'avarice, car rien n'est si beau que d'être avare du bien d'autrui. Je sais que je ne puis rien donner qui ne soit pris sur le peuple, et qui ne soit pour ainsi dire, l'extrait de ses sueurs et de ses travaux. Je m'armerai donc de force et de courage pour refuser. » Le vingt-sixième entretien renferme, sur le jugement et l'influence des femmes, des lignes que n'eût pas désavouées La Bruyère. Le jeune prince montre un grand goût pour Tacite, le peintre de l'âme humaine et le peintre inflexible des tyrans ; il estime fort les Mémoires du cardinal de Retz, dont il caractérise vivement le génie, et conseille aussi la lecture du testament politique de Richelieu.

Tel est cet écrit où l'amour et le respect des hommes tiennent une

si grande place. Jamais plus sainte et plus haute idée de la royauté n'apparut au cœur d'un prince. Les contemporains méconnurent Louis XVI; il ne devait être compris que par la postérité; son nom est de ceux qui grandiront dans les temps futurs. Le monde jusqu'ici n'avait admiré que la fin de cette vie, l'héroïque sérénité du martyr, la grandeur dans l'acceptation du sacrifice. Cette immolation, subie avec tant de paix et de pardon, eût suffi pour une immortalité glorieuse dans la mémoire des hommes; mais aujourd'hui ce n'est plus seulement la fin, c'est aussi le premier âge de cette vie qu'on admirera. L'œuvre de l'adolescent à Versailles est digne du testament dans la tour du Temple. Si Louis n'a pu toujours gouverner comme il l'aurait voulu, il a pu mourir du moins à la hauteur de cet idéal de roi qu'il s'était fait au premier temps de sa jeunesse.

Il nous reste à remercier celui qui vient de révéler et de donner ce trésor au public [1], l'homme d'Etat qui, jeune encore, a montré ce que peuvent pour le gouvernement des temps nouveaux l'intelligence et la foi fortement unies. Historien de Louis XVI, il avait eu l'honneur et le bonheur de dégager de bien des ombres injurieuses cette mémoire; il achève sa tâche en livrant au monde des pages destinées à placer bien haut le roi méconnu. Nous dirons avec M. de Falloux, que quand même l'authenticité de l'ouvrage ne serait pas aussi matériellement prouvée qu'elle l'est par le manuscrit copié en entier de la main du comte de Provence, les sentiments et le style ne pourraient laisser aucun doute. « Qui a pu concevoir de la royauté une idée si haute et si austère? qui a pu proposer de faire de la souveraineté un usage si magnanime et si chrétien? Quel prince appelé à régner a pu penser et écrire ainsi: — Puisque ce n'est pas saint Louis, ce ne peut-être que Louis XVI. » M. de Falloux a placé en tête de l'œuvre, sous forme d'introduction, un abrégé de l'histoire du roi martyr. « Ces *Réflexions*, dit-il, ont été pour lui comme la préface de sa vie; aussi avons-nous pensé que le récit de sa vie devait servir de préface à ces *Réflexions*. »

[1] 1851. Un vol. in-8°.

Tous les hommes attachés au culte glorieux des traditions monarchiques liront l'ouvrage inédit de Louis XVI ; cet ouvrage est devenu leur bien ; ils se recueilleront devant ces belles et sublimes confidences, bien faites pour donner à leur foi politique un noble orgueil. Mais parmi ceux qui repasseront pieusement ces pages, il en est un qui a surtout le droit de les lire : il les lira avec le même sentiment qui les inspirait à Versailles, avec cette profonde idée du devoir qui saisit les âmes marquées du sceau des missions réparatrices. Prodigieuse destinée de la maison de France, maison la plus illustre de l'univers ! il faut toujours qu'il en sorte de la gloire. Le tombeau de Louis XVI rompt le silence, et la voix qu'on entend c'est le génie même de la royauté enseignant comment on peut faire le bonheur d'un peuple.

CHAPITRE XX

Dix Années d'épreuves pendant la Révolution.

Les hommes de la génération nouvelle ne se lasseront jamais d'entendre les témoins des grandes et terribles choses par lesquelles s'est transformée l'ancienne société française. A mesure que les personnages de cette époque disparaissent de la scène des vivants, à mesure que les vieillards nous quittent, il semble que ces événements prennent un caractère plus historique, et que les récits des survivants deviennent plus précieux. Les documents, les révélations, les tableaux ne manqueront pas aux historiens de ce drame unique, et pourtant tout ne sera pas dit ! Que de traits et de détails, que d'anecdotes et d'aventures seront emportés dans les tombeaux ! Dans un drame pareil, les héros, les victimes, les instruments, tous ceux qui poussent les événements ou qui en subissent le choc, sont si nombreux et soumis à des vicissitudes si diverses, que les Tite-Live de la Révolution pourront difficilement être complets.

Un intérêt particulier s'attache pour moi aux *Dix Années d'épreuves* de M. Lacretelle : la plupart des souvenirs qu'il rappelle lui étaient communs avec M. Michaud, ce maître charmant, cet ami de ma jeunesse. Dans le récit de plus d'un fait, dans la peinture de plus d'une scène ou situation sous la Convention et sous le Directoire, je cherche la place du courageux défenseur de

la royauté proscrite, je le vois agir, je l'écoute parler. Si M. Michaud avait réalisé son projet d'écrire les *Mémoires* de la *Quotidienne*, projet dont il m'avait souvent entretenu, ce piquant récit et le volume des *Dix Années d'épreuves*, se complétant l'un par l'autre, auraient jeté une pleine lumière sur le remarquable espace de temps où le journalisme vivace, intrépide, s'inspirait du danger, bravait la tyrannie révolutionnaire, et constituait une puissance nouvelle, l'opinion publique, contre laquelle les violences et les iniquités devaient tôt ou tard se briser.

Il s'était formé alors une petite ligue d'écrivains contre ce que l'on appelait *la queue de Robespierre*. On se donnait rendez-vous chaque semaine chez un restaurateur de la place du Louvre; la gaieté animait ces réunions composées presque uniquement de jeunes gens; le vin de Champagne y coulait à flots, et les plus graves questions se traitaient au milieu de passe-temps quelquefois bachiques. Cette gaieté était une image de ce qui régnait dans la société; on respirait enfin après six ans d'horreur, on jouissait avec une sorte de frénésie d'une vie qu'il ne fallait plus disputer aux bourreaux; tout Paris courait aux fêtes de Tivoli, d'Idalie et de Bagatelle; la supériorité des sorbets et des glaces de Velloni, au pavillon d'Hanovre, était devenue une affaire importante; Garchi et Rugghieri, ces grands maîtres des plaisirs parisiens, étaient soumis à des controverses sérieuses comme de hauts personnages. Une légèreté insouciante avait succédé à l'effroi universel; on ne croyait plus au péril, parce que la hache avait cessé d'être suspendue au-dessus de toutes les têtes. Mais les esprits clairvoyants reconnaissaient que l'arsenal des lois révolutionnaires était encore debout. La *Quotidienne* éveillait l'opinion publique endormie par le silence de la guillotine, flagellait les turpitudes du Directoire, attaquait avec toute la puissance de l'esprit et de la justice ce qui restait d'une oppressive et monstrueuse législation. Il était nécessaire de régulariser ces agressions contre *la queue de Robespierre*, et de grouper autour de cette pensée les plumes monarchiques connues du public. Les deux frères Bertin eurent l'idée de reunions hebdomadaires chez un restaurateur du Louvre; là se rencontraient MM. Michaud,

Lacretelle, Dussaut, Lagarde, Hochet, Richer de Serisi et quelques autres. La plupart voulaient se borner aux nécessités présentes, c'est-à-dire à l'attaque successive des lois révolutionnaires.

« Michaud, dit M. Lacretelle, fort attaché de cœur et de principes à la dynastie exilée, voulait aller plus loin ; mais doué d'un esprit fin et pénétrant, il se prêtait aux conseils de la prudence, laissait deviner sa pensée et ne l'exprimait pas de manière à déconcerter notre plan de sagesse. Depuis quarante-cinq ans, ajoute l'auteur, nos opinions n'ont jamais coïncidé parfaitement, mais nos caractères ont toujours concordé ; notre sympathie s'est depuis accrue par notre vocation historique. » Puis au bas d'une note nous lisons : « Ces lignes ont été écrites avant que la mort m'ait privé de l'amitié fidèle et du commerce enchanteur de l'historien des Croisades. »

Un article de M. Michaud sur une brochure de M. Lacretelle intitulée *Où faut-il s'arrêter ?* et que nous avons trouvé dans la *Quotidienne* de 1797, nous révèle les petites dissidences entre ces deux publicistes. Dans cet article, se peignent entièrement l'âme, le caractère et l'esprit politique de M. Michaud, qui avait alors trente ans. L'idée dominante de la brochure, c'était la crainte de voir se précipiter la marche des événements et l'envie de calmer les passions révolutionnaires. « Il est beau de voir les victimes elles-mêmes, disait M. Michaud, prêcher la doctrine consolante de la paix et du pardon. Une condamnation à mort, huit mandats d'arrêt, tous les genres de persécution me donnent le droit de réunir ma voix à celle de M. Lacretelle, et de parler comme lui d'humanité et de clémence ; ce langage fut toujours dans mes principes et plus encore dans mon cœur. » Les révolutions, ajoutait le rédacteur de la *Quotidienne*, sont moins l'ouvrage de ceux qui en ont conçu le projet que de ceux qui en précipitent la marche par une résistance maladroite. M. Lacretelle craignait que les honnêtes gens n'allassent trop loin ; M. Michaud répondait que les colonnes d'Hercule, pour les honnêtes gens, sont les bornes du juste et de l'injuste. Nous devons redouter, répétaient quelques hommes timides, l'exaspération du Directoire et le désespoir des Jacobins ; cet aver-

tissement pusillanime rappelait au jeune écrivain royaliste le trait plaisant d'un écuyer qui faisait taire des enfants dont le bruit l'étourdissait, en leur disant qu'il y avait un cheval malade dans la maison. Ceux qui pensent qu'il ne faut marcher qu'avec lenteur au rétablissement de l'ordre, poursuivait encore M. Michaud, ne ressemblent pas mal à ce président des Originaux à qui l'on dit qu'il faut traverser la mer pour aller à Londres, et qui répond qu'il aime mieux faire un peu plus de chemin et y aller par terre. Le rédacteur de la *Quotidienne*, après avoir rendu justice au talent, à la modération, aux intentions pures de M. Lacretelle, faisait observer qu'il n'était pas au pouvoir des hommes de fixer le but auquel la Révolution devait s'arrêter, et que Dieu seul, dont le bras a donné des rivages à l'Océan, pouvait donner des limites à l'empire des passions. M. Michaud disait en terminant : « Il ne nous reste plus qu'à gémir sur les événements qui sont devenus plus forts que tous les gouvernements de la terre. Pauvres vermisseaux cachés sous l'herbe! nous songeons à arrêter un rocher qui s'est détaché de la montagne ! »

Nous avons cité qulecques traits de cette appréciation écrite dans les dernières années du XVIIIe siècle, pour montrer comment la presse monarchique comprenait la politique à cette époque, pour montrer aussi en quoi les esprits clairvoyants du temps du Directoire différaient de ceux qui croyaient pouvoir gouverner à volonté la Révolution, et s'arrêter à leur gré sur la pente des idées et des passions nouvelles. M. Lacretelle avait une très-grande confiance dans les progrès de la raison humaine ; M. Michaud ne partageait pas les mêmes illusions, et peut-être qu'aujourd'hui le club des Feuillants serait de son avis.

Le souvenir d'un ami qui revient toujours sur nos lèvres avec tant de bonheur, nous a fait d'abord perdre de vue la première partie du volume dont nous avons à nous occuper. Cette première partie est pourtant d'un intérêt soutenu. L'auteur nous donne place dans sa loge de journaliste à l'Assemblée constituante, et nous assistons aux grandes luttes oratoires d'où allait sortir un monde nouveau. Un manége d'une sévère nudité, dans lequel on entrait

par le cloître de l'église des Feuillants, fut le théâtre de ces combats de la parole où la majesté des siècles monarchiques se défendait contre le plus ardent amour des changements. Souvent on s'imagine, et des livres nous répètent que les dernières années du XVIIIe siècle n'offraient que des hommes énervés, race infirme et chancelante, usée par l'orgie. Voyez quelle énergie éclate dans les deux camps de l'Assemblée constituante, et dites-moi si une génération épuisée se fait reconnaître à des traits pareils. Dans le cours de la Révolution, les démolisseurs et les victimes, le crime et la vertu s'élevèrent à des proportions prodigieuses; tout révèle une immense vigueur dans cette société qu'avait fondée le génie monarchique. Les petits soupers de la philosophie et du libertinage n'étaient pas l'expression entière de l'époque; il restait au fond de la société quelque chose de vivace et de puissant ; et quand le jour de la lutte se leva, un grand élan partit des deux points qui se disputaient l'empire.

Une fois lâchées sur le monde, les passions révolutionnaires, remettant tout en question, avaient préparé de prochains et inévitables périls. On pressentait les grandes tempêtes; une secrète frayeur se mêlait aux joies, aux situations paisibles; on jouissait du repos domestique ou d'un champêtre abri en jetant sur l'horizon des regards inquiets. Cette disposition morale est bien exprimée dans le récit que nous trace M. Lacretelle de son séjour de sept mois à Liancourt; le jeune publiciste et Larochefoucauld son patron et son bienfaiteur s'étaient fait une sorte de bonheur mélancolique, l'un par les plaisirs de l'étude, l'autre par l'activité de ses travaux bienfaisants. L'auteur nous dit que le grand spectacle de l'Assemblée constituante l'avait trop distrait de l'étude : « Je tremblais, ajoute-t-il, de manquer à ma vocation littéraire, la seule que je reconnusse en moi, et à laquelle je suis toujours revenu au milieu de mes traverses et de mes distractions forcées, avec le même plaisir que le voyageur ballotté par les flots reconnaît la fumée de son toit, son verger, ses prairies verdoyantes. »

M. Lacretelle avait connu, au club des Feuillants, André Ché-

nier, et travaillé avec lui au *Journal de Paris*, dirigé par M. Suard, ce bel esprit si paresseux et si adroit à stimuler la paresse des autres, comme dit l'auteur; il croit qu'André Chénier aurait pu disputer à Vergniaud la palme de l'éloquence. La gloire de l'orateur se serait donc ajoutée à celle du poëte dans ce Français né d'une mère grecque, à qui l'échafaud ne permit point d'atteindre à toute la hauteur de son génie.

On trouve un intérêt de roman dans la peinture de la famille le Sénéchal que l'auteur regardait comme la sienne, et dont il nous raconte les vicissitudes à travers les malheurs des temps. Retiré à Rouen, au sein de cette famille, durant les catastrophes de Paris, il nous montre l'intérieur de la vie domestique autour de laquelle grondent les menaces; beaucoup d'autres foyers ressemblaient à celui de la famille le Sénéchal, et cette histoire des tristesses, des inquiétudes des cœurs vertueux, des efforts de l'amitié pour écarter de sombres images, n'était-elle pas alors l'histoire de la société? « Il y a, dit M. Lacretelle, un charme particulier à se rendre aimables les uns pour les autres dans le moment où chacun est oppressé d'alarmes communes. On sait gré à qui rompt cette tristesse par une habile diversion; on se croirait inofficieux de ne pas savoir y répondre; c'est à qui détachera une pierre de ce cachot moral où la tristesse nous faisait entrer. »

On dit souvent que le neuf thermidor vit tout à coup s'accomplir la délivrance commune, et que, le jour de la mort de Robespierre, tous les cachots s'ouvrirent. L'auteur fait remarquer qu'il fallut plus d'un an pour consommer cette victoire. « L'explosion d'une poudrière au camp de Grenelle, ajoute-t-il, attribuée, contre tout sens commun, aux royalistes, avait failli être le signal d'un nouvel égorgement; toutes les prisons en avaient tremblé; l'antre des Jacobins retentissait du rugissement des tigres que le neuf thermidor laissait affamés. »

L'assignat, selon l'expression de M. Lacretelle, avait fait une alliance intime avec l'échafaud; c'était son point d'appui pour se soutenir au pair. Les principes modérés, en se faisant jour dans

la Convention, frappaient de néant les milliards que le papier multipliait sans cesse. L'excessive cherté des denrées livrait Paris à une véritable disette. L'auteur nous parle de dîners recherchés où chaque convive était tenu d'apporter son morceau de pain noir de la Section; chose curieuse! le pain manquait, et la pâtisserie était assez abondante; il n'y avait rien de plus admirable en politesse ou en galanterie que de se faire précéder par des brioches ou des patés, du riz ou du chocolat.

Le chapitre intitulé *Treize Vendémiaire* renferme de curieux détails anecdotiques. Le tableau des mœurs de la République sous le Directoire nous montre l'éclat de notre armée d'Italie couvrant fort à propos l'ignominie et le désastre d'une banqueroute de vingt-trois milliards d'assignats, une fureur universelle de négoce transformant des appartements somptueux, d'élégants boudoirs en magasins d'épices, d'étoffes, de vin et de liqueurs, Paris traversé matin et soir par une armée de trente ou quarante mille commis-voyageurs, qui estropiaient la langue du commerce et s'exerçaient de leur mieux à une loquacité menteuse et fanfaronne.

Telle dame, dit l'auteur, qui, au spectacle, se reconnaissait ou prétendait se reconnaître dans les grandes coquettes de Marivaux admirablement jouées par Mlle Contat, offrait à sa voisine une belle partie de mousseline, de dentelle ou de thé; les Damis et les Clitandre du jour mêlaient à leurs galanteries passionnées un bordereau de sucre et de canelle... Chacun se sentait né pour être commerçant, comme le peintre David se sentait né pour être législateur. On se ruinait gaiement, poursuit M. Lacretelle, parce qu'on se ruinait en commun; la gaieté du 9 thermidor survivait au 13 vendémiaire, qui n'avait été qu'un orage passager. Une petite ferme vendue nous fournissait du plaisir pendant six bons mois. On se réunissait le soir dans le jardin délicieux de Tivoli, magnifiquement illuminé, et où l'on s'extasiait sur les futiles merveilles de la pyrotechnie. Les modes grecques dominaient toujours; les artistes commandaient les parures et n'oubliaient pas le plaisir des yeux; des beautés dignes du sol de la Grèce, et

vêtues comme sous ce climat, dansaient sous des berceaux de fleurs avec des aides de camp, heureux messagers des victoires d'Italie. Dans les maisons particulières, le soir amenait toujours de nouveaux jeux, de nouveaux caprices, de la gaieté. Ce fut là l'origine des proverbes improvisés, des charades en action, et des fables de la Fontaine dramatisées, où chacun reproduisait de son mieux l'esprit des bêtes de la Fontaine. Il n'y avait point de gravité qui pût tenir aux caprices impérieux des dames. Voyait-on un diplomate, on en faisait un renard ; un homme de loi, un corbeau ; un fournisseur était transformé en milan. Je me souviens d'avoir vu jouer chez Mme de Monville *la Mouche et le Coche* avec un grand succès ; parmi les six forts chevaux qui traînaient le coche, c'est-à-dire une voiture d'enfant, figuraient l'éloquent Portalis et Barbé-Marbois le Caton de nos jours. »

Nous avons hâte d'arriver à un souvenir qui plaît au cœur de M. Lacretelle. M. Michaud avait été arrêté pour avoir écrit dans son journal un éloge fort animé de Louis XVIII ; il encourait la peine de mort. M. Lacretelle, choisi pour son défenseur officieux, porta dans la défense une mesure habile qui adoucit les esprits ; il eut le bonheur de voir M. Michaud acquitté. Cet acte de courageuse amitié et une renommée d'honnête homme lui valurent plus tard des sympathies généreuses, lorsque, prisonnier à la Force avec M. de Norvins, il pouvait, d'un jour à l'autre, subir une cruelle déportation. Un jeune homme dont les opinions royalistes étaient bien plus vives que celles de M. Lacretelle, mais qui l'estimait pour sa loyauté et ses luttes contre les mauvaises doctrines, conçut le projet de le délivrer, ainsi que M. de Norvins, et leur en adressa la proposition. Le jeune royaliste courait des risques ; mais il avait si bien combiné son plan de délivrance qu'il ne doutait pas du succès. Les deux prisonniers refusèrent, soit qu'il leur répugnât de voir un noble cœur s'exposer pour leur personne, soit que des amis puissants leur fissent espérer le terme prochain de leur détention.

Le hardi jeune homme qui vingt fois avait bravé le péril pour

sauver des captifs ou des proscrits, qui, à l'âge de dix-sept ans, avait rendu un père à sa nombreuse famille, qui, dans la suite, à Nevers, arracha de la mort un émigré sur le point d'être mis en jugement, et à Villequier sauva le brave Ducorps déjà condamné; ce Français, le Charles Loiseau du Temple [1], dont l'âme bouillonnait d'une sorte de verve sublime pour le dévouement, c'était M. Hyde de Neuville. Nous lui avons entendu parler de son projet d'enlever M. Lacretelle à ses geôliers de la Force, et nous sommes heureux d'avoir trouvé ici l'occasion de prononcer un nom qui représente l'honneur comme on l'entendait dans nos vieux temps monarchiques. M. Hyde de Neuville, ambassadeur et ministre sous la Restauration, eut toujours pour règle de conduite politique la sévérité pour les principes politiques, l'indulgence pour les hommes; les réfugiés français en Amérique ont appris à bénir cette maxime d'une belle vie. Les ans qui maintenant descendent sur la tête du fidèle serviteur des rois de France, ne lui ont rien ôté de cette sainte jeunesse du cœur, féconde en élans chevaleresques [2].

Les *Dix Années d'épreuves* de M. Lacretelle sont un complément de son *Histoire de la Révolution*. Nous nous sommes borné à des traits généraux de ces récits d'un style toujours élégant et vif; il eût été trop long, mais plus intéressant peut-être, de suivre l'auteur dans ses aventures personnelles, dans sa vie de persécuté. Quelque chose de bien digne de respect s'attache à la carrière d'un homme qui a souffert pour la cause de l'ordre et de la morale. Dans ce nouveau volume, s'adressant à la jeunesse qui connaît sa voix, l'ancien témoin des orages politiques lui dit que si elle doit assister à quelque tourmente sociale, il faut qu'elle se construise une arche pour s'élever sur les flots : cette arche du Seigneur est un cœur religieux. M. Lacretelle fait entendre aussi à ses jeunes lecteurs que c'est le malheur qui lève le mieux un coin du voile de l'autre monde : paroles chrétiennes et philoso-

1 Anecdotes du 18 fructidor.

2 Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Hyde de Neuville est mort.

phiques qui prémunissent l'âme et lui expliquent les épreuves des destinées d'ici-bas.

Toutes les fois que mon esprit se reporte avec réflexion sur l'histoire de nos cinquante dernières années, à la vue des changements nombreux et de tant de gouvernements divers accumulés dans un espace de temps plus court qu'une vie d'homme, je me demande comment une grande nation a pu passer aussi rapidement de la monarchie de Louis XVI à la République, au Directoire, au Consulat, à l'Empire, puis saluer avec ivresse la Restauration pour se soumettre après à des gouvernements nouveaux ; je reconnais alors, comme Montaigne, « l'indiscrète et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener et manier la créance et l'espérance où il a pleu et servi à leurs chefs par-dessus cent mécomptes les uns les autres, par-dessus les fantômes et les songes. » Montaigne, après avoir parlé des opinions qui s'entre-poussent suivant le vent comme les flots, ajoutait : *On n'est pas de la troupe si on ne vague le train commun*. Ces derniers mots sont le secret des élévations et des disgrâces, des fortunes politiques et des situations obscures ; si vous voulez réussir, il faut *vaguer le train commun* ; mais que deviennent en pareil cas la conscience et la fermeté de l'âme ? Ceux à qui il plaît d'être toujours *de la troupe* ont avec la morale de rudes comptes à régler

---

CHAPITRE XXI

Testament philosophique et littéraire.

Voici encore des souvenirs et des récits de M. Lacretelle; le sentiment religieux y domine, mais nous sommes en présence d'une religion vague et sans autorité. La croyance de cet honnête homme du XVIII[e] siècle n'est pas puisée à la source pure du catholicisme; elle s'affranchit volontiers des dogmes qui la gênent, et son domaine ne s'étend pas au delà des vérités que la raison peut comprendre. Mais telle est la vivacité de cette philosophie religieuse qu'elle glorifie et bénit perpétuellement la Providence, quelles que soient les calamités qui tombent sur le monde. C'est l'optimisme dans sa plus imperturbable expression. Si vous accusiez l'auteur d'indifférence ou d'insensibilité, il vous répondrait que personne ne prend une plus large part que lui dans les chagrins publics, mais que tous les bouleversements politiques, toutes les guerres désastreuses ne lui feraient jamais proférer un blasphème, et que la sagesse divine n'est pas compromise par les œuvres de l'homme. Les fléaux de la nature ne déconcertent point l'optimisme religieux de M. Lacretelle; il ne se plaindrait pas d'être arraché violemment d'un gîte plus ou moins commode auquel il se sera habitué, pour être conduit dans un meilleur séjour. « Supprimez, dit-il, la crainte dans votre cœur, vous y

faites mourir l'espérance; car ce sont deux choses aussi corrélatives que colline et vallon. »

Cette doctrine est parfaitement raisonnable, parfaitement chrétienne; nous sommes dans le lieu des épreuves; la liberté morale a été donnée aux enfants de la terre, et la vie humaine ne serait qu'une absurdité si on ne la considérait pas du haut des pensées de la vie future. De plus, ce serait avoir une étrange idée de Dieu que de se croire en droit de lui reprocher les perturbations, les folies terribles, les iniquités des grands et des petits. Que l'hypocrisie s'ouvre des voies et marche astucieusement vers son but, que l'audace escalade le pouvoir et le garde à force de mensonges et de ruses; que les Etats soient livrés au mal sous les formes les plus diverses, à la franche scélératesse ou aux déguisements raffinés, au mépris de Dieu ou aux calculs d'un rôle respectueux, aux bourreaux ou aux corrupteurs; que les sueurs des peuples, les trésors des grands pays, dans le présent et dans l'avenir, soient sacrifiés aux besoins dévorants d'une domination passagère; qu'on excite la flamme du lucre au cœur de l'homme au lieu de la sainte flamme du devoir; que tout soit mis en jeu pour durer, qu'on veuille durer à tout prix quand l'heure présente paraît bonne : de telles rencontres dans l'histoire ne doivent pas être imputées à Dieu; on lit ces pages-là dans les annales des empires; et qu'est-ce que c'est que le petit feuillet appelé histoire humaine à côté de l'immense livre éternel où se retrouvent la justice et l'ordre divins? L'optimisme religieux fondé sur la connaissance de la pensée de Dieu, sur l'appréciation de la liberté de l'homme et la foi à l'immortalité, est la base de toute morale. La philosophie de M. Lacretelle se trouve ici d'accord avec la foi des humbles et toutes les convictions catholiques. Un anachorète des solitudes de Thèbes et de Judée ne raisonnait pas autrement quand il entendait les lointains ébranlements du monde sous les pas des barbares et les gémissements des nations livrées à la hache et au feu; du fond de sa cellule, il plaignait les peuples, faisait des vœux pour un meilleur destin ici-bas, et songeait à la future éternité où tout sera équité et harmonie.

L'optimisme religieux, cette adoration de Dieu à travers les temps et leurs vicissitudes, ne doit pas empêcher d'apporter sa part de zèle et d'énergie pour lutter contre le mal et flétrir les choses iniques. Le mal ne s'accomplit jamais nécessairement, et l'homme, créé intelligent et libre, peut se détourner du désordre. Tout accepter en louant Dieu, se croiser les bras et se taire, pendant que les roués jouent le sort du monde, ce ne serait pas remplir la tâche du citoyen. En politique la résignation est très-près de devenir de l'égoïsme et de la lâcheté. Il y a aujourd'hui trop de gens disposés à laisser faire; on se borne tout au plus à de stériles vœux ; et quand les méchants arrivent, on se range pour leur donner libre passage et franches coudées. Ce qu'il y a de pire dans les situations fausses et incertaines, ce n'est pas seulement le spectacle d'un grand Etat dont la base est déplacée ; c'est la porte ouverte aux vastes bouleversements, aux terribles iniquités. La machine politique vous paraît rouler fort bien tant que votre demeure reste debout et que vos jours continuent à s'écouler dans leurs paisibles habitudes : vous niez le tremblement de terre tant que les ruines ne s'amoncellent pas autour de vous; mais un jour arrive où sous vos pieds la terre s'ouvre, et vous commencez à croire à l'abîme au moment où vous y disparaissez tout vivant.

M. Lacretelle, dans ses *Méditations philosophiques*, au milieu de la nature, rencontre Dieu à chaque pas, l'adore et l'aime dans ses œuvres; les espérances religieuses s'éveillent plus vives et plus ardentes au fond de son cœur. Il gémit sur le sort des âmes perverties et glacées par le matérialisme, et contemple avec émotion le caractère où resplendit doucement la sérénité de la foi. On s'associe volontiers à ses impressions lorsqu'il nous retrace le tableau d'un vieux vigneron du Mâconnais lisant la *Bible* au livre de *Tobie;* comme le patriarche, le vieillard des champs reposait à l'ombre de sa treille et de son figuier ; un rayon du soleil couchant versait une teinte de pourpre sur ses cheveux blancs. Quand la cloche du village vint à sonner l'*Angelus*, il s'offrit un spectacle touchant qui reportait la pensée vers le temps

dont le vieux vigneron relisait l'histoire. Un groupe nombreux, composé de ses fils, de leurs femmes, de ses petits-fils et arrière-petits-enfants, vint des champs ou des maisons voisines répéter en commun le salut à la Vierge et recevoir la bénédiction du soir.

Dans ses excursions contre le matérialisme, notre écrivain philosophe montre de la vivacité, de la logique et quelquefois de l'éloquence. Les chapitres sur la philosophie ancienne, la philosophie du XVIIe et du XVIII siècles, renferment des considérations élevées, des rapprochements intéressants. L'auteur est curieux à entendre lorsqu'il nous redit les entretiens de M. de Malesherbes, de M. de Saint-Lambert et du marquis de Condorcet. Vieux témoin d'une époque d'où s'est échappée la flamme qui, depuis soixante ans, brûle et dévore à travers le monde. il a vu de près la naïve et funeste confiance des philosophes; les régénérateurs étourdis croyaient pouvoir pétrir la société à leur gré et enseigner la vertu comme on enseigne l'arithmétique. Ils pensaient que si les hommes ne s'entendaient pas, c'était faute d'avoir lu Condillac. Il semblait, dit M. Lacretelle, que la plus pure harmonie devait régner sur la terre dès que les peuples sauraient par cœur le *Traité des sensations*. Le marquis de Condorcet, que Mlle de Lespinasse appelait *un mouton enragé*, *un volcan couvert de neige*, attendait du progrès illimité des sciences un âge d'or pour la société; grâce aux découvertes médicales et chimiques, aux fluides électriques et magnétiques, il étendait les bornes de la longévité humaine et allait jusqu'au grand secret qui assurerait aux hommes l'immortalité sur la terre. Ceux qui l'écoutaient disaient en soupirant : « Quel dommage que nous ne soyons pas notre postérité! » Ces beaux rêves de philanthropie n'empêchèrent pas Condorcet d'être mis hors la loi par la Convention; il fut frappé au milieu des promesses de félicité qu'il adressait au genre humain.

En parlant de la religion au XIXe siècle, M. Lacretelle a rapidement examiné la doctrine de Saint-Simon, dont le P. Enfantin s'était établi le ministre. « Pour moi qui l'avais un peu connu

(Saint-Simon), dit-il, je n'avais vu en lui qu'un vieillard morose, tranchant, moins éloquent que verbeux, quelquefois lubrique, et je ne pouvais concevoir une divinité qui s'était fabriquée dans le jeu de la bourse. » Les pages se multiplieraient sous notre plume si nous voulions développer ici les raisons morales et sociales devant lesquelles le saint-simonisme devait tomber en poussière ; bornons-nous à remarquer, avec l'auteur, que l'appui qui a le plus manqué aux saints-simoniens est précisément celui sur lequel ils avaient le plus compté : l'appui des femmes. Il fallait une profonde ignorance du cœur humain pour croire qu'on pouvait soumettre les femmes à l'oubli des sentiments de famille et de la loi du devoir.

Le code saint-simonien leur enlevait leurs enfants, et, selon la belle expression de M. Lacretelle, on arrêterait plutôt la course du soleil que d'enlever l'amour maternel aux femmes. L'auteur a consacré aux femmes, à leur état au moyen âge, sous le règne de Louis XV, au XVIIIe siècle, à leur héroïsme pendant la terreur, des chapitres pleins de fines observations et de sensibilité ; ce sont les morceaux du *Testament philosophique et littéraire* où l'esprit et le cœur ont le plus mêlé leurs trésors : M. Lacretelle semble avoir voulu placer sa mémoire sous la garde de cette portion du genre humain qui sait le mieux se souvenir.

Nous trouvons dans le dix-neuvième chapitre de cet ouvrage d'intéressantes conversations avec Mme de Staël à Coppet en 1802 ; le premier consul commençait à la poursuivre ; elle songeait à la liberté et à la paix du monde emportées par Bonaparte, et ses pensées étaient tristes. M. Lacretelle passa dix jours dans ce château situé sur les bords du lac de Genève, retraite que la gloire a consacrée. Un soir il se promenait avec Mme de Staël dans les jardins de Coppet et sur les rives du lac ; elle lui demandait s'il croyait à la transmigration des âmes dans un de ces mondes qui, la nuit, brillent sur nos têtes ; l'interlocuteur répondait que ses nuits de bivouac avaient rendu son imagination errante, et qu'il était souvent monté de sphère en sphère jusqu'à Dieu pour échapper d'un monde où il ne voyait plus que des scènes d'horreur.

Mme de Staël, durant les temps d'échafaud et de proscription, avait été, elle aussi, amenée à rêver des séjours meilleurs. Après un court sommeil, elle s'éveillait tremblante, contemplait, du haut de sa demeure, le beau lac de Genève, et disait : « O Rhône, où cours-tu? reste doucement emprisonné dans ces eaux paisibles, et garde-toi de te rendre dans les murs de cette ville punie de son héroïsme qui te jette les tributs odieux des victimes frappées par la mitraille assassine. » Puis la pensée des amis qu'elle avait perdus la ramenait au ciel; elle les poursuivait d'étoile en étoile dans des séjours rayonnants et toutefois mystérieux, où elle se sentait attendue, appelée. M. Lacretelle, interpellé par Mme de Staël, lui avait expliqué son système des épreuves successives à travers les mondes radieux; elle trouvait que, pour arriver à un véritable paradis, le philosophe faisait comme Lafontaine quand il se rendait à l'Académie, il prenait le plus long. Elle qui ne rêvait, en ce moment, que des horreurs de l'exil, se serait crue bien malheureuse dans Jupiter ou dans Saturne, loin des êtres aimés, et préférait les courses libres et indéfinies d'un pur esprit. Son imagination s'effrayait d'une trop grande distance de la terre, ce séjour qui doit éternellement nous être cher, disait-elle, puisque nous y avons appris à aimer. S'il lui était permis de franchir librement les espaces dans ses voyages de pur esprit, elle en profiterait souvent pour visiter notre pauvre petite terre. « On tient à sa patrie, ajoutait-elle. Ulysse fort bien traité, comme vous le savez, par deux déesses, sacrifiait tout au désir de revoir sa petite Ithaque. J'aimerais ces apparitions mystérieuses, surtout s'il m'était donné d'inspirer quelque haute pensée, quelque beau dévouement. » Son interlocuteur lui parlait d'illuminisme et lui racontait l'anecdote de l'aimable et beau vieillard Cazotte qui avait cru recevoir la visite de l'esprit du mal déguisé en jeune femme et voulant le punir d'avoir composé dans sa jeunesse le *Diable amoureux*. Mme de Staël, dont le cœur battait sous le souffle de l'inspiration et qui avait besoin d'épancher ses sentiments en flots de conversation éloquente, ne put supporter longtemps ce ton léger de l'entretien :

« Ne voyez-vous pas, dit-elle à M. Lacretelle, que ces historiettes ou bluettes nous font bien descendre de ces astres que vous nous faisiez parcourir tout à l'heure, et que notre entretien, en présence du Jura, des Alpes, du lac Léman et de ces mondes lumineux, prend le ton d'un souper de Paris, d'un souper d'autrefois. Le fond de ma pensée est trop sérieux pour se prêter plus longtemps à cette course légère. Je ne sais s'il est une plus grande témérité que la nôtre quand nous soulevons le voile de la mort, quand nous jouons en quelque sorte avec elle pour lui substituer les fantaisies de notre imagination. Pour moi, ce mot aura toujours une solennité mystérieuse, suite de mes premières impressions. La religion chrétienne nous place en quelque sorte entre l'infini des récompenses et l'infini des peines. D'un côté elle accable notre imagination par la magnificence du prix, et de l'autre, elle la jette dans l'épouvante et le désespoir par l'horreur du supplice. Vous figurez-vous l'étonnement dont durent être frappés les polythéistes quand retentit parmi eux cette *bonne nouvelle*, cette promesse abstraite et figurée du royaume du ciel, si étrangère aux impressions des sens, aux plus délicieuses rêveries de l'imagination et même aux sentiments qui enchantent notre vie : voir Dieu et être éternellement heureux de sa contemplation. D'où vient que les hommes, jusque dans les liens de l'ignorance, de la misère et de la servitude, et quelques-uns au sortir des liens du vice, l'aient reçue avec transport, méditée avec extase, aient sacrifié pour elle leurs biens, leurs affections et leur vie? D'où vient que les solitaires sur des sables brûlants, dans une longue vie travaillée par des tortures de leur choix, de leur invention, aient anticipé les délices de cette contemplation céleste, que des noms puissants, que des despotes même s'y soient sentis attirés? D'où vient que presque tous les philosophes qui surnageaient dans le chaos du monde après l'invasion des barbares, aient si avidement embrassé un espoir auquel n'avaient pu s'élever ni Homère, ni Virgile, ni Platon, *ni même Isaïe*, et aient pu le faire pénétrer dans le cœur des Vandales et des Sicambres? Ici le sublime n'est pas seulement dans la parole de Dieu, il est dans cette illumination soudaine ré-

pandue sur le monde. Il me semble qu'il était moins difficile de créer la lumière que de communiquer aux hommes une croyance si prompte, un sentiment si profond, un désir si ardent d'un tel genre de félicité. Voilà de l'optimisme au plus haut degré. Est-ce que l'imagination humaine peut aller au delà ? Est-ce que le cœur ne se sent pas embrasé d'amour pour un Dieu qui réserve de telles récompenses à de faibles vertus, et qui a daigné descendre et souffrir sur la terre pour y tendre cette chaîne qui les rattache au ciel ? Ce système des épreuves successives et de la transmigration des âmes dans plusieurs mondes peut bien éveiller mon esprit curieux, peut bien, suivant que je l'imagine, satisfaire à mes plus douces affections, en varier, en renouveler la jouissance ; mais il met au rabais, il ajourne presque indéfiniment cette félicité céleste, et la rend encore conditionnelle pour les justes, car ils peuvent succomber dans d'autres mondes, dans des épreuves nouvelles, à des séductions qui ne les auraient point entraînés ici-bas : des épreuves nouvelles ! auriez-vous bien le courage d'en exiger pour Louis XVI sortant du martyre et pour Mme Elisabeth ? »

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cet entretien dont nous avons à peine indiqué quelques traits, et où de nobles vérités se mêlent à de vagabondes rêveries. On sait que Mme de Staël causait comme écrivent les maîtres, et nous, qui n'avons pu l'entendre, nous nous attachons à des lambeaux de conversations recueillis par des contemporains et des amis. Nous avons dit ailleurs qu'il a manqué à Mme de Staël d'être catholique ; cette belle imagination resta court sur le chemin du vrai.

L'auteur du *Testament philosophique et littéraire* est catholique de nom comme tant de gens le sont, mais il appartient à une génération qui n'a pas creusé profondément les questions religieuses, et qui, loin d'aller chercher la vérité dans les entrailles même des mystères chrétiens, avait reculé devant eux. Ces philosophes au cœur honnête et à la raison superbe se sont fait une religion qui n'est guère plus que le déisme avec tout le complément de la morale évangélique. M. Lacretelle parle de Dieu avec enthou-

siasme, effusion, ivresse d'esprit; son âme se met en communication vive, ardente avec le Créateur; elle s'enflamme pour le beau moral. Mais que devient le christianisme véritable au milieu de ces douces et flottantes opinions qui tiennent plus du sentimentalisme que de la révélation? Si le genre humain n'avait rien de plus pour se conduire et se gouverner devant Dieu, dans quelle indigence morale on le verrait agoniser?

La plupart des faiseurs de livres de notre époque ont substitué je ne sais quel jargon à nos belles formes littéraires d'autrefois; M. Lacretelle écrit avec les traditions du goût, avec le respect de la langue francaise étudiée d'après les modèles; le destin de la France permettra qu'on revienne à ces traditions, à moins qu'il ne faille voir périr, dans un temps prochain, cette belle langue de notre patrie, un des plus admirables instruments de civilisation que la Providence ait donnés au monde.

CHAPITRE XXII

Chants populaires de la Bretagne.

En 1838, au mois d'octobre, il y eut au pays de Galles une réunion qui offrit un touchant spectacle ; les Bretons de Cambrie, séparés de leur antique patrie depuis treize cents ans, avaient invité à une fête de famille les Bretons armoricains ; dans cette assemblée, où tout se présentait avec le caractère des coutumes d'autrefois, les frères se reconnurent, la chaîne brisée par le temps se renoua. Un jeune Breton d'Armorique, M. Th. de la Villemarqué, composa un chant de bienvenue dans la vieille langue des aïeux, et la multitude, dans un joyeux délire, le comprit et le répéta. On lut à des paysans de la Basse-Bretagne des fragments des anciens bardes gallois, et ces paysans comprirent la langue de Taliesin et de Merzlin. Quand les révolutions ont dispersé les peuples et que de longs siècles ont passé sur la séparation, c'est une belle chose que de voir ces peuples s'entendre, se retrouver, se rappeler leur commune origine, comme les enfants d'une même famille tout à coup réunis par la Providence après avoir été longtemps retenus en des climats divers.

Quelle curieuse physionomie que celle des vieux bardes gallois! combien est précieux ce qui nous reste de leurs compositions poétiques ! On y entrevoit l'histoire, les mœurs, la religion d'un temps resté pour nous tout couverts de ténèbres. Taliesin, qui

vivait dans le sixième siècle et qui prend le titre de chef des bardes et des devins de l'Occident, se dessine dans le passé comme le représentant de je ne sais quel mélange de toutes les doctrines philosophiques et religieuses. Le nom du chêne est son nom dans tous les pays; il est né deux fois, il a été biche des montagnes, il a été coq, il a été chien. Il a vu Lucifer tomber dans l'abîme; il a été témoin de la destruction de Sodome; il connaît tous les mystères de la nature et appellerait par son nom chacune des étoiles du ciel. Il se vante d'avoir été l'instituteur du monde, de tenir renfermé dans ses livres bardiques le trésor entier des connaissances humaines. Il déclare adorer la Sainte Trinité et obéir à ses commandements; il prie le Seigneur de lui accorder le pardon de ses fautes, le jour où il dira pour jamais adieu à ses chères assemblées bardiques, le jour où ses amis lui creuseront un lit dans le sable et l'abandonneront en pâture aux vers; il crie du fond de son abîme : Seigneur, ayez pitié de moi!... — Tout est là, comme vous voyez, depuis le druidisme et la métempsycose jusqu'aux dogmes chrétiens.

Un autre barde gallois de cette époque, Merzlin, a des chants pour déplorer la chute de ses bois sacrés de pommiers, pour maudire les loups romains au bâton crochu, et les moines menteurs, gloutons et méchants, qui trouvent mille prétextes de venir profaner son verger solitaire; il invoque le nom de Jésus et demande que Jésus lui-même lui administre les sacrements. Le barde Lywarh chante ses propres malheurs. Il a été roi, et les Saxons l'ont dépouillé de ses états; ses vingt-quatre fils sont tous morts sur le champ de bataille. Lywarh, âgé d'un siècle, seul debout, après que sa famille, ses amis, sa patrie, tous ses contemporains avaient disparu, abrita sa vieillesse dans une cabane aux bords d'un lac de la Cambrie; accablé d'infirmités, couvert de blessures, le vieux barde, jadis roi, attendait la mort dans cette retraite. Quels accents que ceux de Liwarh contemplant tristement sa vieillesse solitaire, et se ressouvenant de sa jeunesse et de ses jours de grandeur! « Avant que je marchasse à l'aide de béquilles, dit le barde, j'étais beau, ma lance était la pre-

mière des lances, mes reins les plus forts des reins; maintenant je suis lourd, je suis malheureux! la feuille sèche n'est-elle pas emportée par le vent? Malheur à qui en a le destin! il est vieux! je suis vieux, je suis seul, je suis décrépit, je suis glacé; après m'être assis sur le somptueux lit d'honneur, je suis misérable, je suis courbé en trois plis. »

Le pays de Galles, ce frère de la Bretagne-armorique, a toujours été le pays des imaginations bizarres, des récits merveilleux, des inventions fantastiqnes. L'état moral de cette contrée est encore aujourd'hui ce qu'il était il y a cinq cents ans, il y a mille ans. On trouverait peut-être dans les traditions des Gallois, dans les superstitions populaires, dans les contes qui charment les longues soirées de l'hiver, les mêmes histoires qu'au temps de Taliesin, le chef des bardes d'Occident, et au temps de Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prédicateur de la croisade vers la fin du XII[e] siècle. Un Cambrien, appelé Sylvestre Giraud, avait accompagné l'archevêque Baudouin à travers ce pays; son *Itinéraire*, écrit en latin, imprimé dans la collection de Guillaume Camden, et analysé dans la *Bibliothèque des Croisades* de Michaud, est un des monuments les plus curieux qui nous aient été conservés sur les mœurs et les merveilles du pays de Galles. On lit dans la Chronique de Sylvestre Giraud une fort curieuse histoire qui ouvre tout un monde à l'imagination; le vieil auteur l'avait entendu raconter près des rivières d'Avon et de Neth; la voici :

Un enfant de douze ans, nommé Elidore, s'était enfui de la maison paternelle. Après être resté deux jours dans une caverne, il aperçut deux petits hommes qui s'approchèrent et lui dirent : *Voulez-vous venir avec nous? nous vous conduirons dans une terre remplie de délices.* L'enfant suivit les pygmées par un chemin souterrain et ténébreux; il découvrit un beau pays coupé de bois, de prairies et de rivières, mais qui n'était point éclairé par le soleil. Le jeune Elidore fut conduit devant le roi de cette contrée, qui l'admira longtemps et le donna au prince son fils. Les sujets de ce prince étaient d'une petite stature; ils avaient des cheveux

blonds et bouclés qui pendaient sur leurs épaules : ils avaient de petits chevaux, égaux en grandeur à des chiens de chasse. Ils ne mangeaient ni viande ni poisson, et ne vivaient pour la plupart que de lait; ils ne faisaient jamais de serments et détestaient le mensonge. Lorsque quelques-uns d'entre eux venaient sur la terre, ils ne pouvaient concevoir l'inconstance, la perfidie l'ambition des hommes qu'éclaire le soleil. Ils paraissaient n'avoir aucun culte extérieur, aucune pratique de religion, et se bornaient à aimer la vérité. Le jeune Elidore remontait quelquefois sur la terre et venait voir sa mère à qui il racontait ses découvertes et ses aventures. Sa mère lui conseilla d'apporter un peu d'or, qu'on trouvait en abondance dans la contrée merveilleuse. Il voulut obéir, et déroba une balle d'or avec laquelle le fils du roi des gnomes avait coutume de jouer. Comme il entrait dans la maison paternelle, son pied resta attaché au seuil de la porte; la balle d'or qu'il apportait alla rouler aux pieds de sa mère, mais fut bientôt reprise par deux pygmées, qui accablèrent le jeune Elidore de railleries. Celui-ci, honteux et confus, ayant voulu retourner au pays des gnomes, ne retrouva plus le chemin et le chercha inutilement pendant une année. Il finit par se consoler, s'adonna à l'étude et se fit prêtre. « Il avait appris, dit le chroniqueur gallois, la langue des pygmées, et il en disait plusieurs mots : cette langue ressemblait beaucoup au grec. » Elidore, devenu curé, racontait dans sa vieillesse ces aventures merveilleuses et ne pouvait les répéter, dit l'auteur, sans verser des larmes. La création de *Gulliver* n'a-t-elle pas pu sortir de ce conte gallois?

Mais ce n'est pas de la Cambrie, c'est de la Bretagne que nous avons à parler. M. Théodore de la Villemarqué a fait précéder d'une introduction, son recueil de chants populaires de la Bretagne. Cette introduction où le jeune auteur caractérise les anciens bardes, leur poésie, leur mœurs, se distingue par d'utiles recherches, par un esprit de critique et un grand amour du sujet. Elle manque de temps en temps peut-être d'ordre et de netteté, mais on la lit sans effort d'un bout à l'autre. Des faits nouveaux, des rapprochements curieux, une étude approfondie

des mœurs, des goûts antiques, des traditions de la Basse-Bretagne, donnent à ce travail de l'intérêt. Ce pays, qui garde si fidèlement les souvenirs du passé au milieu des révolutions sans fin qui renouvellent le monde, a de nos jours encore des barzs ou bardes ambulants, poëtes et musiciens, qui célèbrent les faits mémorables ; le rébeck à trois cordes, qu'ils touchent avec un archet, rappelle la hrouz ou rote des bardes gallois et bretons du VIe siècle. Avant d'entrer dans une maison, les anciens bardes en demandaient la permission en chantant à la porte. Les chanteurs ambulants de la Bretagne ont conservé cet usage : « Dieu vous bénisse, gens de cette maison, disent-ils dans leur salut ; Dieu vous bénisse, petits et grands. » Ils n'entrent qu'après avoir reçu cette réponse : « Dieu vous bénisse aussi, voyageur, qui que vous soyez. » Si on tarde à leur répondre, ils doivent passer leur chemin. Comme les anciens bardes, les barzs modernes se montrent dans toutes les fêtes populaires. Les jeunes gens et les jeunes filles du peuple sont fiancés en présence des bardes avant de l'être en présence du prêtre. Les bardes ne sont point oubliés dans les présents de noces. Ils exercent une influence réelle sur l'esprit de la multitude ; on leur prête une autorité morale, on les aime et on les recherche. Les tailleurs qui, selon le proverbe breton, ont l'oreille longue, la langue aiguë, un œil toujours ouvert, composent des chants satiriques où n'entre pourtant jamais la calomnie ; les meuniers eux-mêmes se mêlent de railler la conduite du prochain. Il y a aussi une certaine poésie qui est l'œuvre des *kloer* ou clercs, jeunes gens qui étudient pour entrer dans l'état écclésiastique.

« Nos kloer bretons, dit M. Th. de la Villemarqué, appartiennent en général à la classe des paysans et quelquefois du petit peuple des villes et des bourgades : les siéges épiscopaux de Tréguier, de Léon, de Kimper et de Vannes, sont les villes qui en réunissent le plus ; ils y arrivent par bandes, du fond des campagnes, avec leurs costumes étranges, leurs longs cheveux, leur langue et leur naïveté rustique. La plupart n'ont guère moins de dix-huit à vingt ans. Ils vivent ensemble dans les faubourgs ; le même galetas

leur sert de chambre à coucher, de cuisine, de réfectoire et de salle d'étude. C'est une existence bien différente de celle qu'ils menaient dans les champs ; une révolution complète s'opère bientôt en eux ; à mesure que leurs corps s'énervent et que leurs mains blanchissent, leur intelligence se développe, leur imagination prend un nouvel essor. L'été et les vacances les ramènent au village ; c'est la saison des fêtes et des plaisirs, « la saison dit un poëte breton, où les fleurs s'ouvrent avec les cœurs des jeunes gens. »

L'introduction de M. Th. de la Villemarqué renferme de bonnes pages sur les fées et les nains qui jouent un si grand rôle dans les chants populaires de la Bretagne. Les fées bretonnes appelées korrigans savent les secrets de l'avenir et savent guérir aussi toutes les maladies qui peuvent assiéger l'homme ; elles changent de forme comme il leur plaît, et franchissent en un clin d'œil les plus vastes étendues. On les rencontre fréquemment auprès des fontaines les plus voisines des dolmen ; elle sont restées les patronnes dans les lieux solitaires d'où ne les a pas chassées la sainte Vierge, qui passe pour leur plus mortelle ennemie. Les traditions bretonnes leur prêtent une grande passion pour la musique et de belles voix ; elles ne les font pas danser comme les traditions germaniques. Les korrigans peignent leurs beaux cheveux blonds ; elles n'ont guère qu'une taille de deux pieds, mais leur forme est charmante ; un voile blanc roulé autour d'elles compose toute leur parure. Elles ne sont belles que la nuit ; le jour, elles ont les cheveux blancs, les yeux rouges et le visage ridé. Il se mêle au destin, à la nature des korrigans quelque chose qui rappelle les anges tombés. « Les paysans bretons, dit M. de la Villemarqué, assurent que ce sont de grandes princesses, qui, n'ayant pas voulu embrasser le christianisme quand les apôtres vinrent en Armorique, furent frappées de la malédiction de Dieu. Les Gallois voient en elles les âmes des druides condamnées à faire pénitence. Cette coïncidence est frappante. » Les korrigans n'aiment pas les prêtres catholiques, parce que ceux-ci les ont mises au rang des esprits de ténèbres ; la vue d'une soutane, le son des cloches

les mettent en fuite. Les fées de tous les pays ont la réputation d'enlever les enfants ; la paysanne d'Armorique met sa jeune famille sous la protection de la Vierge ; un chapelet ou un scapulaire est comme un infaillible préservatif.

Quant aux nains, leur puissance est aussi redoutée que celle des korrigans. Ils sont fort laids, noirs et velus ; leurs yeux creux et petits brillent comme des escarboucles. Ils portent aux mains des griffes de chat, aux pieds des cornes de bouc. Une large bourse de cuir qu'on dit pleine d'or ne les quitte jamais ; jusqu'ici pourtant ceux qui ont pu dérober de ces bourses de cuir, n'y ont trouvé que des crins sales, des poils et une paire de ciseaux. On croit que les dolmen sont l'ouvrage des nains. « La nuit ils dansent à l'entour, dit notre auteur, au clair des étoiles, une ronde dont le refrain primitif était : lundi, mardi, mercredi ; auquel ils ont ajouté par la suite : jeudi et vendredi ; mais ils se sont bien gardés d'aller jusqu'au samedi, et surtout jusqu'au dimanche, deux jours néfastes pour eux comme pour les fées. Malheur au voyageur attardé qui passe ; il est entraîné dans le cercle et doit danser, parfois, jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Le mercredi est leur jour férié ; le premier mercredi de mai leur fête annuelle ; ils la célèbrent avec de grandes réjouissances, par des chants, des danses et de la musique. » Ajoutons que les nains sont faux-monayeurs, forgerons, sorciers, prophètes. Pour peu qu'il se soit aspergé d'eau bénite, le paysan breton ne craint pas ces noirs enfants de la nuit.

Ce que nous venons de voir sur les fées et les nains des superstitions bretonnes, nous rappelle les djins, qui occupent si vivement l'imagination des chrétiens de Palestine et de Syrie. Tous les peuples restés simples croient aux génies ; seulement cette superstitieuse croyance varie selon les climats, les mœurs et les coutumes. Cette mythologie naïve s'enfuit aux approches de la civilisation, comme les nains et les fées d'Armorique, de Galles, d'Irlande et d'Ecosse, qui ne se montrent que la nuit et se dissipent aux premières clartés du jour.

M. Th. de la Villemarqué nous parle des réunions où l'on

chante en Bretagne. On chante des ballades aux foires et aux fileries, des chansons aux fêtes des noces et de l'agriculture; des cantiques aux veillées funèbres; dans les assemblées religieuses, connues sous le nom de *pardons*, ce sont des chants divers, des cantiques et des légendes. Les détails que l'auteur nous donne sur ces assemblées religieuses sont remplis d'intérêt. Chaque grand *pardon* dure au moins trois jours. Dès la veille toutes les cloches sont en branle. On pare les chapelles, on charge de fleurs les autels, les saints du lieu sont vêtus de leur plus beau costume. « Le lendemain, au moment où l'aurore se lève, on voit arriver de toutes les parties de la Bretagne, du pays de Léon, de Tréguier, de Cornouaille et de Vannes, des bandes de pèlerins qui chantent en cheminant. D'aussi loin qu'ils aperçoivent le clocher de l'église, ils ôtent leurs chapeaux et s'agenouillent en faisant le signe de la croix. La mer se couvre aussi de mille barques d'où partent des cantiques dont la cadence solennelle se règle sur celle des rames. Il y a des cantons entiers qui arrivent sous les drapeaux de leurs paroisses et conduits par leurs pasteurs. D'aussi loin qu'on les aperçoit, le clergé du *pardon* s'avance pour les recevoir; les croix et les bannières s'inclinent et se saluent au moment où ils vont se joindre, tandis que les cloches paroissiales s'appellent et se répondent dans les airs. »

Je sens dans mon âme une joie véritable en m'arrêtant à ces fêtes de religion et de patrie, si simples, si touchantes, si fraternelles, qui de nos jours encore se passent en France. Tout n'est donc pas effacé dans notre pays! Il reste donc des coins de terre que les déplorables bienfaits du progrès n'ont point envahis! Oh! bénies soient les contrées de France qui restent en arrière! elles gardent quelque chose pour le cœur et pour l'imagination.

CHAPITRE XXIII

Continuation du même sujet.

Voyons maintenant ce que c'est que la poésie populaire des Bretons; laissons-nous bercer aux ballades, aux légendes, aux vieux chants d'histoire ou de religion. Qui de nous n'a parfois aimé à se ressouvenir de son enfance crédule et naïve? Ces réminiscences des premiers temps ont leur charme pour les peuples qui ont vieilli; à coup sûr, elles ne sauraient les corrompre : il y a toujours quelque chose de plus pur dans les brises et les émanations du matin.

Nous avons précédemment parlé des korrigans ou fées bretonnes; ces fées sont quelquefois terribles. Ecoutez la ballade du seigneur Nann dans la traduction simple et naturelle de M. Th. de la Villemarqué :

« Le seigneur Nann et son épouse ont été fiancés bien jeunes, bien jeunes désunis. Madame a mis au monde hier deux jumeaux plus blancs que la neige : l'un est un garçon, l'autre une fille.

» Que désire votre cœur pour m'avoir donné un fils? Dites que je vous l'accorde à l'instant : chair de bécasse de l'étang du vallon, ou chair de chevreuil de la forêt verte? — La chair de chevreuil est celle que je préférerais; mais vous aurez la peine d'aller au bois.

» Aussitôt le seigneur Nann saisit sa lance de chêne, et sauta

sur son cheval impatient, et gagna la forêt verte. En arrivant au bois, il vit une biche blanche; et lui de la poursuivre si vivement, que la terre tremblait, que l'eau ruisselait de son front et des deux flancs de son cheval. Et le soir vint; il trouva un petit ruisseau près de la grotte d'une korrigan, et tout autour un gazon; il descendit pour boire. La korrigan était assise au bord de sa fontaine et peignait ses cheveux blonds, et les peignait avec un peigne d'or (ces dames-là ne sont point pauvres). — Vous êtes bien téméraire de venir troubler mon eau! Vous m'épouserez à l'instant, ou, pendant sept années, vous sécherez sur pied ou vous mourrez dans trois jours. — Je ne vous épouserai point, car je suis marié depuis un an; je ne sécherai point sur pied, ni ne mourrai dans trois jours; dans trois jours, je ne mourrai point, mais quand il plaira à Dieu; mais j'aimerais mieux mourir à l'instant que d'épouser une korrigan! Ma bonne mère, si vous m'aimez, faites-moi mon lit, s'il n'est pas fait; je me sens bien malade. Ne dites mot à mon épouse; dans trois jours, je serai mis en terre, une korrigan m'a jeté un sort.

» Et, trois jours après, la jeune femme disait : — Dites-moi, ma belle-mère, pourquoi sonner les cloches? pourquoi les prêtres chantent-ils en bas, vêtus de blanc? — Un pauvre malheureux que nous avons logé est mort cette nuit. — Ma belle-mère, dites-moi : sire Nann, où est-il allé? — Il est allé à la ville, ma fille; dans peu, il viendra vous voir. — Ma chère belle-mère, dites-moi : mettrai-je ma robe rouge ou ma robe bleue pour aller à l'église? — La mode est venue, mon enfant, de porter du noir à l'église. »

» En franchissant l'escalier du cimetière, elle vit la tombe de son pauvre mari. « Qui de notre famille est mort, que notre terrain est fraîchement bêché? — Hélas! ma pauvre fille, je ne puis vous le cacher, votre mari est là. »

» Elle se jeta à deux genoux et ne se releva plus. Ce fut merveille de voir, la nuit qui suivit le jour où on enterra la dame dans la même tombe que son mari, de voir deux chênes s'élever de leur tombe nouvelle dans les airs, et sur leurs branches deux colombes

blanches, sautillantes et gaies, qui chantèrent au lever de l'aurore et prirent ensuite leur volée vers les cieux. »

Il y a dans cette ballade tout un petit drame ; le dialogue est très-coupé, le récit est clair et rapide. Vous trouvez là une exposition, une action et un dénoûment. La rencontre de la korrigan, peignant avec un peigne d'or ses blonds cheveux au bord de la fontaine, vous annonce tout de suite que d'étranges choses vont s'accomplir ; les deux blanches colombes, posées sur deux chênes qui s'élèvent de la tombe des jeunes époux et prennent ensemble leur vol vers les cieux, sont une inspiration poétique.

Encore une histoire de korrigan : Marie la belle était bien affligée ; elle avait perdu son petit Lao ; la korrigan l'avait emporté et avait mis à la place un monstre à face rousse, qui égratignait, mordait et demandait toujours à téter, quoiqu'il eût sept ans passé. La pauvre jeune mère implorait la Vierge : « Notre-Dame Marie, sur votre trône de neige, votre fils entre vos bras, vous êtes dans la joie, moi, dans la tristesse ; votre saint enfant, vous l'avez gardé ; moi, j'ai perdu le mien. » Ainsi gémissait Marie. Une autre voix lui annonce que son fils Lao lui sera rendu ; il faut pour cela avoir l'air de préparer dans une coque d'œuf un repas pour dix laboureurs. En voyant ces apprêts, le monstre ou nain couché dans le berceau parlera ; dès qu'il aura parlé, il faudra le fouetter ; quand on le fouettera, il criera ; et quand il criera, les fées l'enlèveront. Tout cela fut fait. Lorsque Marie s'en revint à la maison, elle vit son enfant endormi dans le berceau bien doucement ; et comme elle allait le baiser, il ouvrit les yeux et se leva sur son séant, et lui tendant ses deux petits bras, Mère, lui dit-il, j'ai dormi bien longtemps !.....

La Bretagne, comme le pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande, a des ballades pour tous les événements mémorables. Dans ces contrées, l'histoire se chante comme ailleurs elle s'écrit ; elle traverse ainsi les siècles. Les archives nationales, c'est la mémoire des générations. Les ballades historiques ne manquent pas dans le recueil que nous avons sous les yeux. Au temps de la peste qui ravagea l'Europe au VIe siècle, la paroisse d'Elliant, dans la Bre-

tagne armoricaine, vit périr toute sa population. La légende qui raconte comment le fléau fit son entrée au bourg d'Elliant est curieuse : « C'était jour de pardon à ce bourg ; un jeune meunier arrivant au gué avec ses chevaux, vit une belle dame en robe blanche assise au bord de la rivière, une baguette à la main, qui le pria de lui faire passer l'eau. « Oh ! oui sûrement, madame, » répliqua-t-il. Et déjà elle était en croupe sur sa bête et déposée sur l'autre rive. Alors la belle dame lui dit : « Jeune homme, vous ne savez pas qui vous venez de passer ? Je suis la peste ; je viens de faire le tour de la Bretagne, et me rends à l'église du bourg, où l'on sonne la messe. Tous ceux que je frapperai de ma baguette magique mourront subitement ; pour vous, ne craignez rien, il ne vous arrivera aucun mal, ni à votre mère non plus. »

La ballade sur la peste d'Elliant est une des plus populaires de la Bretagne ; l'expression en est à la fois brève, énergique et sombre ; on y entend comme un sourd gémissement. Le trait de ces neufs enfants d'une même maison, portés au cimetière dans un tombereau par leur pauvre mère, et suivis par leur père qui siffle, car il a perdu la raison, est l'image vive d'un grand deuil. Dans la place publique d'Elliant, on trouvait de l'herbe à faucher, excepté dans l'étroite ornière de la charrette qui portait les morts en terre.

Les tons et les sujets sont divers dans ces chants populaires, et notre analyse doit en recevoir de la variété. Voici une dame de Saint-Malo, qui la nuit se lève pour aller causer à la fenêtre. Le mari, s'en étant aperçu, interroge la jeune femme ; celle-ci répond qu'elle va écouter à la fenêtre un rossignol qui chante dans le jardin. Le mari fait tendre un lacet, et, par le plus grand des hasards, un rossignol s'y trouve pris ; il l'apporte à sa femme, le tue sous ses yeux, et lui ôte ainsi tout prétexte de se lever la nuit. La ballade est pleine de poésie.

La jeune épouse de Saint-Malo pleurait hier à sa fenêtre : « Hélas ! je suis perdue ! mon pauvre rossignol est tué ! — Dites-moi, ma nouvelle épouse, pourquoi donc vous levez-vous si

souvent, si souvent d'auprès de moi, au milieu de la nuit, de votre lit, nu-tête et nu-pieds? pourquoi vous levez-vous ainsi? — Si je me lève ainsi, au milieu de la nuit, de mon lit, c'est que j'aime à voir les grands vaisseaux aller et venir. — Ce n'est sûrement pas pour un vaisseau que vous allez si souvent à la fenêtre; ce n'est point pour des vaisseaux, ni pour deux, ni pour trois; ce n'est point pour les regarder, non plus que la lune et les étoiles. Madame, dites-le moi; pourquoi, chaque nuit, vous levez-vous? — Je me lève pour aller regarder mon petit enfant dans son berceau. — Ce n'est point pour l'aller regarder, pour voir dormir votre fils; ce ne sont point des contes qu'il me faut. Pourquoi vous levez-vous ainsi? — Mon vieux petit homme, ne vous fâchez pas, je vais vous dire la vérité : c'est un rossignol que j'entends chanter toutes les nuits dans le jardin, sur un rosier; c'est un rossignol que j'entends toutes les nuits, qui chante si gaiement, qui chante si doucement, si harmonieusement toutes les nuits, toutes les nuits, lorsque la mer s'apaise! »

Quand le vieux seigneur l'entendit, il réfléchit au fond de son cœur; il se parla ainsi à lui même : « Que ce soit vrai ou que ce soit faux, le rossignol de nuit sera pris! » Et quand brilla l'aurore, il alla trouver le jardinier. « Bon jardinier, écoutez-moi; il y a une chose qui me donne du souci : il y a dans le jardin un rossignol qui ne fait que chanter la nuit, qui ne fait, toute la nuit, que chanter, si bien qu'il me réveille. Si tu l'as pris ce soir, je te donnerai un écu d'or. » Le jardinier, l'ayant écouté, tendit un lacet dans le jardin; il prit le rossignol, et il le porta à son seigneur; et le seigneur, quand il le tint, se mit à rire de tout son cœur, et, en riant, il l'étouffa et le jeta sur les genoux de sa dame. « Tenez, tenez, ma jeune épouse, voici votre joli rossignol; c'est pour vous que je l'ai apporté. Je suppose, ma belle, qu'il vous fera plaisir. » En apprenant la nouvelle, la dame disait tristement : « Me voilà prise, je ne pourrai plus me lever au clair de la lune. »

C'est une touchante histoire que celle de la pauvre petite Tina,

vendue au vieux baron de Janioz, emmenée bien loin de son lieu natal. L'oiseau de la mort, un petit oiseau gris, qui chante l'hiver dans les landes, avait appris à la jeune fille tout le malheur de son destin. Un jour qu'elle était occupée à laver à la rivière, un cheval noir tout équipé la prit à sa porte, à peu de distance de son hameau ; elle entendit sonner les cloches et se mit à pleurer. « Adieu, sainte Anne, adieu, cloche de mon pays, disait-elle, clocher de ma paroisse, adieu ! » Lorsqu'elle est arrivée dans la demeure du seigneur qui l'a achetée, on lui montre des richesses, et Tina regrette la pauvreté du village auquel on l'a arrachée. Le cellier du vieux seigneur renfermait le meilleur vin, et Tina disait qu'elle aimerait mieux boire l'eau de la prairie dont boivent les chevaux de son père. On lui propose un riche manteau, elle aimerait mieux une jupe de toile si sa mère l'avait faite. Elle dit aux bons petits oiseaux qu'elle voit : « Vous allez au village, et moi je n'y vais pas ; vous êtes joyeux, et moi je suis triste. Portez mes tendres paroles à la bonne mère qui m'a mise au monde, au père qui m'a nourrie, au vieux prêtre qui m'a baptisée. Vous direz adieu à tout le monde, à mon frère qui m'a vendue ; vous direz que je lui pardonne. » Deux ou trois mois après, sa famille était couchée et reposait vers minuit. Tout était calme autour de la cabane du hameau ; on entendit à la porte une voix douce qui disait : « Mon père, ma mère, pour l'amour de Dieu, faites prier pour moi ! priez aussi et prenez le deuil, car votre fille est dans la bière. »

Dans ces pays de Bretagne où toutes les nobles et douces choses ont leur fête, l'enfance a aussi la sienne. Chaque année, à la fin de l'automne, la lande la plus vaste de la paroisse, celle où les pâtres mènent d'ordinaire leurs troupeaux, réunit les petits garçons et les petites filles. Les parents les accompagnent ; on danse jusqu'à la chute du jour ; puis, le soir, on revient, et l'écho des montagnes répète le vieux chant des petits pâtres. Ce chant est comme un long soupir d'amour naïf : « La première fois que je vis la petite Mahaite, elle faisait ses premières pâques à l'église de la paroisse avec les enfants de son âge. Elle avait douze

ans alors, et j'avais douze ans aussi. Elle brillait parmi eux comme la fleur jaune du genêt, ou comme l'églantine au milieu d'un buisson de lande. J'ai, dans le courtil de ma mère, un pommier chargé de fruits, à ses pieds un gazon, et un bosquet alentour. Quand la petite Mahaite viendra me voir, nous nous mettrons, elle et moi, à l'ombre du pommier. La pomme la plus rouge, je la cueillerai pour elle; je lui ferai un bouquet où je mettrai un souci (cette fleur me plaît), un souci tout flétri, car je suis bien affligé. — Taisez-vous, ne chantez plus, mon ami ; taisez-vous bien vite : les gens qui vont à la messe nous écoutent... »

Une grande fraîcheur, une délicatesse exquise, une pureté charmante distinguent les chants d'amour de la muse armoricaine. Vous diriez qu'on y sent toujours battre le cœur d'une vierge : l'expression en est mélancolique et douce ; elle emprunte au ciel, à la nature, aux fleurs des bois, la variété de ses chastes couleurs. Un jeune homme a vu passer près de la croix du chemin une douce jeune fille ; il a été ému; la belle enfant est devenue son espérance unique, son unique ambition. « Quand même il aurait une mine d'or, sans la jeune fille il est pauvre ; quand même il croîtrait au seuil de sa porte des fleurs d'or au lieu de verte fougère, cela lui importerait peu sans elle. Chaque chose à sa loi : l'eau coule de la fontaine, elle descend au creux du vallon ; le feu s'élève et monte au ciel ; la colombe demande un petit nid bien clos ; le cadavre demande une tombe ; l'âme le paradis; lui, le jeune homme, demande le cœur de la jeune fille à laquelle il désire s'unir devant Dieu. »

La religion tient une grande place dans l'imagination des peuples de la Bretagne, et c'est surtout aux images de la foi chrétienne qu'ils aiment à s'arrêter. Le cœur des Bretons est naïf et doux comme la fleur du genet, cette fleur de leur pays ; mais leurs croyances religieuses sont sévères comme leurs landes et leurs rochers, comme les âpres rivages de leur noir Océan. Nous trouvons dans le recueil de M. Th. de la Villemarqué, un cantique sur l'enfer, très-ancien et très-populaire, qui offre une pein-

ture vigoureuse et vraiment terrible. Nous allons le citer pour montrer toute la variété des chants bretons. Quel contraste avec les images qui précèdent ! Regardez, l'enfer va s'ouvrir :

« Descendons tous, chrétiens, en enfer, pour voir quels tourments affreux et épouvantables endurent les âmes damnées que la colère de Dieu tient enchaînées au milieu des flammes parce qu'elles se sont éloignées de lui en ce monde. L'enfer est un abîme plein de ténèbres, où ne luit jamais la plus petite clarté ; les portes en sont fermées et verrouillées par Dieu, et il ne les ouvrira jamais ; la clef en est perdue ; les dalles rougies d'un four ici-bas ne sont que fumée au prix du feu qui dévore les âmes damnées en enfer. Mieux vaudrait brûler dans ce four jusqu'à la fin du monde, que d'être pendant une heure tourmenté en enfer ; ils hurlent à tue-tête, comme des chiens enragés ; ils ne savent où fuir ; partout des flammes ! des flammes sur leurs têtes, des flammes sous leurs pieds, des flammes de tout côtés qui les dévoreront à jamais. Le fils s'élançant sur son père, et la fille sur sa mère, les traîneront par les cheveux au milieu des flammes avec mille malédictions : soyez maudit, homme insouciant qui êtes la cause de notre damnation !

» Ce sera Satan qui leur préparera à manger; il leur servira les ordures des monstres de l'enfer, ramassées dans les ruisseaux de feu ; pour boisson, ils auront leurs larmes, mêlées de mille immondices et de sang de crapauds; et leur peau sera écorchée et leur chair déchirée par la dent des serpents et des démons, et leurs chairs et leurs os seront jetés au feu pour alimenter la fournaise immense de l'enfer. Après qu'ils auront été laissés quelque temps dans les flammes, ils seront plongés par Satan dans un lac de glace, et du lac de glace replongés dans les flammes et des flammes dans l'eau, comme la barre de fer en forge. Alors ils se mettront à pleurer, à pleurer amèrement : Ayez pitié, mon Dieu, ayez pitié de nous ! Mais ce sera en vain qu'ils pleureront, car tant que Dieu durera, dureront leurs tourments et leurs maux. Le feu qui les brûlera en enfer sera si vif que leur moëlle bouillira dans leurs os. Plus ils demanderont grâce, plus ils seront tourmentés ; ils

auront beau hurler, ils brûleront éternellement. Ce feu-là, c'est la colère de Dieu qui l'a allumé; et il ne pourrait plus l'éteindre quand même il le voudrait; jamais il ne jettera de fumée, et jamais il ne consumera ; il les brûlera éternellement sans jamais les détruire. »

Après avoir lu ce cantique, rappelons-nous qu'il est chanté, répété fréquemment par des chrétiens de tout âge dans les divers cantons de la Bretagne. Quel trouble, quelle terreur profonde ne doit-il pas jeter dans l'âme des enfants, des jeunes filles et des vieillards ! Quel sujet de formidables pensées pour ceux qui commencent la vie et surtout pour ceux qui sont près d'achever la course de leurs jours! mais, ainsi que nous l'avons remarqué, l'enfant de la sauvage Bretagne ne recule pas d'effroi devant les peintures sombres; la tournure de son génie l'y invite au contraire, et son calme intérieur n'en est point troublé. Et maintenant remercions M. Th. de la Villemarqué des efforts, des longues peines et aussi des sacrifices que lui a coûtés ce livre tout consacré à la gloire de sa chère Bretagne. Il a fait une œuvre de bonne littérature et de touchant patriotisme, en révélant au monde tout les trésors cachés dans la vieille langue armoricaine, presque aussi inconnue pour nous, hommes de la civilisation européenne, que la langue des Etrusques ou celle des Egyptiens. Ces productions, qui nous arrivent des pays de Tréguier, de Léon et de Cornouaille, n'occupent point là-bas la brillante oisiveté des riches instruits et des beaux esprits ; c'est la littérature des paysans et des pâtres, c'est la bibliothèque des pauvres écrite tout entière dans la mémoire. En Bretagne, le peuple est poëte, et ce peuple a fait comme beaucoup de bardes, il a du manier la harpe de Merlin et la lance d'Arthur : nul n'a mieux chanté ni mieux combatttu.

———

CHAPITRE XXIV

Une traduction française de l'Itinéraire de Rutilius.

Voici un curieux ouvrage trop peu connu et appartenant à une époque que nous ne pourrons jamais assez étudier : nous voulons parler du poëme de Rutilius et des premiers temps du ve siècle. Rutilius était du pays des Gaules, de ce pays qui produisit alors tant d'hommes remarquables, qui sut garder le génie de la langue de Virgile quand Rome et l'Italie l'oubliaient. Il fut consul, préfet du prétoire et gouverneur de Rome, tout en restant encore païen. On retrouve à cette époque peu de païens dans les grands emplois de l'empire ; Honorius repoussait volontiers ce qui n'appartenait pas à la religion nouvelle, et l'exception en faveur de Rutilius nous donne à penser qu'il était homme de bien. Cette probité d'esprit et de caractère se révèle d'ailleurs dans son œuvre. Le 9 octobre 416, Rutilius s'embarqua à Ostie, pour revenir dans sa patrie ; ce retour est le sujet du poëme dont nous dirons quelques mots. L'ouvrage ne nous est point parvenu en entier ; cette relation, qui nous promène de côte en côte dans l'Etrurie et la Ligurie, est brusquement interrompue à Pise. Un jour peut-être la suite de l'Itinéraire se découvrira, et nos neveux poursuivront leur route avec le poëte du ve siècle depuis Pise jusqu'à nos rivages de Provence : l'histoire, les mœurs et la géographie du ve siècle y gagneront beaucoup.

Le poëme de Rutilius a dormi un sommeil de plusieurs siècles avant d'être rendu à la lumière du monde littéraire. On verra tout à l'heure que cet honnête païen ne comprenait pas les moines chrétiens et qu'il versa sur eux tout son fiel poétique : eh bien ! chose curieuse ! comme si le christianisme avait voulu répondre aux outrages des polythéistes en les sauvant jusque dans leurs œuvres, ce sont des moines qui ont sauvé et remis entre les mains des hommes le poëme de Rutilius, perdu dans la nuit ! Quant le poëte gaulois, passant devant l'île de Capraïa, les attaquait avec tant d'amertume, il n'imaginait pas qu'il leur devrait sa gloire! L'*Itinéraire* fut trouvé dans un monatère des Alpes Pennines, à Bobbio, en 1494 ; le manuscrit, en lettres lombardes, appartenait au VIIIe ou au IXe siècle, selon l'opinion de Zumpt, qui a jugé par analogie, d'après beaucoup de manuscrits de Vienne, venus de Bobbio. Une copie du manuscrit de l'*Itinéraire* fut faite en 1505 et portée à Rome ; Sannazar, l'auteur du poëme sur l'*Enfantement de la Vierge*, en prit une copie nouvelle qu'il porta à Naples. Le poëme fut publié pour la première fois à Bologne en 1528. Depuis ce temps il a été réimprimé trente-quatre fois, presque toujours en Italie ou en Allemagne. La meilleure édition est celle de Zumpt, publiée à Berlin, en 1840, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Vienne, accompagné d'annotations qui pourraient bien être l'ouvrage de Sannazar. M. Collombet a traduit le poëme de Rutilius sur l'édition de Berlin.

Le célèbre Gibbon, dans le deuxième volume de ses Mémoires, s'est occupé du poëme de Rutilius ; nous ne partageons pas tous les jugements qu'il a portés sur l'œuvre du poëte gaulois. « Ce n'était pas, dit-il, sous le règne d'Honorius qu'il fallait peindre la force de l'empire romain ; tous les principes des lois, la discipline militaire, tout, jusqu'au siége de l'empire et à la langue même, succombait sous le temps et les révolutions, ou n'existait déjà plus. Il était difficile que cet empire se relevât ; mais quand il aurait eu ce bonheur, c'était plutôt l'empire de Constantinople et de Ravennes que celui de Rome. » Ainsi parle Gibbon, et ses observations n'annoncent pas une parfaite intelligence des inten-

tions du poëte. Rutilius, quittant cette grande Rome qu'il aime, lui fait de touchants et beaux adieux ; il y a six ans que le pied d'Alaric a foulé victorieusement cette majesté chargée de siècles ; la reine du monde n'a plus pour couronne que ses souvenirs et ses monuments vénérables. Un fils d'adoption la console en lui donnant pieusement le salut et les baisers du départ. Il ne lui dit pas qu'elle est forte et triomphante en ce moment même, ce qui eût été absurde ; mais il chante ses anciens triomphes, les merveilles de la civilisation romaine ; obligé de parler des maux présents, il lui laisse, par la comparaison des choses anciennes, l'espoir de relever sa tête. Nous ne voyons là qu'une piété poétique ; et de plus cette peinture des grandeurs antiques en face de Rome abaissée offre un contraste d'un puissant effet. Nous aimons la main filiale qui voile les blessures de Rome sous les plis de la pourpre glorieuse et qui entoure des vieilles aigles la brèche faite à sa majesté. C'est ainsi que l'on console les puissances tombées, en leur parlant des beaux jours d'autrefois et aussi en leur laissant le charme de l'espérance. Gibbon eût voulu supprimer les cent quatre-vingts vers où Rome respire ; et cette première partie du poëme est la plus belle !

Gibbon adresse à Rutilius un autre reproche, celui d'avoir écrit en vers. Il pense que la relation d'un voyage convenait au philosophe, à l'homme d'esprit, au bon écrivain, mais qu'elle n'a aucun rapport avec le poëte. « Lorsqu'on veut traiter en vers un sujet tout uni et tout simple, ajoute Gibbon, il n'est presque pas possible de conserver à la fois le ton des choses et celui de la versification. Celui-là ne demande, il ne comporte que l'honnêteté, la facilité et quelques ornements disposés avec art et ménagés avec soin. Celui-ci, qui doit supposer l'enthousiasme chez le poëte et l'exciter chez le lecteur, ne cherche que l'énergie et l'harmonie, et leur sacrifie sans peine toutes les beautés d'un ordre inférieur. La poésie a son langage particulier. Il ne convient qu'aux grands mouvements de l'âme. Ce n'est donc que pour eux qu'il est fait : le poëte qui cherche à l'employer dans un sujet qui laissera l'âme tranquille et sans sensation se trouvera placé entre deux écueils

qu'il ne pourra guère éviter. Il échouera tour à tour contre l'un et l'autre. Ici la force de son coloris défigurera la simplicité de son objet, au lieu de l'embellir. Là le poëte ne se fera sentir que par l'harmonie des vers, pendant que les expressions seront froides et prosaïques. »

Celui qui a écrit ces lignes est un grand historien, malgré sa froideur, son peu d'élévation et la pauvreté de ses idées religieuses; il a composé sur l'étude de la littérature un remarquable *Essai*, et certainement on doit regretter de ne pouvoir être de son avis en matière littéraire. Nous trouvons cependant faux de tout point le jugement qu'il porte sur le caractère de la poésie. Gibbon a confondu les genres. On réserve un dithyrambe, une ode pour l'expression des grands sentiments et des mouvements de l'enthousiasme ; mais la poésie ne vit pas seulement d'enthousiasme ; elle se prête merveilleusement à la peinture d'un paysage ; elle peut voyager et raconter ce qu'elle a vu. Les voyages sont pour les hommes d'imagination les cadres poétiques les plus naturels. Le sublime n'est pas une condition de toutes les minutes, la verve n'est pas un feu qui doive toujours brûler au cœur ; la poésie sait être douce, calme et simple, et, pour être l'interprète fidèle de la vie humaine, elle doit suivre l'âme et le génie dans toutes les variétés de leurs situations. Nous pourrions développer plus longuement ces idées, mais le souvenir d'Homère nous en dispense : le divin poëme qui s'appelle l'*Odyssée* n'est-il pas un voyage? Rutilius, au milieu d'incontestables beautés, offre des parties ternes et traînantes; mais ce n'est pas la faute de son voyage, c'est la faute de son talent; s'il avait eu plus de génie, son œuvre eût été meilleure, et voilà tout.

L'antique inspiration romaine semble avoir passé dans l'âme de Rutilius lorsqu'il a voulu dire adieu à la cité des sept collines : « Ecoute-nous, dit-il, ô magnifique reine de tout l'univers, ô Rome, admise dans les cieux étoilés ; écoute-nous, mère des dieux, mère des hommes ; grâce à tes temples, nous ne sommes pas loin des cieux. Nous te chantons ; et toujours, tant que le destin le permettra, nous te chanterons ; quiconque est sain et sauf ne saurait

jamais t'oublier. Bien plutôt, dans un criminel oubli, nous effacerions de notre mémoire le soleil, que d'étouffer en notre âme le culte de ta grandeur, car tu dispenses des dons pareils aux rayons du soleil, et tu les jettes partout où flotte la vaste ceinture de l'Océan.... Tu as fait aux diverses nations une seule patrie; c'est un bonheur pour les peuples qui étaient sans principes de justice, d'avoir été domptés par tes armes, car en accordant aux vaincus le privilége de ton propre droit, tu as fait une ville de ce qui était auparavant l'univers.... Les astres, qui poursuivent leur éternelle révolution, ne virent jamais empire plus beau que le tien.... Tu règnes; mais avoir mérité de régner, c'est bien plus encore : tes exploits dépassent tes grands destins.... Lève ton front triomphant, et la vieillesse d'une tête sacrée, ô Rome, orne-la encore d'une verte chevelure. Agite fièrement les tours qui forment le cône de ta couronne; que ton bouclier d'or jette partout des feux étincelants. Que l'injure effacée cache ton triste désastre, et que la douleur maîtrisée laisse tes plaies s'affermir. Toujours, dans l'adversité, ce fut la coutume d'espérer le bonheur; car, à l'exemple du ciel, tu éprouves d'heureuses pertes. Les astres renouvellent dans leur coucher l'éclat de leur lever; on voit la lune finir son cours et le recommencer avec splendeur. La victoire de l'Allia ne tarda point à devenir fatale à Brennus; le Samnite paya par le servage ses cruels traités. Après tes nombreuses défaites, tu vois Pyrrhus fuir devant toi; Annibal lui-même pleura ses succès. Les choses qui ne peuvent être submergées remontent avec un plus rapide essor, s'élancent plus haut, du fond des ondes; et de même qu'un flambeau incliné reprend de nouvelles forces, de même tu te relèves plus glorieuse de ton abaissement. Propage ces lois qui vivront des siècles romains, et sois la seule à ne point redouter le fatal ciseau, quoique après mille et seize fois dix ans, s'écoule maintenant ta neuvième année. Les siècles qui te restent à vivre ne connaîtront aucune borne, tant que subsisteront les terres, tant que le ciel portera les astres. Ce qui détruit les autres empires ne fait que fortifier le tien : c'est une manière de renaître que de pouvoir grandir par ses maux. »

Rome a obtenu cette immortelle durée que lui promettait la verve de Rutilius; mais c'est en s'armant de la croix, c'est en se faisant missionnaire de la religion nouvelle dont se moquait le poëte gaulois.

Parti de l'embouchure du Tibre, dans une barque légère, Rutilius salue tour à tour Alsium, Pyrgi, Celvé, Castrum, Centumullus, où il cherche un abri contre la violence des vents; Cosa, dont les habitants furent, dit-on, forcés de battre en retraite devant une armée de rats; Faléria, dont les joyeux paysans se délassaient aux jeux sacrés. Rutilius et ses matelots descendent sur le rivage de Faléria. Ils prennent du repos dans des bosquets, aux bords du petit lac d'une villa voisine; mais le fermier du lieu était un juif qui vint leur imputer des branches coupées, des algues foulées, et jeter des cris sur les dommages qu'ils lui avaient causés en buvant son eau. En parlant de ce fermier, le poëte dit qu'un juif est un animal qui ne sait pas vivre de la commune nourriture des hommes. « Nous rendons, ajoute-t-il, à sa race infâme les injures qu'elle mérite, à cette nation, *source de folie*, qui a tant à cœur ses froids sabbats, mais dont le cœur est plus froid que sa religion. Chaque septième jour est consacré chez eux à une honteuse oisivité, molle image d'un Dieu en quelque sorte lassé par le travail. Que les autres rêveries de cette race trompeuse et digne de la *cataste* (digne d'être esclave) puissent trouver foi chez aucun enfant, je ne le crois pas, et plût au ciel que jamais la Judée n'eût été soumise par les guerres de Pompée ni sous le commandement de Titus! La contagion de cette peste extirpée ne s'en répand que plus au loin, et une nation vaincue triomphe de ses vainqueurs. » Le poëte enveloppe ici dans une même proscription les juifs et les chrétiens, et rien n'est plus curieux que ces jugements d'un païen du ve siècle sur les croyances parties de la Judée.

La vue de l'île de Capraïa, où priaient et travaillaient des solitaires chrétiens, inspire à Rutilius de nouvelles invectives. Il dit que cette île est pleine d'hommes hideux et fuyant la lumière; il s'étonne de la *stupide rage de ces cerveaux dérangés qui*, *en*

redoutant les maux de la vie, ne veulent pas jouir de ses biens! il imagine que *ces vils esclaves s'infligent à eux-mêmes des peines par la loi du destin*, et se rappelle les inquiétudes de Bellérophon, auxquelles Homère donne pour cause un excès de bile. Le poëte ne voit dans les cénobites de Capraïa que des hommes qui, semblables au jeune Bellérophon, ont pris en haine le genre humain. Ainsi pense le païen, qui ne sait rien du génie évangélique et des nouveaux besoins du cœur de l'homme. Ecoutons maintenant une douce et grande voix de cette époque, mais une voix chrétienne, parlant à ces mêmes cénobites de Capraïa qui excitent la colère de Rutilius. Saint Augustin, dans une lettre de l'année 398, salue en Jésus-Christ son très-cher frère et collègue dans le sacerdoce, le très-désirable seigneur Eudoxius et tous les frères qui sont dans son monastère à Capraïa. En pensant au repos dont jouissent les cénobites de ces solitudes, saint Augustin, au milieu de ses peines, croit trouver lui-même du repos; il les supplie de se souvenir de lui dans leurs prières, plus pures et plus saintes loin des nuages et du bruit du siècle et les engage à persévérer jusqu'à la fin dans la vie qu'ils ont embrassée. Il veut que les solitaires de Capraïa soient prêts à la vie active, si l'Eglise a besoin d'eux dans les travaux de l'enfantement. Saint Augustin leur dit que le parfum de leur vertu s'était déjà répandu à Hippone avant que deux de leurs frères, Eustasius et André, fussent venus en Afrique. « L'un d'eux, ajoute-t-il, Eustasius, nous a devancés dans ce repos, qui n'est pas battu des vagues comme notre île; il ne désire plus Capraïa, parce qu'il n'a plus besoin d'un vêtement de poil de chèvre. »

Rutilius et saint Augustin nous représentent ainsi les deux religions dans la diversité de leurs situations et de leurs pensées; le paganisme agonisant insulte à l'austérité des cénobites et ne comprend rien aux sentiments qui les animent; le christianisme, couvrant la terre de ses naissantes œuvres, invite, par la bouche du grand Augustin, les moines à garder les secrètes voies qui mènent à Dieu, et leur recommande de renoncer au repos si l'Eglise les appelle à ses luttes. Quelques lignes d'un poëme

païen et d'une correspondance chrétienne suffisent pour peindre le double caractère de cette époque.

En passant devant l'île de Gorgone, on signale à Rutilius un écueil, théâtre d'un récent naufrage : « Là, par de vivantes funérailles, s'était perdu, dit le poëte, un jeune citoyen romain, issu d'illustres aïeux ; *poussé par les furies*, il avait abandonné les hommes et les dieux, et, crédule exilé, il menait une honteuse retraite. Malheureux qui croit que les choses célestes s'alimentent de malpropreté, et qui se tourmente lui-même, plus cruel, certes, que les dieux offensés ! La secte, je vous prie, est-elle donc pire que les poisons de Circé ? alors se transformaient les corps, maintenant se transforment les âmes. » On devine sans peine qu'il s'agit encore d'un moine chrétien. Le mépris de la terre et la pénitence sont des routes divines qui ne pouvaient pas entrer dans le cerveau d'un homme attaché au polythéisme.

Arrivé à Pise, le poëte trouve au forum de cette ville, l'image de son père qui avait gouverné le pays tyrrhénien ; il étale avec complaisance ses titres et ses honneurs passés, et mêle naïvement son propre éloge à la gloire paternelle. On reconnaît les Toscans d'aujourd'hui dans la peinture que fait Rutilius des peuples du bord de l'Arno ; il peut dire maintenant encore, que ce pays conserve les mœurs antiques, qu'il plaît aux gens de bien et qu'il est digne d'avoir toujours de bons maîtres. En parlant d'un ancien gouverneur de ces contrées, ami de la justice, ennemi des magistrats rapaces, le poëte flétrit avec énergie les exacteurs du ve siècle, ces harpies dont les ongles déchirent l'univers, et qui entraînent de leurs pieds glutineux tout ce qu'elles touchent ; qui rendent Argus louche et Lyncée aveugle. « Les larcins publics volent au milieu d'infidèles gardiens, » dit le poëte dans une expression hardie. Ces harpies sont de tous les siècles et surtout des siècles de décadence. En franchissant l'Apennin, d'où il semble que l'Italie pourrait se découvrir tout entière, le poëte compare ingénieusement la forme de l'Italie à une feuille de chêne reserrée par une ceinture qui embrasse ses deux flancs. La contemplation de ce que la nature a fait pour protéger l'Italie, lui rappelle le crime de Stili-

con, qui cacha dans les entrailles de la patrie un ennemi armé. Il l'accuse d'avoir brûlé les livres sibyllins comme pour détruire les gages d'un empire éternel. « Néron, dit-il, ne frappa qu'une mortelle, Stilicon a frappé une immortelle; celui-là frappa sa mère, celui-ci a frappé la mère du monde. » Toutes les fois qu'il parle de Rome, Rutilius est bien inspiré; le patriotisme porte bonheur à sa muse.

Tel est le poëme de Rutilus, dont M. Collombet nous donne une traduction, suivie de notes pleines d'intérêt. M. Collombet est un zélé catholique, un probe et patient érudit, qui, de temps en temps, s'échappe dans les périlleux royaumes de l'imagination; bénédictin bourgeois, penché avec amour sur son œuvre, il s'est fait un nom par ses travaux relatifs aux vieux âges chrétiens. Il a rendu service à la littérature religieuse en traduisant en français les *Lettres de saint Jérôme*, les ouvrages de Salvien et de Vincent de Lérins, les hymnes de Synésius, etc.; une intelligence courageuse et dévouée était seule capable de tracer, à travers des champs incultes, un pareil sillon, en présence d'une société qui ne tressaille plus que pour les frivolités ou les joies de l'or. Avant le travail de M. Collombet, il n'existait qu'une seule version française de l'*Itinéraire* de Rutilius; elle est de Lefranc de Pompignan, qui l'avait publiée, jeune encore, dans un recueil de l'académie de Montauban. L'auteur des *Chants sacrés* avait été vivement frappé des belles parties du poëme de Rutilius. Sa traduction a plus d'élégance et de nombre que celle de M. Collombet, mais celle-ci est d'une plus complète exactitude.

Les traductions de M. Collombet offrent des taches qui nous ont souvent inspiré des regrets; ces taches résultent d'un système qui a peut-être aujourd'hui d'illustres patrons[1], mais que nous ne croyons pas le meilleur. Avec le système de M. Collombet, on court parfois le risque d'oublier qu'on écrit en français. A force de vouloir s'attacher à une reproduction inexorable des mots du texte, on se surprend infidèle à sa propre langue. Dans l'avant-propos de son ouvrage, M. Collombet, passant une sorte de revue

[1] M. de Chateaubriand, dans sa traduction du *Paradis perdu*.

des fragments de l'antiquité latine qui peuvent ressembler à des itinéraires, traduit de temps à autre de manière à nous affliger. Le poëte Fortunat, dans le récit de sa navigation sur la Moselle, nous montre la chevelure des pampres agitée par une brise vagabonde : *Et vaga pampineas* VENTILAT *aura comas*. M. Collombet se laisse entraîner à dire : « Une brise vagabonde VENTILE la chevelure du pampre. »

Autre exemple. On dit élégamment en latin, *aure bibente melos*; mais nous n'oserions pas dire en français, *un concert qui fait boire à ses oreilles une riche harmonie*. Notre traducteur, si plein d'excellentes qualités, ne redoute pas assez la bizarrerie, nous dirions plutôt qu'il la cherche. Dans une pièce de vers à la louange de Rutilius, adressée au pape Léon X, on représente le poëte maniant l'archet des Aonides; le latin porte : *garrula plectra*, *l'archet qui gazouille*, comme pour imiter la mélodie des chantres des bois. M. Collombet a traduit : *l'archet causeur*. Nous devons dire que la version de l'*Itinéraire* renferme peu de taches du genre de celles qui sont signalées ici. Nous ne pouvons pas cependant pardonner à M. Collombet d'avoir traduit *nimbosâ maris obsidione*, par *l'orage* OBSIDIONAL *de la mer*. Le poëte voyageur veut dire qu'il est délivré des coups orageux de la mer. La sévérité de notre critique est une marque d'estime pour les travaux de ce savant ami des lettres latines; M. Collombet, qui connaît les Ecritures, sait que David, le roi des divins cantiques, regardait comme un malheur pour l'homme de recevoir sur sa tête le parfum de la flatterie.

CHAPITRE XXV

La dignité des lettres. — L'anarchie en littérature.

On n'a jamais tant parlé de l'homme de lettres et de sa mission, de la véritable destinée de l'écrivain dans ses rapports avec les destinées sociales ; on n'a jamais tant parlé de conscience, de probité, de désintéressement. Mais savez-vous ce que c'est que l'homme de lettres digne de ce nom ? C'est celui qui, ayant reçu de Dieu plus d'intelligence que la plupart des hommes, s'attache à la contemplation de tout ce qui est noble et juste, grand et beau, et dévoue sa vie aux études qui peuvent éclairer ou consoler ses frères ; il a le culte du vrai et la sainte passion de l'art, qui emprunte toutes ses formes au type éternel du beau ; dans un langage expressif dont il a le secret (et ce secret de bien dire c'est le talent), il élève les âmes ou les attendrit, il charme et il instruit, il épure les sentiments ou réchauffe le patriotisme. La civilisation l'a pour sentinelle ; il fait entendre le *qui vive* quand il voit s'approcher quelque chose qui peut ressembler à la barbarie. L'homme de lettres est honnête, car l'étude profonde des choses de la terre et du ciel purifie et rend meilleur, et le cœur se débarrasse des souillures humaines à mesure qu'il monte vers les régions de la vérité. L'homme de lettres est la vivante parole de la conscience publique ; il est l'expression retentissante de ce qu'on sent autour

de lui. Il ne regarde pas passer l'iniquité sans la marquer au front; ses entrailles se remuent pour ceux qui souffrent et qui pleurent. Son ambition c'est d'adoucir les mœurs, de faire de la société une grande famille, et chacun sait que les prodiges de la lyre d'Orphée apprivoisant les animaux des forêts de la Thrace ne sont qu'une image allégorique de la puissance des lettres parmi les hommes. Enfin, et avant tout, l'homme de lettres garde sa pensée dans une chaste indépendance ; il ne se met qu'au service de la vérité , et si sa vie est pauvre , sa vie est libre. La corruption ! oh ! qu'elle vienne frapper à sa porte avec son or et ses caresses ; il ne lui ouvrira point , ou plutôt la corruption , cette pâle et impure fille des pouvoirs inquiets de leur origine , n'osera point aller le trouver. Tel est l'homme de lettres dans la vérité de sa mission et la sereine fermeté de son génie.

Maintenant dites-moi s'il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres dont le caractère et la vie soient conformes à ce portrait. Combien de fois ne nous sommes-nous pas attristé du spectacle que nous offrent les lettres contemporaines, et ne nous sommes-nous pas efforcé de rappeler les devoirs de tout homme qui a l'honneur de tenir une plume , en même temps que les devoirs ou les lois du goût ! Chaque pas de la génération nouvelle est une aggravation des maux que nous avons souvent signalés : il faut bien qu'on nous permette d'y revenir.

Oui, dans le temps présent, l'intelligence née de Dieu, et donnée à l'homme comme preuve de sa haute origine et comme marque de sa souveraineté sur la terre , a pris l'allure, les mœurs et les vices de l'esclavage ; elle a jeté au loin son royal manteau pour courir se mettre à genoux devant tous les faux dieux qui passent ; à force de se traîner dans les voies qui ne sont point faites pour le génie , elle s'est dépouillée des rayons qui illuminaient sa face , et a perdu tout vestige de ses splendeurs premières ; elle use son front dans la sale poussière de ce qui est injuste et mauvais. Ainsi est tombée l'intelligence. La voyant dans cette chute profonde , les chefs des peuples ont songé à l'atteler à leur char ; ils n'auraient jamais songé à la réduire à l'état de do-

mesticité, si elle était restée fille sublime : la corruption, avant de s'offrir à l'intelligence, attendait qu'elle fût descendue dans ces bas-fonds où l'on accepte tout.

Voilà comment l'intelligence, après s'être avilie dans les livres, est arrivée à prendre un nouveau caractère de décadence en s'avilissant dans la presse. Suivez-la sur ce dernier théâtre de ses écarts ; c'est peu de se dévouer au service des opinions dangereuses, de s'entêter dans les contradictions, dans le faux, dans le burlesque ; l'intelligence qui, à prix d'or, consent à porter la livrée, va bien plus loin ; elle s'en prend aux choses et aux hommes qui gardent le mieux la probité, parce que la probité l'importune ; elle s'en prend à la pureté et à l'honneur, précisément parce que ce sont là des vertus qui crient contre elle : la malheureuse fille tombée voudrait les voir effacées de la terre. La presse est choisie pour servir d'instrument à une œuvre de démoralisation : les payeurs de l'intelligence voudraient donc ravir à la presse son crédit en la déshonorant ; la presse, cette tribune toujours retentissante d'où les enseignements utiles doivent descendre ; la presse, cette magistrature littéraire, gardienne des droits et des intérêts, cette muse des derniers temps, chargée de veiller sur les destinées humaines, on voudrait la tuer par la honte ! on ne la tuera pas, parce que désormais cet instrument durera autant que les hommes ; mais on lui prépare un avenir, prochain peut-être, où le baillon sera mis sur sa bouche sans que le monde s'en inquiète ou s'en étonne.

Il est tout simple que l'intelligence s'étant mise au bazar, les pouvoirs l'aient prise à leur solde. L'époque actuelle est favorable aux marchés de ce genre. Depuis que les lettres humaines sont enseignées dans le monde, on n'a jamais vu les connaissances répandues comme aujourd'hui ; les divers moules de la pensée ont passé de main en main et sont devenus vulgaires ; on va répétant à l'infini les mêmes idées sous des formes plus ou moins communes ; beaucoup de gens écrivent d'une manière supportable ; de tous côtés vous arrivent des livres, des journaux, des revues où se rencontrent souvent d'assez bonnes pages signées de

noms que vous voyez pour la première fois, la littérature vous attend à tout coin de rue, et le savoir, d'aristocratique qu'il était, s'est fait peuple. Cette dispersion de lumières a pour résultat naturel de multiplier le nombre des mauvais écrivains ou des écrivains médiocres ; il ne peut y avoir rien de bien solide et de bien creusé dans ces connaissances universalisées ; les eaux qui sont le produit du débordement des fleuves ne présentent pas d'ordinaire une grande profondeur. Tous ces méchants écrivains ont envahi le sanctuaire des lettres; ils y prennent de grands airs et veulent qu'on les regarde comme les maîtres du logis ; ils ressemblent à ces hommes du peuple qui, poussés quelquefois dans les palais par les flots orageux de l'émeute, essayent sur leurs épaules la pourpre et le drap d'or. Ces écrivains-là, qui n'ont jamais su et ne sauront jamais ce que c'est que la destinée sublime de l'intelligence, ne sont pas gens à se dérober à l'influence du pouvoir ; la corruption ne les trouve point intraitables ; le pouvoir a beau jeu avec ces médiocrités qui ont tout juste assez de génie pour donner de la grâce à un mensonge, de l'élégance à une injure ; voilà surtout par quelles capacités le sanctuaire des lettres s'est changé en Bourse, à peu près comme, durant la Révolution française, les églises étaient converties en manufactures ou en magasins de fourrage.

Je songe quelquefois au jeune homme qui, n'ayant jamais connu que sa province et les ouvrages des grands écrivains, modèles de morale comme modèles de goût, arrive à Paris, la métropole de la corruption et de la gloire, pour y cultiver les talents que Dieu lui a donnés; ce jeune homme, possédé par son génie naissant, tourmenté de la soif de la renommée, avait jusque-là vécu dans la solitude de sa vallée natale ; placé entre Dieu et la nature, resté pur dans sa pensée, pur dans son âme, il avait complaisamment nourri ses illusions et ses rêves, car il croyait aux vertus des hommes et ne savait des choses littéraires, des choses de l'intelligence que le côté honorable et beau. Combien de fois il avait parlé des consolations que l'écrivain peut apporter au monde, des services que peut rendre sa mission noblement remplie ! comme

il souriait aux espérances et aux joies de son avenir ! Il avait laissé voir la fraîche naïveté de ses pensées à tout ce qui l'entourait, à tout ce qu'il rencontrait dans ses promenades accoutumées ; les bois, les ruisseaux et les collines, les rayons de l'aube matinale et les étoiles de la nuit avaient été bien souvent les confidents du jeune homme, et peut-être aussi y avait-il là une mère pour laquelle il rêvait dans son âme une douce et heureuse vieillesse ; et voilà qu'il part et dit adieu à ce qu'il a longtemps aimé, et le voilà dans Paris, Babylone immense où la vertu et la fortune passent si peu par le même chemin ! Le nouveau venu regarde, écoute, observe ; il voit dans le monde des lettres la triomphante audace du mal ; il voit les médiocrités en foule et les talents véritables en très-petit nombre, mais il reconnait bien vite que le talent qui ne flatte rien passe solitaire et inconnu ; il voudrait aimer et admirer, et, à chaque pas qu'il fait, les illusions, ces bons génies de notre pauvre vie, le délaissent et s'envolent ; ce qui met le comble à sa douleur, c'est l'intelligence devenue marchandise, c'est le monde commercial agrandi par le trafic des plumes, c'est le spectacle de la pensée aux genoux de ceux qui laissent tomber sur elle le plus d'or ! L'âme du jeune homme se trouve alors en proie à d'inexprimables angoisses ; le bien et le mal s'y livrent un combat terrible, et si son dernier ange l'abandonne, il ira se jeter dans les bras de la corruption comme l'oiseau, après s'être débattu en vain, tombe sous de mortels enchantements.

Les abus des dons de l'esprit sont des crimes, et, quand cette maladie des intelligences devient presque universelle, on peut s'attendre aux mauvais jours pour une nation. On croit alors entendre la voix qui disait à Ezéchiel : *Fils de l'homme, mangez votre pain dans l'épouvante, buvez votre eau à la hâte et dans la tristesse*[1]. C'est qu'en effet il n'y a pas de plus misérable déchéance que celle de l'intelligence après la perte de sa dignité. Du moment que les élus de la pensée font défaut à leur mission, du moment qu'ils désertent la cause de la vérité, de la justice, que voulez-vous que deviennent les peuples?

[1] Ces pages ont été écrites peu de temps avant la révolution de 1848.

Mais, malgré tant de ruines amoncelées, nous ne cessons pas d'espérer, car les grandes chutes n'ont pas tout entraîné, et les passions des multitudes, ces tyrans les moins généreux et les plus difficiles à servir, ne tiennent pas sous leur empire tous les talents. Des esprits et des caractères sont encore debout. On compte des hommes qui vengent l'intelligence des avilissements qu'elle subit et qui tonnent contre les apostats et les mercenaires du haut de leur indépendance et de leur probité. Leur parole semble rester tout à fait inféconde et ne tomber que sur d'arides rochers ; mais elle germera. Laissez faire au temps ; si le mal est puissant, le bien n'en garde pas moins une force immortelle.

Cette situation désordonnée dans le royaume des intelligences, cette marche sans discipline, sans règle et sans frein, a créé l'anarchie en littérature, et par là, nous comprenons un monde littéraire où tout le monde a de la science, du talent, voir même du génie, un monde où en réalité peu de gens sont à leur place.

Connaissez-vous, dites-moi, un livre qui, à son apparition, ne trouve un journal pour le proclamer excellent, parfait, unique? Parmi tant de minces auteurs qui alignent des phrases, en citerez-vous un seul dont on n'ait pas vanté le talent? Ce qu'on donnait à peine autrefois à de vieilles réputations consacrées se donne sans façon à une multitude d'inconnus, et le titre d'illustre, qui jadis n'était accordé qu'à de grandes ombres ou à la vieillesse d'un grand homme, traîne partout maintenant comme une dénomination vulgaire. Un écrivain supérieur de ma connaissance qui touchait au déclin de la vie, et bien digne assurément du titre d'illustre, fut singulièrement alarmé lorsqu'il trouva sous une plume spirituelle son nom accompagné de cette marque d'honneur. Sa modestie inquiète demanda grâce, et la radiation du mot illustre fut implorée en termes très-pressants. Mais des amis ne tardèrent pas à le rassurer, en lui faisant entendre que l'épithète qui lui paraissait trop magnifique pour lui tombait chaque jour sur les noms les moins élevés. Le candide écrivain, après bonne résistance, finit par se résigner ; il comprit que chez nous aujourd'hui le titre d'illustre est comme le titre d'*Eccelenza*

chez les Italiens, et que ces sortes de qualifications ne tirent plus à conséquence.

Qu'est-ce que c'est donc qu'une littérature où tous les rangs sont confondus, où tous les noms sont accouplés sans distinction, où la louange tient en réserve des formes égales pour tous ceux qui écrivent? Qu'est-ce qu'une littérature qui présente un pêle-mêle confus de capacités et de renommées, une littérature si mêlée que la gloire a de la peine à reconnaître les siens? N'est-ce pas là, dites-moi, de la pure anarchie, bien capable de jeter le mérite dans la plus douloureuse mélancolie? Moraliste, une grande et féconde pensée entrera dans votre esprit; poëte ou romancier, un rêve, un sentiment, une inspiration, aura traversé votre cœur; historien, vous aurez entrepris de peindre une époque curieuse et inconnue; moraliste, poëte, romancier, historien, vous vous ferez une solitude pour travailler en paix à votre œuvre; l'étude et la méditation prendront vos jours; vous vivrez seul à seul avec votre intelligence loin des joies du monde, et les longues heures de la nuit, passées aux clartés de la lampe, imprimeront sur votre front des rides précoces ou la pâleur de la souffrance; puis, quand vous aurez mis dans votre œuvre tout ce que vous aurez d'âme et de vie, quand vous aurez tout fait pour achever et compléter vos pages, vous sortirez de votre solitude, vous viendrez vous présenter au monde, votre livre à la main; et quelle récompense recevrez-vous? celle qu'on donne tous les jours au premier venu; eussiez-vous en main l'*Odyssée* ou les *Martyrs*, vous ne seriez ni plus ni moins loués que tels ou tels auteurs dont je tairai le nom et qui ont pris les inspirations d'une vanité superbe pour les inspirations du génie.

On conviendra que c'est là une désolante perspective pour le talent véritable; car l'absence d'équité dans le monde littéraire ne lui laisse ni consolation ni espoir. Quel prix attacherait-on à des louanges qui sont comme des circulaires à l'adresse de chacun? quel avenir pourrait-on se créer avec des éloges qui sont à la disposition générale? quelle noble ambition que celle d'être comme tout le monde! comme il est glorieux d'arriver à un rang que tout

le monde peut conquérir à volonté ! L'annonce, ce puissant levier du monde industriel, a tué parmi nous la critique littéraire ; moyennant telle somme convenue, l'annonce ouvre à deux battants le temple de la gloire ; pour peu que les choses allassent du même train, nous toucherions bientôt à l'époque où l'écrivain le plus riche serait celui qui aurait le plus de renommée, où la gloire resterait au dernier écu. Encore une fois, cela est triste ; le noble, le vrai, le beau, le grand ne peuvent s'ouvrir passage à travers le monde ainsi envahi par le mensonge et par les tumultueuses prétentions des médiocrités.

Il y a anarchie en littérature comme il y a anarchie ailleurs ; beaucoup de choses qui sont en haut devraient être en bas; beaucoup de choses exposées à l'adoration devraient être couchées dans la poudre; beaucoup de noms portés aux nues devraient retomber dans le néant d'où on les a tirés. La littérature a eu aussi ses usurpations. Or l'usurpation est le plus grand des désordres. L'usurpation est un violent outrage à la loi naturelle, à la vérité, à la justice. Il est donc utile et juste de prévenir ou d'arrêter les usurpations en littérature, de solliciter la déchéance de ces royautés improvisées, qui sont entrées dans le monde par la porte de l'annonce, et qui couvrent leurs épaules de la pourpre ravie à de sublimes légitimités.

Mais en peignant des misères contemporaines, il faut porter nos pensées plus haut et plus loin que l'heure présente. Que le talent véritable qui porte avec dignité les dons du ciel lève la tête et poursuive vaillamment son chemin ; son temps lui doit de garder quelque reste d'honneur ! Qu'importe une justice tardive, pourvu que la conscience se maintienne dans sa belle sérénité? L'industrialisme, qui croit qu'avec de l'or on achète la gloire ; l'esprit de parti, ce cruel et persévérant ennemi de ce qui n'est pas lui, ne feront pas vivre les œuvres destinées à mourir. On aura beau faire, on aura beau promettre à ce qui est faux et mauvais une éclatante durée et un magnifique avenir : le faux et le mauvais dans les lettres ne supportent pas le soleil du lendemain, et bientôt l'oubli les dévore.

CHAPITRE XXVI

Impressions religieuses pendant la semaine sainte.

Nous voici dans la grande semaine catholique; c'est le temps des recueillements, le temps des saintes tristesses; les splendeurs du culte dans nos temples ont fait place à la sévère nudité et aux marques de deuil; les anges invisibles qui environnent le tabernacle penchent la tête et pleurent; les chants qui interrompent le silence du sanctuaire ne sont que de longs soupirs et de pieux gémissements. Le chrétien, digne de ce nom, sent une ferveur nouvelle dans son âme et pense au sacrifice de l'Homme-Dieu avec plus de vivacité et de profondeur.

Dans cette semaine consacrée à la commémoration des sanglants et divins mystères de la voie douloureuse et du Golgotha, il est un nom qui retentit sans cesse, un nom qui se trouve sur toutes les lèvres pieuses, c'est le nom de Jérusalem; le monde catholique tout entier répète aujourd'hui ce nom; ceux même qui ont le malheur de ne pas croire donnent aujourd'hui une pensée à Jérusalem, car ils se souviennent que l'étroit espace compris entre le mont Sion et le Calvaire a vu s'accomplir un grand sacrifice. On aura donc songé cette semaine à Jérusalem, la plus historique, la plus poétique, la plus sainte des cités de la terre! Demain tout sera fini, personne ne prononcera le nom de Jérusalem, et

Jérusalem retombera dans le profond oubli auquel l'a condamnée pour un temps la marche nouvelle du monde ! En effet, qui voudrait s'occuper désormais de Jérusalem ? où en serait l'utilité ? Maintenant il n'y a plus de pieux pèlerinages lointains [1], l'industrie seule franchit les mers ; et qu'irait faire l'industrie sur les bords du Cédron ? Jérusalem est une cité pleine de tristesses ; le pays qui l'entoure est nu, stérile, désolé, car il fallait une nature morte à côté du tombeau d'un Dieu ; ainsi donc l'industrie n'a que faire de Jérusalem, et les voies de Sion resteront solitaires et en larmes. Qu'on me permette de répéter ici des paroles que j'adressais à Jérusalem, en contemplant la pauvre et lugubre cité du haut de la montagne des Oliviers : « Que n'ai-je le plaintif génie du prophète d'Anathot, ô pauvre ville ! Que n'ai-je la voix qui chante les grandes douleurs ! car c'est maintenant surtout que tu es devenue la veuve des nations ! Ton astre a été précipité des cieux, il n'y a rien d'aussi misérable que ta destinée. C'est à peine si tu te rappelles tes peuples, tes rois, tes temples, tes palais d'autrefois ; vaine poussière que tout cela ! l'Europe vint t'entourer d'une dernière gloire ; ton front retrouva une couronne, ta main un sceptre ; un moment ton regard put se reposer encore sur une cour resplendissante. Aujourd'hui l'Europe ne songe plus à toi, ne parle plus de toi ; ton nom, jadis si puissant, si fécond en prodiges, ne réveille plus rien, ne répond plus ; ceux de l'Europe que tu as revus étaient venus pour te disputer le tombeau que tu gardes [2] ; ils ont secoué la tête, ils ont sifflé en te voyant. Reine des vieux siècles, si tu t'en allais comme une mendiante au pays de l'Occident, cherchant un secours et un abri, ceux qui te verraient passer diraient : Que nous veut-elle cette étrangère ? La fille de Sion,

[1] Il nous est doux de constater qu'avec le retour de la foi chrétienne parmi nous depuis quelques années, Jérusalem a commencé à occuper de nouveau l'attention du monde. Les événements d'Orient ont fait penser à la ville sainte, et des caravanes de pèlerins partis de France s'en vont en Judée, poussés par le sentiment et par le souvenir de nos aïeux.

[2] Allusion aux voyageurs qui ont nié l'emplacement du tombeau de Jésus-Christ.

orpheline errante, frapperait aux portes, et les portes ne s'ouvriraient point. Pauvre ville ! tu ne connais plus que la servitude et le silence; tu n'entends plus les concerts des populations, les cantiques de tes rois, les symphonies de la victoire ; pour unique et dernière harmonie, tu entends le chantre du minaret musulman, les cris du porteur d'eau et les cris du chameau. »

L'anniversaire de l'immolation du Christ a coutume de réunir une grande multitude d'hommes dans nos temples ; il en est que la piété mène autour des saints autels ; les autres, et ceux-ci sont les plus nombreux, ne sont conduits que par une vague curiosité ou par les souvenirs d'une enfance religieuse; ces derniers aiment à se dérober au bruit des affaires humaines, pour venir demander au chant des psaumes et des lamentations des impressions qui n'aient rien de commun avec celles de leur vie ordinaire, des réminiscences qui les fassent rêver; plus d'une fois il leur arrivera de se sentir saisis d'une amère tristesse, car l'âme de ces enfants du siècle est en deuil des croyances perdues, et le doute a pris leur cœur pour demeure. Le Vendredi saint, aux heures du soir, quand le jour expire aux vitraux de la basilique, et que le lugubre office s'achève au milieu des ténèbres, si une de ces âmes errantes dans les pâles régions du doute était tout à coup ramenée à la foi par un miracle de l'amour divin, les cieux s'en réjouiraient, et les séraphins chanteraient cette victoire sur leurs harpes immortelles.

Peu de gens y prennent garde : le monde moral est tout pâle et tout défaillant comme s'il allait mourir. Les vérités éternelles occupent à peine quelques esprits; on n'a plus d'ardeur, d'énergie, de puissance que pour les vérités d'un jour, pour les vains et grossiers intérêts. La foule humaine se traîne péniblement de la vie à la mort sans s'inquiéter de savoir si la tombe n'a pas de grands secrets. Il a été accordé à la créature faite à l'image de Dieu de passer sous le soleil pour une fin sublime, et, dans un stupide aveuglement qui la rend semblable à la brute, elle va, elle va comme si elle ne possédait point une intelligence immortelle; les générations d'aujourd'hui traversent le temps,

tout absorbées par la contemplation et l'amour du monde matériel, comme si le monde moral n'existait pas.

Oui, il faut le dire, un seul dominateur étend sa main sur les sociétés de notre âge; et ce dominateur, c'est la matière : vers elle se tournent maintenant le génie, le courage, tous les instincts, toutes les passions. La civilisation contemporaine tant vantée, cette civilisation dont toutes les langues célèbrent la grandeur et les triomphes, est exclusivement matérielle. La vapeur donne des ailes aux chars et aux vaisseaux, et sur la terre et sur les mers les distances s'effacent; les montagnes s'abaissent ou s'ouvrent pour donner passage, et le navigateur se joue de l'inconstance des vents : merveilleux progrès pour aller ravir plus promptement aux contrées lointaines leurs curiosités et leurs produits! grandes découvertes pour multiplier plus rapidement les jouissances, pour amasser plus vite des trésors! On invente des machines pour simplifier, accélérer et perfectionner les productions de l'industrie; tout ce qui peut rendre la vie plus commode, plus facile et plus douce, reçoit des développements et de l'éclat. Dans les nobles cités, les quartiers immondes, vrais sépulcres habités par des vivants, disparaissent peu à peu devant de salutaires reconstructions; l'air et la lumière arrivent dans ces lieux qui étaient comme les infects et ténébreux vestibules du Tartare : tout s'améliore et resplendit dans le monde extérieur.

Mais le monde moral, qu'est-il devenu? Il reste encore des âmes vertueuses, des âmes qui prient et font le bien; mais regardez la physionomie morale des masses dans notre pays! voyez quelle dégénération, quel abaissement, et aussi quelle agitation terrible! Lorsqu'on descend des hauteurs de la pensée religieuse au fond de notre société sans croyance, on est à la fois effrayé et douloureusment ému de tout ce qui s'offre aux regards : conscience et justice, dignité et caractère ont roulé pêle-mêle dans l'abîme. La multitude s'agite dans la poussière et la nuit; le reflet du ciel est effacé sur son front comme les clartés du génie et de l'honneur sur le front d'une race tombée; misérable et abrutie, elle est comme un champ que l'orage a

dévasté, comme un tronc d'arbre déchiré par la foudre : pendant ce temps, les passions hurlent sur la place comme les bêtes des forêts qui auraient quitté leurs tanières. Dieu, c'est la source éternelle de toute beauté, de toute grandeur, de toute vie ; c'est le soleil incréé qui verse la lumière et les nobles ardeurs, la sève et la fécondité dans les âmes, c'est le centre immense d'harmonie hors duquel tout est discordance et désordre. Se séparer de Dieu, c'est donc faire alliance avec la nuit, la stérilité, la mort et l'enfer. Dès lors la chaîne qui rattache la terre au ciel, l'homme à la Divinité, est brisée ; le monde moral roule au hasard dans l'étendue comme un astre précipité du firmament. Plus d'amour, d'espérance ni de prière ; la défiance et la haine brûlent comme une perpétuelle flamme dans la poitrine des humains ; on cherche à se sauver des terreurs de la tombe par l'attente du néant, et, au milieu de cette funèbre disparition de la croyance religieuse, les seuls hymnes qui continuent à monter vers la Majesté infinie sont les hymnes chantés par la nature toujours la même, les oiseaux et les fleuves, les forêts et les mers, les lis plus richement vêtus que Salomon, les étoiles, perles attachées au manteau du Roi créateur, l'aube naissante et les splendeurs du soir.

Voilà où conduit l'adoration de la matière, où conduit l'abandon de la foi. Faut-il après cela s'étonner des révolutions? Etonnez-vous, au contraire, qu'il n'y ait pas plus de calamités amassées sur nos têtes ! Gens accoutumés à rire des choses saintes ou à souhaiter la démolition de ce qui subsiste encore du temple, rendez grâces au peu qui reste de la religion ; car, du jour où la vérité morale serait tout à fait anéantie, le monde ne serait plus qu'une vaste caverne gouvernée par la souveraineté du crime.

Un orateur chrétien d'une chaude et brillante éloquence [1] traitait, dans la chaire de Saint-Roch, un sujet d'une effrayante actualité : l'amour de l'or ! L'amour de l'or ! ah ! voilà un ennemi dont le christianisme n'a point triomphé encore, lui qui a triomphé de tous les dieux de l'Olympe et des bourreaux de l'empire

[1] M. l'abbé Cœur, mort évêque de Troyes.

romain. Il fallait que du haut de la chaire chrétienne l'or fût maudit, l'or par qui maintenant tout se dégrade, tout se corrompt, tout s'achète; l'or qui s'est mis à la place de la vertu, de l'honneur, du génie, à la place de Dieu lui-même ici-bas. L'orateur a parlé des ravages de l'amour de l'or dans le monde, dans l'ordre social, dans l'industrie; sa parole vive, colorée, énergique, a fait passer sous nos yeux les calamités amoncelées par les cupides et les avares. Il nous a montré la farouche divinité de l'argent tenant ses adorateurs enchaînés dans ce cachot du globe pour travailler à ses œuvres, comme ces malheureux enfouis vivants dans les mines pour en extraire les métaux : ils ne respirent plus l'air des contrées immortelles, ils ne voient plus un seul rayon de la lumière divine. L'homme fait pour l'empire éternel, abdique cet empire et va s'agenouiller aux pieds de la périssable idole. Qu'il aille donc à l'or, et puisqu'il n'a que la terre, qu'il jouisse de la terre; qu'il monte à toutes les gloires, à toutes les perfections, à toutes les extases dont est susceptible la nature animale; mais qu'il se hâte, qu'il aille vite, car le sol menace et tremble comme le dos d'une baleine où, en plein Océan, on aurait mis le pied : tout peut crouler bientôt, et les riches tomberont pêle-mêle avec leurs palais, et tout se confondra dans cet abîme, les hommes, les ouvrages des hommes, tous emportés comme une toile d'araignée par le souffle de Dieu.

Les temps où nous sommes pourraient offrir, en matière de foi chrétienne, quelque ressemblance avec les premiers temps de l'Evangile; alors on ne croyait pas encore, aujourd'hui on ne croit plus. Les apôtres du Christ sont obligés maintenant comme alors de prouver la religion. Il y avait à cette époque les bourreaux; l'indifférence a maintenant remplacé les bûchers et les cirques; or, en matière religieuse, l'indifférence est un ennemi plus redoutable que les Néron et les Domitien, et d'abord il vous paraîtrait que les destinées du christianisme sont menacées. Toutefois voyez et considérez ceci : le surprenant courage, l'héroïque fermeté des martyrs ne sont plus là comme

d'éloquents et d'admirables témoignages en faveur de la foi du Calvaire ; mais vous avez dix-huit siècles de combats victorieux, vous avez le spectacle de tout le bien qui s'est accompli sur la terre au souffle de l'inspiration chrétienne, et vous avez la solennelle preuve que les sociétés modernes se sont élevées ou sont tombées en raison du progrès ou de l'affaiblissement de la foi du Christ : si l'Europe est destinée à vivre, il faut donc que le génie chrétien en redevienne l'âme.

C'est pitié de voir les hommes, après avoir renié le Christ et rendu inutile le sang qui a coulé sur le Calvaire, c'est pitié, disons-nous, de voir ces derniers fils d'Adam s'efforçant de revenir sur leurs pas, cherchant les vains restes d'une foi évanouie, travaillant dans les angoisses et les larmes à relever les ruines religieuses. Regardez comme ils souffrent, tous ces cœurs que les tempêtes du doute ont dévastés; regardez comme ils veillent tristement, comme ils accusent les froides et les lentes heures de la nuit, en attendant l'aube d'un jour nouveau; ils passent leur temps de ténèbres à inventer des dieux, à fabriquer des religions, à donner des formes à leurs pénibles, à leurs douloureuses rêveries : viennent les splendeurs du jour, et les fantômes et les démons de la nuit rentreront dans l'abîme. Si de la tristesse et du désespoir des âmes, nous passons aux malheurs des peuples, nous verrons que l'abandon des sentiments religieux a mis en péril les destinées du monde ; nous avons eu dans l'ordre physique, dans l'ordre politique, dans l'ordre moral, des fléaux qui pouvaient nous faire penser que les sept coupes de la colère, dont parle le sublime *voyant* de Patmos, s'étaient épanchées sur la terre. Que le retour aux véritables idées religieuses s'accomplisse donc sérieusement au milieu de nous. La religion doit être pour l'homme ce qu'était l'ange au jeune Tobie dans son voyage aux pays lointains; marchons dans les chemins du monde avec cette compagne au front radieux, au sourire consolant : qu'elle reste avec nous jusqu'à la tombe, porte commune de la patrie à venir.

CHAPITRE XXVII

Les Franciscains en France.

Plus d'un voyageur aux saints Lieux, en disant adieu à Jérusalem, a prononcé ces paroles du Psalmiste : « Jérusalem! si je t'oublie, que ma droite se dessèche, et que ma langue s'attache à mon palais! » Nous sommes de ceux qui ont promis à la cité sacrée de rester fidèles à son souvenir, et notre plume, si faible qu'elle puisse être, demeure au service de ses intérêts et de sa gloire. Toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, nous avons montré quels liens unissent Jérusalem à la France, quelle magnifique alliance s'est faite entre la Judée et notre patrie, alliance signée du sang de nos héros à côté du sang d'un Dieu. Nous avons répété aux Français de notre temps que nous avions à Jérusalem un illustre héritage à défendre, des droits et des devoirs trop beaux pour les laisser tomber en d'autres mains, que l'indifférence serait un crime contre la mémoire des aïeux, contre la gloire de la France, et que derrière cette question religieuse se dressait toute la question de notre grandeur nationale en Orient. D'autres voix que la nôtre se sont fait entendre; la vérité, qui chemine lentement, mais qui arrive, est entrée peu à peu dans les intelligences; on a pris intérêt à ce qui auparavant ne touchait point parce qu'on n'en comprenait

pas la haute portée, et nous avons vu l'opinion soutenir le gouvernement de notre pays dans ses efforts récents, mais hélas! inutiles, pour reprendre notre place aux Lieux saints. Le succès de la France dans la question des Lieux saints dépendait d'un concours diplomatique. Le succès de l'œuvre que nous annonçons, œuvre qui se rattache très-directement à nos intérêts dans la Terre-Sainte, ne dépend que de la France elle-même.

Lorsque, après deux cents ans de guerre aux pays d'outre-mer, les colonies chrétiennes eurent succombé en Syrie sous les coups des armées parties d'Egypte, la piété européenne ne s'approchait plus qu'en tremblant des plus augustes sanctuaires de l'univers. Au milieu de Jérusalem, livrée à la domination musulmane, les seuls asiles restés ouverts aux pèlerins chrétiens étaient les hospices de Saint-Jean et de Saint-Lazare. Quand les Hospitaliers se furent éloignés de la ville des prophètes et du Christ, les visiteurs pieux n'y trouvèrent plus personne qui les accueillît; ils ne rencontraient plus que des visages ennemis dans ces lieux où les attirait l'ardeur de leur foi. Robert d'Anjou, roi de Naples, inspiré par les devoirs que lui imposait son titre de roi de Jérusalem, s'occupa de remplir le vide que faisait dans la ville sainte le départ des Hospitaliers de Saint-Jean et de Saint-Lazare; il jeta les yeux sur les Frères mineurs, qui, en 1313, commencèrent autour du divin tombeau leur mission de charité et de vigilance intrépide. Près d'un siècle auparavant, le fondateur de leur ordre, saint François d'Assise, avait visité la Syrie en missionnaire, s'était dirigé vers Damiette que menaçait une formidable armée chrétienne, et avait étonné le soudan Malek-Kamel par l'audace de sa foi. Depuis ce voyage de saint François d'Assise, l'Orient avait toujours vu des missionnaires de l'ordre des Frères mineurs, et c'est à eux et aux religieux de Saint-Dominique que le pape Grégoire IX avait confié le soin de prêcher la guerre sainte en Europe et la paix entre les chrétiens. L'établissement des Frères mineurs ou franciscains, chargés de recevoir les pèlerins chrétiens et de garder le Saint-Sépulcre, date donc de l'année 1313. Plusieurs bulles des souverains pontifes ont confirmé cette mis-

sion. Elle a été confirmée aussi dans les capitulations de François Ier, renouvelées et augmentées par Henri IV, Louis XIV et Louis XV. La protection française et l'assistance de la chrétienté ne manquèrent jamais aux Franciscains. Plus de cinq siècles se sont écoulés depuis que les disciples de saint François d'Assise ont pris possession des sanctuaires de la Palestine, et malgré les persécutions de toute nature, inséparables d'une vie passée au milieu de la barbarie musulmane, ils sont restés au poste d'honneur! Le royaume français de Jérusalem, fondé par des prodiges de bravoure, ne put durer que quatre-vingt-huit ans, et quelques hommes qui vont nu-pieds avec la robe de laine et le cordon blanc, sans autres armes que la prière, sans autre bouclier que la persévérante énergie de la foi, se succèdent à travers les temps autour du Calvaire et de la crèche de Bethléem, sorte de dynastie religieuse toujours soumise à la même règle et se soutenant par la pauvreté et l'oraison! Une histoire qui, remontant à la première époque de l'établissement des Franciscains en Palestine, nous offrirait le tableau de leurs souffrances, de leurs luttes, de leur patience courageuse, serait d'un intérêt grave et touchant; le récit se changerait plus d'une fois en martyrologe; après avoir vu que les premiers gardiens du saint tombeau furent des Franciscains de notre nation, nous verrions aussi que le premier franciscain martyr fut un Français; il se nommait frère Limin, il était né en Touraine.

On sait l'incomparable grandeur du nom français en Orient à la suite des croisades; ce nom vainqueur en cent batailles au delà des mers s'était violemment emparé de l'imagination musulmane; il représentait en Asie ce qu'il y a de plus haut et de plus terrible dans la force. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, quelque respectable que soit une croyance aux yeux des musulmans, la robe de moine ne suffisait pas pour protéger les Pères de la Terre-Sainte; il fallait que tout Franciscain se dît Français; pour les religieux voyageurs il n'y avait de sécurité en mer que sous la bannière de France. On pouvait aussi arborer utilement la bannière de Venise, car alors cette république était encore puissante

en Syrie et en Grèce. La famille des Frères mineurs à Jérusalem, à Bethléem, à Saint-Jean dans le désert, à Nazareth, à Ramla, à Saint-Jean-d'Acre, à Sidon, à Tripoli, à Damas, sur d'autres points de la Syrie et en Egypte même, se composait de religieux de toutes les nations de l'Europe; mais les religieux français s'y trouvaient toujours les plus nombreux. De même que le génie de la France avait été l'âme des gigantesques entreprises pour la délivrance du saint tombeau et que de notre pays étaient sortis le plus de croisés, ainsi, par la continuation de la même pensée, c'étaient nos compatriotes qui veillaient en plus grand nombre sur les monuments de la Rédemption. A la place de cette royauté de Jérusalem, royauté toute francaise, de pauvres prêtres des bords du Rhône ou de la Loire, de la Seine ou de la Marne se maintenaient dans les lieux jadis conquis par notre épée, comme une pacifique protestation contre nos malheurs, comme une image de notre domination passée et une espérance pour l'avenir. C'est ainsi que la langue française était parlée dans cette Palestine où chaque coin de terre a vu une page héroïque de notre vieille épopée d'outre-mer: qui oserait dire qu'il n'y eût pas profit pour notre influence et notre grandeur nationales? En 1831, quand je visitai la Terre-Sainte, je ne rencontrai aucun religieux de notre nation; je n'entendis parler dans aucun couvent de Syrie la langue des anciens libérateurs du Saint-Sépulcre Depuis la Révolution, notre patrie n'a plus été représentée dans la milice de saint Francois. La dignité de Père vicaire, qui appartient de droit à un Père de notre nation, est forcément donnée à un autre. Cette disparition de notre langue, très-digne de regret au point de vue de notre influence, forme de plus un vrai contraste avec l'origine même du nom du saint fondateur des Frères mineurs. Cet enfant d'Assise, dont l'âme brûla du feu de la charité, ne s'appelait point *François,* mais *Bernardon*; ce fut son extrême facilité à apprendre la langue française qui lui valut dans son jeune âge le surnom de *François.* Ce surnom, qui faisait d'un enfant né dans une ville d'Ombrie un enfant de la France, lui resta; il est devenu un des plus beaux noms des annales chrétiennes.

A défaut des sentiments religieux, il suffira d'un peu de patriotisme pour souhaiter que la France reparaisse sous les pieux étendards de François d'Assise, dans ces phalanges obscurément immortelles qui se dévouent à la plus glorieuse des missions. Que faut-il pour atteindre ce but ? La fondation d'un noviciat de Franciscains dans notre pays. Rien de plus simple que l'accomplissement d'une telle œuvre, si la bonne volonté l'accueille. S'armerait-on contre elle des préjugés qui ont poursuivi les ordres religieux ? soufflerait-on sur la cendre des passions mortes pour y chercher des étincelles de haine ? Depuis soixante ans, le mal s'est produit en France sous tous les costumes et sous toutes les formes ; ne serait-il pas possible d'accorder au bien le même privilége ? Un vêtement qui ne ressemblera ni au vôtre ni au mien, des mœurs austères, une vie dont chaque heure est réglée, le goût des souffrances, la soif des sacrifices, sont-ce là des empêchements pour servir une cause nationale et pour servir l'humanité ? La France, depuis quelques années, nous a donné le droit de croire à son retour vers des idées de justice religieuse ; elle voit passer des robes de moine sans avoir peur que le soleil de la civilisation ne s'éteigne ; elle ne regarde plus la perfection chrétienne comme un danger pour l'avenir du monde. Un religieux, d'un doux caractère et d'un esprit éclairé, le P. Joseph Aréso, provincial des Franciscains, et commissaire de la Terre sainte en France, avait reconnu de loin les tendances réparatrices de notre temps, lorsque, envoyé par ses chefs et autorisé par le Saint-Siége, il est venu au milieu de nous travailler au rétablissement de l'ordre de Saint-François. Il s'est présenté au nom de notre propre gloire et aussi au nom des intérêts nouveaux et religieux de notre patrie qui a tant besoin d'ouvriers évangéliques. C'est ici le second caractère de l'œuvre à laquelle nous convions tous les nobles cœurs.

L'ordre de Saint-Francois ne se borne pas à la garde des saints Lieux ; il est encore missionnaire. Les établissements des Frères mineurs en Syrie, en Egypte et dans l'île de Chypre sont autant de missions. Ils prêchent en arabe ; les catholiques du pays

les écoutent dans l'attitude du respect le plus profond; les autres communions chrétiennes s'arrêtent parfois devant cette parole plus grave et plus haute que celle qu'elles ont coutume d'entendre: nous avons vu des musulmans eux-mêmes prêter une oreille attentive et étonnée à ces enseignements de morale religieuse dont ils admiraient la beauté. Les prédications des Frères mineurs ont retenti en Occident comme en Orient; l'Eglise garde la mémoire de leurs travaux d'apôtres. Saint Francois d'Assise, dans le chapitre général qu'il tint à Sainte-Marie-des-Anges, en 1219, ouvrit à ses frères, déjà nombreux, le champ du monde et leur distribua les diverses régions de la terre comme les premiers apôtres s'étaient partagé l'univers. Ces humbles et doux conquérants de l'Evangile ont laissé partout leurs traces; ils ont vaillamment annoncé la vérité; les périls n'ont fait que doubler l'énergie de leurs âmes. La France, que les longues révolutions et les vastes ruines commencent à ramener aux pensées éternelles, trouverait dans les Frères mineurs des instruments au profit du travail religieux. Les ouvriers manquent en face des moissons blanchissantes : que sont les ressources actuelles de l'Eglise de France en présence des besoins immenses de l'apostolat? La Révolution a brisé entre les mains de l'Eglise ces outils providentiels qui servaient à l'accomplissement de tant de grandes choses. Des efforts réparateurs se produisent; l'association religieuse se refait par la force invincible des choses ; elle reparaît parce qu'on ne peut plus s'en passer. Il faut que les enfants de saint François d'Assise soient admis à faire le bien parmi nous comme on a vu les enfants de saint Dominique payer par de bons et d'illustres services la liberté qui leur a été donnée. Des hommes comme les Frères mineurs, qui représentent d'une facon si frappante la pauvreté volontaire, l'abnégation, le mépris des biens de ce monde, ne seront pas un spectacle inutile au temps où nous sommes. En prêchant à ceux qui souffrent une résignation courageuse, et aux riches de la terre la charité, ils aideront la société à se replacer sur les bases tranquilles.

Ainsi donc en Orient l'influence française, au milieu de nous

de nouveaux apôtres, tel est le double caractère de l'œuvre du R. P. Joseph Aréso ; du noviciat de Franciscains en France sortiront des gardiens français du Saint-Sépulcre et des missionnaires pour notre pays. Une œuvre aussi nationale méritait l'appui du gouvernement ; hâtons-nous de dire que cet appui lui a été accordé. Les encouragements de notre épiscopat n'ont jamais manqué à ce qui peut servir le bien religieux et la grandeur française ; des lettres ont été adressées au R. P. Joseph Aréso par de vénérables membres de l'épiscopat français. Leur autorité se mêle à l'autorité des plus grands souvenirs pour recommander une pensée dont les fruits seront si éclatants. C'est déjà mieux qu'une pensée, c'est un fait. La maison qui doit servir au noviciat est achetée ; le noyau de la communauté est là tout prêt ; des vocations se sont déjà rencontrées parmi des ecclésiastiques français.

Amiens, qui fut le berceau de Pierre l'Ermite, sera le berceau de cette nouvelle famille de Franciscains. Le noviciat y est fondé sous l'abri protecteur d'un évêque dont l'éminent esprit a saisi tout d'abord la portée d'une telle œuvre. La maison d'Amiens sera une nouvelle portioncule animée de cette flamme primitive de l'ordre qui enfantait les grandes natures. Mais pour que l'œuvre aboutisse à un succès sérieux, il faut que l'aumône catholique vienne à son aide. Que de prodiges opérés par le denier de la foi ! que n'a pas fait l'inépuisable génie de la charité française ! il ne se lasse point, pas plus que l'amour du bien, pas plus que l'espérance !

Et pour finir par un hommage rendu à de récents efforts religieux dans la Terre-Sainte, n'oublions pas de dire que de nouvelles écoles ont été établies à Jérusalem, à Bethléem et à Jaffa ; que des maisons pour l'éducation des jeunes filles du pays ont été confiées aux admirables Sœurs de Saint-Joseph ; qu'un vaste hospice pour les étrangers s'élève à côté du monastère de Saint-Sauveur à Jérusalem, et qu'enfin une imprimerie dans ce monastère multiplie les bons livres à l'usage des pauvres chrétiens du Levant. Des milliers de malheureux vivent des aumônes des Pères de la Terre-Sainte ; leurs ennemis même mangent leur pain et s'étonnent

de leur charité. Rome, dont les regards embrassent l'univers catholique, s'arrête avec complaisance sur ces utiles et vénérables institutions ; elle a donné aux Lieux saints une nouvelle marque d'amour en rétablissant le patriarcat de Jérusalem, en choisissant pour cette dignité un prélat d'une piété éprouvée, d'une activité vraiment apostolique, et d'une rare intelligence, Mgr Valerga. Il est des œuvres dont l'intérêt ne dépasse pas certaines limites et certaines frontières ; celle qui nous occupe, quoique française avant tout, rencontrera des sympathies dans toute l'Europe, parce que des voyageurs de chaque pays d'Europe ont béni l'hospitalité des Franciscains de l'Orient, parce que la langue française parlée dans les couvents d'Asie sera l'avénement de temps nouveaux.

CHAPITRE XXVIII

Travail religieux dans le monde.

Des hommes avaient pensé avec quelque joie que le culte fervent de la matière, le soin et la passion des intérêts ne laisseraient aucune place aux idées religieuses ; ils avaient espéré confisquer Dieu au profit de la terre, confisquer l'âme au profit du corps, et faire de ce monde matériel comme un beau sépulcre où le Christ eût été enseveli pour jamais. Vœux inutiles ! Dieu est resté dans sa gloire, l'âme a gardé sa victorieuse immortalité, et le Christ a de nouveau triomphé de la tombe !

Nous ne condamnons pas les efforts des empires pour accroître leurs richesses, nous aimons ces efforts. La prospérité des nations monte comme un hymne joyeux vers Dieu de qui procède toute magnificence. Nous ne condamnons que l'oubli de la fin sublime de l'homme.

Cependant, à côté de l'exploitation passionnée et des surprenantes merveilles de la matière, d'autres merveilles s'agitaient : les entrailles des sociétés redevenaient chrétiennes, les racines de l'arbre de la vérité plongeaient dans les profondeurs du sol : la Providence faisait son œuvre. Le travail religieux ne se montre pas sur un point seulement ; il embrasse la terre tout entière. Avant de nous occuper de ce qui nous environne, portons nos regards au loin.

Voyez l'Asie, berceau de tout ce qui fut grand chez les hommes! le génie de l'industrie s'ouvre partout des voies dans ces régions, et la parole évangélique tantôt le devance et tantôt marche à sa suite. Le souffle chrétien de l'Europe a pénétré l'Asie; il renverse les préjugés, adoucit les mœurs, relève les ruines et féconde les lieux stériles. Une nouvelle vallée d'Ezéchiel s'est éveillée avec ses ossements, et la force chrétienne a fait tressaillir les morts. La pente est ménagée, les chemins sont tracés, les nations asiatiques attendent la lumière comme l'antiquité attendait quelque chose d'inconnu à l'approche des jours du Messie. A Constantinople, en Perse, en Syrie, les écoles chrétiennes se multiplient et préparent des générations meilleures, car c'est par la fondation d'écoles que tout progrès doit commencer. Avant d'entrer dans la terre de promission, il fallut laisser au peuple hébreu le temps de se renouveler, et voilà quel fut le motif du séjour de quarante ans dans le désert. L'Occident s'incline avec amour vers l'Orient; il lui distribue les trésors de son savoir et de sa foi, comme pour lui rapporter pieusement ce qu'il reçut jadis de sa miraculeuse fécondité! O brillante aurore d'un jour qui sera magnifique! Heureux les yeux qui verront Jérusalem, Constantinople, le Caire, Bagdad, Ispahan soumis à l'empire de la croix!

Et qui de nous ne sentit au cœur une grande espérance, lorsque vint la nouvelle que le canon anglais s'était frayé une route au sein du vieil empire chinois! Les conquérants britanniques n'ont songé qu'à ouvrir des débouchés à leurs marchandises, et ils ont donné un monde à la foi! Les Anglais sont les hardis sapeurs de la civilisation, les infatigables pionniers de l'avenir; la Providence se sert de leur ambitieuse cupidité pour ouvrir des voies au christianisme. Le zèle des missionnaires catholiques avait devancé en Chine l'activité des marchands d'Albion; mais les missionnaires n'ont que leurs croix de bois, et les marchands ont des armées. La religion aura sa part dans les bénéfices des traités. Nos apôtres pourront faire le bien là où les spéculateurs pourront gagner de l'or; les doctrines du Calvaire et du Thabor entreront par les mêmes portes que les produits de Londres et de Liverpool. On

nous objectera peut-être les milliers de Bibles protestantes que l'Angleterre envoie en Chine avec ses marchandises. Tout en regrettant cette propagande, nous dirons que les Bibles protestantes sont elles-mêmes une sorte de préparation à recevoir la vraie foi ; elles sont un acheminement vers nos croyances, un passage de l'idolâtrie à notre religion. La morale du Décalogue et de l'Evangile, de quelque manière qu'on la présente, sera toujours une préface heureuse à l'enseignement de notre foi. Les catholiques sont donc les héritiers naturels et inévitables de la propagande britannique. Comme le protestantisme est condamné à périr, c'est le catholicisme qui recueillera tout ce qu'on sème aujourd'hui dans le Céleste-Empire.

L'accomplissement d'un saint et ingénieux projet a créé entre la Chine et la France d'admirables et touchants rapports de charité. Une effroyable coutume en Chine, déplorée plus d'une fois dans de pieuses correspondances, change chaque année en sépulcres des milliers de berceaux. Les enfants qui naissent faibles ou infirmes sont jetés dans les fleuves, livrés aux chiens ou exposés sous les pieds des chevaux pour être écrasés. La barbarie des anciens âges ne produisit jamais rien d'aussi cruel. On y voit se renouveler à toute heure ce qui n'arriva qu'une fois sous Hérode ; une faux qui ne se repose point moissonne la génération naissante. Ces sanglantes taches de la civilisation chinoise outragent horriblement l'humanité. Il appartient au christianisme de mettre un terme à cette froide boucherie de l'enfance, organisée avec de vastes proportions. On peut acheter chacun de ces enfants pour quelques francs, pour quelques sous ; plus d'un missionnaire en a racheté; mais il y en aurait des cent mille à délivrer chaque année, et les ressources particulières ne suffisent pas. L'idée d'associer l'enfance chrétienne de notre pays au rachat des pauvres enfants chinois, est une idée du ciel. Un sou donné par chaque enfant produira des trésors qui sauveront d'innombrables petites victimes. Les victimes délivrées seront recueillies ; on les instruira, on en fera des chrétiens, on pourra aussi en faire des apôtres. C'est ainsi que les petits enfants de la France deviendront

une providence pour le Céleste-Empire; des milliers d'innocentes créatures leur devront la vie et la foi; par eux, la Chine sera peu à peu régénérée dans son germe, dans sa fleur, et la charité enfantine pèsera dans la balance du Dieu qui donne ou retire la lumière aux nations. Au milieu de l'empire le plus peuplé et le plus vaste du globe, le travail religieux atteint l'erreur malgré la grande muraille.

Si nous passons de l'Asie à l'Afrique, nous voyons l'action chrétienne se produire à la suite de la victoire, dans les anciens pays de Carthage, d'Hippone, de Cirte et de Césarée. Le travail religieux en Afrique se trouvait soumis à l'œuvre de la colonisation; et malheureusement la colonisation s'y est montrée trop lente, trop timide, trop incertaine. Mais telle est l'énergie du génie chrétien, qu'il a su se faire jour en Afrique malgré les hésitations et les entraves politiques; la croix brille au lieu où mourut le grand roi saint Louis; saint Augustin, le génie le plus pénétrant, le plus profond de l'antiquité chrétienne, et dont la gloire est devenue pour nous, possesseurs de l'Afrique, quelque chose de national, a été rendu à sa chère Hippone par les évêques de France; l'évêque d'Alger a béni à la Calle une église bâtie sous l'invocation du grand Cyprien. Du jour où la colonisation africaine se développera régulièrement et fortement, les établissements catholiques naîtront sur les pas de nos soldats; l'Afrique chrétienne sortira de la poussière et de la nuit, et cette contrée qui, dans les anciennes limites romaines, comptait sept cent quinze évêchés, montrera au monde quelque chose de la gloire d'autrefois. Ainsi l'Asie et l'Afrique sont en route vers l'unité religieuse.

A peu de distance de nous, le travail religieux dans la Grande-Bretagne offre un spectacle digne au plus haut degré de l'attention des hommes. L'Eglise anglicane est comme un monument d'où chaque jour des pierres se détachent; il est facile à tout esprit prévoyant de marquer l'époque où l'édifice couvrira la terre de ses débris. L'Eglise britannique, dans son orgueil, s'était promis l'empire universel, et voilà qu'elle ne peut rien garder! Elle est

avertie de son impuissance et de sa fin inévitable par de fréquents retours au catholicisme. Elle a beau exhaler de temps en temps contre le *papisme* une haine qu'elle n'a jamais pris la peine de dissimuler ; le *papisme* qui ne se venge que par la miséricorde et l'amour attend patiemment l'Angleterre, et sera son meilleur abri contre les révolutions de l'avenir. Le gouvernement anglais, ce gouvernement-pontife, a reçu un rude coup de l'acte de séparation du 18 mai, en Ecosse : la moitié de l'Eglise presbytérienne a rompu avec l'Etat; elle a mieux aimé vivre seule avec elle-même, avec ses propres ressources, que de subir une intervention tyrannique ; des centaines de pasteurs ont préféré, à l'insultante protection du pouvoir, les incertitudes de la vie, la misère peut-être. Cette séparation eût été un grand événement à toutes les époques; elle reçoit un plus grave caractère de l'attitude actuelle [1] de l'Irlande vis-à-vis de l'Angleterre. La catholique Irlande, de servitude en servitude, de misère en misère, en est venue au point de menacer de ses chaînes ses oppresseurs. Il y a entre la liberté et le vrai génie chrétien une si étroite et si sublime parenté, qu'il ne faut pas s'étonner de cet élan d'indépendance de la part d'une nation trop longtemps foulée. En 1829, elle força le parlement anglais à lui accorder l'émancipation religieuse; elle demande aujourd'hui l'émancipation politique et veut se gouverner elle-même. La seconde est plus difficile à obtenir que la première; les questions de nationalité ne se tranchent pas comme de simples questions de liberté. Tous les catholiques du monde doivent désirer que le désespoir n'arme pas leurs frères de l'île des Saints ; qu'une résignation patiente demeure au fond de leurs âmes. La lutte serait inégale, et le courage n'aboutirait qu'à de vastes funérailles. Nous devons faire aussi des vœux pour que la prudence et l'humanité n'abandonnent point les conseils du gouvernement anglais : des violences le flétriraient aux yeux de l'univers. Qui de nous n'a été ému de ce frémissement irlandais, de cette agitation passionnée en vue du rappel de l'acte d'union? Ces mouvements s'apaiseront. Nos frères d'Irlande se souvien-

[1] Ces lignes ont été écrites en 1843.

dront que, durant les trois premiers siècles de notre ère, les pouvoirs humains n'eurent à donner aux chrétiens que les tortures, la mort ou l'exil. Mais de tout ce qui se passe dans la Grande-Bretagne, il sort un mémorable enseignement : c'est que la réforme a mis dans les flancs du Royaume-Uni des causes de déchirement, des germes de révolution et de ruine.

Dans ce coup d'œil religieux sur le monde, nous indiquerons les rapports particuliers de bienveillance qui, en Hollande et en divers pays d'Allemagne, s'établissent à l'égard des catholiques. Les entraves qui gênaient leur liberté religieuse s'en vont une à une ; ils bâtissent des églises selon leurs besoins ; la place des catholiques se fait plus large. Les conversions à l'unité ne sont point rares, et ces conversions éclatent presque toujours dans les rangs élevés, dans les hautes régions de l'intelligence. Le protestantisme d'Allemagne se dépouille de ses préjugés et de ses vieux mensonges historiques ; à mesure que les anciens âges catholiques lui apparaissent dans leur vérité, il revient à notre foi ou bien lui accorde son respect. Quant à la réforme proprement dite, elle a perdu ses racines dans ces pays qui furent son berceau ; la logique l'emporte ; bientôt il n'y aura plus en Allemagne que des déistes, des athées et des catholiques. Que dirons-nous de la Russie? Le vrai jour tarde à se lever pour cet empire, qui est un si grand spectacle pour l'univers. Mais au point où sont parvenues les sociétés, dans les conditions et la marche présente du génie humain, n'est-il pas permis de se demander si une nation jeune et forte, dont le perçant regard convoite les héritages de l'avenir, pourrait se développer tout entière et remplir tout son destin en dehors de l'unité catholique? Ce n'est pas à un schisme, quel qu'il soit et quel qu'en soit le chef, qu'appartiendra la domination des temps futurs. La fondation d'une unité religieuse à côté de l'unité catholique est une combinaison chimérique. Il ne saurait y avoir qu'une seule unité, comme il n'y a qu'un seul Dieu. Une unité nouvelle ne se crée pas plus qu'un Dieu nouveau.

Et maintenant, après avoir jeté un consolant regard sur divers

points de l'univers, n'avons-nous pas le droit de nous réjouir aussi de l'élan religieux de la France? Nous croyons inutile de dérouler le tableau de nos conquêtes chrétiennes depuis plusieurs années, de constater le bien qui s'est accompli. Cela a été dit et redit; plus d'une fois nous avons salué nous-même le christianisme renaissant dans l'ancien royaume de saint Louis. Le respect pour le sacerdoce catholique, l'empressement des multitudes autour de nos autels, empressement sincère et réfléchi, quoi qu'on en dise; le vif intérêt qui environne toute œuvre de religion, le goût des livres graves inspirés par le génie religieux, la grande salle de la Sorbonne remplie de l'élite de la jeunesse avide de recueillir les accents de l'éloquence sacrée, ce sont là d'incontestables faits qui marquent un progrès vers la foi. Nul esprit de quelque valeur ne méconnaît aujourd'hui que si *le Seigneur ne bâtit pas la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain*. La vérité a donc gagné du terrain en France; une réparation morale est commencée; la Providence est à la veille de couronner les laborieux efforts des hommes de courage et de foi. Que devons-nous faire encore, continuer à servir la vérité par la plume ou la parole, mais la servir avec dignité, modération et bon goût. Il faut que les discussions religieuses soient comme des modèles donnés aux hommes qui veulent se mêler aux luttes d'ici-bas; elles doivent se placer dans une hauteur sereine, inaccessible à la misérable poussière des lieux inférieurs. Tous ceux qui combattent ont besoin d'être soumis à une discipline; c'est la loi hors de laquelle il n'y a pas de triomphe possible. Le zèle, le dévouement, l'héroïsme lui-même, ont besoin d'être disciplinés. L'histoire parle de plus d'une bataille perdue par les emportements de la vaillance; elle a adressé plus d'une sévère remontrance à la bravoure qui se précipitait des rangs et attaquait mal. N'oublions pas que les luttes de l'intelligence, et surtout les luttes religieuses, sont les plus nobles luttes de ce monde, et que la vérité, éternelle comme Dieu, doit être patiente comme lui.

FIN

TABLE

— LILLE. — TYP. J. LEFORT. MDCCCLXVIII. —